

# **Histoire Épistémologie Langage**

**45-1**

---

**Phénoménologies et théories  
du langage autour de  
Merleau-Ponty**

**SHESL**

45-1 | 2023

## Phénoménologies et théories du langage autour de Merleau-Ponty

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hel/3304>

DOI : 10.4000/hel.3304

ISSN : 1638-1580

### Éditeur

Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage (SHESL)

### Édition imprimée

Date de publication : 3 juillet 2023

ISBN : 9791091587204

ISSN : 0750-8069

### Référence électronique

*Histoire Épistémologie Langage*, 45-1 | 2023, « Phénoménologies et théories du langage autour de Merleau-Ponty » [En ligne], mis en ligne le 17 juillet 2023, consulté le 29 janvier 2024. URL : <https://journals.openedition.org/hel/3304> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hel.3304>

---

Ce document a été généré automatiquement le 29 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

# SOMMAIRE

---

## Homage

*Louis Holtz*

1929-2023

Bernard Colombat

---

## Dossier thématique : Phénoménologies et théories du langage autour de Merleau-Ponty

*Phénoménologies et théories du langage autour de Merleau-Ponty*

Présentation

Simone Aurora et Marina De Palo

*An “I” Locked in a Barrel “Would Not Know How to Speak”: Field of Experience, Dialogue, and Encroachment in Merleau-Ponty*

Marina De Palo

*The Intertwining of Bodily Experience and Language: The Continued Relevance of Merleau-Ponty*

Jordan Zlatev

*Black Speaking Subjects: Frantz Fanon’s Critique of Coloniality of Language in Merleau-Ponty’s Phenomenology*

Beata Stawarska et Annalee Ring

*Inner Form and the Development of the Concept of Expression in Structuralism and Phenomenology (Špet, Jakobson, Merleau-Ponty)*

Patrick Flack

*The Field of Language: Aron Gurwitsch and the Functional Analysis*

Simone Aurora

---

## Varia

*Las unidades principales de la ejemplificación grammatical y la tipología (lengua, norma y modelo de corrección) en la tradición ejemplificativa (ss. XVIII-XIX)*

Francisco Escudero Paniagua

*Le mélange des langues selon Baudouin de Courtenay (1845-1929)*

Roger Comtet

---

## Discussions

*Les visages de Janus*

Réflexions à propos du livre de Jacques François : Johann Christoph Adelung, Linguiste des Lumières à la cour de Saxe

Didier Samain

---

## Lectures et critiques

*François, Jacques. 2018. De la généalogie des langues à la génétique du langage. Une documentation interdisciplinaire raisonnée*

Leuven & Paris : Peeters. 539 p.

Daniel Petit

*Neveu, Franck & Audrey Roig, éd. 2022. L'œuvre de Lucien Tesnière.*

*Lectures contemporaines*

Berlin & Boston : de Gruyter. xxi-480 p.

Jacques-Philippe Saint-Gérard

*Harris, Randy Allen. 2021. The Linguistics Wars. Chomsky, Lakoff and the battle over deep structure*

2nd ed. New York : Oxford University Press. 547 p.

Jacqueline Léon

*Cosenza, Giuseppe, Claire A. Forel, Genoveva Puksas & Thomas Robert, éd. 2022. Saussure and Chomsky: Converging and diverging*

Lausanne: Peter Lang. 172 p.

Silvia Frigeni

***Bronckart, Jean-Paul, Ecaterina Bulea Bronckart. 2022. Ferdinand de Saussure. Une science du langage pour une science de l'humain***

Paris : Classiques Garnier. 590 p.

Marie-José Béguelin

***Ménage, Gilles. 2022. Observations sur la langue française***

Paris : Classiques Garnier (Descriptions et théories de la langue française). 1477 p.

Francine Mazière

***Larcher, Pierre. 2021. L'invention de la *luġa al-fuṣḥā*. Une histoire de l'arabe par les textes***

Louvain : Peeters. 203 p.

Jean-Patrick Guillaume

***Dresher, B. Elan & Harry van der Hulst, éd. 2022. The Oxford History of Phonology***

Oxford : Oxford University Press. xxii+849 p.

Oreste Floquet

***Ouvrages de collaborateurs***

---

# Hommmage

---

# Louis Holtz

1929-2023

Bernard Colombat

---



- 1 En 2020, paraissait à Turnhout, chez Brepols, l'édition princeps des *Excerptiones super Priscianum* du grammairien de Charlemagne, Alcuin. L'ouvrage réalisé par Louis Holtz et Anne Grondeux obtenait le prix Jean-Charles Perrot de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres l'année suivante. C'est le dernier ouvrage majeur de notre ami. Mais ce n'est pas le seul.

- 2 Louis Holtz a beaucoup travaillé. En 2003 paraissait chez Brepols un fort volume d'hommage à Louis, au grand format des publications de l'Institut de recherche et d'histoire des textes (21 x 27 cm). Intitulé *La tradition vive*, préfacé par Jacques Dalarun et dirigé par Pierre Lardet, il réunissait déjà dans la bibliographie du dédicataire 85 titres « hormis les comptes rendus et les préfaces ».
- 3 Mais il faut reprendre – rapidement – du début. Originaire du sud de la France, élève au collège des Jésuites Saint-Joseph d'Avignon, étudiant en classes préparatoires aux lycées Condorcet et Henri IV, Louis Holtz est admis à l'École normale de la rue d'Ulm (1951-1953). Il soutient sa thèse de doctorat d'État en 1976. Il enseigne à Rouen et à Nantes (où il crée la section de Lettres classiques, ce dont il était assez fier), puis à l'Université Lyon II. Un grand moment de sa carrière a été sa direction à la tête de l'IRHT, durant douze ans, de janvier 1986 à décembre 1997. On s'attend peu à voir un grand érudit qu'on imagine enfoui dans ses manuscrits latins revêtir les habits d'un administrateur de la recherche. On le voit confronté à des problèmes administratifs, à des comptes complexes, mais – nous confiait-il avec humour – c'est la gestion des humains, avec leurs conflits, qui était souvent la plus difficile à assurer. Louis était assez content, nous disait-il, d'avoir parfois trouvé des remèdes pour cela. Nous nous doutions que son sens de l'humain, sa bienveillance, sa générosité étaient des atouts précieux.
- 4 On retiendra surtout ici ce qui liait Louis à la SHESL et au laboratoire d'Histoire des idées linguistiques. Et ce lien est important : Louis n'était pas de ces antiquisants réfugiés dans un passé, certes prestigieux, mais de plus en plus éloignés des réalités de notre XXI<sup>e</sup> siècle. Ce qui l'intéressait avant tout, c'est la transmission, comme l'a rappelé François Bougard, l'actuel directeur de l'IRHT, lors de la messe célébrée en l'église Saint-Laurent, la paroisse de Louis, le



premier février dernier. Donc Louis voyait avec sympathie cette équipe qui avait des « programmes transversaux », dans laquelle on étudiait par exemple l'histoire des parties du discours des Grecs jusqu'à aujourd'hui, et pas seulement dans la tradition occidentale. Très rapidement, nos collègues médiévistes, notamment et d'abord Irène Rosier, mais aussi Anne Grondeux et Franck Cinato ont travaillé avec lui. J'ai eu l'honneur de l'avoir comme membre du jury de ma thèse de doctorat d'État, mais il en était aussi inquiet que moi, m'expliquant, tout à son excessive modestie, qu'il ne connaissait que très peu ces grammairiens – bien tardifs pour lui – que sont les Scaliger, les Sanctius, les Vossius ou les Lancelot.

- 5 La thèse de Louis, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical : étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle) et édition critique*, parue en 1981 dans la série « Documents, études et répertoires de l'IRHT », est un monument de 750 pages 21 x 27 cm, sans compter l'exemplaire stemma ni les belles reproductions de manuscrits qui figurent en fin d'ouvrage. Louis racontait volontiers, avec beaucoup d'humour, que, s'il a soutenu sa thèse en 1976, c'est parce que son beau-père, un militaire, s'impatientait de ce travail interminable. Un jour, il l'a sommé de finir. Ce que Louis a fait, et promptement, pour ne pas contrarier cet impressionnant beau-père ! Le livre fait à ce point référence que pour renvoyer à l'*Ars Donati*, on se contente aujourd'hui de mentionner les numéros de la page et de la ligne suivis de H. (édition Holtz). C'est le genre d'ouvrage qu'on a envie de montrer à des étudiants quand on enseigne l'histoire des théories linguistiques. On peut leur dire : vous voyez, tout est là, le texte fondateur de la tradition grammaticale occidentale, avec son impressionnant appareil critique, l'étude de sa genèse tout comme de sa filiation. Ces mêmes étudiants sont tout étonnés d'apprendre que c'est notamment par l'intermédiaire des moines irlandais qui,

celtophones, avaient besoin d'un manuel pour apprendre le latin, que s'est faite la transmission. Ce livre monumental n'avait que trois défauts, d'être lourd, cher, et surtout d'être devenu introuvable, avant qu'une reproduction anastatique, plus maniable, ne vienne réparer ce manque en 2010.

- 6 L'importance du texte de Donat est telle qu'il semblait aux proches de Louis que ce dernier devait en donner une traduction. Ils le pressaient pour cela. Cette traduction a existé, à l'état de manuscrit – unique : Louis l'a perdue, puis retrouvée, l'a fait circuler, il l'a prêtée, elle lui a été rendue, mais elle a été reperdue. C'est une déception, mais pour nous surtout : Louis avait encore tellement à faire, dont ce livre qu'il projetait de réaliser sur Florus, cet érudit lyonnais du IX<sup>e</sup> siècle pour qui il avait tant d'admiration.
- 7 Cela nous ramène à Lyon, et notamment à l'ENS Lettres et Sciences humaines, au colloque d'octobre 2006, *Priscien : transmission et refondation de la grammaire de l'antiquité aux modernes*, dont les actes sont parus chez Brepols en 2009. Louis était très enthousiaste que ce colloque ait lieu dans cette ville qu'il chérissait. Il voulait faire venir de la bibliothèque d'Autun, située à quelques dizaines de kilomètres, le célèbre manuscrit S044 de l'*Ars Prisciani*. Mais les coûts – exorbitants – de l'assurance pour son déplacement (il date du IX<sup>e</sup> siècle) ont fait que nous nous sommes contentés de pauvres reproductions sur des feuilles A4 dont nous avons tapissé les parois de l'Amphithéâtre. S'il est à retenir un article dans ce recueil, c'est bien celui de Louis recensant les manuscrits de l'*Ars Prisciani* : il s'agit d'un bilan impressionnant au terme duquel Louis a pu établir qu'il y en reste 518 dont la réalisation s'est étalée du VIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle.
- 8 Le colloque de Lyon nous conduit aux travaux du groupe *Ars grammatica*, qui s'est chargé, autour de Marc Baratin, de publier, depuis 2005 (voir le n° XXVII/2 d'*Histoire, Épistémologie, Langage*), et

ensuite, à partir de 2010, chez Vrin une traduction de l'*Ars Prisciani*. Louis Holtz a été le président de ce groupe. Certes il regrettait qu'on ait renoncé à établir le texte, une tâche évidemment indispensable selon les canons de l'édition savante. Mais il s'était résigné – d'autant que nos collègues italiens s'étaient lancés dans la même entreprise – et nous apportait son aide constante dans le déchiffrement et l'interprétation de l'apparat critique de l'édition Hertz. Pour les premiers volumes, il avait accepté de dresser la liste de nos modifications par rapport au texte de Hertz. Et il nous pressait, sentant bien qu'il lui restait peu de temps. Dans les deux dernières années de sa vie, depuis la Résidence Tiers Temps de la rue Dumoncel, il ne manquait pas de demander à ses visiteurs avec qui il retrouvait des bribes de souvenir de « saluer les copains ». Pour terminer, je me contenterai de reprendre les mots de Marc Baratin annonçant aux membres du groupe *Ars grammatica* la triste nouvelle de son décès : « Il était depuis l'origine le président de notre association, et tant qu'il a pu participer à nos séances, auxquelles il était d'une remarquable assiduité, il a constamment apporté à nos travaux l'aide de son immense savoir. Jamais il ne cherchait à imposer son point de vue, mais il le faisait connaître, et en général celui-ci s'imposait de lui-même. C'était une personnalité complexe et rare, dont l'assistance nous aura été extrêmement précieuse. »

---

Dossier thématique :  
Phénoménologies et théories du  
langage autour de Merleau-Ponty

---

# Phénoménologies et théories du langage autour de Merleau-Ponty

Présentation

Simone Aurora et Marina De Palo

---

- 1 Dans la réflexion du xx<sup>e</sup> siècle, les phénoménologies husserliennes et les structuralismes inspirés par l'œuvre de Saussure ont partagé plusieurs points de convergence, tant au niveau théorique qu'historique. Cependant, l'image commune que l'on peut trouver dans les manuels tend à considérer les chemins tracés par ces deux traditions culturelles comme parallèles, voire alternatifs. En effet, il existe une énorme littérature tant sur le « mouvement phénoménologique » que sur le structuralisme linguistique, alors qu'il n'y a que peu d'ouvrages (Broekman 1974 ; Holenstein 1976, 2022 ; Flack 2011, 2013, 2018 ; Aurora 2014, 2016, 2017a, 2017b, 2018, 2019 ; Stawarska 2015, 2020 ; De Palo 2016, 2018, 2020 ; Aurora & Flack 2018) qui visent explicitement à combiner les deux perspectives, en tenant compte du réseau complexe dans lequel elles sont placées et en montrant les multiples figures et idées qu'elles partagent. En outre, les phénoménologues qui se sont penchés sur le langage sont souvent en marge du mouvement phénoménologique, au point d'être considérés comme des auteurs « mineurs » ou « secondaires », c'est le cas, par exemple, de Hendrik Pos (1898-1955), Gustav Špet (1879-1937) et Aron Gurwitsch (1901-1973), qui

occupent tous une position de premier plan dans ce numéro thématique. Celui-ci vise à étudier certaines des nombreuses perspectives théoriques offertes par un dialogue entre l'approche phénoménologique et les théories linguistiques, un dialogue qui a été redécouvert aujourd'hui, par exemple, dans le domaine des sciences cognitives.

- 2 Dans les contributions que nous présentons, la figure de Merleau-Ponty (1908-1961) revient avec insistance, assumant ainsi un rôle important de jonction entre la phénoménologie et la théorie du langage.
- 3 Merleau-Ponty est un philosophe redécouvert au sein de l'expérimentalisme des sciences cognitives actuelles parce qu'il assigne un rôle central au corps dans la structuration de l'expérience, dans laquelle il identifie les conditions préalables de l'intersubjectivité.
- 4 Partant du célèbre circuit de la parole, Merleau-Ponty a critiqué la vision monologique traditionnelle du sujet et la conception de l'interlocuteur idéal préfigurée par l'eidétique du langage et a développé la nature dialogique du sujet parlant comme empiètement et interpénétration entre son propre corps et le corps d'autrui.
- 5 On sait moins que Merleau-Ponty s'appuyait sur la théorie linguistique saussurienne comme sur une importante source d'inspiration, et qu'il considérait le CLG comme un véritable texte de philosophie du langage dans lequel c'est moins la notion de structure qui se trouverait au centre (contrairement aux lectures des différentes écoles structuralistes), que la thématization du sujet parlant.
- 6 Se référant principalement à *La prose du monde* de Merleau-Ponty (1969 [1973]), Marina De Palo montre comment le croisement de la phénoménologie avec l'influence des travaux de Saussure et de la

psychologie de la Gestalt conduit Merleau-Ponty à attribuer un rôle stratégique à une conception ouverte de la notion de *champ d'expérience*. Comme le souligne De Palo, cette notion permet de repenser de manière dynamique à la fois l'interpénétration des sujets incarnés et leur singularité, sous la forme de la *praxis* et de la parole. Dans ce contexte, les réflexions épistémologiques sur le langage menées par Hendrik Pos s'avèrent essentielles pour le développement de l'approche philosophique de Merleau-Ponty. La critique de Merleau-Ponty à l'égard du sujet transcendantal husserlien est en effet clairement inspirée par la phénoménologie du langage de Pos, qui fixe comme tâche première à la théorie du langage la nécessité de prendre conscience du sujet parlant, qui ne doit pas être compris comme un sujet transcendantal détaché des situations linguistiques, mais comme un sujet qui utilise l'exercice de la langue pour accéder à une vérité présumée universelle. Une telle conception du sujet parlant revient avec de nombreuses implications aussi bien dans la *Phénoménologie de la perception* (1945 [2005]) que dans *La prose du monde*.

- 7 Le numéro que nous présentons vise à étudier les nombreuses perspectives théoriques offertes par un dialogue entre l'approche phénoménologique et les théories linguistiques, avec un accent particulier sur la tradition saussurienne, un dialogue qui, comme nous l'avons déjà mentionné, a été redécouvert de nos jours dans le domaine des sciences cognitives, comme le montre clairement l'article de Jordan Zlatev, qui explore comment Merleau-Ponty a tenté d'intégrer le « visible » de l'expérience perceptive et corporelle, avec les structures « invisibles » de la culture sédimentée, et spécifiquement du langage. L'hypothèse de travail de Zlatev est qu'un tel projet d'intégration est nécessaire à l'élaboration d'une phénoménologie du langage qui accorde une place adéquate à

ses racines dans la subjectivité et dans l'expérience sensorielle anté-prédicative, tout en reconnaissant que le langage est un système sémiotique unique basé sur des structures symboliques hautement articulées telles que les propositions et les récits. La phénoménologie du langage de Merleau-Ponty fait également l'objet de deux autres contributions de ce numéro.

- 8 Dans leur article, Beata Stawarska et Annalee Ring s'appuient sur les réflexions de Fanon sur le langage et ses idées sur la sociogenèse de la subjectivité pour éclairer l'intersection entre les sujets et les structures dans le contexte de l'imposition de la langue française coloniale aux sujets noirs dans les contextes nord et ouest africains et européens. Stawarska et Ring soutiennent que les réflexions de Fanon sur le langage peuvent être lues comme une critique immanente de la phénoménologie du langage de Merleau-Ponty et de son interprétation de la sémiologie de Saussure.
- 9 La phénoménologie sociogénétique de Fanon englobe la situation politique, culturelle et économique du sujet parlant et est sensible aux différences que la position sociale et la situation géographique des locuteurs produisent dans leurs tentatives de communication. Des questions auxquelles Merleau-Ponty fait allusion lorsqu'il parle de la parole réglée et établie.
- 10 Merleau-Ponty joue également un rôle important, bien que moins central, dans la contribution de Patrick Flack, qui analyse le rôle joué par le concept de « forme intérieure » dans la convergence des perspectives structurales et phénoménologiques des théories du langage de Gustav Špet, Roman Jakobson et Maurice Merleau-Ponty. Sur la base d'un bref aperçu des antécédents du concept dans les théories de Humboldt et de la tradition psychologique humboldtienne (Steinthal, Wundt, Potebnja, Marty), puis d'une analyse comparative de la fonction générale de la forme intérieure



dans les travaux de Špet, Jakobson (principalement dans les travaux de théorie de la littérature) et Merleau-Ponty, Flack montre que la forme intérieure a constitué une étape cruciale dans la formulation d'une nouvelle conception structurale et phénoménologique de l'expression.

- 11 Dans la dernière contribution de ce dossier thématique, on ne trouve aucune référence explicite à Merleau-Ponty, bien que les conférences d'Aron Gurwitsch à l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de la Sorbonne aient eu une grande influence sur le phénoménologue français, qui y assistait. Plus généralement, l'enseignement de Gurwitsch en France a été très important pour la réception de la phénoménologie de Husserl dans le pays. Plus précisément, la contribution de Simone Aurora vise à montrer comment les idées de Gurwitsch sur l'aphasie linguistique peuvent être considérées comme cohérentes avec sa théorie plus large du champ de la conscience. En explorant les fondements de la théorie fonctionnaliste du langage de Gurwitsch, Aurora montre dans quelle mesure cette dernière se situe à l'intersection entre une approche phénoménologique et une approche structurale.
- 12 Plusieurs auteurs et lignes thématiques se croisent dans ces essais qui contribuent à établir une nouvelle cartographie de l'histoire des idées linguistiques du xx<sup>e</sup> siècle, une cartographie qui ne serait pas écrasée sous les concepts canoniques du structuralisme classique (structure, valeur, système, etc.) et ne se limiterait pas à la relation entre Husserl et l'École de Prague ou entre Husserl et Hjelmslev. Ce n'est pas une coïncidence si la notion de *champ*, une intersection qui remonte à la psychologie de la Gestalt, revient en référence à la perception, à l'expérience, à la conscience et au langage. Et c'est précisément la relation entre les différents niveaux de conscience et la compétence du sujet parlant qui est au cœur, nous semble-t-il, de

ces pistes croisées, comme cela est particulièrement évident dans le cas de la théorie phénoménologique de Gurwitsch, dans laquelle la description stratifiée du champ de conscience émerge d'un horizon problématique qui renvoie à la compétence (et aux « pathologies ») du sujet parlant, bref, à son spectre d'expérience.

- 13 Le point de vue du sujet parlant renvoie ainsi à la notion ouverte de « champ d'expérience » que Pos appelle « environnement », et qui joue un rôle stratégique dans le dépassement du dualisme sujet/objet. Le locuteur entre dans un système de relations qui le précède et le rend à la fois ouvert et vulnérable. Cette ouverture au monde, selon Merleau-Ponty (1969 : 191), se retrouve dans la notion de *champ*, « l'ouverture par laquelle, comme corps, je suis “exposé au monde” ».

---

## BIBLIOGRAPHIE

Aurora, Simone. 2014. Lo “Strutturalismo” di Edmund Husserl. *Janus. Quaderni del circolo glossematico* 13 : 21-36.

Aurora, Simone. 2016. Teoria del linguaggio e grammatica pura. Sulla presenza di Husserl nei I fondamenti della teoria del linguaggio di Hjelmslev. *Janus. Quaderni del circolo glossematico* 16 : 9-26.

Aurora, Simone. 2017a. *Filosofia e scienze nel primo Husserl. Per una interpretazione strutturalista delle Ricerche logiche*. Padoue : Cleup.

Aurora, Simone. 2017b. Valeur linguistique e spielbedeutung: alcune brevi osservazioni sul rapporto Husserl-Saussure. *Janus. Quaderni del circolo glossematico* 16 : 9-26.

Aurora, Simone. 2018. Structural Phenomenology: a Reading of the Early Husserl. *Cognitive Semiotics* 11(2) : 1-12.

Aurora, Simone. 2019. Filosofia trascendentale, scienza, linguaggio: il problema degli universali (linguistici) e la fenomenologia strutturale. *Janus. Quaderni del circolo glossematico*

16 : 9-26.

Aurora, Simone & Patrick Flack. 2018. Principles of Structural Phenomenology. A Basic Outline and Commentary. *Acta Structuralica. International Journal for Structuralist Research* 1: 151-169.

Broekman, Jan. 1974. *Structuralim. Moscow – Prague – Paris*. Dordrecht & Boston : Reidel.

De Palo, Marina. 2016. *Saussure e gli strutturalismi. Il soggetto parlante nel pensiero linguistico europeo*. Rome : Carocci.

De Palo, Marina. 2018. La natura umana nella svolta linguistica saussuriana: risvolti fenomenologici e psicologici tra Bühler et Benveniste. *Human Nature. Anima, mente e corpo dall'antichità alle neuroscienze*, dir. par Nunzio Allocca. Rome : Sapienza Università Editrice. 297-317.

De Palo, Marina. 2020. L'homme dans la langue. Tradition saussurienne et développements phénoménologiques. *History of linguistics 2017*, dir. par Émilie Aussant & Jean-Michel Fortis. Amsterdam : Benjamins. 113-128.

Flack, Patrick. 2011. Ausdruck–Vyraženie–Expression : transferts d'une notion entre phénoménologie(s) et structuralisme. *Cahiers de l'ILSL* 29: 23-32.

Flack, Patrick. 2013. Roman Jakobson et le moment phénoménologique de la linguistique structurale. *Cahiers de l'ILSL* 37: 117-126.

Flack, Patrick. 2018. *Idée, Expression, Vécu : la question du sens entre phénoménologie et structuralisme*. Paris : Hermann.

Holenstein, Elmar. 1976. *Linguistik Semiotik Hermeneutik. Plädoyers für eine strukturelle Phänomenologie*. Frankfurt : Suhrkamp.

Holenstein, Elmar. 2022. *Phenomenological Philosophy of Language*. Lausanne : Sdivg.

Merleau-Ponty, Maurice. 1945 [2005]. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard [Engl. transl. *Phenomenology of Perception*. London & New York : Routledge. 2005].

Merleau-Ponty, Maurice. 1969 [1973]. *La prose du monde*. Paris : Gallimard [Engl. transl. *The prose of world*. Evanston, IL : North-Western University Press. 1973].

Stawarska, Beata. 2015. *Saussure's Philosophy of Language as Phenomenology. Undoing the Doctrine of the Course in General Linguistics*. Oxford : Oxford University Press.

Stawarska, Beata. 2020. *Saussure's Linguistics, Structuralism and Phenomenology*. Cham : Springer.

## AUTEURS

SIMONE AURORA

FISPPA (Filosofia, Sociologia, Pedagogia, Psicologia applicata)

Università degli Studi di Padova

MARINA DE PALO

Dipartimento di Filosofia

Sapienza Università di Roma

# An “I” Locked in a Barrel “Would Not Know How to Speak”: Field of Experience, Dialogue, and Encroachment in Merleau-Ponty

Marina De Palo

---

## Premise. A monistic perspective

- 1 Merleau-Ponty’s speculations are driven by the problem of the relations between consciousness and nature, spirit and matter, mind and body, and by the search for a solution different from that of Cartesian dualism. A crucial aspect is that of corporeality, the fundamental starting point for any type of reflection on existence. And it is for this reason that Merleau-Ponty’s monistic philosophy has been rediscovered in the experientialism of contemporary cognitive science because it assigns a central role to the body in the structuring of experience, in which it identifies the preconditions of intersubjectivity<sup>1</sup>. It is less known, however, that Saussurean linguistics were a source of inspiration for Merleau-Ponty<sup>2</sup>, who gave a penetrating reading of Saussure’s work and considered his *Course in general linguistics* (CGL) (1959 [1916]) to be a genuine contribution to the philosophy of language<sup>3</sup>.

- 2 Merleau-Ponty maintains that it is necessary to overcome intellectualism, eidetic reduction, and empiricism, and to consider our own filters, be they bodily, experiential or intentional, through which we *live* language and *live within* language. By overcoming Cartesian dualism, Merleau-Ponty finds the interweaving point between consciousness and the world within the body: the subject is in fact an *embodied mind* which, through the body, lives the world in which it is immanent and in which it identifies its own *field of experience*. If the body acts as a vehicle between consciousness and the world, the production of meaning is linked to intentionality and to the linguistic gesture – themes that are addressed in *The Prose of the World* by assigning to intentionality the dual function of perception and elaboration of the world, and by attributing to speech the ability to act as a shaping force. In this framework, corporeality is linked to language through the concepts of behaviour, linguistic gesture, and intentionality, which Merleau-Ponty develops from the phenomenology of Husserl and Pos.
- 3 The study of language has been spoiled by both naturalistic and idealistic attitudes: “these two conceptions are at one in holding that the word *has* no significance” (Merleau-Ponty 2005 [1945]: 205). As demonstrated by the cases of aphasia and other pathologies of language “what the patient has lost, and what the normal person possesses, is not a certain stock of words, but a certain way of using them” (*ibid.*: 203)<sup>4</sup>. The centrality of the question of meaning is linked, in Husserl’s last writings, to a conception of speaking as not attributable to translating thoughts into words, but characterized by the intention to signify, to target an object with speech (Merleau-Ponty 1975 [1961]: 43). According to Merleau-Ponty, it is not possible to look at the problem of language in an abstract or objective way independently of the speaking subjects, since we risk ending up

discussing it as “a circuit of third person phenomena” in which “[t]here is no speaker, there is a flow of words set in motion independently of any intention to speak.” (Merleau-Ponty 2005 [1945]: 203) However, since reversing the perspective risks binding the speaking subject to psychologism and solipsism, Merleau-Ponty frames the question of the subject – as he had learned by studying *Gestaltpsychologie* – without disregarding the background within which it shows itself to perception, considering each individual as a *being in the world*.

- 4 I will attempt to illustrate the development of the theme of the speaking subject within *The Prose of the World* (1973 [1969])<sup>5</sup>, attempting to show the lines of continuity with a reading of CLG devoid of canonical structuralist reception (cf. De Mauro 1967; Ricoeur 1969: 247; Stawarska 2015; De Palo 2016; Aurora & Flack 2016) where *la langue* is considered as a closed system, ontologically separated from *parole* and from history, focusing on the concept of *encroachment* (*empiètement*) and on the inter-penetration between *one’s own body* and *the other’s body*, wherein a strategic role is played by an open conception of the *field of experience* and of history’s dynamic sedimentation.

## 1 From the transcendental subject to the speaking subject: Pos and the pre-theoretical linguistic knowledge

- 5 Merleau-Ponty’s reflections arise from a continuous dialogue with the work of Husserl, beginning with a critical reading of *Logical Investigations* (2021) which shaped his line of reasoning already in *Phenomenology of Perception* (1945). The subjective perspective must be radically examined because it is from the subject that the

revelation of the world departs, like a beam of light aimed at an object. The individual considered in his or her corporeality is placed at the centre of the reflection. In this anti-intellectualist perspective, Merleau-Ponty finds in *gesture* the corporeal origin of language because, when dealing with language, phenomenology places itself in the perspective of the speaking subject: speech is defined as a gesture, that is, a way of *being in the world* with *one's own body*. The subject, in his or her linguistic gesticulation and motility, is at the origin of the meaning of verbal orders (Merleau-Ponty 2005 [1945]: 164). And it is only after gesticulation that language is constituted, understood as being the set of available meanings, *i.e.*, the reserve of expressions invented in any circumstance by *speaking subjectivities* that belong to the inter-subjective community (Descombes 1979: 118).

- 6 Merleau-Ponty's critique of the Husserlian transcendental subject is inspired by Pos's phenomenology of language which identifies the primary task for the theory of language as the need to become aware of the speaking subject (Merleau-Ponty 1975 [1961]: 42) who is not to be understood as a transcendental subject detached from linguistic situations, but as a subject who uses the exercise of language to access a presumably universal truth (*ibid.*). Such a notion of the *speaking subject* returns full of implications also in *Phenomenology of Perception* and in *The Prose of the World*.
- 7 The epistemological reflections on language carried out by Hendrik Pos – a Dutch pupil of Husserl – have many points of contact with those of Saussure and Merleau-Ponty (cf. Flack 2013: 10; 2021; De Palo 2022). Pos (1939) reintroduces the notion of subject as fundamental in the creation of a phenomenology of language. He does this by developing the issues of intentionality and of the dualism between the point of view of the speaker and that of the



grammarians, connecting the problem of the nature of consciousness to that of science (Pos 1939: 354) <sup>6</sup>.

- 8 Pos highlights the pre-theoretical subjective datum as being independent of the objective form, reaching a phenomenological point of view that leads him to study the links between original (pre-scientific, *pre-theoretical*) linguistic consciousness – the starting point of all language sciences – and the *theoretical and reflexive* knowledge of language. In this sense, the phenomenological point of view does not annihilate scientific knowledge but relativizes it, opposing any theory of knowledge that claims to construct its object of analysis within the scientific framework. This link between science and the original phenomenon is present in all knowledge, but in the human sciences it reveals itself as condition of possibility. This is especially evident in the language sciences: “the linguist is a linguist because he is a speaking subject, and not in spite of this” (Pos 1939: 365).
- 9 In fact, Pos (2013: 49) explains that science is an attempt to overcome the limits of original linguistic consciousness. The linguist’s point of reference will therefore be *original subjectivity*, a knowledge based on the intuitive data which make scientific objectification possible but which are not acquired through it. For the phenomenologist, all knowledge is determined by this original knowledge (Pos 1939: 363).
- 10 The original prelinguistic knowledge to which the speaker has access, what Zlatev & Blomberg (2019: 82-84) call *pre-theoretical*, differs from scientific observation (the linguist’s *theoretical* linguistic knowledge) for several reasons (Willems 2012). A distinctive feature is the active attitude from which the former derives (Pos 1939: 357). The confident and instinctive behaviour of the speaking subject does not imply knowledge. Linguistic knowledge, on the other hand, arises with a change in the linguistic subject’s attitude, wherein the

active subject – whose behaviour is characterized by an instinctive certainty that is not knowledge – becomes an observer subject and observes language as an external object (*ibid.*: 358).

- 11 What is relevant to the speaking subject is the access that language gives to the world, while the awareness of the diversity of languages (*i.e.*, the question of arbitrariness), the awareness of the past (diachrony), and the taxonomic drive of linguistics which creates atomizations, discretizations, and categorizations, all belong to the (scientific) observer's point of view (Pos 1939: 361-365).
- 12 Pos, according to Merleau-Ponty (1964 [1960]: 104), asserted "the rediscovery of the subject in the act of speaking," as contrasted to both "a science of language which inevitably treats this as a thing," and to "the scientific or observational attitude" which "takes that language in the past and breaks it down into a sum of linguistic facts in which its unity disappears."
- 13 The phenomenologist, as Merleau-Ponty remarks (1975 [1961]: 41), tries to explain what the speaking subject is, but the speaking subject does not have the same attitude towards language as the observer who looks at language as something external. The observer's point of view is independent of the psycho-physical conditions and of the conditions of use in which it is produced. While for the speaking subject who appropriates and practices language, the reality of language indisputably exists, insofar as there are certain environments and contexts in which he or she can communicate effectively and other environments and contexts in which he or she cannot (*ibid.*: 42).
- 14 Distinguishing between external observation of language and the speaker's sentiment configures a dualism which is reconciled by hypothesizing a progressive extension of consciousness. The study of

these interrelations is epistemology's most important challenge, and Merleau-Ponty complains about the lack of such a study <sup>7</sup>.

15 Radical objectivism (behaviourism and physicalism in particular) pushes the gap between objective and subjective points of view to extreme consequences by claiming that all knowledge of language derives from external observation (*ibid.*: 362). Pos judges this gap – as had already been done by Saussure (who outlined a continuum between different levels of consciousness) <sup>8</sup> – to be an abstraction, since the linguist is also a speaking subject, and if he is also a philosopher, he will reflect on what unites and what separates original linguistic consciousness and knowledge.

16 This perspective is taken up by Merleau-Ponty, when he argues that the phenomenologist who tries to explain the speaking subject does not have an observer attitude towards language at all:

The observer is faced with language as something external to him [...]. The observer links the present to the past. But the speaking subject ignores the past [...]. The speaking subject turns towards the future. For him, language is above all a means of expression, a means of communicating to others his intentions towards the future. Finally, the observer always has the tendency to decompose language into a series of processes which he considers to be relatively independent of each other. (Merleau-Ponty 1975 [1961]: 41)

17 In this sense, the phenomenology of language advocated by Pos (cf. De Palo 2013b) detaches itself from the purely eidetic framework (which considers the abstract plane of every possible language) and makes a return to the speaking subject and his contact with the language he speaks (see Coquet 2007: 22), returning to the intentional nature of sounds and of the senses aimed at and adjusted to the problem of inter-comprehension.

18 If the subject is, in the first place, situated in language, phenomenology not only has the negative task of clearly indicating the conditions without which there would be no language, but it must also explain, according to Merleau-Ponty (1964 [1960]: 104-

105), the paradox of a subject who speaks and understands. Here we see the importance of Husserl's claim that research should not aim at "merely possible expression[s]," but at our linguistic *field of presence* (*ibid.*). As a result, "the philosopher may no longer speak of mind in general, [...] [i]nstead he must see himself within the dialogue of minds, situated as they all are" (*ibid.*: 106).

- 19 Developing these ideas from Pos leads to a philosophy of *parole* that Merleau-Ponty develops in two directions: 1) the dialogical nature of the speaking subject (§ 2); 2) an open notion of *field of experience*, called *environnement* by Pos, which takes on a strategic role in overcoming dualism (§ 3).

## 2 Dialogue and encroachment: The Dismantling of Monadic Consciousness

- 20 Whilst writing *The Prose of the World*, probably between 1950 and 1952, Merleau-Ponty was at the height of his reflection on language. Published posthumously in 1964, the work marks that intermediate phase in the author's thought, which lies between *Phenomenology of Perception* (1945) and *The Visible and the Invisible* (1964) and is very rich in insights on language.
- 21 With the discovery of the body as active body or symbolic power, Merleau-Ponty establishes "a concrete theory of the mind which will show the mind in a relationship of reciprocal exchange with the instruments which it uses" (Lefort in Merleau-Ponty 1973 [1969]: xii).
- 22 The speaking subject is an embodied subject (*sujet incarné*) inseparably linked to his or her own body through which any type of experience is had, and which for this reason places itself as a vehicle between consciousness and the world. When the subject-object division is overcome and perception and the body are placed at the

centre of the investigation, the individual is no longer an *ego* which can detach itself from things and think of them from the outside in a transcendental way commanded by a *res cogitans*. On the contrary, since the *ego* is embodied, and, to the extent that it inextricably “adheres” to the world and is tied to it as if by “an umbilical cord,” one must speak – according to Merleau-Ponty – of a relationship of *immanence* (or *inherence*) also between body, mind, and world. The subject acquires the form of an “inherence in the world” (Kirchmayr 2008; Kristensen 2010: 193). In our encounter with the world as perceived, the world is the paradoxical field of our experience, and we are but a perspective in it. It therefore no longer makes sense to distinguish between an *interiority* (*cogito*) and an *exteriority* (*world*), since interior and exterior are but one, and represent two faces of the same surface. This surface which is the world is the same surface as the body.

- 23 Therefore, Merleau-Ponty argues, if the key to access things lies in the body, any type of relationship one has with the world and with others, every dialogue, and every expressive act, passes through the flesh. Nothing of what we say, think, or do, prescind from immanence.
- 24 The ambiguity inherent in the very concept of corporeality configures an embodied subject, from which any reflection also starts. Such a subject is simultaneously a living body (*chair*) and a lived body, on the basis of the distinction introduced by Husserl in *Cartesian Meditations* between (one’s own) lived body, *Leib*, and the other body (as thing), *Körper*. For this reason, by perceiving and receiving external impulses, the body is lived, and at the same time, by internalizing and reworking them – giving them meaning – it shows itself to be alive.

25 The fundamental novelty of this vision of the body is the linguistic perspective that shows “a two-way action; one which is induced by our own presence and another which we bring about in the *socius* by regarding him [the other person] as being outside ourselves.” In fact, “[t]he speaking ‘I’ abides in its body. Rather than imprisoning it, language is like a magic machine for transporting the ‘I’ into the other person’s perspective” (Merleau-Ponty 1973 [1969]: 19). There would be no “others or other minds for me, if I did not have a body and if they had no body through which they slip into my field” (*ibid.*:138).

26 The need to thoroughly rethink the relationship between consciousness and the world (between the perceiving body and the perceived object) is progressively manifested in Merleau-Ponty’s reflections. The goal is to dismantle the so-called “monadic consciousness,” an expression also used by Karl Bühler (2011[1934]: 12)<sup>9</sup>. The philosopher is never a universal thinker from all points of view but is always situated, identified, and for this reason, in need of dialogue. The most effective way to overcome these limitations is to get in touch with other situations (Merleau-Ponty 1964 [1960]: 106)<sup>10</sup> because the ultimate, final, radical subjectivity – what philosophers call *transcendental subjectivity* – is an intersubjectivity:

When I speak or understand, I experience that presence of others in myself or of myself in others which is the stumbling-block of the theory of intersubjectivity, I experience that presence of what is represented which is the stumbling-block of the theory of time. (Merleau-Ponty 1964 [1960]: 97)

27 In *The Structure of Behaviour* (1942), structure and behaviour mark the two poles that recall the object and the subject, or nature and consciousness. All behaviour implies meaning, and is, therefore, simultaneously structure and meaning. I can experience a certain thing because my consciousness has targeted it in ways that can also be very different from each other (for example perception,

imagination, expectation, memory, etc., ways that Husserl calls, in technical language, *noesis*). Merleau-Ponty speaks in this regard of “existence,” which is grasped when we conceive behaviour as belonging neither to the order of physical things nor to that of psychic processes. Existence is therefore an opening to the world as a movement that is not yet conscious. Through the study of behaviour, therefore, Merleau-Ponty brings to light a form of pre-reflexive consciousness which is in the world, is related to the world, and exists. The other is always inserted at the meeting point between the self and the world, we find the other as we find our world. It is not an accident “but our first insertion into the world and into truth.” (Merleau-Ponty 1973 [1969]: 139). Thus, languages too should not be considered in a search for an essence, or a universal grammar, but should be conceived in the dimension of existence (*ibid.*: 45; see following §).

- 28 The themes of dialogue and of the interlocutor are addressed starting from a critique of the conception of the ideal interlocutor prefigured by the eidetic of language which conceives of language as algorithm (*ibid.*: 131). The notion of *the other's body* (*corps autrui*) therefore develops in relation to that of dialogue: “[m]yself and the other are like two *nearly* concentric circles which can be distinguished only by a slight and mysterious slippage.” In any case, “the other is not I and on that account differences must arise.” (*ibid.*: 134); “How could there be an outside view upon this totality which I am? [...] I grow; I give birth, this other is made from my flesh and blood and yet is no longer me” (*ibid.*).
- 29 It is not a matter of affirming that the self inhabits another body, conceived as a sort of second *ego*, a second domicile of the self: “there is a myself which is other, which dwells elsewhere and deprives me of my central location” (Merleau-Ponty 1973 [1969]:

135). It is instead a matter of understanding how I split myself, how I decentralize myself, since “[t]he mystery of the other is nothing but the mystery of myself.” (*ibid.*)

30 Communicating is thus depicted as a sort of encroachment, as something that abolishes the boundary between what I am and what the other is; *speaking* is letting oneself be carried away by the movement of speech, woven by the said and the unsaid, by language and silence.

31 The topic of “Dialogue and the Perception of the Other” is precisely dialogue, and, in it, the encroachment of meaning that leads from the speaking subject to the other, to another subject in which it mirrors itself:

with respect to the particular gesture of speech, the solution lies in recognizing that, in the experience of the dialogue, the other’s speech manages to reach in us our significations, and that our words, as the replies attest, reach in him his significations. For we encroach upon one another inasmuch as we belong to the same cultural world, and above all to the same language, and my acts of expression and the other’s derive from the same institution. (Merleau-Ponty 1973 [1969]: 139)

32 The fact is that “speech and understanding are moments in the unified system of self-other. The substratum of this system is not a pure ‘I,’” but “an ‘I’ endowed with a body which reveals its thoughts sometimes to attribute them to itself and at other times to impute them to someone else” (*ibid.*:18).

33 Merleau-Ponty presents the programmatic plan of his investigation of the linguistic phenomenon:

I would have to admit that I do not live just my own thought but that, in the exercise of speech, I become the one to whom I am listening. Finally, I would need to understand how speech can be pregnant with a meaning. Let us try, then, not to explain this but to establish more precisely the power of speaking, to get close to that signification which is nothing else than the unique movement of which signs are the visible trace (*ibid.*: 118).

34 When I am listening, “the conversation pronounces itself within me. It summons me and grips me; it envelops and inhabits me” (*ibid.*: 19).



Therefore, the conversation “resembles a struggle between two athletes in a tug-of-war” (*ibid.*). The paradox of this conception lies in the miracle of perceiving of the other, which can only manifest itself by accessing *my field*, by entering my world. What convinces me that the other feels and sees like I do, that “there are two of us perceiving the world” is that “his body belongs among my objects, that it is one of them, that it appears in my world” (*ibid.*:136):

The experience that I make out of my hold on the world is what makes me capable of perceiving another myself, provided that in the interior of my world there opens up a gesture resembling my own. (*ibid.*: 137)

- 35 In fact, “There is a universality of feeling – and it is upon this that our identification rests, the generalization of my body, the perception of the other (*ibid.*). Therefore:

the other is not to be found in the things, he is not in his body, and he is not I. We cannot put him anywhere and effectively we put him nowhere, neither in the in-itself nor in the for-itself, which is me. There is no place for him except in my field, but that place at least was ready for him ever since I began to perceive. From the first time I relied on my body to explore the world, I knew that this corporeal relation to the world could be generalized. (*ibid.*:136)

- 36 The perception of the other is part of an open, exposed conception of the self that is very far from the “I think” conceived as “a certain locus called ‘I’ where action and awareness of action are not different,” and “where no intrusion from outside is even conceivable” (*ibid.*: 17). This ‘I’ locked up in a barrel, as Bühler would say, “would not know how to speak.” On the contrary “[h]e who speaks enters into a system of relations which presuppose his presence and at the same time make him open and vulnerable” (*ibid.*). Openness to the world can be found in the notion of *field*:

One field does not exclude another the way an act of absolute consciousness, a decision, for example, excludes another. Rather, a field tends of itself to multiply, because it is the opening through which, as a body, I am “exposed” to the world (*ibid.*, p. 137-138).

- 37 In fact, for me there would be no others, no other minds, “if I did not have a body and if they had no body through which they slip into my

field, multiplying it from within, and seeming to me prey to the same world, oriented to the same world as I” (*ibid.*:138).

### 3 The opening of the field: “I am a field! I am an experience”

38 The notion of *field* can be traced back to *Gestaltpsychologie* (De Palo 2019a, 2019b, 2019c; Barbaras 2021) and is naturally very recurrent in *Phenomenology of Perception* especially in relation to a particular type of field, the visual one. In *Gestalttheorie* a figure on a background is the simplest sensible datum we can obtain, without which a phenomenon cannot be called perception. The perceptual “something” is always in the midst of other things and always part of a “field” (Merleau-Ponty 2005 [1945]: 6) <sup>11</sup> .

39 In his course notes from the Collège de France, Merleau-Ponty (2021: 65) also admits another source of inspiration: “*De même, Brunschvicg insiste sur la notion de champ*” (cf. Dastur 2016: 9). It is interesting to emphasize this reference that Merleau-Ponty makes to his teacher Brunschvicg <sup>12</sup> in the use of the concept of field as an alternative to the subject-object dualism:

*Cette notion est-elle pensable dans la cadre d'un idéalisme qui ne connaît que le construit ? Le champ est-il un constructeur ? N'a-t-il pas une propriété particulière ? La relation qu'il entretient avec l'homme n'est pas la pure relation sujet-objet puisque celui qui pense le champ en fait partie.* (Merleau-Ponty 2021: 65)

40 In the section of *Phenomenology of Perception* titled *The synthesis of one's own body*, Merleau-Ponty (2005 [1945]: 173) in fact poses roughly the same question posed by Brunschvicg: “Are we then to say that we perceive our body in virtue of its law of construction, as we know in advance all the possible facets of a cube in virtue of its geometrical structure?” But Merleau-Ponty's answer owes much to the phenomenological notion of *one's own body*, inspired by *Cartesian*

*Meditations*, which, by redesigning the relationship between subject and object, allowed – together with the notion of field – to arrive at a different conception of perception (cf. Bonomi 1967: 32-39).

- 41 The importance of the background-figure structure of perception goes far beyond the sphere of visual perception – the main interest of *Gestalt* psychology – and refers also to the “auditory field” (Merleau-Ponty 2005 [1945]: 383) pointing to the presence of a *subject* of perception (*e.g.*, one capable of explaining the orientation of a face in space).
- 42 But how do considerations on perception, on the role of one’s own body, on the notion of field, merge with the question of language? As Merleau-Ponty (2005 [1945]: 202) writes:

We have seen in the body a unity distinct from that of the scientific object. We have just discovered, even in its “sexual function”, intentionality and sense-giving powers. In trying to describe the phenomenon of speech and the specific act of meaning, we shall have the opportunity to leave behind us, once and for all, the traditional subject-object dichotomy.
- 43 Language and speech seem to be able to respond to and overcome the dualism of subject and object and open up “a space between self and world, between the inner and the outer” (Varela, Thompson, Rosch 1993: 3). Speech emerges as a decisive and strategic place for a radical questioning of the dualisms of mind and body, of mental and physical, or spiritual and material.
- 44 The continuous comparison between the linguistic gesture and any other bodily gesture allows us to understand that the speaking subject is located in a world, is surrounded by objects, and is immersed in a context – in a field – it shares with other subjects who are also speakers, as evidenced by the fact that Merleau-Ponty carefully considers the figure of the listener. The embodied subject can be defined as such insofar as it is located in a field, so much so

that in *Phenomenology of Perception*, Merleau-Ponty writes: “I am a field, an experience” (Merleau-Ponty 2005 [1945]: 473).

45 Thus, we can understand “the accomplishment language represents for us, how language prolongs and transforms the silent relation with the other” (Merleau-Ponty 1973 [1969]: 139). It is a matter of understanding that our sensitivity to the world, our synchronized relationship between the body and the world makes “a transferable signification of our ‘corporeality,’ [creates] a ‘common situation,’ and finally [yields] the perception of another like ourselves” (*ibid.*). Therefore, when we consider “the particular gesture of speech, the solution lies in recognizing that, in the experience of the dialogue, the other’s speech manages to reach in us our significations, and that our words, as the replies attest, reach in him his significations” (*ibid.*)<sup>13</sup>.

46 My field is therefore “an inexhaustible source of being – not only of being for me but also of being for the other (*ibid.*: 140). Just as our common belonging to the same world presupposes that my experience is originally experience of being, so our belonging to a common language presupposes a primordial relationship between me and speech: “The common language which we speak is something like the anonymous corporeality which we share with other organisms” while “the expressive operation, and speech in particular considered in its nascent state, establish a common situation which is no longer only a community of *being* but a community of *doing*” (*ibid.*).

## 4 Diacrisis and expressive signification: difference and conjunction

47 Even in the courses that Merleau-Ponty held at the Sorbonne between 1949 and 1952, we can see a recognition of language's centrality in philosophy and a distancing from the tradition that goes from Descartes to Kant which refuses to give any philosophical meaning to language (Merleau-Ponty 1988: 9). In the Cartesian tradition there is no possible encounter between consciousness and language and therefore no bridge between the self and the other:

*car la conscience est essentiellement conscience de soi pour pouvoir être conscience de quelque chose. La conscience dans cette conception est une activité de synthèse universelle. Dans cette perspective, autrui n'est que projection de ce que l'on sait de soi-même : dans le principe de cette philosophie, on ne rencontre pas autrui [...] le langage relève de l'ordre des choses. Et non de l'ordre du sujet. (Merleau-Ponty 1988: 9)*

48 Therefore, in this perspective, language is emptied, placed in the background, and considered as a covering for thought and consciousness (Merleau-Ponty 1988: 10). The critique of the model of language as an algorithm, carried out in *The Prose of the World* also serves as a starting point to support the thesis about the need for a linguistic investigation beyond the logical-scientific approach that objectifies and abstracts the word. Because speech, instead, lives thanks to its mystery; its vital principle lies in the elusive overabundance of the signified on the signifier, put into action by “a fabulous apparatus which enables us to express an indefinite number of thoughts or objects through a finite number of signs,” an apparatus which, like God's understanding, “contains the germs of every conceivable signification” (Merleau-Ponty 1973 [1969]: 4).

49 If we are to believe in “the spectre of a pure language,” in a golden age of language, and in the fact that “men unearth a prehistoric language spoken in things,” then “linguistic gesticulation may arouse nothing in the mind of an observer,” (*ibid.*: 6-7) because “[i]n this way we are putting language before language” (*ibid.*: 14). The myth of a “language of things” is the same as that of a “universal

language,” for which the word is “a pure sign standing for a pure signification” (*ibid.*: 7) and the speaker limits himself to codifying his thought. In this way, if one reflects on language rather than living it, one can only arrive at a paradox that Merleau-Ponty expresses almost in the same terms as Wittgenstein’s *Tractatus*: we understand what is said to us because we know in advance the meaning of the words spoken to us. We also find this idea of a paradoxical language in *Signs*:

if communication really did go from the whole of the speaker’s language to the whole of the hearer’s language, one would have to know the language in order to learn it. But the objection is of the same kind as Zeno’s paradoxes; and as they are overcome by the act of movement, it is overcome by the use of speech. And this sort of circle, according to which language, in the presence of those who are learning it, precedes itself, teaches itself, and suggests its own deciphering, is perhaps the marvel which defines language. (Merleau-Ponty 1964 [1960]: 39)

- 50 This conception of language develops around the concept of expression that Merleau-Ponty applies to the analysis of gestures, to the mimic use of the body, to all forms of language, up to the more sublimated examples of mathematical language. In fact, under the grammatical system which attributes a certain sign to a certain meaning, “one can see another expressive system emerge which is the vehicle of the signification but proceeds differently” (Merleau-Ponty 1973 [1969]: 28).
- 51 Having abandoned the specter of pure language, it is necessary to recognize that there are two languages: *sedimented language* (*le langage parlé*), “or language as an institution, which effaces itself in order to yield the meaning which it conveys,” and *speech* (*le langage parlant*), “which creates itself in its expressive acts, which sweeps me on from the signs toward meaning” (*ibid.*:10). Merleau-Ponty in fact makes use of the notion of signs and of the symbolic dimension of languages, often neglected in current cognitivism<sup>14</sup>. However, the symbolic or representative function is not an ultimate term of

analysis because, as we have seen, it is not autonomous and “separate from the materials in which it is made real” (Merleau-Ponty 2005 [1945]: 179).

- 52 Merleau-Ponty (2005 [1945]: 229) develops a philosophy of *langage parlant* in which linguistic structures are subordinated to the work of expression: as for Pos, it is a question of passing from object-language to *speech*. In fact, speech not only realizes possibilities inscribed in the *langue*, but – as Saussure had already claimed – it modifies and sustains *langue* (Merleau-Ponty 1968: 35). For the speaking subject, the act of speech represents the moment in which the – still silent – intention to signify is *embodied* into intersubjective cultural practices, realizing itself in situations of *discours*, constantly transforming the meaning of the tools through which these practices are carried out.
- 53 Words are neither the armour nor the fortresses of thought, because “beneath the conceptual meaning of the words, [we find] an existential meaning which is not only rendered by them, but which inhabits them, and is inseparable from them” (Merleau-Ponty 2005 [1945]: 212). Returning words to the gesture means returning them to the source of meaning, to expression, to the *speech* that coherently deforms the *sedimented* and *institutional language* (Puech 1985: 31; Zlatev 2010: 8). In the final analysis, the act of speech is not only a patchwork of individual realities, but the place in which these realities sediment and constitute the instituted forms of the *langue* on a collective, inter-individual, i.e., intersubjective level (see next §).
- 54 Interest in Saussure and in the systemic conception of *langue* led Merleau-Ponty (1973 [1969]: 31) to rediscover the link between totality and negativity (differentiality) and to attribute to signs a diacritical sense, a systemic and differential value which depends on

the coexistence with other signs: it is necessary to clarify, “this side of all established nomenclature, the ‘linguistic value’ immanent in the acts of *speech*.”

- 55 Speech is not a sum of signs, but a methodical means of distinguishing one sign from another and thus constructing a linguistic universe. “Speaking is possessing language as a principle of distinction” according to which each language has different differential values, for example, there are languages “in which one cannot say ‘to sit in the sun’” (*ibid.*: 32; same example made by Saussure CGL: 116)<sup>15</sup>. Language “invents a series of gestures, which between them present differences” which purvey “to us the palpable flow and contours of a universe of meaning” (*ibid.*). Phonemes, which by themselves mean nothing one can specify, are a tool which has an inexhaustible power to distinguish one linguistic gesture from another based on distinctive units. Therefore, the expressive power of a sign is linked to the fact that it is part of a system.
- 56 However, it must be remembered that in language – unlike in algorithms – signification springs not only from differentiability, but also from the *conjunction* of signs, an undervalued important issue that introduces a positive principle alongside the negative principle of difference, sometimes linked to the carnal disposition mysteriously blossoming within them; it explodes beyond signs and yet it is only their vibration, just as a scream transmits the sigh and the pain of the screamer. On the other hand, in the purity of the algorithm, signification frees itself from any compromise with the flow of signs that it dominates and legitimizes, while, at the same time, signs correspond to it in such a perfect way that expression leaves nothing to be desired and appears to contain meaning. The confused relationships of transcendence give way to relationships belonging to a system of signs with no inner life and to a system of



meanings that do not belong to animal existence. Therefore, the *finished expression*, “what we call successful communication,” is chimerical. “But successful communication occurs only if the listener, instead of following the verbal chain link by link, on his own account resumes the other’s linguistic gesticulation and carries it further” (*ibid.*: 28-29).

- 57 The core of these reflections lies in the relationship between language and thought often addressed in relation to the phenomenon of *ellipsis*. In *Signes* (Merleau-Ponty 1964 [1960]: 43), for example, we see a rejection of the hypothesis that thought is a sort of *original text* that language must translate, and the idea that there is a *complete* expression is deemed nonsensical. In this sense, it is in fact necessary to get rid of the notions of implication and of *ellipsis*, insofar as *integral* communication does not exist (*ibid.*)<sup>16</sup>. It is intention (*visée*), that animates words: all words embody intention and carry it, embodied in them, as meaning.
- 58 In language as algorithm, the correspondence between signs and meanings is so perfect that expression leaves nothing unsaid and denies any mysterious character. While in mathematics the perfect adherence between the “two faces of the sign” does not leave any kind of expressive freedom, the internal diacriticality of the linguistic sign leaves meaning opaque and hidden, exposed to those that Saussure (CGL/E: 2602 IR), calls *flottements* and Merleau-Ponty (1973 [1969]: 22) *glissements*. In fact, meaning insinuates itself as “lateral or oblique,” in the “commerce between the words themselves.”<sup>17</sup>
- 59 Language is not a reality made up of univocal meanings that can fully express themselves under the gaze of a constituent consciousness, but rather it is a set of linguistic gestures which never exhaust expression and which make sense only obliquely in

relation to other incomplete expressions, eventually signifying through a style which is a personal signature imprinted on the use of language by the embodied subject (Bonan 2001: 250).

## 5 Parole conquérante and parole as an institution

- 60 Saussure's exceptional acumen which inspires many of Merleau-Ponty's reflections cannot be ignored. Saussure has shown what the key to intersubjectivity is. It is not in the etymology of words which is totally ignored by the speaking subjects to whom what is important is the *usage actuel*, so much so that Saussure inaugurates alongside the linguistics of language, *langue*, a linguistics of speech, *parole* (Merleau-Ponty 1973 [1969]: 23). As an alternative to the anti-historical reading given to the notion of *langue* in structuralism, Merleau-Ponty (1953: 64) writes: "*Saussure pourrait bien avoir esquissé une philosophie de l'histoire*".
- 61 The key to understanding language is in fact not objectivism, since "[t]he radical awareness of subjectivity enables me to rediscover other subjectivities and thereby the truth of the linguistic past" (*ibid.*: 25). The solution to the doubts and paradoxes that affect language is not found in the recourse to some universal language that dominates history, but in what Husserl calls the "living present," in *speech*, a "variant of all the languages that were spoken before me" (*ibid.*). Merleau-Ponty (1973 [1969]: 23) recognizes the immense merit of Saussure having freed history from historicism and inaugurated a new conception of reason. In fact, there is a historical need for the institution of language, and it is not of a logical nature and proves that the foundation of truth is not outside of time (*ibid.*: 144).

- 62 In relation to the distinction between sedimented language and speech<sup>18</sup>, the influence of Husserl (in *Crisis of the European Sciences*) and Saussure (linguistic synchrony and diachrony) shines through in the notion of *sedimentation*.
- 63 Merleau-Ponty uses this geological image as a metaphor for knowledge, the result of a succession of languages and cultural activities, which over time is deposited in a succession of layers, offering a “direction of meaning.” Retracing these layers, we would be able to reach that original meaning that phenomenology chases after. Here is the kernel of a non-static conception of language, therefore closely tied to the progression of life and experience. Merleau-Ponty clearly states the importance of the experience of language whenever there are attempts to reconstruct meaning, since spoken language (*le langage parlé*) is nothing more than the intertwining of languages evolved through history and other human sciences. He thus welcomes this Husserlian idea of *sedimentation*, in its most dynamic sense. At the same time, he knows that words, as soon as they are used, are also actively speaking (*parlantes*) and exploding in all their power, opening up to new meanings.
- 64 Sedimentation preserves the sense of history through those who experience the present language. Taking up from Hegel the idea of a dialectic of history, which proceeds between the various states and traces the evolution of spirit over time, history becomes the guarantor of truth as much as the present action. Thus, Hegel is considered as a living example of historicity, as the fruit of this sedimentation and stratification of history, which preserves the past within itself without fossilizing it, but gives it a new form. It is synthesis that preserves the past in its present depth:

Sedimentation is not the end of history. There is no history if there remains nothing of what passes and if each present in its very singularity does not

inscribe itself once and for all in the tableau of what has been and continues to be. (Merleau-Ponty 1973 [1969]: 109)

- 65 For Merleau-Ponty, in *sedimented* language, meaning settles over time and is stratified in a past that must be understood in a dynamic way. It is in fact relived at the very moment in which something new is expressed through *speech*, which bears within itself the echo of the history it represents, but which does not let itself be paralyzed by it.
- 66 If for Merleau-Ponty spoken language is one whose meaning is sedimented and accumulated over time, speech conceals new meanings, which begin to live in the moment when words are pronounced. For this reason, language is conceived as always incomplete and alive, yet capable of actually returning the ambiguity of existence.
- 67 As we have said, the general use of language among people who share the same cultural world, the same *langue*, the same institution (which Saussure traces back to a speaking mass) implies another more fundamental “primordial relation between me and my speech, which gives it the value of a dimension of being.” In fact, it is the first meaning, *la parole conquérante*, which enables the “institutionalized language,” *la langue* (*ibid.*: 141).

## Conclusions. From the field of experience to the common situation

- 68 In this contribution, I have tried to illustrate how the intersection of phenomenology with the influence of Saussure’s work and Gestalt psychology leads Merleau-Ponty to assign a strategic role to an open conception of the notion of *field of experience* (cf. Varela, Thompson, Rosch 1993: 174). This notion allows a dynamic rethinking of both the inter-penetration of embodied subjects and their singularity, in

the form of *praxis*, and of *speech* (cf. Bonan 2001: 253). The self-other system is a hand-to-hand fight between two beings endowed with body and language, each of which attracts the other through invisible threads (Merleau-Ponty 1964 [1960]: 42) which create a “common situation” in which the dynamic sedimentation of history is engaged (cf. Dastur 2016: 22).

- 69 In the courses held at the Collège de France (particularly in the course on *L'institution dans l'histoire personnelle et publique*, 1952-1953) Merleau-Ponty (1968: 38) “*cherche [...] dans la notion d'institution un remède aux difficultés de la philosophie de la conscience*” and a motivation in culture as an intersubjective reactivation of the intention to signify. In this course, Merleau-Ponty refers to a *sujet instituant* to recognize the role of the historical element in the transmission of cultural values and an intersubjective and collective dimension of sedimented *speech* which guarantees belonging to a shared world and time (cf. Vallier 2005).
- 70 These considerations on sedimentation overlap with those made recently by Esposito (2021: 54) on the notion of *institution*, a word dear to Saussure, which underlines its links with life<sup>19</sup>. In this link, a crucial role is played by the faculty of language – which can be considered a “second birth” – from which political and social life originated without ever severing the ties with its own biological roots (*ibid.*: 9). The intersection of body and institution is represented precisely by language. In fact, the Saussurian linguistic turn – as Merleau-Ponty well understood by detaching himself from the structuralist doctrine – does not establish a split between language (*langue*) and its relationship with the (psychological, biological, neurological) subject. The faculty of constituting and learning a language is, for Saussure, an innate, natural, and biological faculty that can never be separated from the living body,

from the organism, and from the brain of the individual speaker. Esposito (2021: 54) observes, in this regard, that Merleau-Ponty departs from Husserl's phenomenological conception by pushing phenomenological semantics in a more intensely historical and political direction, away from Husserl's over-focus on the subject's consciousness. Merleau-Ponty's original contribution lies in the shift from a philosophy of consciousness to one of living corporeality that frees its historical-political meaning. In this framework, Merleau-Ponty's originality is to be found in a notion of *instituting praxis*; a process that grafts newness onto an already established dimension.

---

## BIBLIOGRAPHY

Andén, Lovisa. 2020. Avant-propos. *Le problème de la parole. Cours au Collège de France. Notes, 1953-1954*, ed. by Maurice Merleau-Ponty. Genève: Métis Presses. 9-32.

Aurora, Simone. 2022. *Il campo della coscienza Aron Gurwitsch e la fenomenologia trascendentale*. Napoli-Salerno: Orthotes edizioni.

Aurora, Simone & Patrick Flack. 2016. Phenomenology and linguistics. *Metodo* 4(2): 7-12.

Barbaras, Renaud. 2001. Merleau-Ponty et la psychologie de la forme. *Les études philosophiques* 57(2): 151-163.

Bimbenet, Étienne. 2004. *Nature et humanité*. Paris : Vrin.

Bonan, Ronald. 2001. *Le problème de l'intersubjectivité dans la philosophie de Merleau-Ponty. La dimension commune, vol. I*. Paris: L'Harmattan.

Bondì, Antonio. 2017. Entre énonciation, perception sémiotique et socialité du sens : phénoménologie de la parole et activité de langage. *Signifiances (Signifying)* 1(2): 5-19.

Bondì, Antonino. 2022. *Semiogenesi*. Carlentini: Duetredue.

Bonomi, Andrea. 1967. *Esistenza e struttura. Saggio su Merleau-Ponty*. Milano: Il Saggiatore.

- Bühler, Karl. 2011 [1934]. *Theory of Language. The Representational Function of Language*. Ed. & transl. by Donald Fraser Goodwin. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins [originally published as *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Jena: Gustav Fischer. 1934].
- Coquet, Jean-Claude. 2007. *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*. Paris: PUV.
- Dastur, Françoise. 2016. *Chair et langage. Essai sur Merleau-Ponty*. Paris: Les Belles Lettres.
- De Palo, Marina. 2013a. L'ellipse en contexte. *Paradigmi. Rivista di critica filosofica* 39(1): 169-180.
- De Palo, Marina. 2013b. Pos: la lingua dell'osservatore e la lingua del parlante. Dalla ricerca del "possibile" al campo di presenza linguistico. *Blityri* 2(1): 87-96.
- De Palo, Marina. 2016. *Saussure e gli strutturalismi. Il soggetto parlante nel pensiero linguistico del Novecento*. Roma: Carocci.
- De Palo, Marina, ed. 2019a. Field theories. Psychology, linguistics, biology. *Paradigmi. Rivista di critica filosofica* 37(2): 201-203.
- De Palo, Marina. 2019b. Bühler and the two-field theory. The notion of "field" in language, between philosophy and psychology. *Paradigmi* 37(2): 237-257.
- De Palo, Marina. 2022c. Structuralism Theories. Saussure and the Phenomenology of Language. *With Saussure, beyond Saussure*, ed. by Marina De Palo & Stefano Gensini. Münster: Nodus Publikationen. 133-160.
- Descombes, Vincent. 1979. *Le même et l'autre. Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Esposito, Roberto. 2021. *Istituzione*. Bologna: il Mulino.
- Flack, Patrick. 2013. *Hendrik Pos : une philosophie entre idée et vécu*. Lausanne: Sdvg press.
- Flack, Patrick. 2021. Hendrik Pos. La conscience linguistique et la phénoménologie du langage. *Signifiances (Signifying)* 5(1): 163-182.
- Foultier, Anna Petronella. 2013. Merleau-Ponty's encounter with Saussure's linguistics: misreading, reinterpretation or prolongation? *Chiasmi International* 15: 123-142.
- Goldstein, Kurt. 1934. *Der Aufbau des Organismus: Einführung in die Biologie unter besonderer Berücksichtigung der Erfahrungen am kranken Menschen*. Den Haag: Nijhoff.
- Goldstein, Kurt. 1948. *Language and Language Disturbances*. NY: Grune und Stratton.
- Joseph, John E. 2020, *Language, Mind and Body*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lebas, Franck. 2022, Le « champ perceptif énonciatif et la perception d'autrui ». *Le thème perceptif et expressif*, ed. by Antonino Bondi & David Piotrowski. Paris: CNRS Éditions. 15-40.

- Husserl, Edmund. 2001. *Logical Investigations. I-II*. London/New York: Routledge.
- Kee, Hayden. 2018. *Phenomenology and Ontology of Language and Expression: Merleau-Ponty on Speaking and Spoken Speech*. *Human Studies* 41(3): 415-435.
- Kirchmayr, Raoul. 2008. *Merleau-Ponty, una sintesi*. Marinotti Edizioni: Milano.
- Kristensen, Stefan. 2010. *Parole et subjectivité. Merleau-Ponty et la phénoménologie de l'expression*. Hildesheim/Zurich/New York: Georg Olms Verlag.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1953, *Éloge de la philosophie*. Paris: Gallimard.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1964 [1960]. *Signs*. Ed. & Transl. by Richard C. McCleary. Evanston, IL: Northwestern University Press. [originally published as *Signes*. Paris : Gallimard. 1960].
- Merleau-Ponty, Maurice. 1968. *Résumés de cours, Collège de France 1952-1960*. Paris: Gallimard.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1973 [1969]. *The prose of world*. Ed. & Transl. by John O'Neill. Evanston, IL: Northwestern University Press. [originally published as *La prose du monde*. Paris: Gallimard. 1969].
- Merleau-Ponty, Maurice. 1975 [1961]. *Les sciences de l'homme et la phénoménologie*, Paris: Centre documentaire universitaire.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1988. *Merleau-Ponty à la Sorbonne. Résumés des cours 1949-1952*, Dijon: Cynara.
- Merleau-Ponty, Maurice. 2005 [1945]. *Phenomenology of Perception*. Ed. & Transl. by London and New York: Routledge Classics. [originally published as *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard. 1945].
- Merleau-Ponty, Maurice 2021, *La Nature. Cours du Collège France (1956-1960)*. Paris: Éditions du Seuil.
- Merleau-Ponty, Maurice. 2020. *Le problème de la parole. Cours au Collège de France. Notes, 1953-1954*. Genève: Métis Presses.
- Nerlich, Birgitte, Clarke, David. 2007. Cognitive linguistics and the history of linguistics, *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*, ed. by D. Geeraerts, H. Cuyckens, Oxford: Oxford University Press. 589-607.
- Pos, Hendrik Josephus. 1939. Phénoménologie et linguistique. *Revue internationale de philosophie* 1(2): 354-365.
- Pos, Hendrik Josephus. 2013. *Écrits sur le langage*. Textes choisis et présentés par Patrick Flack. Lausanne: Sdvig Press.
- Puech, Christian. 1985. Merleau-Ponty. La langue, le sujet et l'institut. *Langages* 77: 21-32.
- Ricoeur, Paul. 1969. *Le conflit des interprétations*. Paris: Seuil.



- Saussure, Ferdinand de. 1959 [1916]. *Course in general linguistics*. Ed. & transl. by Wade Baskin. The library of University of California: Los Angeles [originally published as *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot. 1916].
- Saussure, Ferdinand de. 1967-1974. *Cours de linguistique générale*, éd. critique par Rudolf Engler, 4 vol. Wiesbaden, Harrassowitz. (= CLG/E)
- Saussure, Ferdinand de. 2006. *Writings in General Linguistics*. Ed. & transl. by Carol Sanders & Matthew Pires. Oxford & New York: Oxford University Press.
- Stawarska, Beate. 2015. *Saussure's philosophy of language as phenomenology*. Oxford: Oxford University Press.
- Vallier, Robert. 2005. Institution: the significance of Merleau-Ponty's 1954 course at the Collège de France. *Chiasmi* 7: 281-302.
- Varela, Francisco J., Evan Thompson & Eleanor Rosch. *The embodied mind. Cognitive science and Human Experience*. Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Visetti, Yves-Marie, David Piotrowski. 2015. Expression diacritique et sémiogénèse. *Metodo. International Journal of Phenomenology and Philosophy* 3.1: 363-113.
- Willems, Klaus. 2012. Intuition, introspection and observation in linguistic inquiry. *Language Sciences* 34(6): 665-681.
- Zlatev, Jordan. 2010. Phenomenology and cognitive linguistics. *Handbook of Phenomenology and Cognitive Science*, ed. by Daniel Schmiking & Shaun Gallagher. Dordrecht: Springer. 415-446.
- Zlatev, Jordan, Johan Blomberg. 2019. Norms of language. What kinds and where from? Insights from phenomenology. *Normativity in Language and Linguistics*, ed. by Alexi Mäkilähde, Ville Leppänen, Esa Itkonen. Amsterdam: John Benjamins. 69-101.

## NOTES

1. Within the cognitive science of embodied mind, the enactive perspective inaugurated by Maturana and Varela is “a direct and deliberate continuation of Merleau Ponty” (Joseph 2020: 30; Bondi 2017; Nerlich & Clarke 2007).
2. Merleau-Ponty's interest in Saussurean linguistics testifies to a key stage in the reception of Saussure in French philosophy. Merleau-Ponty's actual reading of Saussure seems to date back to the late 1940s (cf. notes to Merleau-Ponty 2020: 39-40) According to Foultier (2013: 129): “The first explicit reference to Saussure by Merleau-Ponty occurs in *The Metaphysical in Man*, first published in 1947 [...] it is particularly in the essays from 1951-52, as well as in

the manuscripts from the same period, that Saussure views on language are discussed in more detail”.

3. Saussure (for whom language is located in the brain of the speaking subject) and Merleau-Ponty would represent for Joseph (2020: 186-191) two reflections *avant la lettre* on the extended mind (on the centrality of the speaking subject theme in Saussure: De Palo 2016 and 2022).

4. In these reflections on the pathologies of language Merleau-Ponty is inspired by Gelb-Goldstein’s concepts of “concrete” attitude and “categorical attitude” defined by Gurwitsch as “concrete” functions and “categorical” or “abstract” functions (Aurora 2022: 29; cf. Goldstein 1948). Indeed, Merleau-Ponty writes (1945: 204-205): “the fact that the patient cannot identify the samples is a sign, not that he has lost the verbal image of the words red or blue, but that he has lost the general ability to subsume a sensory given under a category, that he has lapsed” (on Gurwitsch and Merleau-Ponty see Aurora in this volume and Aurora 2022). Cf. Bimbenet 2004: 64-65 and 232-234.

5. The text dates, according to Lefort (1969), to the years between 1950-1952, and contains important reflections on language that are developed in one of the first courses Merleau-Ponty gave at the Collège de France on *Le problème de la parole* between 1953 and 1954 followed by courses on *L’institution et la passivité* (1954-1955).

6. For Flack (2013: 23), Pos’s perspective can be seen as an attempt “*pour réconcilier, du moins pour juguler l’objectivité idéale de la connaissance et la subjectivité concrète de l’expérience vécue qui résonnent de la façon la plus intéressante avec les recherches conduites à la même époque par la psychologie de la Gestalt, Cassirer, Bühler ou le phénoménologue russe Gustav Špet. Ce sont elles aussi qui ont le plus attiré l’attention de figures telles que Merleau-Ponty, Eugenio Coseriu ou, plus récemment, Jean-Claude Coquet*”.

7. Very interesting in this regard are the passages in the *Notes préparatoires to the Cours au Collège de France* (1953-1954) on *Le problème de la parole* dedicated to *Conscience linguistique naïve* : “*le sujet adhérent à sa langue ou complice de sa langue, la parole ce n’est pas le simple usage de la langue, naïf, sans aucune objectivation*” (Merleau-Ponty 2020: 40-42).

8. The activity of the speaking subject presents different degrees of consciousness that come into play in the foundation of linguistic values and identities: “*Ce qui est réel c’est ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque*” (CLG/E 2779 N7). Language for Saussure is determined only from the perspective of the speaking subject who assumes the role of epistemic guarantor. In fact, for Saussure, the distinction between “*l’analyse subjective des sujets parlants eux-mêmes (qui seule importe !) et l’analyse objective des grammairiens*” (CLG/E, 2760 IR 2-65) is capital (on these issues De Palo 2016: 50-68; De Palo 2022).

9. “When Merleau-Ponty speaks about a ‘phenomenology of speech’ he does not have a solitary subject in mind constituting linguistic meaning solely from the profundity of his transcendental subjectivity” (Foultier 2013:130).

10. Cf. in this regard in the *Notes préparatoires* to the *Cours au Collège de France* (1953-1954) on *Le problème de la parole* and more specifically the passages devoted to *l'égoïsme*: “ma situation linguistique, parce que vécue sans réduction ni réflexion est prise pour absolu. Egoïsme / [7] (3) / linguistique” (Merleau-Ponty 2020: 41; Andén 2020: 10, 15).
11. The holistic perspective of Gestalttheorie is related to the idea of the totality of the organism studied in its epistemological implications by Kurt Goldstein (1934) who strongly influenced Merleau-Ponty's thought.
12. Pos also came into contact with Brunschvig (Flack 2013: 14).
13. In this regard, see the notion of “Autrui” in theories of language and “*champ perceptif énonciatif*” (in Lebas 2022: 15-40; Bondi 2022).
14. An interesting semiotic perspective is that of Bondi (2022: 9) who, drawing inspiration from Merleau-Ponty, rethinks signification as “semiogenesis,” referring to linguistic semiosis, that is, to “an activity of construction and constitution of concomitant sense-forms and values” that contribute to the “tireless ‘search for expression’ by subjects”.
15. Visetti & Piotrowski (2015: 6) refer to “*une extension radicale du concept de diacriticité, qui désormais opère à tous les niveaux, sur tous les régimes du sentir et se mouvoir en tant que des significations s’y trament*”.
16. Merleau-Ponty (1973 [1969]: 27) shows himself to be a very erudite reader of Saussure from whom he takes the same examples used with regard to syntax and the notion of implication: the phrase *l'homme que j'aime* is no more complete or expressive than *The man I love*, despite containing an additional relative pronoun. On the question of ellipsis in Saussure and Merleau-Ponty see De Palo (2013, 2016).
17. The allusion to obliquity in the quoted text is also found in Saussure's *Writings on General Linguistics* (2006: 84).
18. The distinction between a *speaking word* and a *spoken word* (*parole parlante et parole parlée*), between creative use of words and its established use, is introduced in *Phenomenology of Perception* (Merleau-Ponty 2005 [1945]: 229). Merleau-Ponty's account of speaking and spoken speech would have for contentious issues in contemporary philosophy of language, such as the relation between speaker and expression meaning, the relation between semantics and pragmatics, the role of context in establishing meaning, and the ontology of language more generally (Kee 2018).
19. The term *institution* recalls the Husserlian *Stiftung* and accounts for the crucial moment in which the threads of history, culture, and the social sphere – understood as a field of intersubjective actions – intertwine.
-

# ABSTRACTS

This article will illustrate the development of the theme of language within Maurice Merleau-Ponty's *The Prose of the World* (1973) in relation to Saussurean linguistics and Hendrik Pos's phenomenology of language. Focusing on the concept of encroachment (empiètement) and on the inter-penetration between one's own body and the other's body, it will illustrate the strategic role played by an open conception of the field of experience and of history's dynamic sedimentation.

Cet article analyse le développement du thème du langage dans *La prose du monde* (1969) de Maurice Merleau-Ponty en relation avec la linguistique saussurienne et la phénoménologie du langage d'Hendrik Pos. En se concentrant sur le concept d'empiètement et sur l'interpénétration entre le corps propre et le corps autrui, ce travail illustrera le rôle stratégique joué par une conception ouverte du champ d'expérience et de la sédimentation dynamique de l'histoire.

# INDEX

**Mots-clés:** Merleau-Ponty (Maurice), Saussure (Ferdinand de), sujet parlant, champ, Pos (Hendrik)

**Keywords:** Merleau-Ponty (Maurice), Saussure (Ferdinand de), speaking, field, Pos (Hendrik)

# AUTHOR

MARINA DE PALO

Sapienza Università di Roma

# The Intertwining of Bodily Experience and Language: The Continued Relevance of Merleau-Ponty

Jordan Zlatev

---

## AUTHOR'S NOTE

I am indebted to Johan Blomberg and Alexandra Mouratidou for helpful suggestions on how to improve a previous version of this paper, as well as to two anonymous reviewers and the editors for many helpful comments.

Is this the only way in which we can survive – through an endless series of symbols? For things are unique; the smallest event can never be repeated; even last night's emotion is absent today with the repetition of the same ceremony. And because it is impossible for two experiences ever to be similar, the only solution is this search for common denominators, symbols, to render life intelligible. We cannot go on without them.

Yet this very habit keeps us from essentials, from  
truth, from the things themselves!  
André Brink, *The Ambassador*

## Introduction

1 The quotation above captures eloquently, if somewhat simplistically, one of the major dilemmas of human existence, thematized in various way in Western philosophy. How can we reconcile the impermanence, but deeply felt authenticity of first-person, subjective experience with the relative permanence, but distance and, in the worst case, emptiness of symbols: the “words, words, words” of Hamlet? It is taken from the well-known South-African author’s first novel, characteristically staged in the Paris of the early 1960s, when existentialism and phenomenology were about to be “superseded” by the new vogue of structuralism, with its fascination for language. The dilemma can then perhaps be paraphrased as the battleground of the two philosophies: one that champions lived experience and subjectivity which alone can give us access to “the things themselves”; the other enamoured with formal and impersonal “structures”, belonging to an anonymous collectivity and constituted essentially through language. These characterizations of phenomenology and structuralism, respectively, are of course simplistic, as there are in fact multiple overlaps between the two traditions in terms of ideas, establishing a foundation for objective knowledge upon – rather than opposed to – subjectivity ( *e.g.* , Stawarska 2015; Aurora 2018; Widoff 2018; De Palo 2022). Some of these overlaps are reflected in the work of leading linguists like Roman Jakobson and Eugenio Coseriu, as pointed out by Stawarska:

There are multiple resources for linguistic phenomenology within Husserl's writings; the latter were explicitly adopted within the early East European structuralist program which precedes the post-Second World War era when a forced choice between phenomenology and structuralism became de rigueur. (Stawarska 2015: 169)

- 2 Unfortunately, the simplified view continues to this day, as testified by the fact that “there is relatively little language-focused research being conducted within contemporary phenomenology” (Stawarska 2015: 155). This is one reason to examine the philosophy of Merleau-Ponty, who throughout his whole life endeavoured to formulate a holistic, non-reductive account of how “the visible” of bodily experience, and “the invisible” of language, knowledge and culture come together, as reflected in the title given to his final and unfinished work: *The Visible and the Invisible* (Merleau-Ponty 1968). In it, as in most of his later writings, Merleau-Ponty sought to integrate ideas from Saussure (1960 [1916]) to enrich his phenomenology of perception with a “philosophy of expression” (Hass 2008). This project was, however, cut short by his sudden early death, resulting in a “missed opportunity in the history of philosophy”, in the words of the editors of the *Cambridge Companion to Merleau-Ponty* :

Whereas for Merleau-Ponty, Saussurean linguistics furnished a model for the impersonal dimension of history, for structural linguists, psychoanalysts, and literary critics of the day, it referred to a process operating in the absence of subjectivity altogether. [...] Ironically, then, the very figure who opened the French intellectual world to these new developments was in effect left behind as the coalesced into what, after his death in 1961, came to be called simply “structuralism”. (Carman & Hansen 2005: 17)

- 3 But perhaps an even more important reason to return to Merleau-Ponty is that the nature of the complex relations between consciousness, bodily experience and language remain unclear to this day. This is not due to lack of interest in the topic, especially among proponents of cognitive linguistics (e.g. Johnson 1987; Lakoff & Johnson 1999; Ziemke, Zlatev & Frank 2007). However, many in this field operate with relatively simplistic accounts of

“embodiment”, reducing this to neural and/or computational “simulations” of perception and action, or similar constructs that are quite divorced from actual experience (see Zlatev 2010; Blomberg & Zlatev 2014). In contrast, Merleau-Ponty developed a phenomenologically rich and philosophically profound analysis of bodily experience according to which, in the following eloquent formulation:

[...] living experience emerges through the symbiotic intertwining of one’s own pulsing body, the overflowing, transcendent world of things, and the living bodies of others. [...] [Such] experience is sensual, affective, inter-dynamic, and especially carnal. Indeed, against intellectual systems and models that suppress, deform, or denigrate these basic truths, Merleau-Ponty’s phenomenology “says to show” what we actually experience in life. Not mechanistic objects constituting an abstract Newtonian universe, but flesh, organic life, and a natural world. Not clusters of sense-data, but sensually rich things and artifacts: trees and mountains, chairs and buildings. Not solipsism, but complex relations and carnal contacts with other creatures. (Hass 2008: 146)

- 4 The key question then can be formulated as follows: how does language, and related cultural phenomena, emerge from this rich matrix, in a way that both introduces something qualitatively new to human experience, at the same time as it relies on it, and rather than distorting it, opens more fully the door for its expression? As Merleau-Ponty writes in a transitional passage: “Our view of man will remain superficial so long as we fail to go back to that origin, so long as we fail to find, beneath the chatter of words, the primordial silence, and as long as we do not describe the action which breaks this silence”. (Merleau-Ponty 2011: 214)
- 5 Given that this project was, as mentioned, cut short, Merleau-Ponty’s philosophy of language is admittedly somewhat fragmentary (Hass 2008). It has even been declared by influential thinkers to be a “partial failure” (Ricoeur 1974: 247) and remained until recently relatively unexplored ( *e.g.* , Lewis 1966; Silverman 1980). In the last decade, however, there appears to have been a surge of interest in



this topic ( *e.g.* , Foulter 2013, 2018; Alloa 2014), coinciding with re-evaluations of the writings of the “father of structuralism” Ferdinand de Saussure, showing much greater affinity with phenomenology than previously thought (Stawarska 2015). The primary goal with this essay is thus to contribute to this “rehabilitation” of Merleau-Ponty as not only one of the foremost phenomenologists, following and developing the ideas of Husserl ( *e.g.* , Akhtar 2010), but as a thinker who has perhaps come closest to resolving the dilemma of “experience or language/symbols” that we begin with. Furthermore, I will indicate the relevance of his thought not only for philosophy but also fields like linguistics, cognitive science and (cognitive) semiotics.

- 6 I start in Section 1, by examining the preliminary account of language given in an early chapter of the *Phenomenology of Perception* (Merleau-Ponty 2011), where the stress is on the “gestural” nature of linguistic meaning, and the near-identity between (creative) speaking and thinking. A key point is to conceive of language not as representing ideas, as in the tradition that goes back to Aristotle,<sup>1</sup> but as articulating them. While suggestive, and reminiscent of current approaches in linguistics such as dialogism ( *e.g.* , Linell 2009), this account leaves a number of questions unanswered. For example: how can language have an “invisible”, super-individual level of existence and, relatedly, how does language and linguistic meaning essentially differ from that of gestures? As discussed in Section 2, Saussure’s notions of *la langue* (the language system) and *valeur* (the differential, or what Merleau-Ponty will call the diacritical, principle of meaning formation) were clearly helpful for making progress in these respects in his later writings. At the same time Merleau-Ponty rejected structuralist “dogmas” (cf. Jakobson 1965), such as the “arbitrariness” of the sign and the “autonomy” of

the language system. I suggest that this is so, because he appropriates Saussure's ideas via Husserl's notion of sedimentation, whereby relatively "ideal" structures can arise only on the basis of embodied acts and can therefore be neither arbitrary nor autonomous.

- 7 However, the most original contribution of Merleau-Ponty with respect to answering the question on how best to account for the relation between the "primordial silence" of bodily experience and language is the notion of *expression*, originating in the *Phenomenology of Perception*, and further developed in his later works (see Hass 2008; Fultier 2015). I discuss this somewhat enigmatic insightful notion in Section 3, broadly following the interpretation given by Hass (2008). However, I propose that this needs to be understood in relation to the kindred notions of *sublimation* and *Fundierung*, showing more continuity between Merleau-Ponty and Husserl than what Hass wishes to admit. I relate this interpretation to recent work on the phenomenology of language in terms of the Motivation & Sedimentation Model (Blomberg & Zlatev 2014; Zlatev & Blomberg 2016, 2019; Blomberg 2019). Finally, I sum up Merleau-Ponty's original resolution of the "experience vs. symbols" dilemma from the opening quotation, explaining why language does not, in fact, need to isolate us from the "things themselves".

## 1 Language as "gestural meaning" and (authentic) thought

- 8 In his discussion of language in the last chapter of Part I "The body as expression and speech" in the *Phenomenology of Perception*, Merleau-Ponty follows the pattern of the whole book by presenting the ideas emanating from his phenomenology in contrast to

empiricism, on the one hand, and various forms of rationalism and idealism (what he calls “intellectualism”) on the other. When it comes to language, empiricism sees words as “labels” or “signals” that are associated with stimuli, sense data or as what modern exponents tend to call “neural representations” or “simulations” of sensory-motor activity (Bergen 2015). The converse approach, with its own more modern variants – from Fodor’s controversial but influential thesis of a *Language of Thought* (Fodor 1975) to psycholinguistic models where speech production starts with a pre-verbal “Conceptualiser” (Levelt 1993) – grants productive power to thinking, but downgrades language to that of externalization, or even “translation” from non-verbal to verbally encoded thought. As Merleau-Ponty phrases it: “In the first case, there is nobody to speak; in the second, there is certainly a subject, but a thinking one, not a speaking one” (p. 205).<sup>2</sup>

- 9 Both of these accounts are fatally flawed according to Merleau-Ponty, since words are not empty labels, but have intrinsic meanings: “Thus we refute both intellectualism and empiricism by simply saying that *the word has a meaning* ” (p. 206). Notably, such meaning is not a matter of associations with something outside of the word, but rather part of it: “The link between the word and its living meaning is not an external link of association, the meaning inhabits the word” (p. 224). How is such “living meaning” to be accounted for? As could be expected from a philosopher of embodiment, Merleau-Ponty begins answering this question by stating that language operates similarly to gesture. He does not define the latter term, but judging from his examples, his conception is similar to that of one of the most prominent scholars in the field of gesture studies: “movements that partake of [...] features of manifest deliberate expressiveness to an obvious degree” (Kendon

2004: 14). Or as stated by a commentator: “Gesture is the paradigmatic case of bodily expression. [...] Signalling to a friend to ‘come here’ in Italian, shrugging one’s shoulders in French, frowning in British English, and indicating quotation marks in American are all forms of gesture” (Silverman 1980: 125).

- 10 By emphasizing that gestures cut across the nature-culture divide, Merleau-Ponty was ahead of his time. Likewise in stressing that language is not purely conventional, and even less so “arbitrary”:

If we consider only the conceptual and delimiting meaning of words, it is true that the verbal form [...] appears arbitrary. But it would no longer appear so if we took into account the emotional content of the word, which we have called above its “gestural” sense, which is all-important in poetry, for example. (p. 217)

- 11 It looks here as if Merleau-Ponty is referring to the “poetic function” and the key role of iconicity in language, emphasized by Roman Jakobson ( *e.g.* , Jakobson & Waugh 2020), but in fact he became familiar with the latter’s work later, so this must be a parallel line of thought in his own thinking. It also becomes clear that he distinguishes between two different kinds of meaning in language, where the “gestural” kind is only one. Merleau-Ponty states this even more explicitly in another passage: “Here the meaning of words must be finally induced by the words themselves, or more exactly, their conceptual meaning must be formed by a kind of deduction from a gestural meaning, which is immanent in speech” (p. 208). But it does not become clear how the conceptual (denotational) meaning arises “by a kind of deduction”. <sup>3</sup>

- 12 There are indeed a number of similarities between the meanings of gestures and verbal utterances. Apart from those already mentioned, both kinds are shared between interlocutors in a pre-reflective manner: “The communication or comprehension of gestures comes about through the reciprocity of my intentions and the gestures of others, of my gestures and intentions discernible in the conduct of

other people” (p. 213). Once we share the same world of experience (or life world, *Lebenswelt*, in the words of Husserl), we do not need to “decode” either verbal utterances or gestures, but share into them, through a kind of experience that resembles perception in its directness. Merleau-Ponty states this for gesture in the early chapter and elaborates with respect to language in a later chapter on intersubjectivity: “The meaning of a gesture thus ‘understood’ is not behind it, it is intermingled with the structure of the world outlined by the gesture, and which I take up on my own account.” (p. 216)

In the experience of dialogue, there is constituted between the other person and myself a common ground; my thought and his are inter-woven into a single fabric, my words and those of my interlocutor are called forth by the state of the discussion, and they are inserted into a shared operation of which neither of us is the creator. [...] Our perspectives merge into each other, and we co-exist through a common world. In the present dialogue, I am freed from myself, for the other person’s thoughts are certainly his; they are not of my making, though I do grasp them the moment they come into being, or even anticipate them. (p. 413)

- 13 In further support for the similarity between words and gestures, Merleau-Ponty alludes to the situatedness of language in a passage that is reminiscent of the late Wittgenstein (1953): “And as, in a foreign country, I begin to understand the meaning of words through their place in a context of action, and by taking part in a communal life”. (p. 208)
- 14 So, produced by the living body, combining natural and cultural meaning, non-arbitrary, directly perceived and situated: all these are aspects where language and gesture are indeed similar. Still, there are also differences, as Merleau-Ponty alludes to repeatedly with references to “conceptual and delimiting” meaning as well as to “phonemes [which] have no meaning in themselves” (p. 452). What he still lacks are tools from the conceptual apparatus of structuralism to be able to spell out this difference, as we will see in the next section. Without this, the gesture-language analogy is sometimes overstated and begins to sound like identity: “The spoken

word is a gesture, and its meaning, a world” (p. 214). The meaning of the latter claim is later clarified: “The term ‘world’ here is not a manner of speaking: it means that the “mental” or cultural life borrows its structures from natural life and that the thinking subject must have its basis in the subject incarnate” (p. 225). But this means that there are two levels of the ‘world’. The first one is perceptually given and “here and now”, and it is to this that gestures may easily refer. The other is more abstract, and potentially displaced, and it is here where linguistic reference comes into its own, as part of the “invisible”.

- 15 Before we turn to this, one more key point concerning language that Merleau-Ponty makes almost from the start of the early chapter needs to be considered: the celebrated, but potentially misconstrued claim that “speech [...] does not translate ready-made thought, but accomplishes it” (p. 207). This claim is of course in opposition to the rationalist view of inner thought processes that are very much like language (so as to be translatable into it), but remain private and pre-linguistic ( *e.g.* , Fodor 1975). And indeed, Merleau-Ponty’s statement conforms to the phenomenology of language use that both everyday speakers and great writers and poets can attest to: in the majority of cases, we do not know what (exactly) we will say or write before the verbal expression materializes itself.
- 16 But does this mean that there can be no thought without language? At times Merleau-Ponty seems to be suggesting this: “‘Pure’ thought reduces itself to a certain void of consciousness, to a momentary desire.” (p. 213), which resembles some of the strongest claims on the determinative role of language over consciousness made by scholars like Saussure and Voloshinov.<sup>4</sup> However, this could not be a correct interpretation, as there are many forms of intentionality like imagination, remembering and anticipation (explored by

Merleau-Ponty elsewhere) that are more or less detached from the here and now. These arguably deserve the prestigious label “thought” and yet are not mediated by language.<sup>5</sup> So the issue is to some extent terminological, and Merleau-Ponty is apparently focusing on unique features of verbal thought like (complex) predication, argumentation and metaphorization that distinguish it from other kinds of consciousness. The key point is that these do not first exist in a preverbal state, but are rather born in the process of verbal expression: “The word and speech must somehow cease to be a way of designating things or thoughts, and become the presence of that thought in the phenomenal world, and, moreover, not its clothing but its token or its body”. (p. 211)

- 17 Further, as suggested in the citation above, Merleau-Ponty is not claiming that all language use amounts to thinking. This only concerns what he first calls “authentic speech”, in a footnote to the key claim on language not translating but accomplishing thought cited above: “There is, of course, every reason to distinguish between an authentic speech, which formulates for the first time, and second-order expression, speech about speech, which makes up the general run of empirical language. Only the first is identical with thought.” (p. 207). This distinction between two different “kinds” of language use is crucial, and to be elaborated in his further work, as discussed in the following section.

## 2 Language as speaking and spoken, and as a “diacritical” system

- 18 In the *Phenomenology of Perception*, Merleau-Ponty returns to the distinction between the two kinds of language with the terms *parole parlante* and *parole parlée* – usually translated in English as “speaking

word” and “spoken word” – reminding again that it is the first of these that realizes thought: “Or again one might draw a distinction between a speaking word and a spoken word. The former is the one in which the significant intention is at the stage of coming into being” (p. 229). Much later in the book he uses the terms *parole originaire* and *parole secondaire* : “This is why we have been led to distinguish between a secondary speech which renders a thought already acquired, and an originating speech which brings it into existence, in the first place for ourselves, and then for others” (p. 453). In his late works, he seems to settle with the terms *langage parlant* and *langage parlé* – speaking and spoken language – calling the latter “language after the fact, language as an institution” (Merleau-Ponty 1973b: 10).

- 19 How are we to understand the dialectics between these two levels, and does Merleau-Ponty’s understanding undergo development in his late writings? A naïve first interpretation, provoked especially by the terms “authentic” and “originary” vs “secondary”, and “second-order”, would be to appreciate only the first, and devalue the latter. This would resemble the manner in which contemporary proponents of “distributed language” ( e.g. , Cowley 2011) regard linguistic phenomena like constructions and rules as “second-order constructs” formulated by linguists, with no actual linguistic reality. However, this is not the position of Merleau-Ponty, since “the spoken word”, *parole/langage parlé(e)* is claimed to play an essential part in the constitution of the “cultural world”:

Speech is the surplus of our existence over natural being. But the act of expression constitutes a linguistic world and a cultural world, and allows that to fall back into being which was striving to outstrip it. Hence the spoken word, which enjoys available significances as one might enjoy an acquired fortune. (p. 229)

- 20 In other words, Merleau-Ponty is here appropriating the late Husserl’s notion of (generative, historical) *sedimentation* which is a



way to describe how cultural phenomena achieve a form of stability and super-personal existence, which is the only way that “ideality” can be accounted for in phenomenologically valid terms (Steinbock 2003; Woelert 2011; Blomberg 2019). As elaborated further in the following section, this culturally sedimented layer of meaning is essential for the potential of new and original meanings to arise, as the “the speaking word” would be impossible without “the spoken word”:

The new sense-giving intention knows itself only by donning already available meanings, the outcome of previous acts of expression. The available meanings suddenly link up in accordance with an unknown law, and once and for all a fresh cultural entity has taken on an existence. (p. 213)

- 21 While sedimentation concerns all cultural products, from musical pieces to mathematical theorems, Merleau-Ponty acknowledges a special role for language in the formation of the cultural world: “alone of all expressive processes, speech is able to settle into a sediment and constitute an acquisition for use in human relationships” (p. 220). While this cannot be fully correct, there is indeed something special in the nature of linguistic sedimentations in the way in which they can be referred back to, reused, adapted, criticized and so on. Or in other words, language potentiates *intertextuality* (Kristeva 1980; Alfaro 1996), or *extended dialogism* (Linell 2009). Once this self-referential cultural world has emerged into existence, it is possible to use the structures of sedimented language to refer to it, and thus to symbolize and predicate in complex ways. Gestures (proper) are not capable of this:

Gesture is limited to showing a certain relationship between man and the perceptible world, because this world is presented to the spectator by natural perception, and because in this way the intentional object is offered to the spectator at the same time as the gesture itself. Verbal “gesticulation”, on the other hand, aims at a mental setting which is not given to everybody, and which it is its task to communicate. But here what nature does not provide, cultural background does. (p. 216)

22 Thus, a key difference between language and gesture has been established: gestures may refer to the “perceptible world”, while language (largely) deals with the cultural world that it has made possible in the first place:

Available meanings, in other words former acts of expression, establish between speaking subjects a common world, to which the words being actually uttered in their novelty refer as does the gesture to the perceptible world. And the meaning of speech is nothing other than the way in which it handles this linguistic world or in which it plays modulations on the keyboard of acquired meanings. (p. 216)

23 Does this go too far, as we use language to refer to everyday things, feelings and actions, all of which are intentional objects (apparently) given to use in perception? Not really, since what Merleau-Ponty, already in the *Phenomenology of Perception*, is implying is that all of these phenomena become in part constituted through language – for linguistic beings like us. It is not that pre-verbal experience has been made irrelevant, but rather that when we use language to name things and describe happenings, there is no way to abstract ourselves from the sedimented “available meanings”. At the same time, our authentic speech and thought are not determined by these sediments since we have the capacity to calibrate these along with pre-verbal experience, and create “a fresh cultural entity”. In other words, sedimented language is not so much a “straitjacket” for experience, but a web of meaning to use as a resource.

24 Hence, it appears that Merleau-Ponty was prepared for some – though not all, as we saw in the previous section – ideas of structuralism before reading Saussure’s *Cours* at the end of 1940s. What is easy to accommodate is first the signifier-signified notion of the linguistic sign, where the two are indivisible, and meaning is not something external that is attached to signs by associations. More importantly, Saussure’s notion of the language system ( *la langue* ) as constituting a complex multi-dimensional network of oppositions

between signs provides him with a model for *langage parlé* that is more elaborated than his earlier conception, which was more like a storehouse of signs. In a text published in *Signs* (Merleau-Ponty 1964b), he compares Saussure's notion of "linguistic ideality" with that of Husserl in the *Origin of Geometry*, and considers it more articulated (Alloa 2014: 167). What he is particularly impressed by is the differential conception of linguistic meaning that Saussure emphasises, and which remains until today the most influential idea of structuralism: "What we have learned from Saussure is that, taken singly, signs do not signify anything, and that each of them does not so much express a meaning as mark a divergence of meaning between itself and other signs." (Merleau-Ponty 1964b: 39)

- 25 Until the end of his life, he will be using the term *diacritical* to characterize this concept, which is at first surprising given that Saussure never uses the term himself, and *diacritics* are marks/signs that are "written in the margins of the letters, above, beneath or beside them, they provoke their alteration in terms of accentuation or tone" (Alloa 2014: 165). What leads Merleau-Ponty to the term is probably the etymology of the Greek term *diakrisis*: distinction. This principle applies not only to the signifieds (meanings) of linguistic signs but also to their signifiers, which makes phonemes not just any kinds of sounds, but meaning-distinguishing ones. Merleau-Ponty comments on the influential analysis of children's babbling by Jakobson (1968), according to which it initially includes all possible sounds, while with the acquisition of their language, the child loses the ability to differentiate sounds that do not mark phonemic contrasts:

Here, there is what Jakobson calls a deflation : suddenly the richness of babbling disappears; [...] It is, therefore, not a question of motor or auditory models posing a problem for him. Everything happens as though the child were obliged to restrain himself, because sounds now take on a distinctive signification. (Merleau-Ponty 1973a: 23)

26 The outcome is a “diacritical” language system that is “so varied, so precise, so systematic [...] that the internal structure of an utterance can ultimately agree only with the mental situation to which it responds and of which it becomes an unequivocal sign” (Merleau-Ponty 1964a: 8). Thus, while in the *Phenomenology of Perception*, Merleau-Ponty is still sceptical towards analysing language as a system of signs, we can see that in his late writings he has no such restraints. However, we must remember that this concerns not language as living speech, but as the sedimented language system: *langage parlé*. The first is *energeia*, situated “languaging” in modern terms (Linell 2009), an activity that goes beyond the system in expression and interpretation. On the other hand, the sedimented system gives precision and systematicity, making language a much more articulated semiotic system than gesture. But in contrast to the (relative) stasis and abstractness of Saussure’s *la langue* (at least according to the received interpretation) the language system remains for Merleau-Ponty emergent from “former acts of expression” and hence in a constant state of becoming and change. Given the gestural substrate of speech (and even writing), not to mention the signed languages of deaf communities, the system is also embodied and contingent, as opposed to ideal. It is motivated, as opposed to “arbitrary”, even as it is diacritical, and differing from language to language. As argued in the following section, it may be regarded as a sublimation of preverbal experience, but it cannot exist without it and the living speech that aims to express this, both of which serve as its ground, or *Fundierung*.

### 3 Language as expression and sublimation; the Motivation & Sedimentation Model

27 As we saw in the previous sections, ever since the *Phenomenology of Perception* Merleau-Ponty has been striving to describe the “action that breaks” through the “primordial silence” (p. 214) of carnal experience, leading to “the invisible” of socially shared knowledge and culture. As could be noticed in many of the preceding quotations, he often refers to this type of action as *expression*. As argued by Hass (2008), this aspect of Merleau-Ponty’s philosophy is one of his most original contributions, at least in part surpassing the ideas of his teacher Husserl. He begins by comparing expression in the arts, with music and painting as examples, with expression in language, and points out that despite first appearances, the phenomenon is essentially the same, with true expression bringing forth new ideas, rather than just translating or externalizing them:

No one will deny that here the process of expression brings the meaning into being or makes it effective, and does not merely translate it. It is no different, despite what may appear to be the case, with the expression of thoughts in speech. Thought is no “internal” thing, and does not exist independently of the world and of words. What misleads us in this connection, and causes us to believe in a thought which exists for itself prior to expression, is thought already constituted and expressed, which we can silently recall to ourselves. (p. 212-213)

28 After explaining the difference between speaking language and spoken language in the previous section, it is easier to appreciate this argument. It is the “thought already constituted and expressed” of *langage parlé* that makes up most of our silent and not very original thoughts, as well as our standard everyday phrases like “Hi, how are you”? It is on this backdrop that we occasionally make the effort to say anything truly new: in speech, writing, or even to ourselves. As pointed out, we should not denigrate the already spoken language, including the diacritical system of oppositions, since if it were not for these, we would not have the resources to say anything original. Still, it is the “fresh usage” of the latter that is the product of a genuine act of expression – in language use, just as in

the use of other semiotic systems such as music, depiction and even geometry (see below):

We are invited to discern beneath thinking which basks in its acquisitions, and offers merely a brief resting-place in the unending process of expression, another thought which is struggling to establish itself, and succeeds only by bending the resources of constituted language to some fresh usage. (p. 453)

- 29 The dependency goes both ways; without such acts of expression there will be no (new) ideas, since “an idea is necessarily linked to an act of expression, and owes to it its appearance of autonomy” (p. 453). Acts of expression, along with their “appearance of autonomy”, can of course be simulated by machines operating with prefabricated utterances (currently known as) and extremely powerful algorithms that carry out billions of operations per second. While Merleau-Ponty could hardly have fully imagined these, I don’t think that he would have been surprised to find out that current “AI systems” are able to fool even some of their designers that there are meaningful intentions, and even “feelings” and “sentience” behind such inherently meaningless manipulations of already “spoken language”.

<sup>6</sup> But true expression is something quite different from this:

To give expression is not to substitute, for new thought, a system of stable signs to which unchangeable thoughts are linked; it is to ensure, by the use of words already used, that the new intention carries on the heritage of the past; it is at a stroke to incorporate the past into the present, and weld that present to a future. (p. 456)

- 30 So once again, expression is not translation, representation, “symbol manipulation” etc., but the uniquely human capacity that leads to the *sublimation* of bodily experience. What this means is that linguistic (and other kinds of semiotic) expression both transcends the body and, somewhat paradoxically, does not leave it behind but remains anchored with it. Hass states this, once again, particularly clearly:

Merleau-Ponty says [...] that knowledge and language sublimate experience. When they are expressive, knowledge and language take up certain formations and give rise to powerful, new articulations, even while carrying along the initial

form. With this in mind, we can see that an act of expression is dramatically different from one of representation (re-presentation). For at its core, expression is not about imitation ( *mimēsis* ), correspondence, or isomorphism – these are the basic watchwords of representation theories of thought, language, and knowledge. Rather, expression is about the creative transformation of some previous data or experience so that it yields new knowledge or radiates a powerful, new sense without the original data disappearing or being covered up. (Hass 2008: 155)

- 31 In the famous *Cogito* chapter of *Phenomenology of Perception* , Merleau-Ponty illustrates this with the expression of a geometrical “proof” about the angles of a triangle, and makes it clear that the perceptual *Gestalt* of a drawn or imagined triangle, and the “lines of force” (p. 449) that this potentiates, are the prerequisite to see the relevant patterns, and eventually to formulate the corresponding theorem as sedimented knowledge. He proposes that basically the same applies for all acts of expression:

Our body, to the extent that it moves itself about, that is, to the extent that it is inseparable from a view of the world and is that view itself brought into existence, is the condition of possibility, not only of the geometrical synthesis, but of all expressive operations and all acquired views which constitute the cultural world. (p. 451)

- 32 This also concerns the expressive use of language, even if he had previously stated that language differs from other semiotic systems by creating the appearance of being disembodied and free from the indeterminacy and contingencies of bodily-based expression:

No language detaches itself entirely from the pre-cariousness of the mute forms of expression, nor reabsorbs its own contingency, nor consumes itself to make the things themselves appear, and in this sense the privilege of language over against painting or the image of life remains relative. (Merleau-Ponty 1964b: 98)

- 33 Merleau-Ponty does not develop all these concepts into an explicit theory, in part because of lack of time, but more importantly because he becomes increasingly expressive, and even poetic, in his later writings. In this respect, he is being consistent with his philosophy, since “nailing down” ideas by a logical argument or a model runs the risk of robbing them of their expressive originality.

<sup>7</sup> Thus, he prefers increasingly to use language to “sing the world” rather than to attempt to represent it, as pointed out repeatedly by Hass (2008). Still, formulating some of these complex ideas into a more explicit model cannot be detrimental in itself, especially if this is seen as a step in the dialectics of generative (historical) expression and sedimentation, facilitating communication and further elaboration.

- 34 It is precisely for such reasons that the Motivation & Sedimentation Model (Zlatev & Blomberg 2019; Devylder & Zlatev 2020; Zlatev, Jacobsson & Paju 2021) arose spontaneously over the past few years, largely inspired by the work of Merleau-Ponty himself, but also integrating phenomenological notions more generally, as well as ideas from *integral linguistics* (Coseriu 1985, 2000). As illustrated in Figure 1, the model posits three distinct, but dynamically interacting levels of *semiosis* (understood as meaning-making in general, rather than as sign use more narrowly): the Embodied, the Sedimented and the Situated, spelled with capital letters to avoid terminological confusion since these terms are highly polysemous. Each level is characterized by an internal dialectics of process and structure, with processes both sedimenting into structures, and being motivated by the latter. The Embodied level of meaning is both pre-linguistic and pre-signitive (*i.e.*, not based on sign use), engulfed in the richness of “the visible”: processes of Gestalt perception and motility, bodily interactions with things, empathetic direct perception of other persons etc.: see the eloquent characterization of this offered by Hass (2008) in Section 1. While each single bodily act is in some respects unique, there is ongoing “genetic” (bodily) sedimentation of these into carnal patterns, such as habits, body schemas, and mimetic schemas. The latter have been suggested to extract the essences of culture-laden bodily acts like SIT, EAT, KISS, and KICK,



and to serve as a bridging step to the formation of concepts and signs in ontogeny and phylogeny (Zlatev 2007, 2014; Hutto 2008; Donald 2012; Cienki 2013).

Level	Processes	Structures
Situating ↑ ↓ Sedimented ↑	Creative use	Situating norms
	Conventional use	Sedimented norms
Embodied	Bodily acts Empathetic perception Analogy making	Habits Body schemas Mimetic schemas

Figure 1. The Motivation & Sedimentation Model: The motivation relation is represented by solid lines and the sedimentation relation by dotted lines, on short-term (horizontal) and historical (vertical) time scales (adapted from Zlatev & Blomberg 2019)

- 35 Importantly, the Embodied level does not interact directly with the one above it, the Sedimented, but motivates the situated expressive acts on the Situated level, and indirectly the *situating norms* that they locally may sediment into, for example the different manners of speaking to a friend and an acquaintance. The levels are linked by two types of relations. The first is motivation, which always “points” towards more or less creative expressions from more or less sedimented structures. Importantly, with the exception of the link from sedimented norms to conventional use, this is never a determinative relation, as it necessarily leaves space for unpredictable and creative expression (Coseriu 1985; Blomberg & Zlatev 2014). The converse relation is that of sedimentation, which in the vertical dimension is “generative”, *i.e.* , takes place over

generations and historical time, as opposed to individual lives and social encounters.

- 36 Much empirical work with the model has focused on metaphors, in language and images, which is characteristic since metaphorization is among the most creative expressive acts there is. It presupposes “seeing” analogies between phenomena and using the combination of similarity and difference between two things ( *e.g.* , national flag and toilet paper) to give rise to creative tensions, whereby new meanings emerge (Stampoulidis 2021; Moskaluk, Zlatev & van de Weijer 2022). But such situated meaning is never solely motivated by the Embodied level alone, but also by the structures of the Sedimented level, which as could be expected (and seen in the downward pointing dashed arrow) arise on the basis of previous expressive acts on the Situated level. In essence, this *double motivation* of situated language (and other sign) use from the pre-signitive Embodied level as well as from the cultural Sedimented level, can be seen as an explication of Merleau-Ponty’s expression relation, where to remind, “thought [...] is struggling to establish itself, and succeeds only by bending the resources of constituted language to some fresh usage (p. 453)”. In fact, there is a third motivation of creative use as shown in Figure 1, the situated norms on the Situated level, which are locally emerging patterns of coordination and (implicit) agreement that emerge in particular social interactions, as acknowledged in the frameworks like *dialogic syntax* (Du Bois 2014). This dialectic, or “intertwined” as Merleau-Ponty would prefer, relation between bodily experience and culturally sedimented knowledge is what gives rise to the creative character of situated *langage parlant* .
- 37 Notably, there are also horizontal sedimentation and motivation links between norms and “conventional use” on the Sedimented

level, which would correspond to automatized, non-expressive use of language and other semiotic systems. To the extent that we would wish to grant the language and picture “creating” AI systems mentioned earlier any capacity for meaning making, this would be the only level on which they would operate. But the model also clearly shows why such meaning is, in a way, fake: there is no bodily experience to motivate such structures in the first place, as well as no own creative situated use from which these structures can be sediment in their own experience, only borrowed from the public domain, so to speak. This is only *langage parl é* without any *langage parlant* .

- 38 The vertical dimension of the model, with the Sedimented level represented above the Embodied level, reflects appropriately the reciprocal notions of sublimation and *Fundierung* , which Merleau-Ponty relies on to provide what is perhaps the clearest characterization of the relation between the visible and the invisible. In an early passage in the *Phenomenology of Perception* he writes:

Visual contents are taken up, utilized and sublimated to the level of thought by a symbolical power which transcends them, but it is on the basis of sight that this power can be constituted. The relationship between matter and form is called in phenomenological terminology a relationship of *Fundierung* : the symbolic function rests on the visual as on a ground. (p. 188)

- 39 This “grounding” role of the body is essential, and by adopting (and extending) the Husserlian notion of *Fundierung* , Merleau-Ponty marks his indebtedness to the father of phenomenology. Even while he surpasses Husserl in his radicalized version of embodiment, eventually extending this to the “flesh of the world” in his last works, and in many passages directs (politely formulated) critique against idealist conceptions in the work of Husserl, the French philosopher remains rooted in Husserlian phenomenology ( *e.g.* , Akhtar 2010). Toward the end of the *Phenomenology of Perception* , he

gives one of the most explicit definitions of *Fundierung* that can be found in the literature:

The relation of reason to fact, or eternity to time, like that of reflection to the unreflective, of thought to language or of thought to perception is this two-way relationship that phenomenology has called *Fundierung*: the founding term, or originator – time, the unreflective, the fact, language, perception – is primary in the sense that the originated is presented as a determinate or explicit form of the originator, which prevents the latter from reabsorbing the former, and yet the originator is not primary in the empiricist sense and the originated is not simply derived from it, since it is through the originated that the originator is made manifest. (p. 458)

- 40 What may seem at first surprising is that apart from “fact”, “time” and “the unreflective” – which can be relatively easily seen as belong to the “visible” dimension of meaning – “language” is also mentioned. But with the help of the discussions in this and the previous section, and the Motivation & Sedimentation Model, we can see that there is no contradiction, since what is meant here as part of the “originator” is situated language use, *langage parlant*. The founded, “originated” maps nicely to the Sedimented level, which is what sublimates not only pre-verbal but also verbal experience. Elsewhere, Merleau-Ponty will call this level “the order of knowledge”, which is both qualitatively different and dependent on “the perceptual order”:

We are certainly not denying the originality of the order of knowledge vis-à-vis the perceptual order. We are trying [...] to rediscover the paths of sublimation which preserves and transforms the perceived world into the spoken word. (Merleau-Ponty 1973b: 186)

- 41 Thus, Merleau-Ponty’s notion of sublimation is neither something mysterious, nor some kind of reductive empiricism. It cannot be the latter due to the unpredictability and creativity of the relation of expression. It is only after being expressed on the Situated level that knowledge can then sediment “down” into the Sedimented level, which thus is grounded in (or perhaps we can say in accordance with Figure 1, “sandwiched” by both (a) the motivations from the

underlying Embodied level and (b) the sedimentations of expressions from the Situated Level. The living human body, with its “double function” is indispensable for such sublimation, as stated beautifully in one of the later texts:

Knowledge and communication sublimate rather than suppress our incarnation, and the characteristic operation of the mind is in the movement by which we recapture our corporeal existence and use it to symbolize instead of merely to co-exist. This metamorphosis lies in the double function of our body. Through its “sensory fields” and its whole organization the body is, so to speak, predestined to model itself on the natural aspects of the world. But as an active body capable of gestures, of expression and finally of language, it turns back on the world to signify it. (Merleau-Ponty 1964a: 7, my emphasis)

- 42 To conclude, the body offers a *Fundierung* not only for habits and various kinds of bodily schemas by means of genetic sedimentation. Such sedimented structures are indispensable for living in the world, but die along with the living body. More importantly, the body also serves as the ground for all acts of expression, from those in gesture to those in making geometrical proofs, and crucially: to all creative use of language. The latter then sediment generatively into language as a system, as well as into cultural knowledge taking the shape of a “symbolic landscape” (Dor 2015). It is these that can be passed on, and thus outlive the existence of the embodied subject as an individual. Merleau-Ponty thus remains a philosopher of the body to the end of his life, acknowledging both its potentials and limitations.

## Conclusion

- 43 In this essay, I have (re)considered the relation between bodily experience and language in the work of Merleau-Ponty in three steps, corresponding the past three sections. These form not so much a chronological (as most of the ideas can be found in various stages of development already in *The Phenomenology of Perception*), but a logical progression of his thought. The first step was to see

language as consisting of meaningful embodied acts of communication, similar to gestures. The second was to distinguish language from gestures with the help of the “diacritical” nature of the language system, and to see the latter as emerging from (already) spoken language, sedimented from situated, speaking language. <sup>8</sup> The third and final step was to spell out the relations between: (A) “the visible” of carnal meaning, (B) the creative, or at least spontaneous, use of language (and other sign systems) in acts of expression (which thus also become part of “the visible”) and (C) the language-mediated repository of cultural knowledge and the language system itself. With some help from the Motivation & Sedimentation Model, these relations were shown to correspond to two of the key notions of Merleau-Ponty’s philosophy: expression and sublimation. Schematically, these can be formulated as follows, with the arrow sign reading as emerge rather than (logically) entail.

(1) Expression:  $A + C \Rightarrow B$

(2) Sublimation:  $A + B \Rightarrow C$

- 44 To resolve the apparent paradox of how B ( *langage parlant* ) can both presuppose and give rise to C ( *langage parlé* ), the two need to be thought of as simultaneous and intertwined. Hass (2008) lavishes praise on (1) but is sceptical about (2), since he sees it (correctly) as continuing the Husserlian tradition of seeking different levels of meaning, with different degrees of “primacy”. Thus, he gives a “flatter” interpretation of intertwining, where these take place, so to say, on the same level:

Language is a marvellous conjunction of a social-cultural structure sustained by carnal life, but a structure which can be transformed by embodied acts of expression. In a phrase, carnal life, and non-material linguistic structures are in a relation of reversibility. They are an intertwining of the visible and the invisible. (Hass 2008 : 190)

- 45 Still, as suggested here, and argued more elsewhere (Zlatev 2018; Zlatev & Blomberg 2019), there are advantages to more hierarchical models when dealing with multiple and different kinds of meaning: perceptual and signitive, gestural and linguistic. This is especially when the levels/layers are not regarded as ontologically distinct but standing in a *Fundierung* relation.
- 46 In conclusion, we may use the explication offered by this essay to help resolve the dilemma of “experience vs. symbols” that we started with. Three reasons can be given to reduce the existential anxiety of the protagonist in Brink’s novel. The first is that “symbols” are not really needed to “survive”, as bodily experiences sediment genetically into patterns like habits and schemas. So we could, in principle, live a meaningful life completely without language or other semiotic systems. But this would not really be a human life, as it is an essential side of our nature not only to experience, but to express this experience, and to use language as the principle means of such expression, of course with huge inter-individual variation. As explicated with the help of the Motivation & Sedimentation Model in Section 3, and much more expressively formulated by Merleau-Ponty, this is an inherently creative process that does not rob experience of its richness, and thus does not alienate us from “the things themselves”. As Merleau-Ponty writes, somewhat enigmatically, but comprehensibly in the present context, at the end of *The Visible and the Invisible* , this does not so much separate us from truth, but rather allows its birth. This concerns also philosophy itself, as the ultimate activity aiming at truth: “In a sense the whole of philosophy, as Husserl says, consists in restoring a power to signify, a birth of meaning, or a wild meaning, and expression of experience by experience, which in particular clarifies the special domain of language.” (Merleau-Ponty 1968: 155)

47 The third reason to tone down the opposition between language and experience is that when the highly articulated symbolic system of language sublimates experience, this system cannot be “purely formal” or “autonomous”, since it has been sedimented from the experientially motivated acts of expression in the first place. In other words, the “symbols” of language, no less than the signs of other semiotic systems such as gestures and pictures cannot be “arbitrary”, as they remain doubly grounded: in the pre-verbal experience of the body, as well as in the outcomes of previous acts of expression. It is only the artificial use of symbols by machines simulating human interaction, and perhaps when we start to behave like such machines, that we should fear. Such short-circuiting of both the body and the speaking word would disconnect us not only from “the things themselves”, but from others and from ourselves. So we should remain vigilant against this danger.

---

## BIBLIOGRAPHY

Akhtar, Shazad. 2010. *The Paradox of Nature: Merleau-Ponty's Semi-naturalistic Critique of Husserlian Phenomenology*. PhD Dissertation. Milwaukee, WI: Marquette University.

Alfaro, María J. M. 1996. Intertextuality: Origins and development of the concept. *Atlantis* 18(1/2): 268-285.

Alloa, Emmanuel. 2014. *The Diacritical Nature of Meaning: Merleau-Ponty with Saussure*. *Chiasmi International* 15: 167-181.

Aristotle, Int. = Aristotle. *De Interpretatione. The Complete Works of Aristotle: The Revised Oxford Translation*, ed. by J. Barnes. Princeton, N.J.: Princeton University Press. 1984. 25-38.

Aurora, Simone. 2018. Structural phenomenology: A reading of the early Husserl. *Cognitive Semiotics* 11(2): 1-12.



- Bergen, Benjamin. 2015. *Embodiment, simulation and meaning* . *The Routledge Handbook of Semantics* , ed. by N. Riemer. London: Routledge. 158-173.
- Blomberg, Johan. 2019. Interpreting the concept of sedimentation in Husserl's Origin of Geometry. *Public Journal of Semiotics* 9(1): 78-94.
- Blomberg, Johan & Jordan Zlatev. 2014. Actual and non-actual motion: why experientialist semantics needs phenomenology (and vice versa). *Phenomenology & the Cognitive Sciences* 13(3): 395-418.
- Carman, Taylor & Mark B. N. Hansen. 2005. *Introduction*. *The Cambridge Companion to Merleau-Ponty* , ed. by T. Carman & M.B.N. Hansen. Cambridge: Cambridge University Press. 1-25.
- Cienki, Alan. 2013. Image schemas and mimetic schemas in cognitive linguistics and gesture studies. *Review of Cognitive Linguistics* 11(2): 417-432.
- Coseriu, Eugenio. 1985. Linguistic competence: what is it really? *The Modern Language Review* 80(4): XXV-XXXV.
- Coseriu, Eugenio. 2000. The principles of linguistics as a cultural science. *Transylvanian Review* 9(1): 108-115.
- Cowley, Stephen J. 2011. *Distributed Language* . Amsterdam: John Benjamins.
- De Palo, Marina. 2022. Phenomenology of language, Saussure and structuralism theories. *With Saussure, Beyond Saussure* , ed. by M. De Palo & S. Gensini. Münster: Nodus Publikationen. 33-160.
- Devyllder, Simon & Jordan Zlatev. 2020. Cutting and breaking metaphors of the self and the Motivation and Sedimentation Model. *Figurative Meaning Construction in Thought and Language* , ed. by A. Baicchi & G. Radden. Amsterdam: Benjamins. 253-281.
- Donald, Merlin. 2012. The mimetic origins of language. *The Oxford Handbook of Language Evolution* , ed. by M. Tallerman & K. Gibson. Oxford: Oxford University Press. 180-183.
- Dor, Daniel. 2015. *The Instruction of Imagination: Language as a Social Communication Technology* . Oxford: Oxford University Press.
- Du Bois, Jack W. 2014. Towards a dialogic syntax. *Cognitive Linguistics* 25(3): 359-410.
- Fodor, Jerry A. 1975. *The Language of Thought* . Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Foultier, Anna Petronella. 2013. Merleau-Ponty's encounter with Saussure's linguistics: Misreading, reinterpretation or prolongation? *Chiasmi International* 15: 123-142.
- Foultier, Anna Petronella. 2015. "The First Man Speaking": Merleau-Ponty on Expression as the Task of Phenomenology. *Journal of the British Society for Phenomenology* 46(3): 195-212.

- Foultier, Anna Petronella. 2018. Creativity in language and expression: Merleau-Ponty and Saussure's principle of analogy. *Acta structuralica: International Journal for Structuralist Research* 2: 47-68.
- Heidegger, Martin. 1971. *On the Way to Language* . New York, NY: Harper & Row.
- Hass, Laurence. 2008. *Merleau-Ponty's Philosophy*. Bloomington, IN: Indiana University Press.
- Hutto, Daniel. 2008. First communions: Mimetic sharing without theory of mind. *The Shared Mind: Perspectives on Intersubjectivity* , ed. by J. Zlatev, T. Racine, C. Sinha & E. Itkonen. Amsterdam: Benjamins. 245-276.
- Jakobson, Roman. 1965. Quest for the essence of language. *Diogenes* 13: 21-38.
- Jakobson, Roman. 1968. *Child language, Aphasia and Phonological Universals* . The Hague: Mouton.
- Jakobson, Roman. & Linda R. Waugh. 2020 [1979]. *The Sound Shape of Language* . Berlin: De Gruyter Mouton.
- Johnson, Mark. 1987. *The Body in the Mind* . Chicago, IL: University of Chicago Press.
- Kendon, Adam. 2004. *Gesture: Visible Action as Utterance* . Cambridge: Cambridge University Press.
- Kristeva, Julia. 1980. *Desire in Language: A Semiotic Approach to Literature and Art* . New York, NY: Columbia University Press.
- Lakoff, George & Mark Johnson. 1999. *Philosophy in the Flesh: The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought* . New York, NY: Basic books.
- Levelt, Willem J. 1993. *Speaking: From Intention to Articulation* . Cambridge, MA: MIT press.
- Lewis, Philip. E. 1966. Merleau-Ponty and the phenomenology of language. *Yale French Studies* 36/37: 19-40.
- Linell, Per. 2009. *Rethinking Language, Mind, and World Dialogically: Interactional and contextual theories of human sense-making* . Charlotte, NC: Information Age Publishing.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1964a. *The Primacy of Perception* . Evanston, IL: Northwestern University Press.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1964b. *Signs* . Evanston, IL: Northwestern University Press.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1968. *The Visible and the Invisible* . Evanston, IL: Northwestern University Press.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1973a. *Consciousness and the Acquisition of Language* . Evanston, IL: Northwestern University Press.

- Merleau-Ponty, Maurice. 1973b. *The Prose of the World* . Evanston, IL: Northwestern University Press.
- Merleau-Ponty, Maurice. 2011 [1945]. *Phenomenology of Perception* , ed. by Routledge [ <https://www.taylorfrancis.com/books/mono/10.4324/9780203720714/phenomenology-perception-maurice-merleau-ponty-donald-landes-taylor-carman-claude-lefort> ].
- Moskaluk, Kalina, Jordan Zlatev & Joost van de Weijer. 2022. “Dizziness of Freedom”: Anxiety disorders and metaphorical meaning-making. *Metaphor and Symbol* 37(4): 303-322.
- Ricoeur, Paul. 1974. *The Conflict of Interpretations: Essays in Hermeneutics* . Evanston, IL: Northwestern University Press.
- Saussure, Ferdinand de. 1960 [1916]. *Cours de Linguistique Générale/Course in General Linguistics* . Paris & London: Payot & Duckworth.
- Silverman, Hugh J. 1980. Merleau-Ponty and the interrogation of language. *Research in Phenomenology* 10(1): 122-141.
- Sonesson, Göran. 2012. The meanings of structuralism. Considerations on structures and Gestalten, with particular attention to the masks of Lčvi-Strauss. *Segni e comprensione* 78: 84-101.
- Stampoulidis, Georgios. 2021. *Street Artivism on Athenian Walls: A Cognitive Semiotic Analysis of Metaphor and Narrative in Street art* . PhD Dissertation. Lund: Lund University.
- Stawarska, Beata. 2015. *Saussure’s Philosophy of Language as Phenomenology: Undoing the Doctrine of the Course in General Linguistics* . Oxford: Oxford University Press.
- Steinbock, Anthony. 2003. Generativity and the scope of generative phenomenology. *The New Husserl: A Critical Reader* , ed. by D. Welton. Bloomington: Indiana University Press. 289-325.
- Voloshinov, Vladimir N. 1986 [1930]. *Marxism and the Philosophy of Language* . Cambridge, MIT: Harvard University Press.
- Widoff, Andreas. 2018. *Hermeneutik och grammatik: Fenomenologiska undersökningar av språket som tal och teknik* . PhD Disertation. Lund: Lund University.
- Wittgenstein, Ludwig. 1953. *Philosophical Investigations* . Oxford: Blackwell.
- Woelert, Peter. 2011. Human cognition, space, and the sedimentation of meaning. *Phenomenology and the Cognitive Sciences* 10(1): 113-137.
- Ziemke, Tom, Jordan Zlatev & Roslyn Frank. 2007. *Body, Language and Mind* . Embodiment. Vol. I. Berlin: Mouton de Gruyter.

Zlatev, Jordan. 2007. Intersubjectivity, mimetic schemas and the emergence of language. *Intellectica* 46: 123-152.

Zlatev, Jordan. 2010. Phenomenology and cognitive linguistics. *Handbook on Phenomenology and Cognitive Science*, ed. by S. Gallagher and D. Schmicking. Dordrecht: Springer. 415-446.

Zlatev, Jordan. 2014. Image schemas, mimetic schemas, and children's gestures. *Cognitive Semiotics* 7: 3-30.

Zlatev, Jordan. 2018. Meaning making from life to language: The Semiotic Hierarchy and phenomenology. *Cognitive Semiotics* 11(1): 1-18.

Zlatev, Jordan, & Johan Blomberg. 2015. Language may indeed influence thought. *Frontiers in Psychology* 6 [ <https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fpsyg.2015.01631/full> ].

Zlatev, Jordan & Johan Blomberg. 2016. Embodied intersubjectivity, sedimentation and non-actual motion expressions. *Nordic Journal of Linguistics* 39(2): 185-208.

Zlatev, Jordan & Johan Blomberg. 2019. Norms of language: What kinds and where from? Insights from phenomenology. *Normativity in Language and Linguistics*, ed. by A. Mäkilähde, V. Leppänen, & E. Itkonen. Amsterdam: Benjamins. 69-101.

Zlatev, Jordan, Göran Jacobsson & Liina Paju. 2021. Desiderata for metaphor theory, the Motivation & Sedimentation Model and motion-emotion metaphoremes. *Figures: Interactional and usage-based perspectives*, ed. by A. Soares da Silva. Amsterdam: Benjamins. 41-74.

## NOTES

1. As expressed in the often-quoted statement in *De Interpretatione*: “Now spoken sounds [ *phonai* ] are symbols [ *symbola* ] of affections of the soul [ *pathemata* ], and written marks symbols of spoken sounds”. (Aristotle. *Int.*, 25)
2. When not stated otherwise, all page references are to the e-book of the *Phenomenology of Perception*, ISBN 0-203-99461-2: <https://voidnetwork.gr/wp-content/uploads/2016/09/Phenomenology-of-Perception-by-Maurice-Merleau-Ponty.pdf>
3. The translation here may be misleading, as suggested by the alternative rendition of this sentence: “Their conceptual meaning ( *signification* ) is formed by levy ( *prélèvement* ) on a gestural meaning, which, itself, is immanent to *la parole* ” (Lewis 1966: 24).
4. “Without language, thought is a vague, uncharted nebula. There are no pre-existing ideas, and nothing is distinct before the appearance of language” (Saussure 1960: 112). “There is no such thing as experience outside the embodiment of signs” (Voloshinov 1986: 85).

5. For example: “By ‘thought,’ we mean essentially *mediated cognition* . This corresponds approximately to what are sometimes called ‘higher cognitive processes,’ in which the mind is not fully immersed in the practical concerns of the here-and-now, but rather employs various structures and processes of conscious awareness such as mental imagery, episodic memories or explicit anticipations to focus on intentional objects that are not perceptually present” (Zlatev & Blomberg 2015).

6. For a recent example, see [https:// www.bbc.com/news/technology-61784011](https://www.bbc.com/news/technology-61784011)

7. It is perhaps for similar reasons that Heidegger is also increasingly more poetic in his late writings, which also characteristically attempt to deal with language ( *e.g.* , Heidegger 1971).

8. An anonymous reviewer points out that in some late texts Merleau-Ponty also regards perception, and hence presumably also gestural meaning, as “diacritical”. Nevertheless, he is aware that the contrasts and structures of Gestalts differ fundamentally from the systematic, and especially paradigmatic ( *i.e.* , contrasting with other *absent* signs) oppositions of language: “I describe perception as a diacritical, relative, oppositional system... This is right. But there is all the same this difference between perception and language, that I see the perceived things, and that the significations on the contrary are invisible.” (Merleau-Ponty 1968: 214-215). For a thorough discussion of the semiotic differences between the “structures” of language as explored by structuralism, and those of Gestalt psychology, see Sonesson (2012).

---

## ABSTRACTS

I argue that the philosophy of Merleau-Ponty can help resolve a long-lasting problem, with continued relevance for philosophy, semiotics and linguistics: the dialectical relationship between pre-verbal consciousness and language. I proceed by reconstructing the development of his thought on the topic from the *Phenomenology of Perception* to his final writings. From an initial standpoint where language was not differentiated from gesture, Merleau-Ponty moved under the influence of Saussure’s structuralism to distinguish the “diacritical”, opposition-based, structure of the language system from the Gestalt-based nature of perception and bodily expression. At the same time, this system needs to be conceived as already “spoken language” (*langage parlé*), sedimented from living and expressive “speaking language” (*langage parlant*), the latter resembling modern conceptions of “linguaging”. The dialectical relationship between the two, as well as the ultimately motivating role of non-verbal experience is then analysed by means of the three

levels of the Motivation & Sedimentation Model, leading to a clarification of the key notions of expression and sublimation. I propose that by understanding the two as “intertwined” the paradox of their respective primacy can be resolved, alongside with conceiving of language as fundamentally motivated rather than arbitrary, and thus with no fundamental rupture from bodily experience.

Dans cet article je soutiens que la philosophie de Merleau-Ponty peut aider à résoudre un problème de longue date, avec une pertinence continue pour la philosophie, la sémiotique et la linguistique : la relation dialectique entre la conscience pré-verbale et le langage. Je procède en reconstruisant le développement de sa pensée sur le sujet depuis la Phénoménologie de la perception jusqu'à ses derniers écrits. D'un point de vue initial où le langage n'était pas différencié du geste, Merleau-Ponty a évolué sous l'influence du structuralisme de Saussure pour distinguer la structure « diacritique », basée sur l'opposition, du système du langage de la nature basée sur la Gestalt de la perception et de l'expression corporelle. En même temps, ce système doit être conçu comme étant déjà un « langage parlé », sédimenté à partir du « langage parlant » vivant et expressif, ce dernier ressemblant aux conceptions modernes du « langagier ». La relation dialectique entre les deux, ainsi que le rôle finalement motivant de l'expérience non verbale, sont ensuite analysés au moyen des trois niveaux du modèle de motivation et de sédimentation, ce qui conduit à une clarification des notions clés d'expression et de sublimation. Je propose qu'en comprenant les deux comme « entrelacés », le paradoxe de leur primauté respective peut être résolu, parallèlement à la conception du langage comme fondamentalement motivé plutôt qu'arbitraire, et donc sans rupture fondamentale avec l'expérience corporelle.

## INDEX

**Mots-clés:** geste, perception, diacritique, langage parlant, langage parlé, expression, sublimation, modèle de motivation et de sédimentation

**Keywords:** gesture, perception, diacritical, speaking language, spoken language, expression, sublimation, Motivation and Sedimentation Model

## AUTHOR

JORDAN ZLATEV

Division for Cognitive Semiotics, Lund University

# Black Speaking Subjects: Frantz Fanon's Critique of Coloniality of Language in Merleau-Ponty's Phenomenology

Beata Stawarska and Annalee Ring

---

## Introduction

- 1 In this paper, we propose that Frantz Fanon's analysis of language develops an immanent critique of Maurice Merleau-Ponty's phenomenology of language. Frantz Fanon adopts a phenomenological approach to language from the perspective of linguistic experience, as lived by the speaking subject, rather than represented in the form of an object, that is, a semiological system or a system of signs. Fanon shares a phenomenological approach to language with Merleau-Ponty, whose lectures on language and communication at the University of Lyon he attended (1947-1948).
- 2 However, the details of Fanon's analysis are quite different from Merleau-Ponty's, as are their respective subject positions: Fanon provides a phenomenological description of a Black subject speaking the language of the colonizer in a colonial setting, in contrast to a French metropolitan subject speaking their first, national language

assumed by Merleau-Ponty. Although these two speakers and scholars share a focus on the French language, their lived experiences of speaking and listening are remarkably different, as are their differing social positions as a citizen of the colony and/or the metropole respectively. Motivated by the difference of positionality, Fanon transforms the phenomenological method in order to account for the Black speaking subject's experience through his sociogenic account of language in a colonial context.

- 3 Fanon contextualizes the speaking subject in a particular socioeconomic and political milieu: that of a subject whose origin story includes the French Antillean colonial "department" of Martinique. Fanon's account centers the situation, location, and exact language of the speaking community, whereas Merleau-Ponty does not specify the situation, location, nor the spoken language tacitly assumed in his account. As such, Merleau-Ponty's philosophy assumes an aura of a general, quasi-universal understanding of language in contrast to the acknowledged situatedness and specificity of Fanon's account.
- 4 We propose to consider Merleau-Ponty's ontogenetic (individual-centered) account of speaking subjectivity through the lens of Fanon's sociogenetic (sociohistorical relations of power) understanding to reveal the implicit colonial assumptions present in Merleau-Ponty's phenomenology. We detail the historical context of the encounter between Fanon and Merleau-Ponty in the first section: *Langue and parole, synchrony and diachrony*. We describe Merleau-Ponty's introduction to Saussure's semiology and its impact on his phenomenology of language – as evident in the collection of essays compiled into *Sense and Non-Sense* (1948) and the course on language and communication Merleau-Ponty taught at the University of Lyon (1947-1948). Fanon attended these lectures and was familiar with



Merleau-Ponty's phenomenology of language. According to the latter, the French colonial language has a robust diachronic dimension, as its history, literary significance, and cultural import are widely recognized; in contrast, the language of the colonized tends to be relegated to a synchrony without diachrony, as the historical past, literary significance, and cultural import of Creole are denied and erased by the colonizer. We discuss how the devaluation of Creole and the hypervaluation of French play out within Fanon's critique of the Saussurian-inspired account of language Merleau-Ponty provides in the Lyon lectures and in the "Metaphysical in Man", an essay in the *Sense and Non-Sense* collection that was part of Fanon's personal library.

- 5 In the second section of the paper: *Subjectivity and Intersubjectivity*, we turn to "The Body as Expression, and Speech" chapter from *Phenomenology of Perception*, which offers a more detailed presentation of Merleau-Ponty's ideas already found in the lectures. While Merleau-Ponty does not overtly espouse colonialism, his account construes language in a manner consistent with French colonial practices and is reflective of the position of a colonial subject living in the French metropole. We shall see that Fanon's account of language from the perspective of a speaking subject subjected to French colonialism offers a powerful immanent critique of Merleau-Ponty's understanding, challenging notably the assumptions about subjectivity and intersubjectivity that reflect the relation between the family and the state in the European colonial society.
- 6 Further, we thematize a connection between Merleau-Ponty's understanding of the body-schema and what we call a language-schema, that is, an intuitive non-representational modality through which habitual linguistic sense is expressed. Drawing on Fanon's

analysis of how the body-schema of a colonized Black subject is replaced by a historical-racial schema and then collapses into an epidermal-racial schema, we argue that the language-schema is similarly an historical-racial and epidermal-racial construction for a Black colonized speaking subject. We detail the implications of being subjected to a racialized language schema in Fanon's phenomenology and consider the latter's implications for future developments of critical phenomenologies of language.

## 1 *Langue* and *parole*, synchrony and diachrony

- 7 Fanon was familiar with Merleau-Ponty's work in phenomenology of language. In addition to *The Structure of Behavior*, his personal library included a copy of *Sense and Non-Sense* (published in French in 1948), a collection of essays, which includes "The Metaphysical in Man" (Fanon 2018: 745). The latter essay, originally published in *Revue de Métaphysique et de Morale* in 1947, marks Merleau-Ponty's introduction to Saussure's semiology. In the same year, Merleau-Ponty began a course on *Communication et langage* at the University of Lyon, which Fanon attended (Beauvoir 1965: 314). While Merleau-Ponty focused on language already in *Phenomenology of Perception* (1945), notably in the chapter "The Body as Expression, and Speech," he examined it as a gestural expression and bodily articulation that resonated deeply with Husserl's phenomenology of subjectivity and intersubjectivity (notably in the emphasis on the non-representational ownness or mineness of sense in experience and the coupling-like character of communication) (Merleau-Ponty 2012). By the time of the 1947-1948 Lyon lectures, "Saussure's semiology had begun to take effect on Merleau-Ponty's thinking," in

a clear sign of a developing intersection between phenomenology and structuralism (Silverman 1979: 168-181; Stawarska 2015). It was this intersectional, subject- and structure-based approach to language, that provided Fanon with an academic introduction for his own explicit engagement with language in chapter one of *Black Skin, White Masks*, “The Black Man and Language”. To borrow Lewis Gordon’s term, Fanon studied language in the phenomenological tradition by wanting to explain the Black subject’s experience (Gordon 1996, 2015).

- 8 While we do not have first-hand descriptions of their encounter, Simone de Beauvoir details that “Fanon had attended Merleau-Ponty’s philosophy classes without ever speaking to him; he found him distant” (Beauvoir 1965: 314). Even though Beauvoir’s comment about perceived distance is very brief, it may point toward a lack of reciprocity between an established French scholar and a Black Francophone student of phenomenology. Arguably, this interpersonal dissonance reflects the larger difference of subject positions between colonial and colonized subjects, which is ultimately reflected in their theoretical works on language and communication. A lack of emotional responsiveness is echoed in Fanon’s descriptions of the difficulty encountered by many Martinicans who left their home ground of the then colonial “department” of France to study and work in the French metropole. As he notes, a Black subject living in Europe is made to feel inferior; he “feels the weight of his melanin” (Fanon 1991: 127-128). Described in psychoanalytic terms, the Black man is a “phobogenic” object, a trigger of fear and fascination for the white public. Fanon’s encounter with Merleau-Ponty did not break with this larger societal trend.

- 9 Merleau-Ponty's lectures on *Language and Communication* remain unpublished, but Silverman's summary of student lecture notes provides a detailed overview of the three main areas covered: (a) the critique of scientism in the human sciences, including linguistics; (b) the relationship between language and thought; (c) the role of the speaking subject in communication (Silverman 1979: 168-181).<sup>1</sup> In this section, we focus on the effect of Saussure's semiology for Merleau-Ponty's ideas developed especially in relation to (a) and (b), and on their critical uptake in Fanon's philosophy of language from a Black subject's experiential and epistemic position.
- 10 The critique of scientism challenges the naïve methodology of human sciences that leads to the tendency to study their object in an artificial detachment from the scientific subject – as if it were comparable to a mineral placed in a magnetic field. This vulgar realism can be found across human sciences like psychology, sociology, and history, but it is also evident in linguistics. In the latter, “Language is turned into a thing” (Silverman 1979: 169) – that is, a self-standing system of laws whose interplay is thought to capture the basic facts of language. Merleau-Ponty's objection to this scientific approach draws on reflections developed already in “Metaphysical in Man,” where he concluded that “metaphysics is the opposite of system” (Merleau-Ponty 1964: 94). Differently put, any attempt to posit a system “suppresses metaphysical consciousness and, moreover, does away with morality”, that is, it forgets that a linguist speaks a language, a sociologist is a member of society, and a historian dwells in history (Merleau-Ponty 1964: 94). It is because and not despite of this entanglement of the subject in the object under study that they come to understand it and are able to theorize about it. Importantly, metaphysical consciousness includes also the moral consideration of a life shared with others – what Merleau-

Ponty describes as “the common fate which men share and their oneness, which is not merely a biological resemblance but is a similarity in their most intimate nature”; as a result, science lies in proximity to philosophy as well as religion (Merleau-Ponty 1964: 98). In sum, metaphysical consciousness indicates a reclamation of human subjectivity – both in the sense of a knowing subject and a morally responsive one.

- 11 Adopting the lens of metaphysical consciousness, Merleau-Ponty receives Saussure’s semiology as an approach that legitimates «the perspective of the speaking subject who lives in his language (and who may in some cases change it) (Merleau-Ponty 1964: 87). Importantly, neither the subject nor the language system can claim to be “the only reality”; even if a speaking subject modifies the language, the novel modes of expression must be comprehensible to others; it follows that linguistics as a discipline “finds itself confronted by the task of going beyond the alternative of language as a thing and language as the product of the speaking subjects” (Merleau-Ponty 1964: 87). Speaking subjects find themselves “surrounded” by language, with its inertia and internal logic, as well as a relative openness to subjective initiative.
- 12 Scholars of language find themselves situated therefore in the midst of a dialectic, and the latter informs how Merleau-Ponty interprets the famed oppositional pairings from Saussure’s semiology, such as the distinction between synchrony and diachrony. While diachrony pertains to the historical developments of world languages (for example, the passage from Latin to old French to modern French), synchrony indicates an atemporal structure or alternatively a time-slice of a given language (for example, a cross-section of contemporary French). Following Jakobson’s interpretation of synchrony and diachrony as being far from irreconcilable opposites,

Merleau-Ponty deliberately reconciles the dialectical tension between them by means of the category of “a lived language”. Silverman notes that “a lived language” (*langage vécu*) like French both has its historical origins in Latin and is the language spoken by contemporaneous individuals» (Silvermann 1979: 170). Dia-chrony indicates a perspective that traces linguistic developments *across* time, while syn-chrony considers contemporaneous arrangements of linguistic elements *at a given time*. The distinction is methodological and does not indicate an ontological split within the sphere of language itself.

- 13 Similarly for the distinction between the language system (*la langue*) and speech (*la parole*). Language exists only in and through speaking subjects and it involves a process of temporal becoming that allows for subjective initiative and innovation. In the lectures, Merleau-Ponty compares it to a symphony.

There is the musical score and there is the particular orchestra that is playing the symphony. Language [*la langue*] is the totality of permanent principles. Speech [*la parole*] is the totality of what people say, the initiatives of all those who speak the language in question. There is an interdependence between language and speech, which can be studied synchronically – at a particular time or period. But again one must be wary of studying language as a reality-in-itself. Because there is a multiplicity of speaking subjects, language must envelop each one. Language is a means which is offered to each subject – so that both will understand. (Silverman 1979: 176)

- 14 Consider now how Fanon revises Saussure’s semiology (interpreted in a phenomenological vein) from the lens of a colonized Black subject speaking the French language in a metropolitan context. Here the *langue-parole* distinction maps onto one between the official colonial language, on the one hand, and the colonized speaking subject who is assumed to be speaking pidgin (*petit-nègre*) and is routinely addressed as such, on the other. Contrary to Merleau-Ponty’s metaphysical morality of intersubjective sharing and oneness, there is a steep hierarchy between cultural insiders deemed

to have a rightful access to the French language, and the outsiders who are marked by presumed linguistic and cultural inferiority. Similarly, diachrony is “on the side of” the colonial language, with its recognized and valued national history, literary civilization and culture, while the colonized arrivals from a French “department” in the metropole seem bereft of their own long historical past and a comparable indigenous civilization and culture – their temporal and cultural standpoint is a synchrony without diachrony, an orality without patrimony.

- 15 Fanon writes that, “To speak means being able to use a certain syntax and possessing the morphology of such and such a language, but it means above all *assuming a culture and bearing the weight of a civilization*” (1991: 1-2). From a Black colonized subject’s perspective, the French language (*la langue*) is not interdependent with one’s speech (*la parole*), and one’s speech is not simply a contemporaneous expression of its linguistic and cultural history by one of its many equal subjects. The French language (*la langue*) is *assumed* by a colonized subject as a passport to (the French) culture and civilization, to which the speaking (*la parole*) of French Creole is a separate if not opposed act. (French Creole, spoken informally in the Antilles, is an amalgam of French, English, Spanish and African languages; while heavily influenced by the French, it tends to be looked down upon in a colonial context as its bastardized and incorrect version; the Creole speaking practice (*la parole*) is therefore not considered to be interdependent with the recognized French language (*la langue*) but solely derivative). Fanon observes that upon arrival in France, the colonized have their «local cultural originality [...] committed to the grave»; due to a devaluation of indigenous customs, ways of life, style of dress (for example, the colorful Antillean headscarf, *madrás*), cuisine, and *speech*, they “position

themselves in relation to the language of the civilizing nation: i.e., of the metropolitan culture” (Fanon 1991: 2; translation revised). A Black colonized subject does not speak French to deploy linguistic initiative in relation to a hospitable and innovative medium, but to “escape the bush” (Fanon 1991: 2). Speaking proper French for a Black colonized subject means acceding, as if for the first time, to culture and thereby “appropriating the white world” (Fanon 1991: 19). Understandably, the Antillean is very fond of speaking good French (Fanon 1991: 10) – “it is the key to open doors which only fifty years ago remained closed to him” (Fanon 1991: 21).

16 Yet as Fanon demonstrates, the acquisition of “good French” by a colonized Black subject is a deeply fraught and alienating process. A case in point is that of Black subjects being routinely and obstinately addressed in pidgin (*petit-nègre*) by white French speakers, regardless of their own customary expression and preference. Fanon analyzes this ordinary everyday linguistic interaction through the following lens: 1) linguistic paternalism/infantilism: “A white man talking to a person of color behaves exactly like a grown up with a kid, simpering, murmuring, fussing, and coddling” (1991: 14); 2) linguistic primitivism: “To speak *petit-nègre* to a Black (*à un nègre*) is insulting, for it means he is the-one-who-speaks-*petit-nègre* (*celui-qui-parle- petit-nègre*). [...] [I]t is precisely this offhand manner, this casualness, the ease with which they classify him, imprison him, primitivize him, anti-civilize him, that is insulting” (Fanon 1991: 15; translation revised).

17 Importantly, Fanon documents an obstinate imposition of pidgin (*petit-nègre*) by white French speakers when addressing Black subjects, even when a Black subject manifestly speaks “good French”. He recounts the following anecdote to illustrate it:

You’re traveling by train and ask:

– Excuse me, could you please tell me where the restaurant car is?



– Yes, sonny boy, you go corridor, you go straight, go one car... you there.  
(Fanon 1991: 18)

- 18 The insistence to speak pidgin to a Black subject indicates a social function of superiority and exclusion enacted by a white speaker. Ultimately the latter communicates this message: “You, stay where you are” (Fanon 1991; 17). Speaking the “inferior” language to Black subjects is an attempt of “tying him [a Black subject] to an image, snaring him (*l’engluer*), imprisoning him” (Fanon 1991: 18). Speaking pidgin “means trapping (*enfermer*) the Black subject” in a conflictual and toxic relation with whites (Fanon 1991: 18; translation revised).
- 19 Black directed pidgin works to impose and police the border between the colonial language (*la langue*), which is hypervalued, and the colonized speech (*la parole*) of pidgin, which is both devalued and enforced on Black speakers by the dominant white class. The pursued separation between *la langue* and *la parole* thus serves to maintain social hierarchies between the colonizing and the colonized cultures; if the Black Francophone subject can remain linguistically imprisoned, he will be positioned culturally, socially and economically at the margins of the French metropolis. His dialectal speech will remain a mere orality that does not penetrate the patrimony of the French language and culture; French will be always a second language for the colonized Martinican subject, without there being a (recognizable) first one.
- 20 Consider now a reverse scenario:

When I meet a German or a Russian speaking bad French I try to indicate through gestures the information he is asking for, but in doing so I am careful not to forget that he has a language of his own (*une langue propre*), a country, and that perhaps he is a lawyer or an engineer back home. Whatever the case, he is a foreigner with different norms. (Fanon 1991: 17; translation revised)
- 21 Fanon’s own orientation to a foreigner embodies the moral recognition of “a similarity in their most intimate nature” highlighted by Merleau-Ponty (1964: 89). It is an expression of a

cardinal belief that others, *like me*, may have advanced degrees, professional careers, and a mastery of their own language/s. Their difficulties with the French language do not undermine this basic belief in a shared humanity. This belief is withheld from a subject who looks *like him*: “There is nothing comparable when it comes to the Black man. He has no culture, no civilization, and no ‘long historical past’ (*long passé d’histoire*)” (Fanon 1991: 17; 1952: 31).

- 22 The denial of civilization and culture to a Black colonized subject is coupled with a denial of history, which includes history in a linguistic sense. The colonized linguistic diachrony does not show up to a colonial perspective, due arguably to an absence of a great literature in the French Creole, or due to its dismissal as great literature, or due to the dismissal of Creole as being capable of carrying out great literature. The colonial linguistic diachrony is elevated to the status of a cultural “universal,” while the colonized synchrony is trapped in the present of an individual life. Instead of a seamless interdependence between synchrony and diachrony, the living present and the “long historical past,” the colonized speaking subject must make a case for the existence of a Black civilization – an important endeavor of the Negritude movement.
- 23 In sum, Fanon’s phenomenology rooted in the perspective of the Black colonized speaking subject is an intervention that performs, among others, an immanent critique of Merleau-Ponty’s interpretation of Saussure’s semiology. The Black subject experiences a disjunction between the expected practice of speaking French Creole and the sole recognition of standard French as official language; this disjunction enforces the social hierarchy of the colonizing and colonized groups, and it re-entrenches the inferiority complex that colonized people experience as a result of their subjection to a “civilizing” process (Fanon 1991: 2). Fanon

documents that the inferiorization of the colonized is, partly, a linguistic process that interrupts the usual seamless transition between language (*la langue*) and speech (*la parole*). Importantly, linguistic interactions between the colonial and the colonized speakers, such as the imposition of pidgin, contribute to the inferiorizing process; the latter is therefore not solely a state-sponsored, top-down imposition, but an element of everyday life. Similarly, the Black colonized subject experiences a disjunction of *synchrony* and *diachrony* due to a denial of indigenous culture, civilization, and a long historical past. This denial plays out in daily linguistic interactions, for example, in the contrast between a respectful address to a white European visitor struggling with French, and the paternalism directed at a Black subject who is “talked down to” like a child – as if their first language was a playful babble and their life an extended period of linguistic infancy. The disjunction between speech and language, synchrony and diachrony, does not mean that the Black speaking subject described by Fanon is reminiscent of classical phenomenology where subjectivity is “the only reality.” Rather, this disjunction animates a critique of the linguistic alienation that this subject is likely to experience by the colonial imposition of official language and history by the *other* who continually denies the similarity in our intimate nature.

## 2 Subjectivity and Intersubjectivity

- 24 *Phenomenology of Perception*, especially the chapter “The Body as Expression, and Speech” contains a more detailed presentation of Merleau-Ponty’s views on language in its relation to subjectivity. This account of language offers an ontogenetic, phenomenological approach from the position of the individual speaking subject. While

Merleau-Ponty does not overly espouse colonialism, his ideas about language fit seamlessly into the French colonial situation. What we will call “the coloniality of language” is a theoretical position that resonates with the experience and situated knowledge of a colonial subject rather than a colonized one. The ontogenic approach tacitly assumes a continuity between the subject, the family, and the state that the sociogenic account of language provided by Fanon does not take for granted. The subject in Merleau-Ponty’s account is recognized by others as a speaker endowed with a birthright to the official language, whereas the colonized others are not expected/permitted to speak it with authority and hence are not allowed to reap the benefits of power and prestige that come with it.

- 25 As discussed above, Merleau-Ponty critiques semiology for treating language in a vulgar realist manner as an object or a representation. Instead, Merleau-Ponty adopts the perspective of a speaking subject for whom language is the *manifestation* of thought. He writes, “For the speaker [...] speech does not translate a ready-made thought; rather, speech accomplishes thought [...] the person listening receives the thought from the speech itself” (Merleau-Ponty 2012: 183-184). No need for a private thought-process to precede a public vocal expression, since speech *accomplishes* thought; that is “why the thinking subject himself is in a sort of ignorance of his thoughts so long as he has not formulated them for himself” (Merleau-Ponty 2012: 183). The speaking subject materializes their thoughts through language, and language cannot be adequately considered outside of its expressive use by subjects. Speech as the accomplishment of thought “contains its own sense”; speech does not “designat[e] the object or the thought” rather it “become[s] the presence of this thought in the sensible world” (Merleau-Ponty 2012: 187, 189).

- 26 Additionally, Merleau-Ponty describes language in similar ways to the body schema – or what we will call the *language schema*. By beginning from the experience of the speaking subject, Merleau-Ponty highlights that language is gestural and akin to facial and bodily expression; he states, “speech is a genuine gesture and, just like all gestures, speech too contains its own sense” (Merleau-Ponty 2012: 189). Just as the subject does not need to rely upon a representation of the external world and a representation of one’s own body in order to move through the world, the subject does not need a representation of language in order to speak it. Rather, Merleau-Ponty argues that “it is enough that I possess [the word’s] articulatory and sonorous essence as one of the modulations or one of the possible uses of my body. I relate to the word just as my hand reaches for the place on my body being stung. The word has a certain place in my linguistic world, it is part of my equipment” (Merleau-Ponty 2012: 186). Speaking a language is therefore grounded in a language-schema that, just like the body-schema involved in the motricity and spatiality of the body-subject navigating the environment, provides the speaker with an intuitive non-representational capacity that underlies habitual expression of linguistic sense. Note that assumed in this account is a linguistic transparency – linguistic sense appears seamless and unobtrusive, even natural.
- 27 Furthermore, language is akin to facial and bodily expression as manifest by the shared gestures from historic and cultural contexts. As Merleau-Ponty suggests, there are shared conventional expressions of emotion within particular milieus; for example, “When angry, the Japanese person smiles, whereas the Westerner turns red and stamps his foot, or even turns pale and speaks with a shrill voice” (Merleau-Ponty 2012: 195). These particular emotive

gestures have culturally and historically formed meanings. Thus, the body-schema and the language-schema are culturally and historically contextual, drawing from shared, intersubjective understandings of meanings of bodily modalities. Importantly just as language manifests sense, the bodily gestures are not representations of anger, but are expressions of anger itself.

- 28 Merleau-Ponty largely follows the classical phenomenological understanding of how sense or meaning emerges – the subject constitutes sense outward, into the world. As regards expression in language, he describes it as “in itself secreting a ‘sense’ that does not come from nowhere, projecting this sense upon its material surroundings, and communicating it to other embodied subjects” (Merleau-Ponty 2012: 203). The subject appears therefore to be in full possession of sense before it is communicated to others; communication of one’s linguistic intention to the other should follow as a natural next step to its expression.
- 29 Merleau-Ponty’s phenomenology of language tacitly assumes that the subject, the family, and the state are situated on a continuum. As Fanon observes (in a distinct but related context of psychoanalytic approaches to neurosis): “In Europe, and in every so-called civilized or civilizing country the family represents a piece of the nation [...] There is no disproportion between family life and the life of the nation” (Fanon 1991: 121). Importantly, the continuity between familial and national structures applies to social laws, principles and values (for example, parental authority is a model of state authority), as well as language (language spoken at home is the national language) (Fanon 1991: 191-192). Specifically, it dictates what we will describe as a monolingualism of the maternal language, that is, 1) an assumption that the speaking subject possesses one language proper, 2) this language is the maternal language acquired

and spoken in the family, as well as the official language of the nation-state, deployed in the educational system and state institutions.

- 30 The monolingualism of the maternal is assumed in *Phenomenology of Perception*, as well as the Lyon lectures on Language and Communication. Merleau-Ponty states: “We can speak several languages, but one of them always remains the one in which we live. In order to fully assimilate a language, it would be necessary to take up the world it expresses, and we never belong to two worlds at the same time” (Merleau-Ponty 2012: 193). The monolingual subject cannot travel between worlds; this subject can acquire a second (or a third) language – for example the French-speaking subject might learn German to ease travelling to a neighboring country, but they would remain situated linguistically and culturally in the French home-world and need to translate foreign words and values into the familiar “native” idiom.
- 31 As Fanon’s study of language in *Black Skin, White Masks* reveals, for the Martinican subject colonized by the French empire, there are (at least) two language-worlds at work. The colonial French language-world is imposed onto the colonized by the state, the educational system, and the intersubjective world. The imposed language-world is inconsistent with the maternal and familial language world of Creole. Merleau-Ponty’s linguistic theory does not acknowledge the power dynamics of the colonial encounter wherein an imperial language-world is imposed, and the speaking subject subjected to a foreign national language different from the maternal language of the home. In the latter case, the national linguistic structure does not reflect the family structure, and the speaking subject is at home in two worlds.

- 32 The monolingualism assumed by Merleau-Ponty reflects the familial and national positioning of the speaking subject as a first-class citizen of the French metropolitan state, rather than as a member of the colonized people who are divided between the native home world of the Caribbean and the world of the colonizing French state. Colonial subjection means that the mother/child dyad and the state do not speak the same language. As a result of this discontinuity between familial and national worlds, the colonized do not enjoy a birthright to the French language – even if they master it. From the standpoint of the colonized speaking subject, the colonial language is not fully “one’s own,” that is, it is not included as a part of the *mineness* that Merleau-Ponty assumes via Husserl. In Fanon’s account, the colonial language is an alienating, dispossessing structure rather than an indication of ownership and originary oneness.
- 33 Monolingualism of the maternal language is assumed in the Lyon lectures as well. Merleau-Ponty emphasizes that “even if I speak a foreign language, I retain my maternal language. We are not subjected to any language” (Silverman 1979: 177). The unexamined assumption here is that colonial subjects who as a matter of fact are not subjected to a language provide the template for the “we” of Merleau-Ponty’s theory of language and subjectivity. This “we” is non-inclusive since it excludes the colonized who are in fact subjected to the “civilizing” language of the colonizer. The colonial speaking subjects retain their maternal language in the greater social world, in agreement with the continuum between familial and national structures. The colonized speaking subjects are looked down upon when speaking their familial language, which is consistently inferiorized as pidgin in relation to the dominant



French. The former is therefore at risk of becoming extinct. We will address Fanon's account of this process in more detail next.

34 Fanon opens chapter one, "The Black Man and Language" by stating:

We attach a fundamental importance to the phenomenon of language (*phénomène du langage*) and consequently consider the study of language necessary for providing us elements in understanding the Black man's dimension of being for others (*la dimension pour-autrui de l'homme de couleur*). To speak is to exist absolutely for the other. (Fanon 1991: 1)

35 Fanon is in agreement with Merleau-Ponty that language is a phenomenon, and as such necessitates recourse to speaking subjectivity. In difference from Merleau-Ponty's classical phenomenological framing of speech as a signifying process in the first-person singular mode of subjective expression, Fanon explains that for a Black colonized subject, speaking exists always already in an intersubjective register. Furthermore, speaking is not a simply a mode of communicating ready-made subjective intention to the other, but, contrary to Merleau-Ponty, it is a way of finding oneself subjected to the language of the other, the sole mode of speaking recognized as a language proper (rather than a mere dialect). Language is therefore situated in the world of colonial subjection from the start.

36 Recall that the Black Antillean subjects "position themselves in relation to the civilizing language: i.e. the metropolitan culture" (Fanon 1991: 2). They are subjected to the French language, which brings with it a culture, a world, "the weight of a civilization" (Fanon 1991: 2). Subjection to the French language is therefore part of a colonial imposition of the French worldview, for example in the educational system and the state-run institutions. However, the imposition of the "official" state colonial language extends to their own familial, maternal and intimate language for the colonized, especially the middle class. The French Creole is devalued in public

spaces as well as at home, and the French language is hypervalued across the board (Fanon 1991: 10). Fanon observes that, “In the French Antilles the bourgeoisie does not use Creole, except when speaking to servants. At school the young Martinican is taught to treat the dialect with contempt (*mépriser le patois*). One speaks of *Creolisms*. Some families forbid speaking Creole at home, and mothers call their children little ragamuffins (*tibandés*) for using it” (Fanon 1991: 4; translation revised).

- 37 In the lived experience of a Martinican subject, the familial language of the French Creole and the official language of the state are at odds – there is not one maternal/national language but at least two. Furthermore, the language of the home is situated at the bottom of a hierarchy in relation to the “civilizing” language, French. This so much the case that mothers may chastise their children for using the “maternal” language, especially if they aspire toward upward class mobility. In the words of the French Guianese poet Léon-Gontran Damas, the French Caribbean mother issues an interdiction to her child:

Shut up I told you you have to speak French  
The French from France  
The Frenchman’s French  
French French (Damas 1972: 24; cited in Fanon 1991: 4)

- 38 This internalized indictment of the French Creole as being socially, economically, and linguistically inferior to “French French” suggests that it is on a path toward eventual extinction. Fanon is agreement with Michel Leiris that “Creole seems destined sooner or later to become a relic of the past” (Fanon 1991: 11).
- 39 Fanon’s devalorization of Creole may be surprising considering that the imposition of the “civilizing” French language is an instrument of the inferiorization of the colonized (Fanon 1991: 2). It is likely that his own experience being socialized in the colonial educational

system in Martinique inflects this account. As a biographer David Macey writes, “At primary school, Fanon had made good progress but he had done so at a price. Like any other child, he was discouraged from speaking the Creole that is in effect the first language of any Martinican” (Macey 2000: 74). Fanon concurs: “Elementary-school teachers keep a close eye on their pupils to make sure they are not speaking Creole” (Fanon 1991: 11). Fanon’s experience as a subject of a colonial regime thus reinforced the divide between familial and national structures: “the family does [not] represent a piece of the nation” (Fanon 1991: 121). This ban was deeply racialized, as Macey contends: “In Martinique, the ban on speaking Creole resulted in a conflation of linguistic and racial problems” (Macey 2000: 74). Fanon “had been taught that [Creole] was not a language, but a patois that was midway between *petit-nègre* (literally ‘little-negro’, this is the French equivalent to pidgin English) and French” (Macey 2000: 74). The maternal patois was therefore to be outgrown when school child becomes adult; it is of note that Fanon himself refers to Creole as a “dialect” and to French as a language in *Black Skin, White Masks*.

- 40 In the later work, Fanon’s views changed somewhat and he embraced Creole as an “expression of Antillean consciousness.” Specifically, in “The Caribbean, the Birth of a Nation?”, he observes that a cultural renaissance is “manifesting itself on the intellectual level in Haiti, the French Antilles and the British West Indies, where precisely a common language ‘Creole’ (a mixture of French, English, Spanish, and African dialects) is a link and a better means of expressing the Caribbean consciousness” (Fanon 2018: 586). One could lament that contrary to his compatriot, Edouard Glissant (1997), Fanon expresses no faith in Creolisms in the highly influential *Black Skin, White Masks*. He merely diagnoses the

symptoms associated with assuming the white mask of French coloniality and wielding the dominant language as “an extraordinary power”, a “key to open doors” to French society (Fanon 1991: 2, 21). While the Antillean subjects have the choice of rejecting Europe and holding on to the Martinican *Umwelt*, Fanon states that it is “with the help of French” that they are able to “aim at a certain degree of universalism in their conclusions” (Fanon 1991: 20). Yet the language that opens doors and aspires to the universal is simultaneously a cause of alienation for the colonized Black subjects who are denied a birthright to the civilizing language in an anti-Black society. Their lived experience of speaking is therefore a dispossession by the other, not an originary *ownness*. Insofar as Fanon describes the lived experience of colonial subjection via language, his fatalistic framing of French Creole makes sense within the colonial framework that is the colonized subject’s own.

- 41 Merleau-Ponty’s understanding of intersubjectivity in *Phenomenology of Perception* and the Lyon lectures is predicated on a harmonious reciprocity between subjects. Successful communication and mutual understanding are achieved when subjects reciprocate one another’s intentions. In this reciprocated encounter, each subject confirms the other. Merleau-Ponty states: “Communication or the understanding of gestures is achieved through the reciprocity between my intentions and the other person’s gestures, and between my gestures and the intentions which can be read in the other person’s body. [...] I confirm the other person, and the other person confirms me” (Merleau-Ponty 2012: 190-191). Similarly, Merleau-Ponty observes in the Lyon lectures: “We take up and silently reaccomplish the intentions of the person who speaks” (Silverman 1979: 177). Understanding the other’s language use when listening to them requires following the intention of the other’s *linguistic* gesture, and,

if one is speaking, requires the other's willingness to follow one's own gestures in turn. Implied in this account is a mutual mirroring that enables effective intersubjective communication.

- 42 The Lyon lectures largely follow this enunciation of the intersubjective but are informed by insights from Saussure's semiology. While Merleau-Ponty continues to emphasize that "Language is carried by intersubjectivity," it is also important to note that, following Saussure, "To speak does not mean that one makes use of a sum of discrete words" (Silverman 1976: 176). Language is a system of non-separable signs, and it defies the earlier nomenclature theory that regards linguistic units as *nomen*, that is, as self-standing names signifying a simple idea (for example, of a horse or a tree) in an arbitrary or unmotivated manner. Saussure argued that in addition to arbitrary linguistic signification, "Language is a creation of linguistic values" (Silverman 1979: 177); linguistic values indicate a non-arbitrary manner in which a language maps signification, and it resists complete translation from one language to another. Following Saussure's linguistics, communication does not reduce to conveying signifying intention from one speaker to another by using signs; what is communicated far exceeds subjective intention and it includes properties of the language system itself. Linguistic communication is therefore situated at the intersection of phenomenology and structuralism/post-structuralism. Fanon expands this intersectional understanding by noting that linguistic communication exceeds subjective intention, and it "communicates" race relations and colonial subjection of inferiorized social groups ("You stay where you are") (Fanon 1991: 17; cited above). Linguistic communication is therefore situated at the intersection of intersubjectivity *and* social relations of power.

- 43 Merleau-Ponty largely inherits his account of intersubjectivity from Husserl's Fifth Cartesian Meditation, wherein Husserl emphasizes the mineness/ownership of experience, or an epoché of all that is alien to the subject, leaving behind, intact, what is one's own (Husserl 1960: 95, 100; Silverman 1979: 177). Through this formulation of subjectivity – all that is *mine* or all that is not alien – intersubjectivity is reached through a kind of “pairing” or coupling of subjectivities that recognize the other as an “animate bodily organism”. (Husserl 1960: 113, 124). This intersubjective encounter depends upon both subjectivities' recognition of the other as an origin of another *mineness*, one that is inaccessible to the self; further, through this pairing, the subject recognizes the other as co-constituting one's world. Husserl argues against a solipsistic construal of phenomenology by emphasizing that the world is always already intersubjective and subjects encounter each other as that-which-is-not-mine (Husserl 1960: 89-91). The Lyon lectures largely follow Husserl's account of intersubjectivity (Silverman 1979: 177). This can be seen in Merleau-Ponty's comments that subjects couple or mirror each other in linguistic communication; pairing is in fact exemplary of intersubjective communication in language. Silverman writes, “The behavior of others allows a coupling [...] Similarly, my speech couples itself to the language of others” (Silverman 1979: 177).
- 44 Merleau-Ponty's Husserlian account of intersubjectivity assumes a fundamental equality between subjects and an open willingness to reciprocate and to be reciprocated by the other. The subject and the other are both willing to recognize each other as subjects co-constituting the world. As such, these subjects share an experience through a closed circuit of co-constituted experience. This construal is troubled by Fanon's account of intersubjectivity which highlights

that encounters in a colonial context are rife with a *lack* of reciprocity and a refusal of recognition by the other. Colonial subjects largely do not reciprocate but rather inferiorize the colonized subject in interpersonal encounters; previously discussed insistence to address the colonized in the “inferior” language (*petit-nègre*) provides an example of such a refusal of reciprocity. Instead of reciprocating the manifest intention to converse in “good French”, the colonial subject may use truncated expressions from the French Creole to “communicate” incredulity or a denial that the colonized could ever master the language of the empire. Rather than listening to the communicate intention of a subject who asks directions to the restaurant car and mirror the request by providing relevant information in a seamless exchange, the colonial subject foregrounds the racialized visual appearance of the speaker and mockingly “mirrors” their presumed concomitant linguistic inferiority (Fanon 1991: 18). The exchange is an attempt of “imprisoning the Black man and perpetuating a conflictual situation” (Fanon 1991: 18); the speaker is being interrogated and caricatured by the other without pairing.

- 45 Similarly, Fanon demonstrates the lack of reciprocity in the exchanges between the French subject who adopts a paternalistic and inferiorizing attitude towards the Black speaking subject. “A white man talking to a person of color behaves exactly like a grown-up with a kid, simpering, murmuring, fussing, and coddling” (Fanon 1991: 18). This manner of speech is “an attempt to reach down to [the Black subject],” and it is insulting because it echoes the colonial construction of the “the Black man as the missing link in the slow evolution from ape to man” (Fanon 1991: 1); this compulsory casual way of speaking down to the Black subject is “imprison[ing] him at an uncivilized and primitive level” (Fanon 1991: 15). Rather than

speaking subjects reflecting each other's language use in a reciprocal way, the exchange serves as an opportunity for the colonial subject to uphold racist representations of the colonized that provide ideological justification for colonial projects.

- 46 Fanon observes that when a Black subject speaks French correctly, “he has put himself on an equal footing [...] he is a pure replica (*réplique*) of the white man” (Fanon 1991: 19). In other words, the Black subject successfully replicates or mirrors the manner in which the latter communicates and is therefore on a footing of communicative reciprocity. The white subject denies such reciprocity in a way that classical phenomenology of intersubjectivity cannot explain, since “being equal and alike” is an assumed but nonthematized precondition of intersubjective mirroring, while being “hierarchical and opposed” is the operative framework within a colonial society. We can conceptualize this situation by applying Fanon's analysis of the colonial racializing of the gaze from the best-known chapter from *Black Skin, White Masks* on “The Lived Experience of the Black Man” (*L'expérience vécue de l'homme noir*) to language.
- 47 Similarly to linguistic experience, the lived experience of the colonized Black subject at the level of movement and perception exists in the mode of being for the other from the start (Fanon 1991: 89). According to Merleau-Ponty's analysis of embodiment from *Phenomenology*, the body schema is a subjective orientation of the body proper as it navigates the spatial and temporal world – for example, its implicit knowledge how to reach for an instrument to execute a practical task. The body schema in this case is “*not imposed on me (il ne s'impose pas à moi)*; it is rather a definitive structuring of myself and the world” (Fanon 1991: 91). For a colonized Black subject, however, the body schema is not a subjective expression of



agency, but rather a subjection to myths and stereotypes that lead to a collapse of bodily agency. Fanon writes:

Beneath the body schema I had created a historical-racial schema. The data I used were provided not by “remnants of feelings and notions of the tactile, vestibular, kinesthetic, or visual nature” but by the Other, the white man, who had woven me out of a thousand details, anecdotes, and stories. (Fanon 1991: 91)

- 48 Instead of constructing a physiological self that can localize sensations and generate the coordinates of spatiality for moving freely in the world, the body schema is a historical construction woven out of racializing legends, stories, and visual images. The most significant of the images is a grinning caricatured face of a Black man’s face that was widely featured on the packaging and advertisements for a French chocolate cereal drink, *Banania* (Fanon 1991: 92). This image replaced an earlier representation of an Antillean woman during the time of the first world war when Senegalese and other West African infantrymen were conscripted to fight with the Allied forces against Germany. Following their arrival in Europe, French popular culture actively sought to change the image of an African from a “savage” to a loyal and courageous soldier, a non-threat to French citizenry. The result is the production of a *grand enfant*, a naïve and childlike figure with a winning grin who nonetheless could be a disciplined soldier in war. His image was softened to create a harmless character within the French society, always ready to flash a broad smile (Likosky 2017).
- 49 The cultural production of a *grand enfant* figure shapes the perception of the Black body in postwar France. Blackness becomes a potent symbol indicating backwardness, imbecility, and a host of other racial stigmas (Fanon 1991: 92). “[D]ense and undeniable,” Blackness becomes living “proof” that “Negroes are savages, morons, and illiterates (*des abrutis, des analphabètes*)” (Fanon 1991: 96). A historical-racial body schema constituted by visual and

narrative myths thus morphs into an epidermal racial one – the epidermis absorbs and exudes racialized legends about Black Africans in Europe (Fanon 1991: 92). A white person’s encounter with a Black body is filtered through a thick cultural prism and a white person’s address to a Black subject will be paternalistic, as if to a big child, if it follows this cultural script.

- 50 Recall Fanon’s analysis of white subjects’ compulsion to speak pidgin to a Black person – regardless of whether or not it was their own linguistic preference. Fanon explains that this tendency is “tying [a Black subject] to an image, snaring him (*l’engluer*), imprisoning him as the eternal victim of his own essence, of *visible appearance* (*d’un apparaître*) for which he is not responsible” (Fanon 1991: 18; emphasis in original). We can now appreciate that the Black subject’s captivity to visible appearance is a result of historical and cultural production of controlling images such as the grinning, infantile *Banania* caricature invoked by Fanon in relation to racializing perception as well as language (Fanon 1991: 92, 17). This captivity to appearance accounts for the unfreedom of the Black subject at all levels of embodied experience: movement in spatial environment (focus of chapter five), as well as linguistic expression (chapter one). Contrary to the implicit freedom assumed in Merleau-Ponty’s account of the body schema, the colonized Black subject is imprisoned by historical racial schemas that are projected upon their epidermis as if upon a screen, by the colonial other. Being addressed in pidgin is one of linguistic manifestations of colonial subjection: one is being spoken to as if the image of a *grand enfant* captured one’s essence, as if one really was as backward and imbecile as the image indicates. The paternalism and primitivism of compulsory pidgin cannot be deciphered by an individual speaking subject’s signifying intention without taking this historical-racial

context into account; compulsory pidgin “communicates” the mythology of Blackness that fits with colonial interests and justifies “civilizing” missions.

- 51 “Speaking while Black” becomes an onerous task for subjects arriving in this already-constituted world; one’s “language schema” is an imposed historical-racial-epidermal schema, and one cannot communicate one’s signifying intention freely, without being reminded of what one looks and sounds like to a white audience. Within the colonial world, speaking patois confirms presumed linguistic inferiority, while speaking “French French” can elicit surprise, scrutiny, mockery, and backward compliments. Furthermore, speaking is a deeply embodied practice on a continuum with gesture and appearance – and racialization cuts across this continuum. For example, Fanon observes an “absolute, definitive mutation” that affects the manner of walking, greeting, and the sonority of a Caribbean subject adopting the French language (Fanon 1991: 3-4); the new idiom includes a host of mannerisms including interpersonal communication and clothing (Fanon 1991: 9). That is why mythologies about Blackness negatively affect the entire expressive subject and can lead to an imprisonment in the racialized language schema comparable to the one Fanon describes in relation to the lived body. As he writes, “Disoriented, incapable of confronting the Other, the white man, who had no scruples about imprisoning me, I transported myself on that particular day far, very far, from myself, and gave myself up as an object” (Fanon 1991: 92).

## Conclusion

- 52 We have shown that Fanon foregrounds the colonized Black speaking subject's lived experience and situated knowledge of language to challenge the presumptive universality of Merleau-Ponty's crypto-colonial phenomenology of language. Fanon's sociodiagnosis of harms resulting from colonial subjection is not limited to the neurotic "complexes" affecting the psychic life of the colonized (main focus in *Black Skin, White Masks*), but includes, unsurprisingly, language. Language is a site of relations to others, to history and culture. Coloniality exploits this site to reinforce social hierarchies and cultural exclusions that become woven into the intimate texture of lived experience for many speaking subjects. A sociogenic account of language developed by Fanon gives voice to these minoritized experiences in an immanent critique of a universalist phenomenology.
- 53 First, Fanon complicates the assumed universal interdependency between synchrony and diachrony, and speech (*parole*) and language (*langue*), within Merleau-Ponty's semiologically informed phenomenology of language. The French language is recognized as a language of importance, and it is therefore considered in a diachronic as well as a synchronic manner; its history, literary significance, and cultural import are unquestioned, and they enrich the language spoken contemporaneously. On the other hand, Creole is regarded as a mere "dialect" and is relegated to a synchrony without diachrony, as its history, literary significance, and cultural import are denied and erased. Creole is inferiorized in comparison to French which is glorified; this colonial linguistic hierarchy is routinely played out in intersubjective encounters between colonial and colonized speaking subjects.
- 54 Second, Fanon re-examines Merleau-Ponty's claims about speaking subjectivity and intersubjectivity through a sociogenic lens.

Merleau-Ponty assumes that the maternal language spoken at home is the same as that of the nation-state, resulting in a monolingualism of the speaking subject who possesses one's own language-world without being subjected to any. Fanon's account demonstrates that one's maternal, familial language is not necessarily the language of the nation-state, and that some subjects navigate at least two language-worlds and negotiate their discrepancies and power differentials. Furthermore, Merleau-Ponty's theory of intersubjectivity (based on Husserl's *Cartesian Meditations*) is predicated on a condition of harmonious reciprocity between akin and equal subjects. Fanon's account of intersubjectivity demonstrates that the Black colonized subject is constructed as a being-for-others from the start. Even if the Black subject mirrors or reciprocates e.g. a colonial subjects' French language use, the latter does not necessarily reciprocate back and routinely responds with inferiorization and paternalism. We developed the notion of a language-schema to capture the idea that speech is an intuitive, non-representational capacity through which subjects habitually express linguistic sense, akin to the body-schema involved in the embodied subjects' navigating their spatial environment. Fanon's phenomenology diagnoses the racialization of both the language and the body schema, the Black colonized subject's "being for others" objectifying the subjectivity of the expressive, visible body (Fanon 1991: 1, 89).

- 55 Fanon's sociogenic account, contextualized in a particular socioeconomic, historic, and political milieu, can address power discrepancies in subject positions that were left undetermined in Merleau-Ponty's classical phenomenological account. It articulates the potency of controlling images and constructed mythologies about Blackness that operate to imprison Black subjects

linguistically and materially – a complex cultural process that is overlooked in work reflective of a dominant subject position. Fanon’s account of language from the perspective of a Black speaking subject subjected to French colonialism offers a powerful immanent critique of Merleau-Ponty’s ontogenetic linguistic phenomenology.

56 Fanon’s sociogenic phenomenology of language, situated as it is in a particular milieu, suggests a potential methodology for the development of critical phenomenologies of language. His method is inclusive of the political, cultural, and economic situation of the speaking subject; his account is sensitive to the role that social position and geographical location play in linguistic intersubjectivity; he is also aware that one’s speech may or may not be recognized as having authority within a nation-state. Fanon deliberately situates his phenomenology of language in the perspective of the colonized Black speaking subjects from the French Antillean colony of Martinique in the late 1940s and early 1950s. In doing so, he intentionally avoids a universalist account of language and instead invites critical phenomenologies that address language use in other milieus, issuing from different social positionalities, and in relation to different language practices. Rather than suggesting that his account provides the definitive end-all conclusion, we propose that Fanon welcomes *difference* and opens opportunities for multiplicitous critical phenomenologies of language.

57 Our focus on phenomenology of language does not imply that Fanon’s writings can be reduced to a classical academic project. While our focus has been on the “deliberative” chapters one and five from *Black Skin, White Masks*, we wish to acknowledge the poetic-prophetic tone found in especially the Introduction and By Way of a Conclusion – as well as throughout the book. Importantly, Fanon’s

first major work engages in a poetics of experimental essaying in the interstices between the existing theoretical, scientific, theatrical, and poetic regimes of language. For example, chapter five probes the performance of racist interpellation (“Look, a Negro!”) by staging it four times as an affectively charged scene that demands an interpretation. Furthermore, the book’s goal to disalienate the Black subject from the cultural habits of coloniality is realized by inventing a new voice and a writing style that joyfully transgress disciplinary divides and specialized genres of philosophy, natural science, theater, and poetry. We recognize that the force of Fanon’s decolonial critique resides to an important degree in its plurivocal resonance, which always opened it to non-academic and activist appropriations. We believe that Fanon *also* has a place in contemporary scholarship of language broadly understood, and that his unique methodology opens new directions for future research in this field. <sup>2</sup>

---

## BIBLIOGRAPHY

Beauvoir, Simone de. 1965. *Force of Circumstance*. Ed. & transl. by Richard Howard. vol. 2. New York, NY: Putnam.

Damas, Léon-Gontran. 1972. *Pigments; Névralgies* [poésie]. Édition définitive/dessins hors-texte de Max Pinchinat. Paris: Présence africaine.

Fanon, Frantz. 1952. *Peau noire, masques blancs*. Paris: Seuil.

Fanon, Frantz. 1991. *Black Skin, White Masks*. New York, NY: Grove Press.

Fanon, Frantz. 2015. *Écrits sur l’aliénation et la liberté*. Paris: La Découverte.

Fanon, Frantz. 2018. *Alienation and Freedom*. Ed. by Jean Khalifa & Robert J.C. Young, transl. by Steven Corcoran. London: Bloomsbury Academic.

Glissant, Édouard. 1997. *Poetics of Relation*. Ed. & transl. by Betsy Wing. Ann Arbor, MI: The University of Michigan Press.

Gordon, Lewis R. 1996. *The Black and the Body Politic: Fanon's Existential Phenomenological Critique of Psychoanalysis*. *Fanon: A Critical Reader*, ed. by Lewis R. Gordon, T. Denean Sharpley-Whiting & Renée T. White. Cambridge, MA: Blackwell Publishers.

Gordon, Lewis R. 2015. *What Fanon Said: A Philosophical Introduction to His Life and Thought*. New York, NY: Fordham University Press.

Husserl, Edmund. 1960. *Cartesian Meditations: An Introduction to Phenomenology*. transl. by Dorian Cairns. The Hague: Martinus Nijhoff.

Likosky, Stephan. 2017. *With a Weapon and a Grin: Postcard Images of France's Black African Colonial Troops in WWI*. Atlglen, PA: Schiffer Publishing.

Macey, David. 2000. *Frantz Fanon: A Life*. London: Granta Books.

Merleau-Ponty, Maurice. 1964. *Sense and Non-Sense*. Ed. & transl. by Hubert L. Dreyfus & Patricia Allen Dreyfus. Evanston, IL: Northwestern University Press.

Merleau-Ponty, Maurice. 2012. *Phenomenology of Perception*, ed. by Donald A. Landes. London & New York: Routledge.

Silverman, Hugh J. 1979. Merleau-Ponty on language and communication (1947-1948). *Research in Phenomenology* 9(1): 168-81.

Stawarska, Beata. 2015. *Saussure's Philosophy of Language as Phenomenology: Undoing the Doctrine of the Course in General Linguistics*. Oxford: Oxford University Press.

## NOTES

1. Our engagement with Merleau-Ponty's lectures is indirect in that we draw on Silverman's English-language summary of the student notes from the lectures, without access to the original unpublished French language sources. As efforts to publish Merleau-Ponty's lecture notes from Lyon are underway (most recently in *Conférences en Europe et premiers cours de Lyon, Inédits 1946-1947*, ed. by M. Dalissier, Mimésis, 2022), we anticipate being able to consult the original materials in the future.
  2. We wish to thank our anonymous reviewer for very helpful comments, which helped to refine especially our concluding reflection in this essay.
-



# ABSTRACTS

We propose that Frantz Fanon's analysis of language develops an immanent critique of Maurice Merleau-Ponty's phenomenology. Fanon transforms the phenomenological method to account for the Black speaking subjects' experience through a sociogenic account of language. First, while the French colonial language has a robust diachronic dimension, the language of the colonized, Creole, is relegated to a synchrony without diachrony, as the historical past is erased. Second, while French metropolitan intersubjectivity is modelled on harmonious reciprocity and reflects continuity between the family and the state, relations between dominant and subjugated speaking subjects employ paternalism and primitivism that reinforce coloniality. We develop the notion of a racialized and historicized language-schema to capture Fanon's analysis and envisage future critical phenomenologies of language.

Nous postulons ici que l'analyse du langage de Frantz Fanon développe une critique immanente de la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty. Fanon transforme la méthode phénoménologique pour rendre compte de l'expérience des sujets parlants Noirs à travers un examen sociogénique du langage. Premièrement, alors que la langue coloniale française a une dimension diachronique robuste, la langue des colonisés, le créole, est reléguée à une synchronie sans diachronie, le passé historique en étant effacé. Deuxièmement, alors que l'intersubjectivité métropolitaine française est modelée sur une réciprocité harmonieuse et reflète la continuité entre la famille et l'État, les relations entre les sujets parlants dominants et assujettis emploient un paternalisme et un primitivisme qui renforcent la colonialité. Nous développons ici la perspective d'un schéma linguistique racialisé et historicisé pour rendre compte de l'analyse de Fanon et envisager de futures phénoménologies critiques du langage.

# INDEX

**Mots-clés:** Fanon (Frantz), Merleau-Ponty (Maurice), sujet parlant, phénoménologie, sémiologie de Saussure, colonialité, analyse décoloniale

**Keywords:** Fanon (Frantz), Merleau-Ponty (Maurice), speaking subject, phenomenology, Saussure's semiology, coloniality, decolonial analysis

# AUTHORS

BEATA STAWARSKA

University of Oregon, USA

ANNALEE RING

University of Oregon, USA

# Inner Form and the Development of the Concept of Expression in Structuralism and Phenomenology (Špet, Jakobson, Merleau-Ponty)

Patrick Flack

---

- 1 Appearing in the work of Wilhelm von Humboldt (as *innere Sprachform*), the concept of inner form is at the heart of the development of a strong non-naturalistic, psychological approach to the study of language in the second half of the 19th century. Thanks to the successive contributions of Heyman Steinthal, Aleksandr Potebnja, Wilhelm Wundt, or Anton Marty, the psychological tradition of inner form – which was explicitly identified as a continuous historical trend by Potebnja (1999 [1862]) and, after him, by Andrej Belyj (1910) – functioned as one of the most potent agents of philosophical and methodological renewal of the dominant historicist, organicist or neo-grammarians' conceptions of language. The relevance of inner form and its tradition seem to have abetted at the turn of the 20th century, with the emergence and subsequent triumph of the decidedly anti-psychologistic paradigms of logical positivism, phenomenology and, of course, structuralism. Inner form

is a motive, however, that continued to appear with a certain consistency across the works of several prominent figures of structural linguistics and phenomenology of language: Gustav Špet, Roman Jakobson, and Maurice Merleau-Ponty all refer to it.

- 2 Interestingly, the occurrences of inner form in the contexts of phenomenological and structural thought seem to coincide with important examples of theoretical convergence between the two intellectual traditions. Špet was both a precursor of structuralism (Dennes 1997, 2008) and the first propagator of Husserl's phenomenology in Russia (Haardt 1993); Jakobson's linguistics has been famously presented as a "phenomenological structuralism" (Holenstein 1976, cf. also Sönesson 2015; Aurora 2017); and Merleau-Ponty's phenomenology of language was deeply indebted to his (admittedly highly creative) reading of Saussure (Stawarska 2013; Foultier 2018). In addition, the concept of inner form itself seems to provide one of the most substantive conceptual and historical links between these three notable attempts to think of language in conjointly structuralist and phenomenological terms. Špet's hermeneutically-oriented, proto-structuralist interpretation of Husserl's phenomenology (cf. Cassedy 1997; Plotnikov 2006) is steeped in a critical reading of Marty's and Potebnja's notion of inner form (cf. Dennes 2006; Venditti 2008; Bourgeot 2021); Jakobson was significantly influenced by Špet's interpretation of Husserl (cf. Holenstein 1975; Dennes 1997; Plotnikov 2006) and was involved in direct polemics with the students of both Potebnja and Špet precisely over the scope and function of inner form (cf. Šor 2016; Pilščikov 2017); Merleau-Ponty's recourse to inner form, which he links to the notion of expressive "style" (e.g. Merleau-Ponty 1964[1952]: 88), recalls Marty's comparison of inner form to architectural style (cf. Kiesow 1990: 61), and is functionally

comparable to the “poetic” role given to it by Jakobson in his structural model of language functions (Jakobson 1960; cf. Leistle 2018).

- 3 This surprisingly dense entanglement of structural and phenomenological treatments of the concept of inner form obviously raises questions as to the concept’s relevance not only to structuralism and phenomenology, but also to the complex process of their convergence in Špet’s, Jakobson’s, and Merleau-Ponty’s respective theories of language. What is it about inner form that made it of interest to these proponents both of phenomenology of language and of structural linguistics and which seemingly enabled it to provide an effective bridge between two traditions that are often seen as competing and antagonistic? Is inner form an artefact accidentally surviving from the 19th century linguistic debates that inspired phenomenologists and structuralists (by contrast, despite Husserl’s strong interest for Marty’s work, inner form left no trace in his *Logical Investigations*)? Or was it a structuring principle in the emergence of the original, structural-phenomenological approaches to language one finds in Špet, Jakobson, Merleau-Ponty? Finally, can inner form cast a light on the specificity and originality of these thinkers, either individually or as presumed participants in a broader effort to articulate a structural-phenomenology theory of language?
- 4 The hypothesis which we will explore in the following pages is that inner form was indeed a substantive source or catalyser of innovation in structuralist and phenomenological approaches to language. In particular, I would like to argue that inner form enabled the conceptual development and refinement of a new, structural-phenomenological concept of *expression*. Obviously, such an argument relies on two broad premises, namely a) that

phenomenology and structuralism are at least potentially converging frames of thought and b) that they share a common concern for the notion of expression or expressivity. While not unproblematic, both these claims have been defended extensively in the recent past.<sup>1</sup> As such, my point here will not be so much to defend either the idea of a general, productive convergence of structuralism and phenomenology or of the importance of the concept of expression in that process, as, much more specifically, to highlight contrastively the link between Špet's, Jakobson's and Merleau-Ponty's understanding of inner form and their respective conceptions of expression. This exercise, I contend, will itself clarify the original meaning and status given to expression or expressivity in their respective conceptions of language and demonstrate the genetic importance of inner form to the articulation of a new, structural-phenomenological conception of expression.

## 1 From Humboldt to Marty

- 5 As mentioned, the concept of inner form can be traced back to Humboldt, where it is defined as a “mental organisation” (*geistige Eigenthümlichkeit*), *i.e.* a “semantic constitution causing a different organisation of the lexical and grammatical meanings in every language” (Di Cesare 1998: 85). Although it is a notion that “has occupied a central place in research on Humboldt” and is undoubtedly a defining aspect of his conception of language, “the term ‘inner form’ (of) (German *innere Form* or *innere Sprachform*) only appears in *one* of Humboldt's writings, albeit in the famous extensive introduction to his treatise on the Malayo-Polynesian Kawi, where the term is used eleven times” (Willems 2016: 1). The first observation to be made about inner form in Humboldt's thought, in

other words, is that there is a clear discrepancy between the explicit, critical attention Humboldt afforded the notion on the one hand, and the importance given to it by commentators in their systematic interpretation or reconstruction of his thought on the other.

- 6 There are at least two plausible, and highly relevant, explanations for this state of affairs. First, as Willems judiciously underlines, inner form is not “a property of language that stands on its own, but rather the contrary” (Willems 2016: 1): it is intimately connected with the corresponding notion of outer form of language, with which it constitutes the form of language in a more general sense. For Humboldt, inner form is a concept that serves to qualify the idea of form and to weaken or complexify its contrast with or opposition to the notion of “content”. Through his distinction between inner and outer form of language, Humboldt attacks the idea that language can be reduced to its specific organisation as a sound system, as a set of arbitrary or conventional verbal “forms” (*i.e.* lexemes) whose meanings derive only from their conventional relation to externally constituted “contents”, *i.e.* to concepts or to objects of the real world. Because inner form provides language with its own semantic structure, its distinct way of shaping “content” and expressing objective meanings, each and every language reflects the objects of the world in a different way, framing them in a different world view (*Weltansicht*).
- 7 It is important to note, secondly, that the philosophical implications of Humboldt’s theory of inner form are not a product of his recourse to the concept, but the very reason for using it in the first place. Inner form *stems* from Humboldt’s anthropologically grounded, kantian (or more specifically herderian) belief that “each language has to be studied as a historical and cultural individual [...] which embodies a unique world view (*Weltansicht*)” (Willems 2016: 2). The

fundamental aspect of Humboldt's conception of language, in other words, is not the analysis of its formal structure as a combination of content, inner and outer form, but the philosophical idea, clearly expressed in his work *Über die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues und ihre geistige Entwicklung des Menschengeschlechtes* (Humboldt 1998 [1836]) that different languages (and different cultures) reflect and express reality in different ways. In this sense, one understands why he would choose to spend less time on a specific, technical aspect of his philosophy of language, namely inner form, than on arguing broadly for that philosophy as a whole.

- 8 Roughly summarising the function of inner form in Humboldt's thought, one can say that it appears as a technical solution to a profound, general insight, which is to seek to ground the semantic, expressive dimension of language not (only) in the external, objective contents it denotes or refers to, but (also) in its formal, verbal structure itself. Humboldt himself provides very little clarifications as to *how exactly inner form allows language to structure its own meanings, focussing instead on his intuition that language has an intrinsic semantic dimension and that this property must therefore be philosophically acknowledged and theoretically accounted for.*
- 9 In a second phase of development, Humboldt's notion of inner form is taken up by a number of psychologists or psychologically-inclined thinkers, in particular Steinthal, Wundt, Potebnja, and Marty. Each in their own way – and often in critical reaction to each other –, these thinkers sought to develop inner form as a more precise concept and explanatory criterium grounded in psychology – or to be more precise, in various forms of psychology: *Völkerpsychologie* (Steinthal), empirical psychology (Wundt), Brentanian psychology (Marty), Herbartian psychology (Potebnja).



As a result, the notion of inner form becomes quite polysemous in this new phase:

For Wundt the “inner form” is a formative power and the psychical correlate of the “outer form”; ‘meaning’ would be a less ambiguous name for it.

All these old connotations of “inner form” – and some other besides – survive, so that the term still has with almost every author a different sense. Morsbach: trend or spirit of a language; Sapir, opposite of “formlessness”; William Stern and others: “meaning”.

Finally, Anton Marty connects a totally different meaning with the term. In his writings, the “inner form” does not belong in the realm of meaning, but of form, his definition for form being: means of expression. A trace of his conception may be found incidentally in Humboldt, but essentially he is opposed to Humboldt and Steinthal, as well as to Wundt. All of these he characterizes as “nativists”, while he calls his own system an “empirical-teleological” one. (Leopold 1929: 255-256).

- 10 For all the very significant differences between Steinthal’s, Wundt’s, Potebnja’s, or Marty’s conceptions of inner form, there is also an obvious continuity or transversality in their approaches. The variations or divergences in their interpretation of inner form concern essentially the latter’s detailed mechanisms in the context of their varied conceptions of psychology. The broad functional role of inner form, however, is remarkably stable: in keeping with Humboldt’s initial intuition, it serves to explain the semantic property of linguistic form, its intrinsic and defining capacity to express and condition meaning. Moreover, while one finds many differences in the respective conceptions of psychology defended by Steinthal, Wundt, Potebnja or Marty, they all frame the question of inner form in terms of the relation between two clear instances, *mind* (or *thought*) and *language*. Inner form, in all these psychologies, describes the mechanisms through which mental representations or meanings are expressed or materialised in language, itself understood as a medium or phenomenon that has the obvious, unquestionable power to affect and shape these representations.

- 11 Summarising again, one can highlight the strong functional continuity of the notion of inner form in its “psychological” phase: as was the case in Humboldt’s conception, it serves mainly as an explanatory factor for the inherently semantic dimension of language (or linguistic form). Interestingly, although a much more detailed account and analysis of its mechanisms is provided by Steinthal, Wundt, Potebnja or Marty, its functional role as a link or intermediary factor between (linguistic) form and (mental) content remains both its defining and its unifying feature. In other words, the general tripartite distinction between an outer form, a content, and an inner form that binds the former two is fully maintained when moving from Humboldt’s anthropologically grounded, philosophical conception of language, to the psychological or psycholinguistic paradigm defended in various forms by Steinthal, Wundt, Potebnja or Marty.

## 2 Gustav Špet: Inner form as intelligible intuition

- 12 The Russian<sup>2</sup> philosopher Gustav Špet (1879-1937) is less of a household name in the history of the language sciences than the thinkers mentioned so far and requires therefore a short introduction. A student of Edmund Husserl, Špet not only introduced Husserlian transcendental phenomenology in Russia (cf. Haardt 1993; Dennes 1998), but provided a highly original reading of the philosophy of his master, in particular in *Appearance and sense* (1914). A frequent visitor of the meetings of the *Moscow Linguistic Circle*, Špet was also an important interlocutor of Soviet linguists (Viktor Vinogradov, Grigorij Vinokur, Rozalija Šor, Roman Jakobson) and devoted one of his most significant studies, *The inner form of the word*:

*variations on a Humboldtian theme* [Vnutrennaja forma slova, 1927], explicitly to linguistics, Humboldt and the concept of inner form. Although he is often credited with having introduced the Moscow formalists, in particular Jakobson, to phenomenology (cf. Holenstein 1975; Winner 1987), it is worth keeping in mind that theoretical relations between them were often fraught and involved frequent disputes, particularly on the subject of Potebnja (whose psychological theories of mental images the formalists fundamentally opposed) and his conception of inner form (cf. Šor 2016 [1927]; Flack 2016b).

- 13 While there are of course competing accounts of the development and signification of Špet's thought, it can be broadly construed as a correction of, or elaboration on, Husserl's phenomenology through a hermeneutical prism that emphasises the historico-cultural and social processes of the constitution of meaning in experience (cf. Dennes 2006; Artemenko 2017; Bourgeot 2021). Špet was especially interested in phenomenology's potential to steer a course between psychological and idealist or transcendental interpretations of consciousness. For him, the conscious subject is to be thought of neither as a product of material, psycho-physical mechanisms (or mental operations), nor as a transcendental subject in the sense of Kant, but as a historical and cultural instance engaged in an evolving, interpretative relation with its world. Much of the corrections Špet brought to Husserl's phenomenology were thus directed both against what he (along with many other prominent phenomenologists) perceived as the latter's "transcendental" turn in *Ideen I*, and towards a better account of phenomena such as language and art, where subjectivity is most clearly entangled with and engaged in its historical and cultural forms.

- 14 One of the specific points on which Špet's correction of Husserl's phenomenology is most obvious and telling is his reinterpretation of the central notion of intuition. For Husserl, *intuition* can be characterised as "what gives me what is immediate, what is "given". It is the medium in which reality impinges on my consciousness" (Hintikka 2003: 65), and is thus famously, the ultimate source of all our knowledge (cf. Husserl 1982 [1913], sec. 24). Crucially, Husserl distinguishes two different types of intuition: "straightforward" perceptual or sensible intuition on the one hand, "categorical" or eidetic intuition on the other (cf. Kidd 2014), the former corresponding to our naïve, unreflected experience of the world, the latter resulting from a conscious, methodological effort (through eidetic variation) to intuit the ideal essence or structure (*Wesen*) of given objects or state-of-affairs (*Sachverhalte*).
- 15 To this binary Husserlian schema, Špet adds a third type of intuition, which he calls "intelligible" (*intelligibilnaja*) and which, according to Dennes "distinguishes itself as much from sensible intuition as from ideal intuition by the fact that it enables an enunciation of the lived experience of a concrete object through which the denomination of its essence is nonetheless conveyed" (Dennes 2006: 85, my translation). Thereby, Špet underlines how neither sensible nor ideal intuition on their own are satisfactory (or indeed possible *stricto sensu* as isolated acts), and that a full intuitive, originary act must of necessity involve a hermeneutic process of self-reflexion that synthesises the sensible and ideal moments of a given phenomena in an intuition that lets us "discover the unity of the object in its *inner meaning*" (Špet 1927: 196, my highlight).
- 16 As Dennes has shown convincingly, Špet's correction of Husserl's phenomenology fundamentally informs his later work, which is focussed more specifically on the question of language: the triadic

division between sensible, ideal and intelligible intuitions, according to her, is repeated in Špet's appropriation of Humboldt's distinction between outer form, content, and inner form (Dennes 2006: 84). Inner form, in other words, is mobilised in Špet's theory of language as the linguistic pendant of intelligible intuition, as the aspect of language where sensible intuition (or the outer, concrete form of language) and ideal intuition (the content or meaning of language) merge into a single act or complex form, in which formal structure and conceptual meaning are synthesised. As such, language becomes for Špet a paradigmatic example of a hermeneutical act of intuition and of the way in which meaning can be concretised in historical and cultural form in experience.

- 17 On the one hand, one cannot but notice the continuity of Špet's use of inner form not only with Humboldt, but also with Potebnja, Wundt, and Marty – all of whom he discusses extensively. Both the role of inner form as a means to explain the intrinsically meaningful, semantic dimension of linguistic form, *and* its general position as an intermediary in a triadic structure between external form and objective meaning, are maintained. On the other hand, in a profoundly phenomenological move, Špet inverts the respective hierarchy of the three factors, giving the priority role to inner form, which is for him not only a technical feature or mechanism, but a primary correlate, the *actual* synthetic structure that our experience or intuition of language takes. For Špet, in particular contrast with the psychological phase of inner form, where it is situated between two instances, mind and language, whose distinct existence is posited and taken for granted, inner form represents the only truly given phenomena of language and thought: raw sensible intuition or phonetic form, just as pure eidetic intuition or meaning, are philosophical, analytical abstractions, they are mere moments or

aspects which we in fact only experience in mediated fashion, in the complex hermeneutical mode of intelligible intuition.

- 18 From the perspective of its relevance to phenomenology and structuralism, there are several interesting things to say about Špet's conception of inner form. First of all, it is clear that, genetically, his thought is grounded and originates in *phenomenology*: as we saw, it is through a critical reflexion on Husserl's *Logical Investigations* and *Ideas I* that Špet outlines his theory, and it is only at a later stage that he has recourse to a linguistic perspective. The concept of inner form, in his case, is introduced as a consolidation on the terrain of language of a much more general, specifically phenomenological theory of experience, consciousness and meaning (or sense). Language serves for Špet as an illustration and exemplification of his phenomenological concepts of meaning and experience, and the Humboldtian notion of inner form, reworked in particular by Potebnja and Marty, is their closest linguistic approximation or instantiation.
- 19 Thereby, while Špet does not assimilate the tradition of inner form uncritically and contests many of the hypothesis of Potebnja, Wundt or Marty, it is also important to highlight that he provides no reflexion on the concept of inner form as a *linguistic*, let alone a *structuralist* concept: it is not inner form's adequacy or potency as a criteria for linguistic (or structural) analysis that is relevant to him, but its usefulness as an expression of his general philosophy as a theory of language. To put it another way, one could say that Špet both discovers and reveals a phenomenological potential in the concept of inner form, which lies not so much in inner form's concrete, detailed mechanisms, in the specific relation it establishes between linguistic form and meaning, but in the fact that form and

meaning are *necessarily correlated* in language, and that language is thus *by definition* an expressive phenomena.

### 3 Roman Jakobson: from inner form to expression

- 20 Where all the thinkers mentioned until now devoted considerable amount of attention to inner form, giving it an explicitly central role in their theory, the same cannot be said of Roman Jakobson. For one, he did not devote much explicit attention to the notion, at least not in the form of articles, let alone a monograph, mainly dedicated to its exploration. When Jakobson does discuss inner form, moreover, he does so in link with Potebnja, and essentially in critical terms:

Potebnja is now for us [no more than] a series of relics. He considers a linguistic fact as thinking, and not as expression. In poetics, this led to distinguish between form and content, in linguistics to a wrong definition of meaning (quoted from Gindin & Man'kovskij 2007: 72).

- 21 The opposition of Jakobson (and the Russian formalists) to Potebnja is well-documented (cf. Aumüller 2005; Fontaine 2006; Pilščikov 2017) and pertains of course to their radically differing conception of poetic language – which Potebnja understood as a sort of thinking in images, whereas the Russian formalists and Jakobson underlined the autotelic, autonomous nature of poetry and literature as a phenomena *sui generis*. As Pilščikov (2017) or Glanc (2003) have noted, Jakobson's position *vis-à-vis* Potebnja was however not set in stone: in his Brno lectures he revised his negative evaluation of Potebnja, underlining instead the latter's role as one of the main predecessors and sources of inspiration of formalism. This revision came along precisely with a renewed interest for the notion of inner form, such as it had, in particular, been interpreted by Andrej Belyj (cf. Flack 2016a).

- 22 Be that as it may, the reason for including and discussing Jakobson here is that, for all the uncertainties or his contradictory statements about inner form, one does find it at the very heart of his theory of poetic language. It appears there, moreover, albeit in a very discrete, laconic way, with great consistency, from Jakobson's early, groundbreaking writings (Jakobson 1921), to the famous summary provided in "Linguistics and poetics" (Jakobson 1960). Jakobson, indeed, associates inner form closely with the notion of the perceptibility of the sign, which, for him, is the signal feature of the poetic function of language: "In poetry the internal form of a name, that is, the semantic load of its constituents, regains its pertinence. 'Cocktails' may resume their obliterated kinship with plumage" (Jakobson 1960: 376).
- 23 There are of course no easy interpretations of the precise theoretical implications of Jakobson's brief mentions of inner form for his conception of language, especially in view of the complex relations he entertained not only with the legacy of Potebnja and its both antagonistic and productive reception in Russian formalism, but also to the treatment of inner form given by Špet and of course its importance for Marty, both thinkers who were relevant for Jakobson's reception of Husserl and phenomenology. One can however distinguish three broad features:
- As is the case in all the other uses of inner form (Humboldt, Potebnja, Marty, Špet, etc.), it is connected to the semantic dimension of language, underlining here how Jakobson's "formalist" approach remains sensitive to the aspect of meaning
  - In keeping with the Humboldtian tradition, moreover, Jakobson's use of inner form underlines how tightly that semantic dimension is connected to linguistic form itself, since it can be made the self-reflexive object of linguistic expression in its poetic mode (the poetic function of language increases the palpability of linguistic form, meaning here not only its verbal, acoustic features, but also its semantic one, or rather the tension between phonic and semantic aspects, between "sound" and "sense", cf. Jakobson 1978).



- In strong contrast to all the foregoing theories, however, Jakobson's conception of inner form is not opposed to outer form or content, given that Jakobson, following here the most radical teachings of Russian formalism, does not in fact accept of a clear distinction between between form and content.
- 24 In contrast both to Humboldt and his psychologicistic followers, in other words, Jakobson's inner form clearly does not play the role of a bridging mechanism between language's outer form and its objective meanings; in contrast to Špet, moreover, neither does it constitute an act of synthesis between the concrete form and the ideality of language. Rather, it simply represents the semantic aspect of what is taken to be the intrinsically expressive nature of linguistic form. Where Špet sees inner form as the correlate of an act of hermeneutical synthesis, Jakobson sees it as a functional aspect of language that can be isolated only analytically. For Jakobson, it is but another name to designate the inherent expressiveness of linguistic form.
- 25 This does not mean, however, that what is at stake here is a mere terminological distinction between what we might want to term Jakobson's functional and Špet's synthetic conceptions of inner form. Rather, we are dealing with two radically different (though not unrelated) views of the nature of meaning in language. The synthetic nature of Špet's approach implies that inner form serves as a bond between the artificial, conventional outer form of language (i.e. its phonetic or graphic realisations), and the significations that these forms express. For Špet, language is itself the historical process of binding given linguistic forms (words) with ideal signification through shared socio-cultural practice. As some of Špet's followers have argued, that process, and thus the origin and development of the meaning of each word, can therefore be retraced through an etymological analysis of a word's inner form (cf. Šor 1927). The functional approach of Jakobson, by contrast, interprets inner form

as a pure artefact of linguistic or expressive form itself: both the acoustic aspect of language and the meanings it conveys are *specifically* linguistic phenomena, with no obvious or necessary links to the outer world. As Šor explicitly reproaches Jakobson, in his conception of language, expression is detached from pure signification, and inner form provides not a path back to objective meaning, but only to the expressive effects of language itself (Šor 1927).

- 26 Another lingering question is whether the concept of inner form is still really operative in Jakobson's functional model, as it has lost much of its initial characteristics in Humboldt (cf. Zenkin 2006: 67). Perhaps the easiest way to identify the impact of inner form in Jakobson's functional model of language as a play of sound and meaning is to compare it with the Saussurean concept of sign and its interlocking aspects of *signifier* and *signified*. In Saussure's binary model, the sign results from the straightforward combination of two aspects, a verbal form (i.e. *arbre*) and a mental image or concept, which famously are as inseparable as the two sides of a piece of paper (Saussure 1983: 111). To be more precise, for Saussure, a sign is not so much the *product* of the associative binding of a form and a concept than the *producer* of both *signifier* and *signified* through their institution by and in the sign as the terms of a mutual relation<sup>3</sup>. While Jakobson's functional model follows Saussure in his idea that both verbal form and meaning are produced or instituted by language itself, he does not interpret the expressive sign as a straightforward, bidirectional binding between the two. Rather, through his concept of the poetic function, he underscores the schizophrenic nature of the sign (either "expression" or the "message" in Jakobson's vocabulary), which not only institutes both verbal form and meaning in a mutually dependent relation, but also

foregrounds *itself* (its own “palpability”) as the specific, expressive or “inner” form that produces signification.

- 27 Without being too peremptory, one can thus interpret Jakobson’s approach, on the one hand, as taking up the triadic model of language of the tradition of inner form, and on the other hand as radicalising the conceptual process that is already discernable in Špet, namely the transformation of inner form as a bridge between outer form and content in language, to a synthesis of these aspects in a hermeneutical form of intuition, and finally to the very definition of the expressiveness of language as a phenomenon where form and meaning are not only correlated as the two sides of a coin, but primarily constitute expression itself. Evacuating the notions of outer form and content, Jakobson and the Russian formalists did not abandon inner form but rather identify it as the only real or possible mode of existence of language, the mode of concrete expression or expressivity.
- 28 In contrast to Špet, it is worth highlighting that Jakobson’s reflexions around inner form are of an essentially *linguistic nature*. They are concerned with the description of a specific feature of language itself, namely its obvious capacity to be poetic or literary. Inner form (or language more generally), moreover, is not a notion or phenomena that is discovered as an exemplary confirmation of a philosophical intuition. Rather it serves for Jakobson as a starting point, one that is moreover strongly contested and modified, although arguably its central feature – the collapse of form and meaning into a single phenomena – is not only preserved by Jakobson, but radicalised. In this sense, Špet’s phenomenological and Jakobson’s structuralist path towards an expressive conception of inner form and of language are neither parallel nor convergent as such: they follow two unrelated logics and systematic concerns.

Paradoxically, this double, uncorrelated role of inner form at the heart of both Špet's and Jakobson's conceptions of language thus seems to point to its importance as an unexpected point of convergences between phenomenological and structuralist methods and their progress towards a new conception of expression.

## 4 Maurice Merleau-Ponty: inner form as expressive style

- 29 To top off our exploration of the functional scope of inner form and to try and corroborate our hypothesis as to its importance to the development of a structural and phenomenological concept of expression, let us now turn to Merleau-Ponty. As was the case for Jakobson, inner form is obviously not a prominent concept in his work. But it does appear, again as was the case with Jakobson, at a very strategic location, namely in the summary exposition he makes of his phenomenology of language:

The speaking power the child assimilates in learning his language is not the sum of morphological, syntactical, and lexical meanings. These attainments are neither necessary nor sufficient to acquire a language, and once the act of speaking is acquired it presupposes no comparison between what I want to express and the conceptual arrangement of the means of expression I make use of. The words and turns of phrase needed to bring my significative intention to expression recommend themselves to me, when I am speaking, only by what Humboldt called *innere Sprachform* (and our contemporaries call *Wortbegriff*), that is, only by a certain style of speaking from which they arise and according to which they are organized without my having to represent them to myself. There is a "linguagely" meaning of language which effects the mediation between my as yet unspeaking intention and words, and in such a way that my spoken words surprise me myself and teach me my thought. Organized signs have their immanent meaning, which does not arise from the "I think" but from the "I am able to." (Merleau-Ponty 1964: 88)

- 30 This extract is all the more significant, in the perspective pursued here, because it comes right at the beginning of Merleau-Ponty's "On the phenomenology of language", in a section where the French

phenomenologists discusses the views of several authors, in particular Husserl, Saussure, and Hendrik Pos, in relation to his conception of language. To be more precise, Merleau-Ponty mobilises these concepts by Husserl, Saussure, Pos and Humboldt to underpin his own views, whose origins, as is widely known, stem not from his reflexions specifically on language, but rather from his more general phenomenological exploration of perception. In that sense, Merleau-Ponty very clearly projects the linguistic ideas of Saussure, Pos and Humboldt onto his theories, or rather, he applies his own, very specific reading to their concepts.

- 31 With this in mind, the most obvious thing to say about Merleau-Ponty's attitude to the tradition of inner form is that it is in strong contrast to the acute historical awareness and readiness for engagement with the ideas of predecessors which one finds in Marty, Špet, and indeed Jakobson. In that sense, his understanding of inner form can be seen as still Humboldtian, as a general quality of language's inherent semantic autonomy, not as a detailed account, be it psychologistic, phenomenological or formalist, of its implications. As in the quote above, Merleau-Ponty seems to reduce inner form to the notion of style, that is to the subjective, individual deformations one brings to language when using it, and thus as an explanation for the Saussurean relation between *langue* and *parole*. In short, the only truly operative references for Merleau-Ponty are Husserl and Saussure, or to be somewhat less harsh, these two references seem to fundamentally condition his reading of the alternative sources (Pos, Humboldt, etc.) he is aware of.
- 32 This superficiality of Merleau-Ponty's knowledge of the tradition of inner form on the one hand, of his predecessors in the phenomenology of language on the other, is all the more interesting given that, as has been argued repeatedly (Coquet 2007; Leistle 2018;

Stawarska 2013), he is otherwise one of the most consequent continuators of the tradition of jointly structural and phenomenological approaches to language. In particular, one can mention here his work on expression and expressivity, a notion which he generalises from its Husserlian and Jakobsonian (and through another genealogy, Cassirerian and Bühlerian) developments in the theory of language to the field of experience (cf. Kristensen 2010; Flack 2011; Alloa 2013). Merleau-Ponty's importance as a continuator of Saussure, Husserl, but also Jakobson, might thus lead us to conclude that the importance of inner form waned with the crystallisation of truly structuralist and phenomenological approaches. But, paradoxically perhaps, it is precisely the paucity of Merleau-Ponty's understanding of the notion of inner form and its operative effects in the new theories of language gradually put forward by Marty, Husserl, Špet, and Jakobson that reveals its importance in the development of structural and phenomenological approaches to language.

- 33 As suggested, Merleau-Ponty's reading of Humboldt is in essence Saussurean: the inner form corresponds to the subjective appropriation of *langue* by a speaking subject through the application of specific style of *parole*. Thus, while Merleau-Ponty does have a very strong sense of the expressivity of language, of its verbal quality, he displaces that property clearly on the side of the subject, who is condemned, so to say, to constantly and creatively reappropriate language and the world. To be more precise, expressivity, rather than being a truly immanent property of language, of the objective constitution of meanings, becomes for Merleau-Ponty a property of an expressive, bodily subject, not unlike the transcendental subject of Husserl. Instead of thinking expressivity in pure structural terms, as the self-organisation of

linguistic or perceptive systems in acts of bodily intentionality, Merleau-Ponty is condemned to reduce it to a moment of subjective stylisation, a certain way of engaging with the world by also distancing oneself from it.

- 34 As Emmanuel Alloa has pointed out, the double movement of appropriation and distance (or *écart*) that is typical of Merleau-Ponty's description of our expressive relations with both language and the world, is tied strongly to his conception of meaning as an essentially *diacritical, differential* phenomena (Alloa 2013). Here again, Merleau-Ponty's essential inspiration is Saussure and his definition of the sign, not in any form the Humboldtian notion of inner form. Instead of thinking of expression as an inherent form of organisation, as a properly structural or structuring factor, Merleau-Ponty reduces it to pure opposition, to a constant system of «referrals» or *renvoi* (cf. Kristensen 2010). Merleau-Ponty's shallow reception of the tradition of inner form correlates here with a misunderstanding of Jakobson's notion of poetic function and of the intrinsic expressivity of linguistic form. Similarly, while Merleau-Ponty (indirectly) follows Špet's intuition that all experience has a fundamentally hermeneutic or expressive structure, he seems to fail in his attempt to give a true objective foundation to his concept of expression: instead of corresponding to the sedimented forms of intersubjective cultural processes (as is the case in Špet), Merleau-Ponty seems to rely on an incessant subjective reappropriation of institutionalised meanings.

## Conclusion

- 35 The considerations provided here, I believe, showcase the importance of inner form as a fundamental element in the historical

convergence of structuralism and phenomenology on the question of linguistic form, meaning, and expression. Additionally, I believe they have also brought satisfying answers to the questions we raised in the introduction.

- What allows inner form to function as a bridge between phenomenology and structuralism is its definition of linguistic form as intrinsically semantic, a property which requires both a structuralist concept of expressive form, and a general, phenomenological theory of experience as expressive.
- Inner form is both a symptom and a catalyser of phenomenological and structuralist approaches to language, as it functions all at once as an orientation point, a possibility, and as the logical result of trying to look for an explanation to the Herderian/Humboldtian question of the specific expressivity of different languages.
- The concrete contribution of inner form is its capacity, by introducing a mediatory element between form and content, to weaken the opposition between the two and to highlight the primary nature of the mediatory layer as the real bearer of linguistic expressivity.
- Inner form is clearly not a necessary feature of structural-phenomenological theories, but it does seem to have been a crucial moment in their developments, and is much more than a survivance in the theories where it does appear: the historical blindness to its development in Merleau-Ponty is correlated with an obvious weakness in his conception of expression.
- There are both strong continuities, in particular in the general functional role of inner form between all theories and a very clear inflection of its meaning when employed by Špet and Jakobson. That new meaning is mostly lost on Merleau-Ponty, who imposes his own, Saussurean lense.

---

## BIBLIOGRAPHY

Alloa, Emmanuel. 2013. The Diacritical Nature of Meaning: Merleau-Ponty with Saussure. *Chiasmi International* 15: 167-181.

Artemenko, Natalia. 2017. Špet's "hermeneutic phenomenology" project. *Horizon Studies in Phenomenology* 6(2): 149-163.



- Aumüller, Matthias. 2005. *Innere Form und Poetizität: Die Theorie Aleksandr Potebnjas in ihrem begriffsgeschichtlichen Kontext*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Aurora, Simone. 2017. *Filosofia e scienze nel primo Husserl*. Padova: Cleup.
- Aurora, Simone. 2023. *Aron Gurwitsch. Il campo della coscienza*. Naples & Salerno: Orthotes.
- Avtonomova, Natalja. 2009. *Otkrytaja struktura: Jakobson, Bachtin, Lotman, Gasparov*. Moskva: Rosspen.
- Belyj, Andrej. 1910. Potebnja Aleksandr Afanasevič, Mysl' i jazyk. *Logos. Meždunarodnyj ežegodnik po filosofii kultury* 1. 240-258.
- Bondi, Antonino, David Piotrowski & Yves-Marie Visetti. 2016. Phénoménologie et linguistique: un entrelacs. *Metodo* 4(2): 267-307.
- Bourgeot, Liisa. 2021. Gustav Shpet's Theory of the Inner Form of the Word: a Phenomenological Study. *Slavica Helsingiensia* 55.
- Cadiot, Pierre & Yves-Marie Visetti. 2001. *Pour une théorie des formes sémantiques: Motifs, profils, thèmes*. Paris: Presses universitaires de France.
- Cassedy, Stephen. 1997 Gustav Shpet and Phenomenology in an Orthodox Key. *Studies in East European Thought* 49 (2): 81-108.
- Coquet, Jean-Claude. 2007. *Phusis et Logos*. Paris: Presses Universitaires de Vincennes.
- De Angelis, Rossana & Simone Aurora, ed. 2018. Phenomenology and structuralism. *Acta Structuralica* Special Issue 1.
- De Palo, Marina. 2020. L'homme dans la langue: traditions saussurienne et développements phénoménologiques. *History of linguistics 2017*, ed. by Émilie Aussant & Jean-Michel Fortis. Amsterdam: Benjamins. 113-128.
- Dennes, Maryse. 1997. L'influence de Husserl en Russie au début du xx<sup>e</sup> siècle et son impact sur les émigrés russes de Prague. *Cahiers de l'ILSL* 9. 47-68.
- Dennes, Maryse. 1998. *Husserl - Heidegger: Influence de leur œuvre en Russie*, Paris: L'Harmattan.
- Dennes, Maryse. 2006. De la "structure du mot" à la "forme interne" chez Gustav Špet. *Revue germanique internationale* 3: 77-92.
- Dennes, Maryse. 2008. Gustave Chpet et son heritage. Aux sources russes du structuralisme et de la sémiotique. *Slavica Occitania* 26.
- Di Cesare, Donatella. 1998. Einleitung. *Über die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues und ihre geistig Entwicklung des Menschengeschlechtes*, by Wilhelm von Humboldt. Paderborn: Schöningh. 11-128.

- Flack, Patrick. 2011. Ausdruck – Vyraženie – Expression: transferts d’une notion entre phénoménologie(s) et structuralisme. *Cahiers de l’ILSL* 29. 23-32.
- Flack, Patrick. 2016a. Andrej Belyj, lecteur de Potebnja: un jalon néo-kantien de l’approche poétique du langage en Russie. *Cahiers de l’ILSL* 46. 79-92.
- Flack, Patrick. 2016b. R. O. Šor et la controverse entre formalisme et marxisme. *Cahiers de l’ILSL* 47: 185-203.
- Fontaine, Jacqueline. 2006. La “innere Form”: de Potebnja aux formalistes. *Revue germanique internationale* 3: 51-62.
- Foultier, Anna Petronella. 2018. Creativity in Language and Expression: Merleau-Ponty and Saussure’s Principle of Analogy. *Acta Structuralica* 2: 47-68.
- Gindin, Sergej & Arkadij Man’kovskij, eds. 2007. Kak moskovskij lingvističeskij kružok voeval s Brjusovym i Potebnem. *Novoe literaturnoe obozrenie* 86: 70-78.
- Haardt, Alexander. 1993. *Husserl in Rußland: Phänomenologie der Sprache und Kunst bei Gustav Špet und Aleksej Losev*. München: Fink.
- Hintikka, Jaakko. 2003. The notion of intuition in Husserl. *Revue internationale de philosophie* 224: 57-79.
- Holenstein, Elmar. 1975. Jakobson and Husserl. A Contribution to the Genealogy of Structuralism. *The Human Context* 7: 61-83.
- Holenstein, Elmar. 1976. *Roman Jakobson’s Approach to Language: Phenomenological Structuralism*. Bloomington: Indiana University Press.
- Humboldt von, Wilhelm. 1998. *Über die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues und ihre geistig Entwicklung des Menschengeschlechtes*. Paderborn: Schöningh.
- Husserl, Edmund. 1900. *Logische Untersuchungen*. Halle: Niemeyer.
- Jakobson, Roman. 1921. *Novejšaja russkaja poèzija: Nabrosok pervyj. Velimir Chlebnikov*. Praha: Politika.
- Jakobson, Roman. 1960. Linguistics and Poetics. *Style in language*, ed. by Thomas Sebeok Thomas. Cambridge: MIT Press. 350-377.
- Jakobson, Roman. 1978. *Six Lectures on Sound and Meaning*. Cambridge: MIT Press.
- Kidd, Chad. 2014. Husserl’s Phenomenological Theory of Intuition. *Rational intuition*, ed. by Linda Osbeck & Barbara Held. Cambridge: Cambridge University Press. 131-150.
- Kiesow, Karl-Friedrich. 1990. Marty on Form and Content in Language. *Mind, meaning and metaphysics*, ed. by Kevin Mulligan. Dordrecht: Kluwer. 51-66.

- Kristensen, Stefan. 2010. *Parole et subjectivité: Merleau-Ponty et la phénoménologie de l'expression*. Hildesheim: Olms.
- Leistle, Bernhard. 2018. Polyfunctionality, Structural Dominant and Poetic Function in Merleau-Ponty's "Phenomenology of Perception". *Acta Structuralica* 2: 69-98.
- Leopold, Werner F. 1929. Inner Form. *Language* 5(4): 254-260.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1945. *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1964. *Signs*. Evanston: Northwestern University Press.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1996. *Notes de Cours 1959-1961*. Paris: Gallimard.
- Merleau-Ponty, Maurice. 2011. *Le monde sensible et le monde de l'expression. Cours au Collège de France. Notes 1953*. MetisPresses: Genève.
- Piana, Giovanni. 2013. *L'idea di uno strutturalismo fenomenologico. Strutturalismo fenomenologico e psicologia della forma*. Morrisville: Lulu Press. 5-15.
- Piotrowski, David. 2017. *Morphogenesis of the Sign*. Berlin: Springer.
- Pilščikov, Igor. 2017. The Inner Form of the Word in Russian Formalist Theory. *Wiener Slawistischer Almanach Sonderband* 92: 37-64.
- Potebnja, Oleksandr. 1999. *Polnoe sobranie trudov: Mysl' i jazyk*. Moskva: Labirint.
- Plotnikov, Nikolaj. 2006. Ein Kapitel aus der Geschichte des Strukturbegriffs: Gustav Špet als Vermittler zwischen Phänomenologie, Hermeneutik und Strukturalismus. *Archiv für Begriffsgeschichte* 48: 191-201.
- Sönesson, Göran. 2014. Phenomenology meets Semiotics: Two Not So Very Strange Bedfellows at the End of their Cinderella Sleep. *Metodo* 3(1): 41-62.
- Šor, Rozalija Osipovna. 1927. Formal'nyj metod na zapade: škola Seufferta i "retoričeskoe" napravlenie. *Ars Poetica* 1: 127-143.
- Šor, Rozalija Osipovna. 2016. Expression and Signification: The logicist trend in modern linguistics. *Metodo* 4(2): 15-44.
- Špet, Gustav. 1914. *Javlenie i smysl: Fenomenologija kak osnovnaja nauka i ee problemy*. Moskva: Germes.
- Šor, Rozalija Osipovna. 1927. *Vnutrennjaja forma slova: Etjudy i variacii na temy Gumbol'ta*. Moskva: GACHN.
- Stawarska, Beata. 2013. Uncanny errors, productive contresens: Merleau-Ponty's Phenomenological Appropriation of Ferdinand de Saussure's General Linguistics. *Chiasmi International* 15: 151-165.

- Tengelyi, László. 2007. *Erfahrung und Ausdruck. Phänomenologie um Umbruch bei Husserl und seinen Nachfolgern*. Springer: Dordrecht.
- Venditti, Michela. 2008. La forme interne du mot chez G. Chpet et A. Marty. *Slavica Occitania* 26: 181-190.
- Visetti, Yves-Marie & David Piotrowski. 2015. Expression diacritique et sémiogénèse. *Metodo* 3(1): 63-112.
- Welton, Donn. 1983. Expression and Meaning. *The Origins of Meaning*, ed. by Donn Welton. Kluwer: Dordrecht. 8-48.
- Willems, Klaas. 2016. Theory of the inner form of language. *Wörterbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft*, ed. by Stefan Schierholz. Berlin: de Gruyter. 1-2.
- Winner, Thomas Gustav. 1987. The aesthetic semiotics of Roman Jakobson. *Language, Poetry and Poetics - the Generation of the 1890s*, ed. by Krystyna Pomorska et al. Berlin: Mouton de Gruyter. 257-274.
- Zenkin, Sergey. 2006a. Forme interne, forme externe. Les transformations d'une catégorie dans la théorie russe du xx<sup>e</sup> siècle. *Revue germanique internationale* 3: 63-76.

## NOTES

1. On the entanglement of phenomenology and structuralism, cf. Hølenstein 1976; Cadiot & Visetti 2001; Coquet 2007; Avtonomova 2009; Piana 2013; Sönesson 2015; Piotrowski 2017; Aurora 2017; 2023; de Angelis & Aurora 2018; with regard to the notion of expression, its well-known importance for Husserl (cf. Husserl 1900; Welton 1983; Tengelyi 2007), Merleau-Ponty (Merleau-Ponty 2011; Kristensen 2010) or Jakobson (Jakobson 1921, 1960) has been complemented recently by several studies underlining its role as a crucial category at the crossroads of phenomenology and structuralism (Flack 2011; Visetti & Piotrowski 2014; Bondi et al. 2018).
  2. Špet is commonly referred to as Russian, although he was born and studied in Kiev, Ukraine, and was of Polish-German descent.
  3. Apocryphically, one has to wonder whether the notion of sign in Saussure is not an equivalent of inner form, i.e. a form that mediates and structures the relation between verbal form and meaning.
-

# ABSTRACTS

This paper analyses the contrasted role played by the concept of “inner form” in the structural and phenomenological perspectives on language of Gustav Špet, Roman Jakobson and Maurice Merleau-Ponty. On the basis first of a brief overview of the concept’s antecedents in the theories of Wilhelm von Humboldt and the Humboldtian psychological tradition (Steinthal, Potebnja, Wundt, Marty), and then a comparative analysis of the general function of inner form in the works of Špet, Jakobson, and Merleau-Ponty, the paper suggests that inner form was a catalyser in the formulation of a new, structural and phenomenological conception of expression. The productive ties of expression with inner form are demonstrated positively in the cases of Špet and Jakobson, and by negative contrast in the case of Merleau-Ponty. Where Špet and Jakobson formulate a triadic model (outer form – inner form – content) whose middle term is then identified as primary and as the bearer (or function) of language’s expressivity (*i.e.* its capacity to express meaning through its particular verbal form), Merleau-Ponty remains bound to a binary opposition between form (or style) and content that condemns him to think of expression not as a functional property of language but in terms of a constant movement of subjective distancing (*écart*) and reappropriation.

Cet article analyse le rôle contrasté joué par le concept de « forme interne » dans les perspectives structurales et phénoménologiques sur le langage de Gustav Špet, Roman Jakobson et Maurice Merleau-Ponty. Sur la base d’abord d’un bref aperçu des antécédents du concept dans les théories de Wilhelm von Humboldt et de la tradition psychologique humboldtienne (Steinthal, Potebnja, Wundt, Marty), puis d’une analyse comparative de la fonction générale de la forme interne dans les œuvres de Špet, Jakobson et Merleau-Ponty, l’article suggère que la forme interne a été un catalyseur dans la formulation d’une nouvelle conception structurale et phénoménologique de l’expression. Les liens productifs de la notion d’expression avec la forme interne sont démontrés positivement dans le cas de Špet et Jakobson, et par contraste négatif dans le cas de Merleau-Ponty. Là où Špet et Jakobson formulent un modèle triadique (forme externe – forme interne – contenu) dont le moyen terme est alors identifié comme étant premier et porteur (ou fonction) de l’expressivité du langage (c’est-à-dire sa capacité à exprimer un sens à travers sa forme verbale particulière), Merleau-Ponty reste lié à une opposition binaire entre forme (ou style) et contenu qui le condamne à penser l’expression non pas comme une propriété fonctionnelle du langage, mais en termes d’un mouvement constant d’*écart* subjectif et de réappropriation.

# INDEX

**Keywords:** inner form, expression, structuralism, phenomenology, Humboldt (Wilhelm von)

**Mots-clés:** forme interne, expression, phénoménologie, structuralisme, Humboldt (Wilhelm von)

# AUTHOR

PATRICK FLACK

Université de Fribourg

# The Field of Language: Aron Gurwitsch and the Functional Analysis

Simone Aurora

---

## 1 Aron Gurwitsch between phenomenology and structuralism

- 1 As of the 1970s, the picture of the relationships between phenomenology and structuralism has partially changed, since a new hermeneutical stance arose, challenging the common view, according to which phenomenology and structuralism should be understood as conflicting frameworks, the first being a philosophy of subjectivity *par excellence*, the second defining a cultural atmosphere in which the “death of the subject” takes place.<sup>1</sup> The first scholar to point out the historical and theoretical connection between structuralist and phenomenological traditions was probably, as Elmar Holenstein observes (Holenstein 2022a: 381), Jan Broekman. In his important book on Structuralism (Broekman 1974), commenting a passage by Patocka, Broekman clearly acknowledges an “inter-relatedness between phenomenology and structuralism (Broekman 1974: 48). Since Patocka’s “fragment contains *in nuce* the

whole question of [this] inter-relatedness” (Broekman 1974: 48), it is worth quoting it extensively:

At that time, in almost all disciplines belonging to the cultural sciences, structuralism was experiencing a new boom – one-sided approaches, psychological or sociological, (whether applying to art, religion or law) were everywhere called into question and supplanted – and this structuralism found its intellectual mainstay in the philosophy of the *Logische Untersuchungen*. (Broekman 1974: 47)

- 2 Broekman’s approach was then developed further in Elmar Holenstein’s writings of the 1970s. In these texts Holenstein intends to uncover the “thematic points of contact between phenomenological philosophy and structural linguistics” (Holenstein 2022b: 32) and to show “the historical function which phenomenology [had] in the establishment and development of structural linguistics” (Holenstein 2022c: 123), to the point of claiming, with reference to the work of Roman Jakobson, that “there is hardly a basic theoretical and methodological concept of structural linguistics and poetics that does not undergo an explicit or implicit phenomenological determination and elaboration”, so much so that “in this sense, phenomenology represents the historical and logical ‘condition of possibility’ of structuralism” (Holenstein 1976: 3). In more recent times, there have been a number of scholars stressing once again the interconnection between phenomenological philosophy and structuralist approaches (cf. among others Flack 2011, 2013, 2018; Aurora 2014, 2016, 2017a, 2017b, 2018, 2019; Stawarska 2015, 2020; De Palo 2016, 2018, 2020; Aurora & Flack 2018). In these texts one can find references to the classics of the two traditions, such as Saussure, Husserl, Jakobson, Hjelmslev, Merleau-Ponty, as well as to less known – although not less important – authors like Hendrik Pos, Gustav Špet, Karl Bühler and Anton Marty, but no references to the work of Aron Gurwitsch. This is not surprising, since the writings of Aron Gurwitsch have



undergone a sort of removal from the canon of 20th century philosophy and, more specifically, phenomenology.<sup>2</sup> One of Gurwitsch's most important students, Richard Zaner, recently complained to "have tried more than once to let [Gurwitsch's] great and gentle man's genius be known, never succeeding but always wishing [to] do so adequately at least once" (Zaner 2017: 128). Even though the absence of Gurwitsch from the usual picture of 20th century philosophy and phenomenology and even from the reconstruction of the historical and theoretical relationship between the latter and structural thinking is somehow understandable, this "removal" is not for this less far-reaching. As a matter of fact, Gurwitsch's "neglected" ideas prove to be an essential tile for the framing of the structural-phenomenological tradition, as the present paper will try to show.

- 3 Aron Gurwitsch was born from a Jewish family in Vilnius, Lithuania, in 1901. In 1919 Gurwitsch enters the university of Berlin, where he studied under the guidance of Carl Stumpf. He studied mathematics under Karatheodory, Schur, Schmidt, Rademacher, physics under Max Planck and philosophy under Riel, Erdmann, Dessoir, Hoffman and obviously Stumpf.
- 4 If it's probably true that Stumpf's impact, as Lester Embree writes, "was more that of a teacher's guidance than of a thinker's influence" (Embree 2009: 42), it is nonetheless worth remembering that Carl Stumpf has been both one of the teachers of Husserl and the "father" of all the main figures who animated German Gestalt Psychology in the 1920s: Max Wertheimer, Kurt Koffka and Wolfgang Köhler. It is worth highlighting that it is precisely under the guidance of Stumpf that Gurwitsch comes to conceive of an explicit contamination between Husserlian phenomenology and Gestalt theory. In his classic

study on the phenomenological movement, Herbert Spiegelberg had already acknowledged that

the decisive reason for giving Stumpf as prominent a place [...] is the role he played in introducing phenomenological methods into psychology and transmitting them to some of its most active researchers. In particular, Stumpf's approach permeated the work of the gestaltists (chiefly through Wolfgang Köhler, Max Wertheimer, and Kurt Koffka), the Group Dynamics movement (through Kurt Lewin), and, indirectly, the new "phenomenological psychology" of Donald Snygg and Arthur W. Combs. (Spiegelberg 1965: 54)

5 This circumstance should not be, in my opinion, underestimated since Gurwitsch explicitly defines his philosophical project, already in his 1928 dissertation, as a study "of the relation between gestalt theory and phenomenology", as the subtitle of the dissertation reads [*Studien über Beziehungen von Gestalttheorie und Phänomenologie*] (Gurwitsch 1929).

6 After two years in Berlin, Gurwitsch moved, under Stumpf's advisement, to Freiburg, where Husserl was teaching. Although personal contacts between Gurwitsch and Husserl did not take place until 1928, Gurwitsch's impression regarding Husserl's work was immediately enormous; so much so that the young student took the decision, as Gurwitsch himself writes,

to devote his life and work to the continuation and expansion of Husserl's phenomenology – in a word, to remain a disciple forever, faithful to Husserl's spirit and general orientation, but at the same time prepared to depart from particular theories if compelled to do so by the nature of the problems and the logic of the theoretical situation. (Gurwitsch 2009a: XV-XVI)

7 After one year spent in Freiburg, Gurwitsch moved to Frankfurt to study with the gestalt psychologists Kurt Goldstein and Adhemar Gelb, who were working on the psychological effects of brain injuries, with a focus on the phenomena of amnesic aphasia. In 1928 he defended his doctoral dissertation, *Phänomenologie der Thematik und des reinen Ichs. Studien über Beziehungen von Gestalttheorie und Phänomenologie*, under the supervision of Moritz Geiger. The dissertation was published in 1929 on *Psychologische Forschung*, a

journal founded in 1921 by Wertheimer, Koffka and Köhler that became soon the official journal of German Gestalt psychology. The dissertation was then sent to Husserl and became the occasion of personal meetings with him and some of his students, like Dorion Cairns, Eugen Fink and Ludwig Landgrebe. It is important to remark that Moritz Geiger was a member of the editorial board of the *Jahrbuch für Phänomenologie und phänomenologische Forschung*. Thanks to Geiger, Gurwitsch had potential contacts with the leading figures of the phenomenological movement. This circumstance should not be underestimated, since Gurwitsch came to occupy a position that posits himself, at the same time, within the scientific milieu of German Gestalt theory – through the publication of his dissertation in the *Psychologische Forschung* – and within Husserl’s phenomenological “school”, whose official journal was indeed the *Jahrbuch*. From a historical point of view, this is an essential point for the argument of this paper, since “the most spectacular form of psychological structuralism was undoubtedly the theory of Gestalten which grew out of the convergent researches of Wolfgang Köhler and Max Wertheimer” (Piaget 1970: 53). If Piaget’s claim holds true, the relevance of Gurwitsch’s work for the development of a descriptive approach integrating the key-elements of phenomenology and structuralism becomes apparent.

- 8 After the publication of his dissertation, Gurwitsch came back to Berlin, where he received a *stipendium* to write his *Habilitation* thesis, but in April 1933 he and his wife Alice had to leave Germany because of the new government of Adolf Hitler. They went to France, where Gurwitsch taught at the Institut d’histoire des sciences et des techniques at the Sorbonne. These courses dealt mainly with psychological issues and, especially, with Gestalt psychology and had great influence on Merleau-Ponty, who attended them. More

generally, Gurwitsch's teaching in France was quite important for the reception of Husserl's phenomenology in the country. Sartre's theory of the "Transcendence of the Ego", for instance, follows the lines of Gurwitsch's revision of Husserl's phenomenology, which was developed in his dissertation, as Gurwitsch himself acknowledges (See Gurwitsch 2009b, Aurora 2022a).

- 9 Finally, in 1940 Gurwitsch had to move again after the German occupation of France and emigrated with his wife in the USA, where he obtained various teaching positions before becoming professor at New School for Social Research in 1959, when he took the place of his close friend Alfred Schutz, who had just died. In 1969 a Husserl-Archive was established at the New School and Gurwitsch became the chairman of the board of directors. Moreover, in the USA Gurwitsch wrote his main work, first published in 1957 as a French translation with the title *Théorie du champ de la conscience*.

## 2 Field and Structure

- 10 Gurwitsch's most relevant legacy is without any doubt his theory of the *field* of consciousness. Already in his 1928 dissertation, he introduces the notion of "field", that has been a crucial concept in the history of 20th century philosophy and science.

[It] is a migrant notion: born in physics, it was re-elaborated in Gestalt psychology and in biology [...]. A complex pattern whose common thread is the question of totality, involving not only the Gestalt school and phenomenology but also structuralism, if we consider that, as noted by Cassirer, there is a line stretching from Goethe's and Cuvier's morphology to modern structuralism, going through above all the notion of organism [...]. In this context the metaphor of the "field" is extended from physics to language theories and to the biology of "morphogenetic fields". (De Palo 2019a: 201)

- 11 Thus, if one considers the historical and theoretical connection between Gurwitsch and Gestalt psychology, on the one hand, and with the work of Gelb and Goldstein as well as with (Prague)

structural linguistics<sup>3</sup> – as will be shown in more details in the next section –, on the other hand, it becomes clear why Gurwitsch's field theory must occupy a prominent place in the history of the interchanges between phenomenological and structural frameworks. In order to assess the relevance of Gurwitsch's position in this picture, I will now outline the cornerstones of his phenomenological-transcendental theory of the field of consciousness.

## 2.1 The key theoretical points of Gurwitsch's transcendental phenomenology

### 2.1.1 The transcendental phenomenological approach

- 12 By starting his 1929 book, Gurwitsch clearly claims that his philosophical proposal is rooted in Husserl's phenomenology, a conviction that he was bound to preserve for all his scientific career.

With regard to its problems, the present work is concerned with Husserl's *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie*, vol. I. According to the *Ideen*, phenomenology is an eidetic science of consciousness and its most general structures. This fundamental conception serves as the basis on which the present analyses are developed and defines the historical standpoint of this essay. It will be phenomenology in the sense established by the *Ideen* (Gurwitsch 2009c: 193).

- 13 According to Gurwitsch, phenomenology is then the eidetic science of consciousness. This means that: 1) Consciousness is the object of phenomenology; 2) Phenomenology deals with consciousness in scientific terms, insofar as it aims at describing the general structures of consciousness, namely its universal laws; 3) Phenomenology is an eidetic science, that is a science which differs from all the positive sciences (psychology, in the first line) because it presupposes the methodological move of *reduction* or *epoché*, a move that exclude any conclusion regarding actual occurrences. If positive

sciences are then sciences of the *actual*, phenomenology understood as an eidetic science is a science of the *possible*.

The very task [of phenomenology] is the disclosure of the essential nature of consciousness and mental life or, as Husserl likewise says, its Eidos. This platonic term must, of course, be stripped of all speculative connotations and must not be understood in the terms of any metaphysical hypostasis. It is meant to denote a set of characters or structural elements which belong to consciousness insofar as it is possible, either quite in general or as consciousness of a certain sort such as perception, memory, mathematical thinking, [language], etc. For numbers, sets, mathematical propositions, or theories to be apprehended, the apprehending subjective acts must exhibit a well-defined invariant structure, and the same holds for the correlative objects of every type and category [...] it does not matter whether or not those acts are even experienced at all. The reason is that eidetic truths are not about actual occurrences, but concern only that which is possible and what essentially and necessarily belongs to the possible. Eidetic truths express, if one may say so, that without which the possible would not be possible. No conclusion as to actual occurrence can, therefore, be derived from an eidetic truth. On the other hand, if acts do actually occur, they must conform to eidetic structures both universal and specific, since whatever is actual must fulfill the eidetic conditions of its possibility. If individual occurrence partakes of necessity, it is on account of their conformity to Eide and eidetic structures. (Gurwitsch 1966: 694-695)

- 14 From this passage, we can fully understand why Gurwitsch defines his philosophical project as a transcendental phenomenology: his field theory intends to show “that without which the possible would not be possible”, and in this sense it is a transcendental theory; that without which the possible would not be possible is consciousness, but not actual consciousness, rather *eidetic intentional consciousness*, that is the *a priori* correlation between consciousness and object; in this sense Gurwitsch’s theory is a phenomenological theory. This correlation follows eidetic laws, that according to Gurwitsch must be described as *field laws*. Before exploring the way in which Gurwitsch describes the eidetic laws of intentional consciousness, establishing his theory of the field of consciousness, it is necessary to consider to what extent Gurwitsch’s theory departs from Husserl’s version of phenomenology.

## 2.1.2 The refusal of the notion of hyletic data

- 15 The first element of departure from Husserl's phenomenology lies in the refusal of the notion of hyletic data and, accordingly, of the difference between *hyle* and *morphè*, form and matter. This difference is the object of paragraph 85 of Husserl's *Ideas*. In these pages, Husserl outlines as follows the difference between *hyle* and *morphè*, namely between matter and form: "Sensuous data present themselves as stuff for intensive formings, or sense-bestowings, belonging to different levels, for simple formings and formings which are founded in a peculiar manner [...] they should be entitled accordingly *formless stuffs* and *stuffless forms*" (Husserl 1983: 204).
- 16 Without entering in complex discussions about Husserl's notions of *hyle* and *morphé*, I limit myself to show how Gurwitsch presents Husserl's distinction and why he is convinced that this distinction does not reveal itself as sound. Expressed in a general way, Gurwitsch thinks that the idea of a formless stuff, that is of a matter without a form, and of a stuffless form, that is of a form without a matter, cannot fit into a pure phenomenological theory, since nothing in experience presents itself in such a way. In his *Theory of the Field of Consciousness*, Gurwitsch comments as follows on the quoted passage from Husserl's *Ideas*: "[According to Husserl] in themselves, hyletic data are amorphic and devoid of organization. Any structure and organization exhibited by the perceptual noema must hence be brought about by noetic factors" (Gurwitsch 2010: 261).
- 17 Already in his first book of 1929, Gurwitsch had written and clearly stated:

Quite in general, sensuous material is not articulated by means of higher functions. What is immediately given, the phenomenological primal material, is given only as articulated and structured. Data devoid of all articulation, hyletic

data in the strict sense, do not exist at all. What is given depends on the structural connections within which it appears. (Gurwitsch 2009c: 283-284)

- 18 This refusal of the distinction between *hyle* and *morphè* clearly derives from Gurwitsch engagement with Gestalt theory, as Gurwitsch explicitly acknowledges. The originality of Gurwitsch's position lies in the transcendental generalization of the insights of Gestalt theory, which are extended far beyond the domain of perception to the dimension of experience whatsoever. Moreover, this refusal leads to one of the main features of the theory of the field, what Gurwitsch names the *principle of organization as an autochthonous feature of experience*.

Before the very eyes of the experiencing subject the experiential stream itself undergoes a phenomenal transformation in that organization appears, whereas a moment previously it was altogether absent. Organization emerges out of the experiential stream and thus proves a feature immanent to, and exhibited by immediate experience, not bestowed upon the latter from without. (Gurwitsch 2010: 32)

- 19 It should be quite clear how this position leads Gurwitsch to accomplish another deviation from Husserl's phenomenological theory of consciousness, a deviation that brings Gurwitsch to develop what he calls a *non-egological theory of consciousness*.

### 2.1.3 The dismissal of the constancy hypothesis

- 20 Before sketching Gurwitsch's non-egological theory of consciousness, it is important to highlight a consequence deriving from the distinction between *hyle* and *morphè* and, in turn, from its dismissal. According to Gurwitsch, the dichotomy *hyle-morphé* implies the advocacy of what he calls the *constancy-hypothesis*, which is a *leit-motiv* of modern science and, especially, of modern psychology, which according to Gurwitsch takes modern physics as its point of departure. The distinction between *hyle* and *morphè* represents nothing but the phenomenological parallel of the



constancy hypothesis. By constancy hypothesis, Gurwitsch means the idea, according to which “genuine sense data as depending only upon local stimulation serve, so to speak, as raw materials for factors of a non-sensuous nature by means of which the former are interpreted, organized, grouped, articulated, structured, etc.” (Gurwitsch 2009d: 114). Thus, “in other words, the assumption is that sense-data depend exclusively and exhaustively upon external stimuli, so that the same sensations recur whenever the same stimuli act upon the receptor organs” (Gurwitsch 2010: 68). Let’s try to explain the difference between Husserl’s and Gurwitsch’s account by means of an example. We consider a straight line between the points A and B and then the same straight line between A and B, but this time as forming the side of a rectangle. According to the constancy hypothesis, which implies Husserl’s distinction between *hyle* and *morphè*, we are faced with the same hyletic data, the straight line, which in the first case stands out on its own and, in the second case, is interpreted as the side of a rectangle by bestowing on it a new meaning. On the contrary, if we dismiss the constancy hypothesis, we are forced to say that we are faced with two different things: a straight line and the side of a rectangle. This difference is not due to a difference of interpretation or of a sense-bestowing act; the difference is rather due to the relational context in which the straight line finds itself. It is the context that determines the identity of the thing as a straight line or as the side of a rectangle, not the activity of a subject bestowing a form. It follows that, against the constancy hypothesis, it is not true that “the same sensations recur whenever the same stimuli act upon the receptor organs”. Organization is an autochthonous feature of experience and not the result of the activity of a subject. This has important consequences regarding the notion of identity. Identity is always context-

dependent or field-dependent: it does not serve as a presumption or as a point of departure. In this sense, Gurwitsch reinterprets the distinction between object and noema and redefines the notion of intentionality. Noema is the thing as it manifests itself, that is the thing within its relational context; the object, on the contrary, is the system of all possible noemata, that is the thing considered in all its possible infinite coherent contextual occurrences. Since we can only properly experience *noemata* and not *objects*, intentionality must be understood not as the correlation between consciousness and object, but rather as the correlation between noesis and noema. Let's come back to the example of the straight line: in that case, we have two different noemata – the straight line and the side of a rectangle; the correspondent object would be the system of all possible coherent manifestations of the straight line in its infinite relational contexts (as a side of a triangle, of a square, etc.).

If the object proves to be the correlate of a multiplicity of acts, this purports that the object is but the systematically organized concatenation of noemata corresponding to, and yielded by, those very acts forming the “equivalent of consciousness” with regard to the object in question. In particular, the material thing proves the systematically organized totality of its perceptual appearances or noemata. The relation between a single perceptual appearance of a thing and the thing itself as real existent may then be defined as that between one member of a noematic system and the system as a whole. (Gurwitsch 2010: 215)

#### 2.1.4 A non-egological theory of consciousness

- 21 To do justice to Husserl's philosophical position, we should remember that in the fifth logical investigation Husserl himself had advocated a non-egological theory of consciousness. Of course, Gurwitsch is aware of this, but takes the opposite route that Husserl took from 1901 to 1913. If the latter, in a famous footnote to the second edition of the *Logical Investigation* had written, with reference to the first edition of the fifth logical investigation, that “the opposition to the doctrine of a ‘pure’ ego [...] is one that the author

no longer approves of, as is plain from his *Ideas*” (Husserl 2001: 352), in his 1929 article Gurwitsch writes:

In full measure we appropriate the arguments with which Husserl, in the first edition of the *Logische Untersuchungen*, repudiated the assertion “that the relationship to the ego belongs to the essential structure of the intentional process [Erlebnis] itself”. In this respect, we revert to Husserl’s initial position in contrast to his later one, especially as his thought later developed in the *Ideen*. (Gurwitsch 2009c: 237-238)

22 Accordingly,

[...] One has to abandon the conception of the pure ego as an enduring center within the flux of appearances, as being opposed to the flux in such a way as not to be concerned by it, as somehow standing above the flux. It is the sum total of whatever acts of experience emerge; it is involved in the flux without thereby losing its identity. Indeed, the ego is the flux itself, that one well determined identical totality which, however, is never accomplished or finished, but rather involved in perpetual growth. In the first edition of the *Logische Untersuchungen*, Husserl presents a theory of the pure ego which almost entirely coincides with the one we defend here. Not only does he reject the necessary point of reference and unity in Natorp’s sense, and even any center of reference altogether, but Husserl also maintains that in the case of a “straightforward experience” the ego is not at all given as part or component of the act. It is only on the basis of objectivating reflection that a mental state can come to be characterized as a state of an ego. (Gurwitsch 2009c: 312-313)

23 In the author’s introduction to the second volume of his collected works, Gurwitsch sums up the essential meaning of his non-egological theory of consciousness as follows:

[...] the author has established a non-egological conception of consciousness. Departing in this respect from Husserl, the author finds himself in agreement with Sartre. By a non-egological conception of consciousness two things are meant. 1) Acts of consciousness are not conceived of as radiating, emanating, issuing, etc., from a center of activity, as manifestations of an agent who lives in the acts. 2) Following from this is the denial of a pure Ego in the Husserlian sense as withstanding or “surviving” the phenomenological reduction, as not reduced to, or better, disclosed as a phenomenon – more exactly, a system of phenomena organized in a specific way. There is only the mundane empirical Ego as a psychosomatic entity or socio-historical person, two aspects of the same reality which for the purposes of analysis, study, and explanation can to some extent abstractively be separated from one another. Because the Ego proves to be a mundane existent, problems of constitution arise with respect to it. Emphatically, the Ego is not the agent of, or a participant in, constitution but rather is its result, correlate, or product. Like all mundane existents, the Ego is

constituted, not constituting. It is through acts of consciousness and their interconcatenations that the Ego presents itself as the particular and specific entity for which it is taken in common experience [...]. As a consequence of his non-egological conception of consciousness, not only does the present writer not speak of a transcendental Ego but would also avoid the phrase transcendental consciousness. Rather, he would prefer to speak of a transcendental function both of consciousness at large and of specific classes of acts of consciousness (such as perception, imagination, abstract thinking, [language] and the like) and even of particular acts. (Gurwitsch 2009a: XXIV)

## 2.2 The theory of the field of consciousness

24 To sum up what we have presented so far, we can claim that the condition of possibility of experience lies in intentionality, this understood as the correlation between noesis and noema; this correlation is not the result of an egological activity: rather it is nothing but the form of the structural organization of experience itself. Experience is what results from the structural correlation between noesis and noema. Thus, no experience is possible outside of consciousness. The theory of the field of consciousness aims to be a thorough description of the structural inner organization of experience.

Our aim is to enumerate several possible types of organizational forms or to point out the qualitative differences between them. Rather we venture to assert the existence of a universal, formal pattern of organization, realized in every field of consciousness regardless of content. Every field of consciousness comprises three domains or, so to speak, extends in three dimensions. First, the theme: that with which the subject is dealing, which at the given moment occupies the “focus” of his attention, engrosses his mind, and upon which his mental activity concentrates. Secondly, the thematic field which we define as the totality of facts, copresent with the theme, which are experienced as having material relevancy or pertinence to the theme. In the third place, the margin comprises facts which are merely copresent with the theme, but have no material relevancy to it. (Gurwitsch 2010: 53)

### 2.2.1 The Theme

25 In the 1929 book, we find this definition of *theme*:

Without exception, in what follows we shall designate with “theme” that which is given to consciousness, precisely just as and only to the extent to which it is given and as it is disclosed by a strictly descriptive analysis. When we speak of the theme of an act of consciousness, we mean, accordingly, the “object” as it stands before our mind, as it is meant and intended through the act in question. In the present essay, the term “theme” has a noematic meaning, and a phenomenology of the theme is a noematic analysis”. (Gurwitsch 2009c: 202)

- 26 As Gurwitsch clearly states in accordance with the above-mentioned terminological clarification, the theme is nothing but the noema. It is not the object of my conscious experience, since in conscious experience I’m not faced with objects, but with partial and perspectival sides of objects. Let’s say that my theme, at the moment, is the paper I’m writing. The paper is a complex theme but manifests itself as a unitary noema. What allows the theme to present itself as unitary, although it seems complex in nature? Here Gurwitsch makes explicitly use of Gestalt laws and defines the principle of organization of the theme as *Gestalt coherence*.

There is no unifying principle or agency over and above the parts or constituents which coexist in the relationship of mutually demanding and supporting each other. The Gestalt, the whole of Gestalt-character is the system, having internal unification of the functional significances of its constituents; it is the balanced and equilibrated belonging and functioning together of the parts, the functional tissue which the parts form; more correctly, in which they exist in their interdependence and interdetermination. The unity of the theme thus proves unity by Gestalt-coherence throughout, entirely and exclusively. Upon establishing the concept of Gestalt-coherence, we set forth the first dimension of conjunctions or the first formal type of organization. (Gurwitsch 2010: 135)

- 27 Between the components of the theme there obtains a relation of Gestalt-coherence; this means that each component of the theme has a *functional significance*:

The integration of a constituent into a whole of Gestalt-character purports absorption of the constituent into the organizational structure of the whole. To be a constituent and, in this sense, a part of a Gestalt means to exist at a certain place within the structure of the whole and to occupy a certain locus in the organization of the Gestalt. The locus can be defined only with reference to, and from the point of view of, the topography of the whole. By virtue of its absorption into the structure and organization of a Gestalt-contexture, the

constituent in question is endowed with a functional significance for that contexture. (Gurwitsch 2010: 112)

- 28 So, each part of the paper, as my theme, has a functional significance and, accordingly, the paper as I experience it and as the reader might experience it, is a unity by gestalt-coherence.
- 29 The theme, however, never appears as isolated, but always as emerging from a field, which Gurwitsch calls *thematic field*, and which represents the second level of the field of consciousness.

### 2.2.2 The thematic field

The appearance of a theme must be described as emergence from a field in which the theme is located occupying the center so that the field forms a background with respect to the theme. The theme carries a field along with it so as not to appear and be present to consciousness except as being in, and pointing to, the field. This, of course, does not mean that a given theme is indissolubly connected with only one field [...] It is only the formal type and structure of organization, the formal condition that every theme appears in, and refers to some field, which is an invariant of consciousness. (Gurwitsch 2010: 311)

- 30 The paper, as my theme, emerges from a field, stands on a background, for instance the “space” it shares with the other papers of the journal issue. Of course, I could also publish this paper elsewhere and in this case the thematic field would be a different one. What is invariant, though, is the fact that each and every theme necessarily refers to a thematic field, which Gurwitsch also calls context. What links the theme to its thematic field and links the different components of a thematic field is a relation that Gurwitsch calls *unity by relevancy or unity by context*.

Besides being copresent with the theme, the data falling under [a thematic field] appear, moreover, as being of a certain concern to the theme. They have something to do with it; they are relevant to it. Here the relationship is not merely that of simultaneity in phenomenal time but is founded upon the material contents of both the theme and the copresent data. Such a relationship is intrinsic since it concerns that experienced together rather than the mere fact of its being experienced together. Items between which such an intrinsic relationship obtains do not merely coexist with each other; they are not merely juxtaposed. A unity with its own specific nature prevails between them. This

unity exemplified by the appearance of any theme within its thematic field will be called unity by relevancy. (Gurwitsch 2010: 331)

- 31 To go on with my example, belong to the thematic field of my paper, for instance, all the quotations that I have in mind but that I did not put for some reasons in the paper, the philosophy of perception of Merleau-Ponty, hypotheses regarding possible critical points and the like. They are not part of my theme, because they do not form a Gestalt-coherence with it, since they do not have a functional significance within the theme. However, they are not merely co-present with the theme, because they are relevant to it, and it is the theme itself that somehow defined the possibility for them to exist. Mere co-presence, instead, is what characterizes the last level of the field of consciousness, which Gurwitsch calls *marginal consciousness*.

### 2.2.3 Marginal consciousness

- 32 “Whatever datum is experienced simultaneously with the theme, but does not relate to it through relevancy”, Gurwitsch writes, “falls into the margin which in our previous discussions has proven to be a domain of irrelevancy and mere copresence” (Gurwitsch 2010: 403). What is important to claim with reference to the marginal level of the field is that, although it is a domain of irrelevancy and mere copresence, it is not completely devoid of organization. The relation that links the marginal level to the theme and the thematic field is *simultaneity*. Thus, simultaneity is the principle of organization of marginal consciousness. What manifests itself as not having a functional significance with respect to the theme, nor a contextual relevancy, but it’s nonetheless simultaneously present is a component of the marginal level of consciousness. Therefore, not everything can enter the marginal consciousness, but only that which is simultaneously experienced. Marginal consciousness is the dimension of contingency. While writing my paper I am somehow

conscious of how I'm dressed or how the room in which I am looks like, but these are marginal components of my conscious experience, which are merely experienced as co-present.

### 3 The functional Analysis: Organism and language

- 33 During his French period, in the academic year 1935-1936, Gurwitsch holds a series of lectures devoted to the work of Gelb and Goldstein with the title *La phénoménologie de l'idéation*. Although we don't have any transcript of these lessons, it is nonetheless possible to have an insight into their content through some papers published by Gurwitsch in the 1930s and in the 1940s, dealing with a phenomenological interpretation of the investigations conducted by the two scientists, with whom Gurwitsch had the occasion to work with at the university of Frankfurt. In 1939, Gurwitsch publishes a critical study of one of Goldstein's most important books (Goldstein 1934). According to Gurwitsch, Goldstein's concept of organism derives from the biological declination of the dismissal of the "constancy hypothesis". If "in the traditional view, the life of organism appears as a sum of reflexes, which strictly correspond with the sum of the stimuli effecting on the organism" (Gurwitsch 1939: 107<sup>4</sup>), Goldstein "renounces to explain the functioning of the organism on the basis of partial facts" (Gurwitsch 1939: 109). This is because "in a nervous system conceived as a network, the effect produced by a local stimulus cannot be purely local but extends itself to the nervous system in its entirety" (Gurwitsch 1939: 109). The idea, according to which the nervous system is structured like a network is of great interest for Gurwitsch, since this idea can easily



undergo a phenomenological-transcendental translation through the notion of field.

34 According to Gurwitsch, the main thesis advocated by Goldstein is that “every reaction must be related to the whole organism” (Gurwitsch 1939: 119). Rephrased in mereological terms, “the phenomena, which take place simultaneously, are not independent from each other; there obtains between them a functional relationship: they are partial moments of a unity; it is impossible to suppress one of them without causing a repercussion on the others” (Gurwitsch 1939: 119). The main point that can be drawn from this passage is the reference to a functionalist approach, that Gurwitsch will further develop in *The Field of Consciousness* by shaping the notion of “functional significance”.<sup>5</sup>

35 However, the text that allows to reconstruct, in the most accurate way, the contents of the 1935-1936 lectures is a paper published in 1949 in the journal *Philosophy and Phenomenological Research*. The originality of this text lies in the phenomenological interpretation of the scientific results achieved by Gelb and Goldstein in their study of brain-injured patients. According to Gurwitsch, these results would especially “confirm” Husserl’s theses on the distinction between “categorical equality” and “sensuous equality” (or “qualitative homogeneity”). According to Husserl, Gurwitsch argues, sensuous equality “neither requires nor implies any reference to an *eidōs*” (Gurwitsch 1949: 175), whereas categorical equality necessarily involves this reference.

Sensuous equality between the members of a perceived group is exhibited by the group as a specific perceptual character of its own, as a “figural moment” of a special kind. By the same token, the group-character in question, as every “figural moment”, is confined and restricted to the very group as experienced in actual perception. (Gurwitsch 1949: 175)

- 36 In other terms, when a group is perceived as having similar or equal elements, in addition to perceive the group immediately as a multiplicity, in virtue of the existence of a figural moment emerging from it, one also perceives the elements immediately as similar or equal. If one is faced with three red objects, for instance, the perception of their chromatic homogeneity or of their similarity does not derive from a reference to the essence “red”, namely red as a category or as a class of objects; on the contrary, qualitative homogeneity manifests itself as a propriety of the perceived group: no reflective act or explicit thematization of the object as belonging to the class is needed: “the perception of the group in question with its characteristic group-aspect is not only entirely different from, but does not even convey or found the idea of the class of red objects” (Gurwitsch 1949: 175).
- 37 On the contrary, in the case of categorial equality, “defined as the relationship between objects which belong to a certain class or, what amounts to the same, fall under the corresponding eidos”, one can acknowledge that it “proves a mere conceptual relationship established by categorial thought, and not a relationship of sensuous or perceptual nature” (Gurwitsch 1949: 176). “Husserl’s views”, Gurwitsch writes further, “have found hitherto unnoticed corroboration by Gelb-Goldstein’s concepts of “categorial” and “concrete” attitude, concepts which the mentioned authors have laid down based on their studies of numerous psychopathological cases presenting most various symptoms” (Gurwitsch 1949: 176). These two attitudes represent two internal functions of the psychic life; however, in the case of the patients studied by Gelb and Goldstein, one can observe a difficulty or an inability to assume the categorial attitude, with the consequence that their psychic life reduces to the concrete level. “Every brain-injury entail, according

to Goldstein, a regression to the level of merely concrete behavior and attitude. Only that exists for the patient which offers itself in perceptual experience” (Gurwitsch 1949: 179). “Confined to the content of perception as actually experienced, the patients abide by that content in all its singularity and particularity; they are unable”, for instance, “to see in it the representative of a color-species or of a category or class of colors” (Gurwitsch 1949: 178). Thus, faced with a set of colored objects and asked to state their specific color, the patient is unable to perform the task; on the contrary, asked to indicate, among the objects, the one corresponding to a specific color, the patient doesn’t show any difficulty. Not being able to assume a categorial attitude, the patient cannot but limit herself to live things as they present themselves in perceptual experience.

Thus, the patients are unable to conceive of eventual changes or modifications in the experiential content, i.e., to conceive of the latter as possibly being different from what it actually is [...]. All that these patients can do is act (in the broadest sense of the word) under the suggestions and imperatives as arise from the given concrete situation. (Gurwitsch 1949: 179)

38 The term “red” does not properly indicate any perceptual content and, accordingly, appears to the patient as completely devoid of meaning, as an empty sound.

39 The categorial attitude, that the patient is not able to assume, instead implies

a certain detachment from the experienced concrete situation which, without losing its character of actuality and reality, yet loosens its grasp upon the experiencing subject’s mind so as to permit him to consider the given situation under varying angles, from different points of view, and to display some initiative in its respect. (Gurwitsch 1949: 180)

40 This “detachment” allows the subject to consider the object as an instantiation of a class or a species of objects, inserting it within a network of relations that link it to the other objects of the same class.

- 41 It should be now clear why Gurwitsch takes so much interest in the work of Gelb and Goldstein. Indeed, Gurwitsch interprets the definition of brain disease as reduction to the concrete dimension as an implicit confirmation of his theory of the field of consciousness: the reduction to the concrete would be nothing but a disorder affecting the field of consciousness, that is a deformation of the field such that one would shift from the usual multi-planar structure of consciousness to a mono-planar structure.
- 42 What is lacking in the patient is *thematization*, an operation by means of which the three dimensions of the field of consciousness constitute themselves.<sup>6</sup> “Reduced as the patients are to passively accepting experiential situations in their actuality and to acting only under their direct inducements, explication and thematization have become operations impossible for them to perform” (Gurwitsch 1949: 183). On the contrary,
- the perceptual experience of the normal person is oriented with respect to non-perceptual orders and possibilities so that, even when thing is perceived in itself and for its own sake, without actual reference to a conceptual order, it still is experienced as referable to such an order; even when it is not perceived as an example, it still appears as thus perceivable. All perceptual experience is encompassed by the horizon of an at least potential consciousness of possible non-perceptual perspectives. (Gurwitsch 1949: 191)
- 43 In the “normal” person, consciousness assumes the form of a perspectival potential horizon or, in other terms, of a *field*.
- 44 The patients studied by Gelb and Goldstein were brain-injured subjects and, more specifically, subjects suffering from language disorders and especially from aphasia. Thus, it is not surprising that Gurwitsch shows a deep interest in linguistics, during the 1930s. In 1935, he writes a long report of a monographic issue of the *Journal de psychologie normale et pathologique* devoted to the psychology of language and published two years before. It is Gurwitsch himself

to point out, in the first lines of this text, why the study of language proves to be relevant for his own research:

[...] the individual psychology of adult is fundamentally influenced by the fact that the adult has a language and that she modifies considerably herself according to alterations involving this faculty. At the same time, language is one of the most eminent fact of social life; language enables the constitution of a society but, on the other hand [...], it bears traces of the structure of society. (Gurwitsch 1935: 399)

- 45 In other terms, language seems to assume an essential function in the structuring of consciousness – both individual and collective – as a field but, at the same time, it can do so only insofar as its structure presents itself in the form of a field. The transcendental nature of Gurwitsch’s notion of field becomes thus apparent. This explains why one cannot find any explicit philosophy of language (or of art, music, logic, etc.) in Gurwitsch’s work; although language plays a crucial role in shaping the intersubjective-social world, Gurwitsch’s formal theory of field organization is intended to be more general than any other specific theory, since any conscious experience and act of consciousness display the invariant structure of the field. This is even more apparent, if one looks at a passage taken from a late contribution, in which Gurwitsch claims: “Undeniable and obvious though the importance of linguistic formulations is for purposes of communication, the first concern, even with regard to a theory of language, must be the phenomenological clarification of that which is expressed in linguistic formulations, namely the noematic correlate of the act of judging” (Gurwitsch 1973: 84). This is also connected with the fundamental importance assigned to perception as the primary phenomenological domain: “Quite in general, the transition from the perceptual to the logical realm (‘logical’ understood in the most inclusive sense) rests upon, and is motivated by, pre-delineated and pre-traced perceptual structures” (Gurwitsch 1973: 84), namely transcendental field-structures.

46 In Husserl's wording, the formal theory of organization must be understood as the theory of all possible theories, linguistics included.

47 In his long report, Gurwitsch goes through all the papers published in the special issue of the *Journal*. These are texts written by outstanding scholars and by some of the most prominent linguists of the time.<sup>7</sup> Gurwitsch focuses especially on the contributions that show a particular relevance for his own research: obviously the papers by Gelb and Goldstein but also, and more significantly, the articles dealing with phonology, which present mostly the results of the Prague linguistic school. By commenting Vendryes' paper, Gurwitsch writes:

Static linguistics does consider [...] facts only in virtue of the functional value which is assigned to them in the spirit of a subject who speaks, listens and lives these facts. It regards language not as the product of a historical development, as a tissue made of strands bearing the traces of their past and the germ of their future, but rather as a system, in which each part depends on the other and in which each part determines each other [...] The functional value of a word, depending on its syntagmatic relationships and thus on the role played within the sentence, is the primal object of static linguistics. (Gurwitsch 1935: 427-428)

48 Vendryes's claims, Gurwitsch observes, echo some of the fundamental theses expressed by Trubetzkoy:

The first is to consider phonic data as integrated details of an organized whole, namely the phonological system of a given language. Differently from traditional phonetics, which halts at isolated elements of human word to study both their historical development and their "natural" and objective features [...] and finally to establish objective differences between the sounds, even though these slip out from the speaking subjects of the given mother tongue, phonology deals with what one imagines to pronounce, rather than with what one actually pronounces [...] [phonemes] are not considered in themselves, but with reference to their mutual relationships and according to the role they played within the system. It is here where their linguistic value lies, since what distinguishes the sound from the phoneme is that the former is a simple psychophysical fact, whereas the latter assumes a meaning that differentiate the sense of words and sentences, to the point that in the phonologist's eyes the sound is nothing but a phonetic actualization of the phoneme of which it becomes a material symbol. Meaning, which is something incorporeal, constitutes itself not by the power of tangible

and objective features, but through relating and opposite features, which clearly belong to the phoneme only in relation to other phonemes that are located next to it within the same phonological system. (Gurwitsch 1935: 428-429)

- 49 Gurwitsch highlights then, with reference both to Vendryes and Trubetzkoy, the “phenomenological” nature of the results of phonological research. “All these ideas”, he writes,

are supported by a fundamental tendency that permeates them [...], the tendency to divert the inquiries from objective facts, like the physical and physiological conditions underpinning the emission of sounds, and to assume the phonic phenomena as they are felt and lived through by those who make a living use of them [...]. One must [...] try to penetrate and posit oneself in the linguistic and phonologic consciousness of the speaking subjects and respect the way in which a phoneme is felt by those using it, without superimposing on it any speculative interest. (Gurwitsch 1935: 431)

- 50 Gurwitsch’s acquaintance with structural phonology – and structural linguistics in general – allows for a consideration of Gurwitsch’s theory of the field of consciousness as internal to a “paradigm shift”, which led to the development of functional and structural methodologies in the linguistic sciences. In this sense, the notion of “field” appears to be particularly significant, since this concept was essential for the establishment of a structuralist approach in semantics. This does not mean at all that Gurwitsch’s work has been explicitly referred to as a specific contribution by the main figures of structural semantics; on the contrary, neither Leo Weisgerber nor Jost Trier have ever mentioned Gurwitsch’s philosophical theories, which they most likely completely ignored. Nevertheless, a linguistic oriented analysis of Gurwitsch’s field theory can contribute to a better understanding of the history of the above mentioned “paradigm shift”, as well as to unveil the potential philosophical presumptions and implications of semantic theories of a structural kind.

- 51 If one considers the cornerstones of structural semantics, as set forth for instance by Trier, the epistemological solidarity between

his lexical field theory and Gurwitsch's framework becomes manifest. From a historical point of view, it is worth recalling the fact that Gurwitsch developed the concept of "field" already in his 1929 German article and that "lexical field theory [was] basically a continental European approach that emerged and blossomed from 1930 to 1960, predominantly in the work of German and French scholars" (Geeraerts 2010: 53), that is of scholars belonging to exactly the same cultural milieu, in which Gurwitsch's philosophical work evolved during the 20's and 30's.

- 52 The basic idea underpinning Trier's lexical semantics, is that "[w]ords should not be considered in isolation, but in their relationship to semantically related words: demarcation is always a demarcation relative to other words" (Geeraerts 2010: 54). It is in this respect that the notion of field acquires its fundamental relevance:

The fact that a word within a field is surrounded by neighbours with a specific position gives it its conceptual specificity because this specificity derives from its demarcation with regard to its neighbours. The exact position in which it is placed as a small stone in the grand mosaic of signs decides on its value, it determines which part exactly from the global mass of the cognitive representation under consideration it carves out and represents symbolically. (Trier 1931: 3, Geeraerts' translation)

- 53 If one considers the very first lines of Trier 1931, the theoretical and epistemological solidarity with Gurwitsch's theory is quite impressive, especially if one gives value to Trier's reference to the domain of consciousness:

No spoken word lies in isolation in the consciousness of the speaker and listener, as one could conclude from its phonetic isolation. Every spoken word evokes a word with an opposite meaning and much more than that. If one looks at the totality of the conceptual relationships that arise when a word is pronounced, the word with an opposite meaning represents just one of these relationships and not even the most important. Besides and over this, a mass of other words emerges, which are closer or farther conceptual neighbors of the spoken word. (Trier 1973: 40, my translation)



# Conclusion

54 The aim of the paper was to provide a historical-theoretical presentation of Gurwitsch's work, with the purpose of stressing the following points:

1. The theoretical relevance and historical significance of an alleged marginal and secondary author, namely Aron Gurwitsch.
  2. The prominent position occupied by Gurwitsch's philosophical project for the establishment and development of a theoretical framework integrating phenomenological and structuralist insights.
  3. The historical and theoretical importance of linguistic studies for the definition of a structural-phenomenological model, in general, and in Gurwitsch's case, in particular and, moreover, the possibility to read Gurwitsch's work as a (philosophical) piece of the history of the language sciences and, more specifically, of (structuralist) lexical semantics.
- 

## BIBLIOGRAPHY

Aurora, Simone. 2014. Lo "Strutturalismo" di Edmund Husserl. *Janus. Quaderni del circolo glossematico* 13, ed. by Romeo Galassi & Lorenzo Cigana. Treviso: Zel. 21-36.

Aurora, Simone. 2016. Teoria del linguaggio e grammatica pura. Sulla presenza di Husserl ne I fondamenti della teoria del linguaggio di Hjelmslev. *Janus. Quaderni del circolo glossematico* 16, ed. by Lorenzo Cigana. Treviso: Zel. 9-26.

Aurora, Simone. 2017a. *Filosofia e scienze nel primo Husserl. Per una interpretazione strutturalista delle Ricerche logiche*. Padova: Cleup.

Aurora, Simone. 2017b. Valeur linguistique e spielbedeutung: alcune brevi osservazioni sul rapporto Husserl-Saussure. *Janus. Quaderni del circolo glossematico* 15, ed. by Valerio Marconi & Cristina Zorzella. Treviso: Zel. 9-26.

Aurora, Simone. 2018. Structural Phenomenology: a Reading of the Early Husserl. *Cognitive Semiotics* 11(2): 1-12.

- Aurora, Simone. 2019. Filosofia trascendentale, scienza, linguaggio: il problema degli universali (linguistici) e la fenomenologia strutturale. *Janus. Quaderni del circolo glossematico* 16, ed. by Romeo Galassi, Valerio Marconi & Cristina Zorzella. Treviso: Zel. 9-26.
- Aurora, Simone. 2022a. *Il campo della coscienza. Aron Gurwitsch e la fenomenologia trascendentale*. Napoli Salerno: Orthotes.
- Aurora, Simone. 2022b. Language and Consciousness. A Semiotic Reading of Aron Gurwitsch's Transcendental Phenomenology. *Philosophies* 8(1): 1.
- Aurora, Simone, Patrick Flack. 2018. Principles of Structural Phenomenology. A Basic Outline and Commentary. *Acta Structuralica. International Journal for Structuralist Research* 1: 151-169.
- Broekman, Jan. 1974. *Structuralism. Moscow - Prague - Paris*. Dordrecht-Boston: Reidel.
- De Palo, Marina. 2016. *Saussure e gli strutturalismi. Il soggetto parlante nel pensiero linguistico europeo*. Roma: Carocci.
- De Palo, Marina. 2018. La natura umana nella svolta linguistica saussuriana: risvolti fenomenologici e psicologici tra Bühler et Benveniste. *Human Nature. Anima, mente e corpo dall'antichità alle neuroscienze*, ed. by Nunzio Allocca. Roma: Sapienza Università Editrice. 297-317
- De Palo, Marina. 2019a. Foreword. *Paradigmi* 2: 201-205.
- De Palo, Marina. 2019b. Bühler and the two-field theory, The notion of "field" in language, between philosophy and psychology. *Paradigmi* 2: 237-259.
- De Palo, Marina. 2020. L'homme dans la langue. Tradition saussurienne et développements phénoménologiques. *History of Linguistics*, ed. by Émilie Aussant & Jean-Michel Fortis. Amsterdam: Benjamins. 113-128.
- Embree, Lester. 2009. Biographical Sketch of Aron Gurwitsch. *The Collected Works of Aron Gurwitsch (1901-1973). Volume I: Constitutive Phenomenology in Historical Perspective*, ed. By Jorge García-Gómez, Dordrecht Heidelberg London New York: Springer. 41-57.
- Flack, Patrick. 2011. Ausdruck – Vyraženie – Expression: transferts d'une notion entre phénoménologie(s) et structuralisme. *Cahiers de l'ILSL* 29: 23-32.
- Flack, Patrick. 2013. Roman Jakobson et le moment phénoménologique de la linguistique structurale. *Cahiers de l'ILSL* 37: 117-126.
- Flack, Patrick. 2018. *Idée, Expression, Vécu: la question du sens entre phénoménologie et structuralisme*. Paris: Hermann.
- Geeraerts, Dirk. 2010. *Theories of Lexical Semantics*. Oxford: Oxford University Press.

- Goldstein, Kurt. 1934. *Der Aufbau des Organismus: Einführung in die Biologie unter besonderer Berücksichtigung der Erfahrungen am kranken Menschen*. Den Haag: Nijhoff.
- Gurwitsch, Aron. 1929. Phänomenologie der Thematik und des reinen Ichs. Studien über Beziehungen zwischen Gestalttheorie und Phänomenologie. *Psychologische Forschung* 12. 279-381.
- Gurwitsch, Aron. 1935. Psychologie du langage. *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger* 120 (11/12). 399-439.
- Gurwitsch, Aron. 1939. Le Fonctionnement de l'organisme d'après K. Goldstein. *Journal de psychologie normale et pathologique* 36. 107-138.
- Gurwitsch, Aron. 1949. Gelb-Goldstein's Concept of "Concrete" and "Categorical" Attitude and the Phenomenology of Ideation. *Philosophy and Phenomenological Research* 10. 172-196.
- Gurwitsch, Aron. 1966. Edmund Husserl's Conception of Phenomenological Psychology. *The Review of Metaphysics* 19(4): 689-727.
- Gurwitsch, Aron. 1973. *Perceptual Coherence as the Foundation of the Judgement of Predication. Phenomenology: Continuation and Criticism. Essays in Memory of Dorion Cairns*. The Hague: Nijhoff. 62-90.
- Gurwitsch, Aron. 2009a. *Author's Introduction. The Collected Works of Aron Gurwitsch (1901-1973). Volume II: Studies in Phenomenology and Psychology*. Dordrecht Heidelberg London New York: Springer. XV-XXVI.
- Gurwitsch, Aron. 2009b. *A Non-egological Conception of Consciousness. The Collected Works of Aron Gurwitsch (1901-1973). Volume II: Studies in Phenomenology and Psychology*. Dordrecht Heidelberg London New York: Springer. 319-335.
- Gurwitsch, Aron. 2009c. *Phenomenology of Thematics and of Pure Ego: Study of the Relation between Gestalt-theory and Phenomenology. The Collected Works of Aron Gurwitsch (1901-1973). Volume II: Studies in Phenomenology and Psychology*. Dordrecht Heidelberg London New York: Springer. 193-319.
- Gurwitsch, Aron. 2009d. *The Phenomenological and the Psychological Approach to Consciousness. The Collected Works of Aron Gurwitsch (1901-1973). Volume II: Studies in Phenomenology and Psychology*. Dordrecht Heidelberg London New York: Springer. 99-119.
- Gurwitsch, Aron. 2010. *The Field of Consciousness. The Collected Works of Aron Gurwitsch (1901-1973). Volume III: The Field of Consciousness: Phenomenology of Theme, Thematic Field and Marginal Consciousness*. Dordrecht Heidelberg London New York: Springer. 1-413.
- Holenstein, Elmar. 1976. *Roman Jakobson's Approach to Language. Phenomenological Structuralism*. Bloomington-London: Indiana University Press.

- Holenstein, Elmar. 2022a. *Phenomenological Structuralism and Cognitive Semiotics. Phenomenological Philosophy of Language*. Genève-Lausanne: Sdvig: 379-399.
- Holenstein, Elmar. 2022b. *Jakobson and Husserl. A Contribution to the Genealogy of Structuralism. Phenomenological Philosophy of Language*. Genève Lausanne: Sdvig. 31-82.
- Holenstein, Elmar. 2022c. *Prague Structuralism. A Branch of the Phenomenological Movement. Phenomenological Philosophy of Language*. Genève Lausanne: Sdvig. 123-143.
- Husserl, Edmund. 1983. *Ideas Pertaining to a Pure Phenomenology and to a Phenomenological Philosophy. First Book: General Introduction to a Pure Phenomenology*. Dordrecht Boston London: Kluwer.
- Husserl, Edmund. 2001. *Logical Investigations. Volume II*. London-New York: Routledge.
- Piaget, Jean. 1970. *Structuralism*. New York: Basic Books.
- Sass, Louis A. 2004. Schizophrenia: A Disturbance of the Thematic Field. *Gurwitsch's Relevancy for Cognitive Science*, ed. by Lester Embree. Dordrecht: Springer. 59-79.
- Spiegelberg, Herbert. 1965. *The Phenomenological Movement. A Historical Introduction*. The Hague: Nijhoff.
- Stawarska, Beata. 2015. *Saussure's Philosophy of Language as Phenomenology. Undoing the Doctrine of the Course in General Linguistics*. Oxford: Oxford University Press.
- Stawarska, Beata. 2020. *Saussure's Linguistics, Structuralism and Phenomenology*. Cham: Springer.
- Trier, Jost. 1931. *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes. Die Geschichte eines sprachlichen Feldes*. Heidelberg: Winter.
- Trier, Jost. 1973. *Aufsätze und Vorträge zur Wortfeldtheorie*. The Hague-Paris: Mouton.
- Zaner, Richard. 2017. Gurwitsch at the New School. *The Golden Age of Phenomenology at the New School for Social Research, 1954-1973*, ed. by Lester Embree & Michael D. Barber. Athens: Ohio University Press. 123-133.

## NOTES

1. Cf. Holenstein 1976: 2. In relation to his proposal to use the expression “phenomenological structuralism”, Holenstein observes that “at first glance this designation may appear to be an oxymoron, quite like speaking of a wooden iron. Proponents of both phenomenology and structuralism have found the approach and procedure of the two movements incompatible. And indeed, their offshoots have developed in diametrically opposed directions: on the phenomenological side toward a cloudy

irrationalism, on the structuralist side toward an exclusively descriptive and positivistic formalism. A look at the beginnings of phenomenology and the East European branch of structuralism reveals an entirely different picture. The two fields soon prove to have many points in common, both historically and materially”.

2. For a general presentation of Gurwitsch’s figure and work cf. Aurora 2022a.

3. “The notion of ‘field’ has been very productive in 20th century language theory in its various forms and varieties: in Karl Bühler’s *Sprachtheorie* (1934), in the functional analysis of the sentence [...] of the Prague school; in the so-called *inhaltsbezogene Grammatik*, and especially in Trier and Ipsen [...], and, more recently, in frame theory” (De Palo 2019b: 237).

4. If no reference to the English translation of a text is provided, the translation is mine.

5. For an analysis of the semio-linguistic relevancy of this concept see Aurora 2022b.

6. An application of Gurwitsch’s theory of the “field” to the study of schizophrenia is provided by Sass 2004.

7. The special issue features contributions by, among others, H. Delacroix, E. Cassirer, A. Sechehaye, K. Bühler, A. Meillet, J. Vendryes, V. Brøndal, N. Trubetzkoy, E. Sapir, O. Jespersen, C. Bally, A. Gelb and K. Goldstein.

---

## ABSTRACTS

Aron Gurwitsch is usually considered as a minor figure within what Herbert Spiegelberg has called “The Phenomenological Movement”; his theory of the field of consciousness, however, has played a great influence on the philosophies of Jean-Paul Sartre and Maurice Merleau-Ponty and is probably one of the most radical versions of a non-egological theory of consciousness. It is not by chance that Gurwitsch’s phenomenology explicitly borders with one of the most important structuralist schools of the 20th century, namely Gestalt theory. This is already apparent in Gurwitsch’s first important work, *Phänomenologie der Thematik und des reinen Ichs*, whose subtitle reads *Studien über Beziehungen zwischen Gestalttheorie und Phänomenologie* [Studies on the relation between gestalt theory and phenomenology]. Indeed, Gurwitsch studied in Frankfurt with the gestalt psychologists Kurt Goldstein and Adhemar Gelb, who were working on the psychological effects of brain injuries, with a focus on the phenomenon of amnesic aphasia. My contribution intends to show how Gurwitsch’s insights on amnesic aphasia are coherent with his broader theory of the field of consciousness, thus establishing the fundamentals of Gurwitsch functionalist theory of language, at the intersection between phenomenology and structuralism. More

specifically, in the concluding remarks, I will show the epistemological solidarity between Gurwitsch's philosophical project and structural semantics.

Aron Gurwitsch est généralement considéré comme une figure mineure au sein de ce que Herbert Spiegelberg a appelé « le mouvement phénoménologique » ; sa théorie du champ de conscience a cependant exercé une grande influence sur les philosophies de Jean-Paul Sartre et de Maurice Merleau-Ponty et est probablement l'une des versions les plus radicales d'une théorie non égologique de la conscience. Ce n'est pas un hasard si la phénoménologie de Gurwitsch côtoie explicitement l'une des écoles structuralistes les plus importantes du xx<sup>e</sup> siècle, à savoir la théorie de la Gestalt. Cela apparaît déjà dans le premier ouvrage important de Gurwitsch, *Phänomenologie der Thematik und des reinen Ichs*, dont le sous-titre est *Studien über Beziehungen zwischen Gestalttheorie und Phänomenologie* [Études sur la relation entre la théorie de la Gestalt et la phénoménologie]. En effet, Gurwitsch a étudié à Francfort avec les psychologues gestaltistes Kurt Goldstein et Adhemar Gelb, qui travaillaient sur les effets psychologiques des lésions cérébrales, en mettant l'accent sur le phénomène de l'aphasie linguistique. Ma contribution entend montrer comment les idées de Gurwitsch sur l'aphasie linguistique sont cohérentes avec sa théorie plus large du champ du langage, établissant ainsi les fondements de la théorie fonctionnaliste du langage de Gurwitsch, à l'intersection entre la phénoménologie et le structuralisme. Plus précisément, dans les remarques conclusives, je montrerai la solidarité épistémologique entre le projet philosophique de Gurwitsch et la sémantique structurale.

## INDEX

**Mots-clés:** Gurwitsch (Aron), théorie du champ, théorie de la Gestalt, aphasie linguistique, sémantique lexicale

**Keywords:** Gurwitsch (Aron), field theory, Gestalt theory, amnesic aphasia, lexical semantics

## AUTHOR

SIMONE AURORA

FISPPA (Filosofia, Sociologia, Pedagogia, Psicologia applicata)

Università degli Studi di Padova

---

Varia

---

# Las unidades principales de la ejemplificación grammatical y la tipología (lengua, norma y modelo de corrección) en la tradición ejemplificativa (ss. XVIII-XIX)

Francisco Escudero Paniagua

---

*Agradezco a la profesora Carmen Quijada sus consejos, sus comentarios, sus correcciones, y, sobre todo, su buena disposición para echarme una mano. Le dedico este trabajo al profesor Gómez Asencio, quien me animó a redactarlo, pero que no ha podido verlo publicado. Todo lo bueno que se encuentre en estas páginas tiene mucho de ambos.*

## Introducción

- 1 La ejemplificación es un conjunto de elementos o herramientas inmanente a cualquier gramática, pues no hay constancia de que exista una sin ejemplos (Marchello-Nizia & Petiot 1977: 87; Auroux 1998: 11; Chevillard *et al.* 2007: 5; Colombat 2007: 71; Colombat *et al.* 2010: 101; Kistereva 2015: 12; Esteba Ramos 2016: 135; Gómez Asencio 2016: 145). Pese a ello, los ejemplos gramaticales suelen ser estudiados ocasionalmente como un medio para analizar las ideas lingüísticas de los gramáticos. Hasta donde sabemos, los primeros trabajos que se centran en la ejemplificación grammatical – es decir, como un fin en sí mismo y no como un medio – datan de los años



1970 del siglo pasado (Chevalier 1976a, 1976b). Desde entonces, y especialmente en el siglo XXI, la ejemplificación gramatical ha recibido cada vez más atención por parte de los investigadores de la historiografía lingüística.

- 2 Una de las líneas de investigación sobre este objeto de estudio ha versado sobre el estatus del ejemplo y de la ejemplificación, esto es, sobre su naturaleza y sus características desde diferentes aproximaciones y puntos de vista (véanse, entre otros, Auroux 1998: 185-197; Chevalier 1983, 2007; Chevillard *et al.* 2007; Colombat *et al.* 2010: 100-106; Fournier 1998a, 1998b, 2003, 2007; Milner 1995: 117-137; Kistereva 2015: 9-26, 251-320). El estudio que se presenta a continuación sigue esta línea; en él se realiza un análisis teórico sobre la ejemplificación, pero con una intención auxiliar y metodológica, la de proporcionar conceptos, definiciones y clasificaciones útiles para el análisis de la ejemplificación gramatical de la tradición española, especialmente la de los siglos XVIII y XIX .
- 3 Concretamente, se presenta: I) las unidades principales de la ejemplificación, divididas en manifestaciones lingüísticas o de lengua, y unidades de ejemplificación; II) una tipología de los distintos elementos de la ejemplificación atendiendo a su vinculación con la lengua descrita, con la norma defendida por el gramático y con su carácter modélico. Estas clasificaciones parten de los datos extraídos de los *aparatos ejemplares*<sup>1</sup> analizados de gramáticas del español publicadas durante los siglos XVIII y XIX<sup>2</sup>, aunque podrían, quizás, servir de base, de orientación o de referencia para el análisis de otras tradiciones ejemplificativas o, desde un punto de vista teórico y metodológico, de la ejemplificación gramatical y lingüística en general.

## 1 Unidades principales de la ejemplificación gramatical

### 1.1 Manifestaciones lingüísticas y subtipos

- 4 Es un hecho que no toda la ejemplificación está compuesta únicamente por ejemplos de lengua: los gramáticos incluyen marcación tipográfica o marcación lingüística o *robusta* – algunas de las cuales «*peuvent jouer un rôle dans la délimitation du statut des données représentées par l'exemple, en identifiant la source énonciative de l'énoncé, et en le donnant comme type (vs token)*» (Chevallard *et al.* 2007: 13-14) – establecen relaciones entre ejemplos, utilizan elementos que no ejemplifican directamente la cuestión gramatical, como traducciones o fragmentos equivalentes de los ejemplos<sup>3</sup>, o añaden glosas (*gloses*) con comentarios, explicaciones o análisis de los mismos (Fournier 2003: 107-108).
- 5 En un sentido más o menos estrecho, la ejemplificación se puede definir como «el conjunto de elementos y mecanismos destinados a ilustrar una regla, categoría, rasgo o accidente, uso, teoría, hipótesis o cualquier otra cuestión de índole gramatical y que tienen como base o fundamento al menos un ejemplo de lengua», aunque también, en un sentido amplio, como «el conjunto de manifestaciones lingüísticas y los mecanismos que los acompañan» (Escudero Paniagua 2021: 49). Propiamente hablando, cualquier discurso es una manifestación lingüística por sí misma – una voz, una oración, una gramática, etc. – pero, en este trabajo, el término *manifestación lingüística* o *de lengua*<sup>4</sup> se entenderá como cualquier fragmento de cualquier extensión introducido *ex professo* en la gramática como muestra de un uso posible, imposible, documentado o indocumentado de una lengua natural o artificial, que no forma parte del discurso teórico del gramático (*ibid.*)
- 6 La diferencia entre ambas definiciones de *ejemplificación* es importante, pues delimita el objeto de estudio y el número de unidades que se puede tener en cuenta. Por supuesto, puede haber definiciones intermedias entre las dos presentadas en el párrafo anterior. Sin embargo, hay que señalar que el término *ejemplificación* en sentido amplio implica considerar parte de la misma elementos que, *a priori*, nadie consideraría como tal. Es el caso, por ejemplo, de los epígrafes, índices de vocabulario, o material de lecturas o prácticas. Por ello, consideramos en este trabajo la ejemplificación

gramatical en la primera definición, es decir, en sentido más o menos estrecho.

7 En consecuencia, las manifestaciones lingüísticas se dividen en dos tipos: las *pertinentes*, que son aquellas que forman parte de la ejemplificación (como los ejemplos, sus traducciones, sus equivalencias o no equivalencias, etc.), y las *no pertinentes*, que no forman parte de la ejemplificación (como ejercicios, materiales de lectura, vocabularios, etc.). Solo se tendrán en cuenta los primeros. Asimismo, las manifestaciones lingüísticas pueden dividirse en otros dos tipos:

- *Fragmentos de lengua* (de ahora en adelante FL): manifestación lingüística de un idioma natural o artificial concreto, de cualquier extensión – desde una letra hasta un discurso o diálogo – introducida *ex professo* en la obra gramatical como manifestación de un uso documentado y/o posible que no forma parte del discurso (teórico-metalingüístico) del gramático. Por ejemplo:  
1) Los [nombres] que nacen de nombres primitivos se llaman derivados, como: de **tierra, terreno, terrestre, terrenal, terruño**. De **monte, montesino, montero, montería, montaraz**. De **palacio, palaciego**; y así los demas. (GRAE 1771: 25. De aquí en adelante, la negrita es nuestra)
- *Antifragmentos de lengua* <sup>5</sup> (de aquí en adelante AntiFL): manifestación lingüística, introducida *ex professo* en la obra gramatical, que no pertenece a ningún idioma, o que, a pesar de estar basado en uno ortográfica, fonológica, gramatical y/o léxicamente, representa un «no-uso», – esto es, ni documentado ni posible – de un idioma y que no forma parte del discurso (teórico-metalingüístico) del gramático. Por ejemplo:  
2) Tampoco se juntan los superlativos de inflexion con el adverbio mas: **nadie dice mas grandisimo, mas utilisima**. (Bello 1847: 57)

8 Los FL pueden ser representativos o no representativos. La representatividad es la capacidad de los FL – mejor dicho, una parte de ellos – de simbolizar una totalidad de casos similares. En consecuencia, la representatividad de los FL no dependen de cada FL en sí, sino del conjunto de ellos. Se verá más clara esta característica con dos ejemplos:

3) Los Artículos son tres en el numero singular; es a saber: *El, La, Lo*: y en el plural dos; es á saber: *Los, Las*. (Gómez Gayoso 1743: 23)

4) EL Artículo *La* sirve para todos los nombres substantivos, apelativos femeninos de qualquier terminación; V. g. *La letra, La verdad*. (Gómez Gayoso 1743: 27)

9 En 3, los FL *El, La, Lo* y *Los, Las* constituyen la totalidad de casos – según el gramático – de artículos que hay en español. Por lo tanto, no representan más casos similares; son no representativos. Por el contrario, en 4, *La letra* y *La verdad* no son los únicos casos en que el artículo *La* se junta con un

sustantivo femenino – las posibles combinaciones son muchísimas: *la puerta, la pared, la fruta*, etc. En este caso, los FL *La letra* y *La verdad* son representativos de todos los casos similares en castellano.

- 10 Los ejemplos de lengua (de aquí en adelante también EL) son FL porque reflejan usos – reales y/o posibles – parciales; no pueden reflejar toda la lengua, pues son fragmentos escogidos y contruidos <sup>6</sup>, bien porque fueron extraídos de su situación de enunciación, bien porque fueron creados *ad hoc* y, por lo tanto, están desprovistos del contexto de los usos reales de una lengua (véase Marchello-Nizia & Petiot 1977: 94-95).
- 11 El concepto apriorístico de *ejemplo de lengua* se corresponde mejor con los FL representativos del fragmento 4 que con los FL no representativos del fragmento 3, puesto que, si ejemplificar es utilizar especímenes/muestras/modelos prototípicos o representativos de una clase o de hechos similares, los ejemplos de lengua son, por definición, representativos <sup>7</sup> (véanse Auroux 1998: 185; Chevalier 1976b; Chevillard *et al.* 2007: 6; Colombat *et al.* 2010: 101; Marchello-Nizia & Petiot 1977: 89). En el caso de los AntiFL, siempre son representativos, puesto que el universo de los términos negativos es indeterminado (Auroux 1998:190).
- 12 Tanto los FL como los AntiFL pueden formar parte de un razonamiento deductivo o de un razonamiento inductivo. En un razonamiento deductivo se parte de la teoría (por ejemplo, de la enunciación de una regla o la presentación de una categoría) y se sigue después con la presentación de (Anti)FL:
  - 5) Común es el género de aquellos nombres, que aunque en general convienen á los dos sexôs, varían de género conforme á aquel de los dos que se habla, como: *virgen, martir, testigo, homicida*, que en general convienen a los dos sexôs [...]. (GRAE 1796: 8)
- 13 En 5, se presenta una parte teórica, concretamente la clase de los nombres comunes – que «*varían de género conforme á aquel de los dos que se habla*»– y una parte «práctica», con la que se ilustra esta clase de nombres: *virgen, martir, testigos, homicida*. Estamos, pues, ante tres FL que forman parte de un razonamiento deductivo, es decir, se parte de las categorías generales a los casos particulares, de tal manera que aparecen después de la regla/categoría/fenómeno gramatical para ilustrarlo.

14 En un razonamiento inductivo se parte de los (Anti)FL y, de ellos, se extrae o se llega a la regla, la categoría o la cuestión gramatical pertinente:

6) Cuando pronuncio la voz *libro*, solo resulta una idea de la substancia que representa dicha voz. Luego si necesito distinguir el libro que tengo en la mano de otro que está separado de mi, y este de otro que se halla aun mas lejos, debo añadir á la voz libro alguna denotacion que de á conocer cual es el libro de que quiero hablar. Así para dar una idea del libro que tengo en la mano, y para distinguirle de los otros que estan mas separados de mi, diré: *este libro*, poniéndole, por decirlo así, á la vista de los que me oyen. [...] Estos son los pronombres demostrativos, que señalan y determinan la persona o la cosa, y la ponen delante de los ojos. (Pelegrín 1825: 56-57)

15 En este caso estamos ante 2 FL: *libro*, que se analiza y de cuya manipulación surge *este libro*. De ellos y de las reflexiones metalingüísticas se induce la categoría de los pronombres demostrativos.

16 Cuando los FL aparecen después de la regla – es decir, cuando forman parte del razonamiento deductivo–, su función principal es la de ilustrarla<sup>8</sup>, pero cuando los FL se colocan antes, – es decir, cuando forman parte de un razonamiento inductivo –, no ilustran la regla. Dependerá de cada investigador considerar si los FL inductivos son realmente ejemplos o si, al menos, pertenecen a la ejemplificación. Si ejemplificar es tomado en el sentido de «ilustrar con ejemplos», los FL inductivos no son EL, sino otra categoría. En este trabajo diferenciamos entre ejemplos de lengua (EL) y muestras de lengua (ML) (Escudero Paniagua 2021: 78-79):

- *Ejemplos de lengua* (EL): «Son fragmentos de lengua representativos que constituyen modelos a imitar o a evitar, insertos en una gramática – pero frecuentemente separados del discurso metalingüístico mediante un cúmulo de marcas de distinta índole – después de la enunciación de reglas, teorías, categorías u otras cuestiones gramaticales, y cuya función intrínseca y básica es ilustrarlas».
- *Muestras de lengua* (ML): «Son fragmentos de lengua representativos que constituyen modelos a imitar o a evitar, insertos en una gramática – pero frecuentemente separados del discurso metalingüístico mediante el cúmulo de marcas de distinta índole – antes de la enunciación de reglas, teorías, categorías y otras cuestiones gramaticales y cuya función intrínseca es la de formar parte de un razonamiento inductivo, sirviendo de indicio y objeto de análisis para descubrirlas al lector»<sup>9</sup>.

17 A estas unidades hay que añadir sus «contrarios»: los antiejemplos de lengua (AntiEL) y las antimuestras de lengua (AntiML). Los primeros se tratarán más adelante; de los segundos no se ha encontrado en el corpus de

gramáticas del español analizado ningún caso de AntiML. No obstante, su existencia no es descartable en absoluto.

18 Por las definiciones presentadas, se verá que ambos elementos son FL representativos. Los EL, además, son ilustrativos. Sin embargo, no todos los FL deductivos son representativos o ilustrativos. En el fragmento 3, se ve que existen FL no representativos: *El, La, Lo, Los y Las* no son representativos porque los cinco constituyen la totalidad de casos de artículos en español (o, al menos, así los presenta el gramático), pero sí ilustran la categoría artículos – singulares y plurales –. Son FL ilustrativos no representativos o *Sumas*.

19 En los siguientes fragmentos que se incluyen a continuación (7, 8 y 9) se verá que hay EL y otros FL que no ilustran directamente la cuestión gramatical tratada:

7) Los nombres que acaban en vocal breve forman el plural añadiendo una *s* al singular, como *casa, casas*; los que acaban en vocal aguda ó en consonante toman *es* al plural, como *borceguí, borcegués, razon, razones*. (Jovellanos 1858 [1795?]: 107)

20 Aquí se ve una regla sobre la formación del plural en castellano. Hay tres FL que muestran cómo es el plural: *casas, borcegués, razones*; son ejemplos de lengua. Sin embargo, los FL *casa, borceguí y razon* están en singular, por lo que no ilustran la formación del plural en español – al menos directamente –. Si se eliminasen los FL en singular, los EL *casas, borcegués y razones* bastarían para ilustrar la formación del plural, pero no al revés; si se eliminasen los FL en plural, los FL *casa, borceguí y razon* no pueden ilustrar la cuestión que se trata. Por lo tanto, no son ilustrativos. Sin embargo, estos FL no (intrínsecamente) ilustrativos participan o ayudan indirectamente en la función ilustrativa de los EL, y se relacionan con cada uno de ellos respectivamente. Con ellos se demuestra que, efectivamente, el plural en español se forma añadiendo *e* y *es*, es decir, demuestra la validez de la regla y el valor ilustrativo de los EL presentados.

8) Numeral es el que significa numero y es de tres maneras: Absoluto, ò Cardinal [...]. Ordinal [...]. Distributivo, como *sendos*, v.g. *les dió sendos libros, esto es, à cada uno dió un libro*. (Gómez Gayoso 1743: 53)

21 En 8, el EL *sendos* ilustra la clase de nombre numeral distributivo. El FL *les dio sendos libros* pone en contexto el EL *sendos* y demuestra con ello que: I) es

distinto de los numerales cardinales y ordinales; II) tiene valor distributivo, III) el EL *sendos* ilustra bien la categoría gramatical de numerales distributivos. Además, hay otro FL – *à cada uno dio un libro* – que equivale a la frase anterior y, de alguna manera, explica el significado del *sendos*, de nuevo, para demostrar su validez ilustrativa como ejemplo de la categoría nombre numeral distributivo. Estos FL pueden denominarse *FL demostrativos*<sup>10</sup> (Escudero Paniagua 2022: 130-134) y guardan mucha relación con el concepto de *metafrase*<sup>11</sup>, aunque no son exactamente equivalentes<sup>12</sup>.

22 Por último, hay un tipo de FL no representativo, no deductivo ni inductivo, que forma parte de la ejemplificación, pero está intercalado en las glosas que comentan, explican y analizan los FL:

9) En estas, por ejemplo, *Dios es justo; el hombre es un animal racional*, los nombres, *Dios, hombre*, son respectivamente sujetos de ellas, pues significan ideas que contienen las significadas por los atributos *es justo, es un animal racional* (Lacueva 1832: 20)

23 Los EL son *Dios es justo y el hombre es un animal racional*. Ambos están acompañados de una glosa en la que se analizan y explican ambas oraciones. En dicha glosa, hay cuatro FL que representan por separado las distintas partes de los dos EL: *Dios, hombre, es justo y es un animal racional*. Estos cuatro son *FL Anafóricos*<sup>13</sup>:

24 Todo lo visto hasta aquí se resume en la siguiente tabla:

Manifestaciones lingüísticas – FL y AntiFL –				
Pertinentes				No pertinentes
Inductivos	Deductivos			
(Anti)ML	(Anti)FL Ilustrativos		(Anti)FL demostrativos	
	Sumas	(Anti)EL		
			Anafóricos	

Tabla 1. Elementos de la ejemplificación

25 Como se ha mencionado antes, depende de cada investigador considerar la ejemplificación en un sentido amplio o estricto, siendo la perspectiva más amplia la que incluya los (Anti)FL pertinentes y no pertinentes, y la más restrictiva la que solo tenga en cuenta solo los (Anti)EL. Para este trabajo se ha considerado que la ejemplificación está compuesta por (Anti)EL, (Anti)FL demostrativos, algunos tipos de sumas y FL anafóricos. Además de las manifestaciones lingüísticas, también cabe incluir (o preguntarse si incluir) las glosas como elementos de la ejemplificación.

## 1.2 Unidades de ejemplificación

26 Hay una razón en especial por la que considerar todos estos elementos como unidades principales de la ejemplificación y es que todas ellas se han encontrado en *unidades de ejemplificación* (UE) (Escudero Paniagua 2019, 2020, 2021).

27 Una UE es una unidad compuesta principalmente por uno o más (Anti)EL principales, que puede incluir, además, otros AntiFL y glosas vinculados a ellos, y cuya función es la de ilustrar, probar, demostrar una regla, teoría, categoría o cuestiones gramaticales o varias estrechamente relacionadas entre sí.

28 En el fragmento 1, se ve que hay ejemplos que ilustran la categoría mencionada, los nombres derivados: *terreno, terrestre, terrenal, terruño, monte, montesino, montero, montería, montaraz, palaciego*. Además, hay tres fragmentos de lengua demostrativos: *tierra, monte y palacio*, que son nombres primitivos y muestran que, efectivamente, los ejemplos de nombres derivados están formados de nombres primitivos<sup>14</sup>. Así, hay tres grupos de FL: *tierra* y sus derivados; *monte* y sus derivados; *palacio* y su derivado, pero todos cumplen la misma función principal: ilustrar la categoría de los nombres derivados. Dicho de otro modo, aunque sean varios ejemplos y aunque se puedan establecer varias agrupaciones de estos, todos forman una misma unidad destinada a ilustrar una misma cuestión gramatical: forman una UE.



29 No todas las UE tienen que estar encabezadas por EL ni tienen que estar compuestas únicamente por algún tipo de (Anti)FL. Véase el siguiente fragmento:

10) [...] se faltaría á las reglas de la concordancia si no conviniesen simultáneamente estas palabras en ambas propiedades [género y número]; así estaría igualmente mal dicho *las hombres generosas*, que *el hombres generoso*; pues en el primer caso solo convendría en el número, y en el segundo solo en el género. (Alemany 1829: 80)

30 Aquí la UE está encabezada por dos AntiEL (*las hombres generosas*, *el hombres generosos*), los cuales ilustran que el artículo y el adjetivo deben concordar a la vez en género y en número con el nombre al que acompañan. Además de estos dos AntiEL, hay una glosa (*en el primer caso solo convendría en el número, y en el segundo solo en el género*) con función demostrativa, es decir, que demuestra la validez ilustrativa de ambos AntiEL. Todo ello constituiría una UE.

31 El concepto de UE resulta fácil de comprender y muy útil para abordar el análisis del aparato ejemplar de una obra gramatical. Probablemente, un conjunto de elementos ejemplificativos pertenecen a la misma UE si los (Anti)FL introducidos:

1. Tienen como fin último tratar una misma cuestión gramatical o varios aspectos de ella;
2. Están relacionados entre sí;
- 3 Se repiten o se experimenta con ellos;
4. Están en el mismo párrafo o subapartado numerado o en la misma respuesta en gramáticas que siguen el género del catecismo <sup>15</sup>.

32 A continuación, se presenta un fragmento con una UE que muestra el cumplimiento de todas estas características:

11) Los números son dos, *singular* y *plural*. Singular es el que habla de una persona ó cosa sola, como: *hombre*, *cielo*, *monte*: plural es el que habla de dos ó mas cosas ó personas, como: *hombres*, *cielos*, *montes*. (GRAE 1796: 5)

33 Los seis EL (*hombre*, *cielo*, *monte*, *hombres*, *cielos*, *montes*) se introducen para tratar una misma cuestión (el número gramatical), concretamente dos aspectos de una cuestión (la forma en singular y la forma en plural). Los EL se relacionan entre sí, porque están puestos en contraste (la forma singular en oposición a la plural): *hombre* contrasta con *hombres*, *cielo* con *cielos* y *monte* con *montes*. Por lo tanto, se confirma que los FL se repiten, puesto que los lemas utilizados para ilustrar el singular son los mismos que para ilustrar el plural. Por último, los seis ejemplos se encuentran en un mismo

párrafo y en el mismo subapartado numerado (el 4). En suma, todos ellos forman parte de la misma UE.

- 34 A pesar de estos criterios, es posible hallar UE de difícil delimitación, bien por lo cohesionado bien por lo deslavazado de la argumentación gramatical, y, por lo tanto, pueden dificultar la contabilización de UE totales de un aparato ejemplar. A continuación se exponen algunos extractos en los que se plantean problemas de delimitación:

12) Oraciones de activa son las que traen un verbo activo, y como este puede ser transitivo ó intransitivo, acomodaremos esta division á las oraciones que forman. La oracion transitiva consta de supuesto, verbo transitivo concertado con él, y término de la accion, ó acusativo, como: *El muchacho coge la flor. Ulises persiguió á los Troyanos.*

La oracion intransitiva consta de supuesto y verbo, que concierta con él, como: *Muere el hombre: florecen las artes.* (Mata & Araújo 1805: 116)

- 35 En este fragmento se diferencia entre oraciones transitivas e intransitivas. Por tanto, sería esperable que los EL utilizados formasen parte de la misma UE, pero no hay ninguna marca que indique contraste entre ellos; son completamente diferentes y ni siquiera están en el mismo párrafo.

13) Los adverbios de afirmacion, de negacion i de duda, como: Si, cierto, ciertamente, afé, amen, de veras, assi, no sino no, tambien, nada, no, nunca, menos tampoco, ni, quizá, quizás, apenas, casi. Dos negaciones en Castellano como en Griego mas niegan: no quiero nada; no quiero no, i reno. (San pedro 1796: II, 82-83)

- 36 En 13, los EL que se presentan están en el mismo párrafo, pero nada tienen que ver las cuestiones tratadas: los primeros ilustran adverbios de afirmación, de negación y de duda, mientras que los últimos ilustran la doble negación; no pueden considerarse, por tanto, UE en este sentido. Por el contrario, hay casos en los que una UE se extiende a lo largo de párrafos distintos de forma fraccionada:

14) II. Oraciones del verbo *estar*. Estas tienen mas variedad en sus atributos, pues pueden llevar:

1º Un adjetivo, v.g. *el pan está caro.*

2º Un gerundio, v.g. *el niño está llorando*

3º Participios de verbos intransitivos, v.g. *tú estás sentado.*

4º Nunca tienen un sustantivo solo, pero sí rejido de la preposicion de, v.g. *Juan está de escribiente; tú estás de escribano.*

5º También pueden estar sin atributo propio, v.g. *estar en casa, estar aquí ó allí, &c.*; i tener solo un adverbio, v.g. *estar bien ó mal*; ó una frase adverbial, v.g. *estar en ayunas, de rodillas*; ó un complemento, v.g. *estar por otro, estar de gala, de luto, &c.* (Martínez de Noboa 1839: 196-197)

37 En este fragmento, los EL aparecen en párrafos distintos, en subapartados diferentes (1º, 2º, 3º, 4º y 5º). Sin embargo, tratan una única cuestión general: los «atributos» que el verbo *estar* puede llevar. Además, todos estos EL se incluyen bajo un mismo apartado mayor, el punto II, sobre oraciones sustantivas que presentan varios atributos.

38 Además de estos problemas de extensión, pueden presentarse dudas con respecto a la inclusión de determinados FL en las UE. Por ejemplo, es el caso de las excepciones, que a veces pueden constituir sumas, suelen gozar de bastante autonomía y, con frecuencia, aparecen en párrafos aparte:

15) R. Terminan en *é larga* [el pretérito perfecto simple de los verbos de la primera conjugación], como *Amé, Clamé, Habité*.

Se exceptúan dos que terminan en *e breve*, y son de *Andar, anduve*, de *Estar estuve*; y uno en *í larga*, y es de *Dar, dí*. (Ballot 1796: 54)

39 En secciones propias:

16) El adjetivo masculino acaba en el singular en *o*, y el femenino en *a*, como *hombre blanco, muger blanca*.

Estas son las terminaciones más ordinarias, pero no las de todos los adjetivos, porque hay muchos que las tienen diferentes, como se ve en las excepciones siguientes.

Excepciones de esta regla:

Hay algunos adjetivos que solo tienen una terminación para el masculino y femenino y es: 1º en *e*, como *hombre o muger grande*; 2º en *l* como *hombre ó muger igual*; 3º en *r*, como *hombre ó muger mayor*; 4º en *z*, como *hombre ó muger capaz*; 5º en *n*, como *hombre ó muger ruin*. (Pelegrín 1825: 24)

40 En notas al pie:

17) El uso más general de esta preposición [en] es señalar el lugar donde se halla ó se hace una cosa, y la embarcación, carruaje ó cabalgadura en que uno va. Ejemplos: *La comida está en la mesa: sopa en vino (\*)*: *vive en Búrgos: reside en el Colegioata: mora en tal villa: viene en coche: regresó en un bergantín*.

(\*) Pero solo se dice: *Sopa con ó de leche, y, arroz con leche*. (Salvá 1830: 250)

41 O en respuestas distintas:

18) P. Que nombres son femeninos por su terminación?

R. Son femeninos los terminados

En A, como *Casa*. En Ion, como *Union*.

En Bre, como *Cumbre*. En Z, como *Cruz*.

En D, como *Virtud*. En Ey, como *Grey*.

P. Que nombres se exceptúan de esta regla?

R. Se exceptúan por masculinos los siguientes:

El *Dia*. El *Ardid*. El *Almirez*. [...] (Ballot 1796: 18-19)

42 Con todo, no dejan de tratar la misma cuestión gramatical que los EL y, de alguna manera, también se relacionan con ellos, puesto que limitan su

alcance representativo, como se indicará más adelante.

- 43 También hay un tipo de EL, utilizado con cierta frecuencia en la ejemplificación gramatical, que goza de una gran independencia con respecto a los EL «principales» de las UE: los *EL de apoyo*. Un EL de apoyo es un FL representativo «que no participa en la ilustración de un fenómeno gramatical sino en la ilustración de una categoría o un hecho mencionado en la explicación del fenómeno» (Escudero Paniagua 2021: 137). Son ejemplos incluidos dentro de la enunciación de las reglas y su función es la de ilustrar algún concepto, categoría o cuestión que se menciona.

19) Quando [alguna oración] empieza por alguna conjuncion condicional, como: *si, sino, sino es que, sino es quando, sin que, aunque, aun quando, con tal que*: se puede usar de la primera ó tercera terminacion diciendo: *si hubiera, ó hubiese buena fé: si no hubiera, ó no hubiese guerra: aunque hubiera, ó hubiese paz.* (GRAE 1771: 70-71)

- 44 La secuencia de FL *si, sino, sino es que, sino es quando, sin que, aunque, aun quando, con tal que* no ilustra la cuestión gramatical tratada (el uso de las formas *cantara* y *cantase*, pero no *cantaría*, ante conjunciones condicionales), sino la subcategoría gramatical de las conjunciones condicionales. Por lo tanto, son EL de apoyo, que, si bien guardan cierta independencia con respecto a la cuestión tratada, suelen reaparecer en la ejemplificación posterior, como es el caso de *si, sino* y *aunque* en los EL *si hubiera, ó hubiese buena fé: si no hubiera, ó no hubiese guerra: aunque hubiera, ó hubiese paz.*

- 45 También podrían considerarse UE independientes, puesto que hay algunas UE compuestas únicamente por ejemplos de apoyo – no obstante, este tipo de UE no deja de ser bastante excepcional en el corpus analizado:

20) Los nombres que por derivarse de estos articulos numerales se llaman números ordinales, como *primero, segundo, tercero, décimo, centésimo, &c.* son verdaderos adjetivos. (Martínez de Noboa 1839: 28)

- 46 Finalmente, hay veces que de la regla y de la UE que la acompaña se extrae una deducción o un resultado que constituye una regla relacionada. Es lo que se puede denominar *UE con parte resultativa*:

21) Cuando la oracion comienza á espresarse por alguna conjuncion condicional, ó por intergeccion que manifieste deseo, se puede usar de la 1<sup>a</sup> ó 3<sup>a</sup> [formas del pretérito imperfecto de subjuntivo] como equivalentes; pero no de la 2<sup>a</sup> v.g. *si tuvieras, o tuvieses*

*deseos de aprovechar, estudiarías. ¡Ojala estudiaras ó estudiases con reflexion, que tú adelantarías mas!*

De aquí resulta que cuando la 1<sup>a</sup> y 2<sup>a</sup> terminacion son equivalentes, no puede usarse de la 3<sup>a</sup> sino para complemento del sentido de la condicion que espresa la oracion; y que cuando la 1<sup>a</sup> y la 3<sup>a</sup> son equivalentes, no lo es la 2<sup>a</sup>. (Calleja 1818: 29)

47 En ocasiones estas partes resultativas presentan, a su vez, ejemplificación, como se ve en 22:

22) R. Llamamos neutro al verbo activo cuya accion no pasa á otra cosa, como Nacer, Vivir, Reir, Descansar, Subir; porque quando decimos Yo nací, Yo vivo, mi nacimiento y vida no terminan ó pasan á otra cosa.

De lo dicho se infiere que los verbos neutros no tienen pasiva, v.g. *Vivir* que no le corresponde *ser vivido*. (Ballot 1796: 47)

48 En estos casos en que la ejemplificación alude a la regla de una parte resultativa, cabe preguntarse si los elementos ejemplificativos que la componen forman parte de la misma UE o si constituyen una UE independiente. La respuesta probablemente dependa del criterio de cada investigador, pues, evidentemente, los límites son borrosos; la relación entre los elementos ejemplificativos existe, pero no es lo suficiente clara como para afirmar con rotundidad que forman parte de la misma UE.

49 En conclusión, algunas UE pueden presentar complejidad a la hora de fijar sus límites. *A priori*, un conjunto de elementos de la ejemplificación que traten la misma cuestión gramatical forman parte de la misma UE, pero no siempre es tan fácil determinarlo y las gramáticas no siempre siguen criterios estables y uniformes en la presentación de las UE, por lo que tampoco hay marcas generales y constantes que indiquen el comienzo y el final de estas. Por ello, se debe atender a todo el cotexto que rodea las UE.

50 Aunque sirven de ayuda en la mayoría de los casos, los criterios que se establecen para la delimitación de las UE pueden no ser eficaces en este sentido y, a veces, el investigador deberá escoger entre agrupar en una UE una serie de (Anti)FL o diferenciarlos en varias UE independientes, con base en unos criterios menos rígidos, más cotextuales y, en cierta medida, subjetivos.

## 2 Tipología

- 51 Con el término *tipología* nos referimos a la clasificación o tipos de (Anti)FL según la actitud y razones del gramático hacia su aceptación o no aceptación como usos válidos.
- 52 Los primeros investigadores que se centraron en el estudio del ejemplo no llevaron a cabo una clasificación ni una descripción exhaustiva de los distintos tipos de elementos de la ejemplificación en cuanto a su validez, aunque sí los estudiaron de forma somera, especialmente los AntiFL<sup>16</sup>. Algunos consideran o establecen una relación entre este tipo de manifestación lingüística con las ideas generativistas: es el caso de Chevalier (1976a: 205), Marchello-Nizia & Petiot (1977: 90) y Milner (1995: 121). Para estos tres autores, el uso de AntiFL es característico de trabajos lingüísticos del siglo XX, hecho que supone un cambio de rol para el lector, puesto que su actitud debe ser activa en el análisis de la aceptabilidad de los ejemplos que se muestran.
- 53 Las excepciones han sido tratadas, aunque no en relación con la ejemplificación gramatical, en el volumen monográfico de Sinner y Zamorano Aguilar (2010). Asimismo, se pueden encontrar también clasificaciones de los tipos de (Anti)FL en la tesis doctoral de Kistereva (2015).
- 54 Desde otra perspectiva, es interesante la clasificación que hace Gómez Asencio (2016: 153-162) sobre las actitudes o «papeles» que adoptan los gramáticos con respecto a los usos, los ejemplos y las citas de autoridades (no tiene en cuenta los AntiFL), y que exponemos a continuación de forma resumida:
- Papel primero:* único uso posible, empleado por las autoridades; se recomienda.  
*Papel segundo:* uso lingüístico empleado por las autoridades; se recomienda.  
*Papel tercero:* uso lingüístico utilizado por algunas autoridades, pero menos común, menos ordinario, más inusual; se acepta.  
*Papel cuarto:* uso lingüístico utilizado por algunas autoridades, justificado por alguna razón, pero contrario a las reglas de la gramática; no se recomienda.  
*Papel quinto:* uso lingüístico utilizado por algunas autoridades, atentando contra el buen uso o contra las reglas de la gramática; no se recomienda.
- 55 De esta clasificación se puede intuir una cuestión que resulta crucial para el análisis de este aspecto de la ejemplificación: hay grados de aceptabilidad de los usos y, por lo tanto, existe un *continuum* en la

aceptabilidad o consideración de los (Anti)FL. A continuación, se mostrarán diferentes tipos de (Anti)FL que se han hallado en gramáticas españolas anteriores al siglo XX para, posteriormente, establecer una posible clasificación atendiendo a tres parámetros.

## 2.1 FL correctos

- 56 Los FL más comunes de la ejemplificación son los correctos, que son los que representan usos que coinciden con la regla, el fenómeno o categoría gramatical propuesto o descrito por el gramático y, por lo tanto, constituyen modelos a imitar. Comúnmente, representan «un uso general, constante y único» (Gómez Asencio 2016: 149), como en este caso:

23) Los gerundios de los verbos de la primera conjugación terminan en *ando*, como de *Amar, amando*, los de la segunda y tercera en *endo*, como de *Aprender, aprendiendo*, de *Recibir, recibiendo*. (Ballot 1796: 57)

- 57 Estos ejemplos representan las únicas variantes de gerundio para los verbos *amar, aprender* y *recibir*; no hay otra manera de formar el gerundio de estos verbos en español. Pero hay ocasiones en que existen más variantes correctas. Puede ocurrir entonces que una sea preferible a la(s) otra(s) según el gramático:

24) Cuando en ninguno de los verbos aparece sujeto por ser la oración impersonal, mejor quedará en infinitivo, v.g. *es necesario, conviene estudiar*, mejor que en subjuntivo, *es necesario que se estudie* [...]. (Martínez de Noboa 1839: 226)

- 58 Aquí los ejemplos *es necesario* [estudiar], *conviene estudiar* se presentan como usos preferibles a *es necesario que se estudie*, [conviene que se estudie]. Todos estos EL son correctos, pero unos son recomendados (o más recomendables que otros). En consecuencia, se verá que existen ejemplos que reflejan usos menos recomendables o, directamente, no recomendados por el gramático:

25) Los más exactos en la gramática evitan el unir dos sustantivos masculino y femenino, uno en el número singular, y otro en el plural con quienes concierte un solo adjetivo de dos terminaciones. Pues aunque no faltan ejemplos para decir: *los caudales y hacienda eran quantiosos*: *las haciendas y caudal eran quantiosas*: siempre causan estas expresiones alguna disonancia. (GRAE 1796: 280)

- 59 En 25, aunque los ejemplos *los caudales y hacienda eran quantiosos* y *las haciendas y caudal eran quantiosas* representan usos que siguen las reglas

gramaticales defendidas por el autor y son usadas – según afirma –, no por ello son aceptables, pues «causan estas expresiones alguna disonancia». No pueden catalogarse como ejemplos incorrectos, pero tampoco como correctos. Se trata de ejemplos correctos no recomendados.

- 60 En resumen, la recomendación es una cuestión de grados: existen ejemplos correctos recomendados frente a ejemplos no tan recomendados (no evitables) y ejemplos correctos recomendados frente a ejemplos no recomendados en absoluto (evitables), como es el caso anterior.

## 2.2 Excepciones

- 61 Las excepciones constituyen un tipo de FL particular: representan o constituyen usos que no coinciden con la regla, norma o categoría propuesta por el gramático, pero, a pesar de ello, él los considera modelos a imitar. Cuando las excepciones representan en extensión<sup>17</sup> y son muy pocas, es común que se constituya una suma de excepciones y no ejemplos de excepciones:

26) El adjetivo *Santo* pierde la última sílaba cuando se pone ántes de los nombres propios de los Santos, como: *San Pedro*, *San Pablo*, *San Juan*. Exceptúanse *Santo Tomas*, *Santo Toribio* y *Santo Domingo*. (GRAE 1771: 8)

- 62 A juzgar por la conjunción *y*, los FL *Santo Tomas*, *Santo Toribio* y *Santo Domingo* se presentan como una lista de excepciones no representativa, es decir, como si fuesen las tres únicas excepciones a la regla, por lo que no es una secuencia de ejemplos de excepciones, sino una suma de excepciones. Sin embargo, esta suma está en relación directa con los EL anteriores, pues limitan el alcance representativo de estos. Dicho de otro modo, *San Pedro*, *San Pablo*, *San Juan* son EL en tanto que representan una matriz de uso reproducible, de tal manera que se puede imitar el mismo esquema para obtener ejemplos válidos similares – *San Francisco*, *San Fernando*, *San José*, *San Antonio*, etc. – pero hay un límite de aplicabilidad, marcado por tres excepciones: *Santo Tomás*, *Santo Toribio* y *Santo Domingo*. Por ello, puede considerarse que forman parte de la ejemplificación pese a que sea una suma.



63 Todo lo contrario ocurre en el siguiente fragmento, en el que, como se intuye por el discurso metalingüístico anterior a la UE, las excepciones son representativas, es decir, son ejemplos de excepciones:

27) Los [nombres] que acaban en *a* son femeninos; pero hay muchas excepciones. *Axioma*, *clima*, *dia*, *idioma*, *mapa*, *poema*, *prisma*, *sofisma*, y otros varios, son masculinos. (Saqueniza 1828: 13)

64 En cualquiera de los dos casos, las excepciones marcan los límites de la representación de los EL principales, quedan fuera de ella y del alcance de la cuestión gramatical descrita o prescrita.

65 Con frecuencia, las excepciones suelen estar englobadas bajo los términos de *irregularidad o anomalía*<sup>18</sup> y su presencia no es siempre del «agrado» de los gramáticos. Según Aurox (1998: 187), si la excepción es poco numerosa, no refuta las reglas, sino que se anotan los casos:

28) Esta es la formación regular de los comparativos y superlativos, y de las tres clases de adverbios que de ellos nacen, á excepcion de que algunos reciben una leve alteracion, como: bueno que forma el superlativo *bonísimo*: fuerte, *fortísimo*: fiel, *fidelísimo*, cuya mutacion reciben tambien sus adverbios. (GRAE 1796: 47)

66 En este extracto se ve que las excepciones *bonísimo*, *fortísimo*, *fidelísimo* no parecen contradecir en gran medida la regla, ya que la regla es aplicable para la gran mayoría de casos en que se forman superlativos. Con todo, no parece ser completamente cierta la afirmación de Aurox para las gramáticas anteriores al siglo XX. Recuérdese el fragmento 27, en el que «hay muchas excepciones», pero las anota sin ofrecer una explicación.

67 Otras veces, el gramático opta por explicar o justificar unas pocas excepciones:

29) Por la misma razon se elide la e del articulo masculino, siempre que le preceden las preposiciones *de* ó *á*, diciéndose ahora generalmente *del* y *al* [...] No tiene otra escepcion esta regla, sinó cuando sigue el artículo el dictado, sobrenombre, etc., por el cual se apellida un sugeto, v.g. *Ruy Díaz fué tan temido con el renombre de el Cid*, etc. (Salvá 1830: 122)

68 De aquí se puede establecer que hay *excepciones sin reglas ni justificación y excepciones con reglas o justificación*. El interés de algunos gramáticos por evitar las excepciones hace que en varias ocasiones se presenten excepciones con reglas o justificaciones como *excepciones en apariencia*, esto es, excepciones que, en realidad, no lo serían a ojos del gramático:

30) De aquí se sigue que cuando decimos: *la Estremadura*, se sobrentiende la provincia; *la Coruña*, la ciudad; *el Ebro*, el rio; *el Virgilio*, el autor, etc. **Luego en todos estos casos y**

otros semejantes no hay ninguna escepcion, sino una figura llamada elipse, como veremos en la sintaxis. (Pelegrín 1825: 18)

69 Con las reglas o justificaciones de las excepciones se quiere hacer ver que no invalidan realmente la regla, porque existe otra regla – de menor alcance – y, en definitiva, porque pueden ser explicadas, suponiendo que será mejor cuanto más regularidad halle el gramático en sus excepciones.

70 En otras ocasiones, el gramático solo menciona la existencia de excepciones sin incluir ningún FL:

31) Los nombres de ciudades, villas y lugares son generalmente del género de los nombres apelativos á que se refieren: como: *Salamanca, Bilbao Torrelaguna* &a. por que se refieren á ciudad y villa, son femeninos. **Esta regla tiene muchas excepciones que hará conocer el uso.** (Calleja 1818: 11)

71 En todos estos casos, el gramático no considera invalidada la regla pese a la existencia de excepciones. En cambio, hay veces en que el gramático acepta no tener explicación que justifique su existencia, siendo común que aluda al uso, bien como causante de la irregularidad, bien como referencia para aprender a usar el idioma correctamente:

32) Los nombres que significan macho y hembra con una misma terminacion y artículo, y que en el uso conservan constantemente uno de los dos géneros, se llaman epicenos, como: *raton, milano, cuervo*, que son siempre masculinos, aun quando se hable de las hembras; y al contrario *águila, perdiz, anguila*, que siempre son femeninos, aun quando se hable de los machos: **de lo qual no se puede dar otra razon que el uso, que es superior en el asunto á todas las reglas gramaticales.** (GRAE 1796: 55-56)

72 Las excepciones que son presentadas como usos que ponen en tela de juicio la regla defendida por el gramático (en 32, *raton, milano, cuervo, águila, perdiz, anguila*) las denominaremos *contraexcepciones*. Estas están relacionadas con los *contraejemplos*, que son excepciones utilizadas para poner en tela de juicio la regla defendida por otro gramático:

33) La excepcion que establecen algunos gramáticos, pretendiendo que ántes de vocal deba decirse gran en sentido material, i ántes de consonante grande en sentido moral o intelectual (un gran acopio de mercaderías, un grande pensamiento), no la vemos comprobada por el uso: bastan para falsificarla las frases comunísimas un gran príncipe, el gran señor, el gran visir, el gran Capitán, el gran maestre, etc. (Bello 1847: 41)

73 Aquí se ve que las frases «comunísimas» *un gran príncipe, el gran señor, el gran visir, el gran Capitán, el gran maestre* las introduce Andrés Bello para «contrailustrar» una regla que él no defiende, poniéndola en tela de juicio, de tal manera que suponen no solo excepciones, sino contraejemplos.

74 Se puede decir que *contraexcepción* y *contraejemplo* difieren únicamente en su objetivo: las primeras son utilizadas por el gramático para aceptar la limitación de su regla y advertir al lector de la dificultad y la arbitrariedad del uso; las segundas, para criticar una regla, categoría, teoría o cualquier cuestión gramatical defendida por otro(s) gramático(s).

75 Todos estos tipos de excepciones – con o sin regla o justificación, contraexcepciones, contraejemplos – pueden tener a su vez, excepciones (Zamorano Aguilar 2010: 56). Son, por tanto, excepciones de excepciones, como las que aparecen en el siguiente fragmento:

34) El artículo tiene tres terminaciones [...]. Las terminaciones *el* y *los* señalan el género masculino, como: *el libro, los libros*; *la* y *las* el género femenino, como: *la silla, las sillas*; y *lo* el que en castellano llamamos género neutro, pero no tiene plural, como: *lo bueno, lo bello*. Esta regla es constante en cuanto á las terminaciones *la* y *lo*: pero no en cuanto á la terminación *el*, pues suele juntar con algunos nombres femeninos que empiezan con *a* para evitar la mal sonancia que resultaría de la concurrencia de *aa*, y así se dice: *el alma, el agua, el ave*, &c. (I)

[En nota al pie] (I) El uso, que es el juez absoluto del language, [...], ha quebrantado en esta parte las reglas gramaticales á favor de la pronunciacion, pero no generalmente, pues él mismo, que lo ha querido en unas expresiones, no lo ha permitido en otras, en que se dice: *la alegría, la antorcha*, &c. (Mata & Araújo 1805: 14-15)

76 En 34, el gramático trata la cuestión sobre la terminación y el uso de los artículos: *el* y *los* señalan el género masculino, *la* y *las*, el femenino, y *lo* el neutro. Los EL son *el libro, los libros, la silla, las sillas, lo bueno, lo bello*. Hay excepciones con regla – cuando los nombres femeninos empiezan por *a* –: *el alma, el agua, el ave*, &c. A continuación, añade una nota al pie en la que señala que no siempre se cumple esta regla de la excepción, por ejemplo en *la alegría* o *la antorcha*. Estos dos EL son excepciones de excepciones (sin regla ni justificación). Nótese, sin embargo, que *la alegría* y *la antorcha*, si bien no siguen la regla de la excepción, sí siguen la regla general, puesto que el artículo *la* señala el género femenino. Parece que lo más frecuente es que las excepciones de excepciones cumplan la regla general, pero no siempre es así:

35) P. Cómo varían de número los sustantivos?

R. Tomando una *s* para formar el plural; v.gr. dice el singular *hombre, casa, mano*, el plural será *hombres, casas, manos*. Esceptúanse los nombres acabados en vocal aguda ó en consonante que hacen el plural en *es*; v.gr. de *viricú, viricúes*; de *temor, temores*, de *compas, compases*. *Maravedí, hace maravedís, maravedíes y maravedises*. (Alemany 1829: 14-15)

77 En 35 se presenta la siguiente regla: el plural se forma añadiendo una *s* al nombre (*hombre-hombres, casa-casas, mano-manos*). Hay excepciones con regla: cuando el nombre termina en vocal aguda o en consonante se añade *es* (*viricú-vircúes, temor-temores, compás-compases*). A estos ejemplos y ejemplos de excepciones se añade un caso particular, *maravedí*, que por terminar en vocal acentuada debería formar *maravedíes*, siguiendo la regla de las excepciones. Por lo tanto, *maravedíes* es una excepción con regla. Además, se forma *maravedís*, que sigue la regla general, por lo que sería una excepción de excepción que sigue la regla general. Pero también se forma *maravedises*, que no sigue ni la regla general, ni la regla de las excepciones: se trata, pues, de una excepción de excepción que no sigue ninguna regla.

78 Por último, hay excepciones alternantes, que pueden serlo o no, dependiendo del uso que se les dé:

36) Los nombres acabados en *a* son femeninos, como: *palma, venda, teja, ventana*. Exceptúanse por masculinos los siguientes: *Adema, albacea* [...]. Usanse como masculinos y femeninos *albalá, anatema, cisma, emblema, hermafrodita, nema, neuma* y *reuma*. (GRAE 1796: 56-57)

79 Los FL de la suma *albalá, anatema, cisma, emblema, hermafrodita, nema, neuma* y *reuma* siguen la regla en tanto que son nombres usados como femeninos y terminan en *a*, pero, a la vez, son excepciones en tanto que se usan como masculinos, a pesar de que terminan en *a*.

80 Para finalizar, hay que señalar que las excepciones gramaticales dependen de la formulación de la regla del gramático, de tal modo que diferentes gramáticas pueden presentar los mismos FL como tipos de FL diferentes. Compárese el siguiente fragmento de Ballot con el fragmento 35.

37) P. Como forman el plural [los nombres]?  
R. Los que en singular terminan en vocal aguda ó en consonante, forman el plural, añadiendo *es*, como *Borceguí, borceguies, Javalí, javalies* [...].  
Los que en singular terminan en vocal no aguda, forman el plural, añadiendo una *s*, como *Carta, cartas, Monte, montes*, [...]. (Ballot 1796: 22)

81 En 35, *viricúes, temores* y *compases* sí se presentan como excepciones (véase la palabra *Exceptúanse*, con la que comienza la oración), pero en 37, *borceguies, javalies* no se presentan como una excepción, sino como parte de la regla de formación de los plurales.

82 En definitiva, tal y como afirma Eggert (2010: 204), «el término excepción [...] ya indica que los casos atribuidos a una excepción lo son únicamente en relación con algo determinado, normalmente una regla». Por ello, la presencia o la ausencia de excepciones dependen de la (formulación de la) regla que el gramático haya establecido (Polzin-Haumann, 2010: 149) y de su exhaustividad descriptiva o de su perspicacia para detectarlas.

## 2.3 FL incorrectos y AntiFL

83 Los FL incorrectos son manifestaciones lingüísticas – extraídas del uso real o creadas según el sistema lingüístico que se describe – que no coinciden con la regla o norma de uso defendida por el gramático, por lo que constituyen modelos a evitar:

38) El comercio con personas de otras naciones se llama extranjero; pero **algunos personifican este adjetivo, y dicen á la francesa:** «Comercio con el extranjero. Mercancías del extranjero, que van al extranjero, &c.» Es necesario tener callos en los oídos, para no sentir cierto escozor desapacible al oír tales disparates. Menos trabajoso y mas claro es decir: «Comercio con país extranjero: Mercancías extranjeras, que salen del reyno, o van a país extranjero.» (Saqueniza 1828: 111-112)

84 En este extracto se entiende I) que los ejemplos *Comercio con el extranjero*, *Mercancías del extranjero* y [Mercancías] *que van al extranjero* son usos reales de la lengua, II) que no coinciden con la norma de defendida por Saqueniza y III) que, según él, debe evitarse su uso.

39) Este Artículo *El* le usamos delante de todos los nombres substantivos, Apelativos masculinos, y no ante los nombres Proprios. Y **assi no decimos: *El Pedro, la Maria.*** (Gómez Gayoso 1743: 28)

85 Aquí, por la marca *Y assi no decimos*, debe entenderse *no debe decirse*, porque *El Pedro* y *la María* representan usos reales que transgreden la norma de uso de Gayoso. No obstante, a veces, en estos casos en que el gramático utiliza este tipo de fórmulas, puede resultar difícil diferencia un FL incorrecto de un AntiFL.

86 Los AntiFL, que ya se han definido anteriormente, reflejan usos imposibles o inexistentes e indocumentados<sup>19</sup> en la lengua descrita. A veces, estos «no-usos» son evidentes:

40) *Assi gracia, gloria* son substantivos porque **no se puede decir cosa gracias, personas gracia; cosa gloria, persona gloria:** pero *amable, hábil* son adjetivos pudiéndose decir

cosa amable, persona hábil. (San Pedro 1769: 135)

87 En este extracto, la marca *no se puede decir sí* significa que no existe dicho uso en español, a diferencia de lo que ocurría en 39. Sin embargo, en el siguiente fragmento es más difícil identificar el tipo:

41) [...] hay ciertos adverbios, que usados para preguntar, conviene y es necesario que les antepongamos á la palabra á que modifican, y de esta especie son: *donde* y *cuando*, decimos: *donde está? Cuando vendrá?* en lugar de: *está donde? vendrá cuando?* Esto quiere decir que el uso prevalece sobre todas las reglas [...]. (Calleja 1818: 91)

88 Aquí se entiende que los primeros ejemplos son usos reales por la marca *decimos*, por lo que se infiere que los segundos (*está donde? vendrá cuando?*) no son reales, es decir, son AntiFL. Asimismo, la frase «el uso prevalece sobre todas las reglas» también apunta a esta idea. Sin embargo, actualmente no se consideraría agramaticales, sino un tipo de preguntas eco (Contreras 1999: 1941-1943; Escandell Vidal 1999: 3979-3984). Queda la duda, pues, de si existía o no este tipo de estructuras en 1818, y si, en caso de que existiese, Calleja sabía de su existencia y si las tenía en cuenta cuando redactó su gramática, en cuyo caso serían FL incorrectos.

89 Puede hablarse, tal y como ocurría con la recomendación de los FL correctos, de una gradación de los FL incorrectos en cuanto a su aceptabilidad. Así, en el siguiente fragmento de la gramática de Bello, se ve que hay construcciones incorrectas más aceptables que otras:

42) Hacíase memoria de los bienes dotales, dice Solís; i hubiera podido decir tambien se hacia; pero «En el instrumento dotal hacíase mencion de los bienes,» habria parecido duro, i «El instrumento en que extendióse el contrato,» o «Refieren los historiadores que rindióse la ciudad,» serian construcciones insoportables. (Bello 1847: 212)

90 A juicio de Bello es evidente que son menos aceptables las manifestaciones lingüísticas – quizás AntiFL – *El instrumento en que extendióse el contrato, Refieren los historiadores que rindióse la ciudad* que *En el instrumento dotal hacíase mencion de los bienes*, uso más tolerable, aunque «duro», en su opinión.

91 En algunas ocasiones, se reproduce la gramática de una lengua distinta mediante la ortografía-fonética y el léxico de la lengua objeto, dando como resultado un AntiFL, pues no es un uso posible en español, pero que constituye un uso real en la medida en que imita una construcción de otra(s) lengua(s) que sí existe:

43) Por lo mismo, si la sintáxis de otras lenguas parece exigir que se diga: La espada del vencedor confundió a ellos con el resto de la muchedumbre en tan horroroso estrago, los españoles preferimos decir: En tan horroroso estrago las confundió la espada del vencedor con el resto de la muchedumbre [...]. (Salvá 1830: 123-124)

- 92 También pueden considerarse un tipo de AntiFL o de FL incorrectos aquellos que no reflejan una incorrección por no seguir la norma, sino por ser inadecuados, como ocurre en el siguiente caso:

44) Así sí á esta pregunta: ¿en donde le encontró? Se respondiera: mañana, **se ve claramente que la respuesta es absurda**; luego la voz mañana no es un adverbio de lugar. (Pelegrín 1828: 148)

- 93 Además de los ejemplos agramaticales, pueden incluirse dentro de los AntiFL, los ejemplos asemánticos – que carecen de significado <sup>20</sup> –:

45) Algunos Autores prescinden de la significacion de estos Verbos, y defienden la neutralidad de sus voces, como en este Verbo *Ir*, que denota accion, pero dirémos mal, *Ir Casa*, sino edificarlas: *Ir Pan*, sino comerle: Ni *Ir Oracion*, sino rezarla: luego este Verbo *Ir*, no puede exercitár su acto, sino en esta voz *Camíno*; conque dirèmos: *Voy camino de Roma à Santiago*. (Gómez Gayoso 1743: 263)

- 94 Son AntiFL asemánticos *Ir Casa*, *Ir Pan* e *Ir Oración*, cuyos infinitivos son utilizados como una forma verbal genérica y no particularmente como un infinitivo.

- 95 Todos estos AntiFL se denominan comúnmente *antiejemplos*. Sin embargo, en este trabajo optamos por utilizar AntiFL, en primer lugar, por analogía con el término *fragmento de lengua* (FL) y, en segundo lugar, porque no todos los AntiFL son iguales; los antiejemplos serían un tipo de AntiFL. A continuación, se explica la clasificación de AntiFL.

- 96 Como indica Auroux, los AntiFL – *antiejemplos*, según su terminología –, «no están especialmente ligados a la refutación de hipótesis» (1998: 190), puesto que pueden utilizarse para corroborar o para falsar una regla. En este trabajo, distinguiremos, por un lado, los AntiFL que representan «no-usos» no imitables que no siguen la regla descrita por el gramático, a los que denominaremos *antiejemplos*:

46) Pues erraría el que dixese: la Villa Madrid *de*, tengo salir *de*, dexar esto mañana *para*; en lugar de: la Villa *de* Madrid, tengo *de* salir, dexar esto *para* mañana. (GRAE 1796: 356)

- 97 En este caso, la Villa Madrid *de*, tengo salir *de*, dexar esto mañana *para* son antiejemplos.

98 Por otro lado, están los AntiFL, que siguen la regla, pero que no existen en el uso de la lengua descrita. Como no forman parte del sistema lingüístico, suponen una excepción a la regla gramatical propuesta. A estos los denominaremos antiejemplos excepcionales:

47) Así *cabere* muda esta raíz *cabr* para todas las formas de este orden, i en lugar de *cabere-é, ás, etc.*, hace *cabre-é, cabre-ás, etc.* (Bello 1847: 123)

48) De *acertare*, por ejemplo, debiera salir yo *acerto*, de *adquirere*, yo *adquir-o*, de *volare*, yo *vol-o*, de *jugar*, yo *jug-o*; i salen yo *acierto*, yo *adquiero*, yo *vuelo*, yo *juego*. (Bello 1847:125)

49) En esta espresion y sus semejantes: *son las mujeres mas hermosas de la ciudad*, según la regla de los superlativos relativos debia decirse: *son las mugeres las mas hermosas*, pero el uso ha suprimido el artículo *las*. (Pelegrín 1825: 37)

99 En 47 y 48, *cabere, caberás, acerto, adquiero, volo, jugo* son las formas correctas según las reglas de conjugación, pero no son las formas que se usan en español. En 49, *son las mujeres las mas hermosas* es la forma correcta según la regla, pero no es una forma usada en la lengua – es un «no-uso» –: son antiejemplos excepcionales.

100 Al igual que los contraejemplos, los antiejemplos excepcionales pueden usarse para refutar la regla defendida por otro gramático. Se pueden ver en el siguiente pasaje de la *Gramática general* de Gómez Hermosilla, quien los utiliza para criticar la teoría del verbo único:

50) 3ª La resolucion es absolutamente imposible con el verbo *estar*. ¿Cómo en lugar de «*estar bueno, malo &c.*» se ha de sustituir «*ser estante bueno, ó malo?*» 4ª. Lo es finalmente en los tiempos compuestos de la activa, y mas todavía en las perífrasis con que suprimos las pasivas de los griegos y latinos. ¿Cómo, en lugar de «*Pedro ha visto, ha sido visto*», hemos de poder substituir «*Pedro es-habiente visto. Es habiente-sido visto?*» Y cuando lo dijésemos ¿qué significarían semejantes expresiones? Nada. Es preciso, pues, reconocer que cuando Aristóteles redujo á uno todos los verbos, suponiendo que los activos pueden resolverse por el sustantivo, supuso un hecho imposible, y de consiguiente estableció una teoría que á primera vista seduce, pero que bien examinada carece de solidez, como generalmente sucede con los sistemas en que por un solo principio se pretende explicar todos los fenómenos. (Gómez Hermosilla 1835: 38-39)

101 Aquí, *ser estante bueno* o [*ser estante*] *malo, Pedro es habiente visto* y [*Pedro*] *es habiente sido visto*, son antiejemplos formados según la teoría del verbo único. Precisamente por su inexistencia, son usados como antiejemplos excepcionales por Hermosilla para refutar dicha teoría.

102 Finalmente, hay AntiFL que no son posibles en la lengua descrita, pero que siguen la regla o son análogos a usos aceptables, según el gramático. Como siguen la regla, el gramático defiende su aceptabilidad, su uso o se



proponen para ser usados sin censura. Este tipo de AntiFL son *propuestas de uso*:

51) Otros espresan la accion actual, y son capaces de régimen, como penetrante; pero estos son muy raros en español. Es verdad que el carácter de esta lengua los admite todos, y el estilo poético ha creado algunos que han sido bien recibidos. Porqué pues la prosa ha de ser tan tímida y severa que no los ha de admitir? Yo no se porqué. Lo cierto es que la lengua española que escede ya á las otras vivas en abundancia y hermosura, adquiriria un nuevo grado de energía, de elegancia y precisión  
Porqué *beauté ravissante*, en francés, se ha de traducir en español *hermosura que arrebatata*, y no *hermosura arrebatante*? (Pelegrín 1825: 97-98)

103 En la última oración, se entiende que *hermosura arrebatante* – traducción de *beauté ravissante* – no es un uso real, por lo que se trataría de un AntiFL. Sin embargo, Pelegrín se extraña de que no se utilice y propone el uso de más participios de presente, como el de *hermosura arrebatante*, a juzgar por sus palabras.

## 2.4 Arcaísmos

104 De manera muy general, y sin atender a todos los matices que puede haber, se pueden definir como FL que representan usos que ya no se utilizan: son usos antiguos, anticuados o en desuso con respecto a la época del gramático. Constituyen un tipo de FL muy particular, pues su consideración depende de cada gramático; un arcaísmo puede ser considerado un AntiFL, un FL incorrecto e, incluso, un FL correcto.

52) Los antiguos emplearon ademas las particulas así-que, como el maestro Leon: *La tradicion es así necesaria que la escritura; lo cual se reputaría hoy justamente por un galicismo*. (Salvá 1830: 135)

53) Aunque despues del indefinido no se pospone ningun pronombre, **pues disuena ya decir amándolos ha; encontrádoos he**, que se decia en lo antiguo, sin embargo, en el jerundio pretérito se usa [...]. (Martínez de Noboa 1839: 268)

54) Los verbos neutros o reciprocos en sus tiempos compuestos admiten por auxiliar el Verbo *Ser* en lugar de *aver*, no obstante que el uso de este prevalece en el dia. Pero los Patriarchas de nuestra lengua lo platicaron indiferentemente i digeron Ulix. P. 199. Col. 2. *Despues que fueres ya salido de aqui, por uvieres*. Item p.79. col. 2. *Neptuno era ido a ver los Ethyopes, por avia*. Item. P8. *Algunos de ellos i yo somos venidos navegando*. Mariana L.30. c.27. *El Rei Catholico era ido a Plasencia*. (San Pedro 1769: II, 14)

105 En 52, Salvá señala que el ejemplo-citación *La tradición es así necesaria que la escritura es un arcaísmo* «los antiguos emplearon además las partículas así-que») y es un EL incorrecto, concretamente un galicismo.

- 106 En 53, la marca «disuena ya decir» indica, por un lado, que *amándolos ha; encontrádoos he que amándolos ha; encontrádoos he* se usaban antiguamente, por lo que son arcaísmos, y, por otro lado, que son AntiFL, porque son construcciones que «disuenan».
- 107 En 54, las citas ilustran la regla de que «los verbos neutros o recíprocos en sus tiempos compuestos admiten por auxiliar el Verbo *Ser* en lugar de *aver*». No hay ninguna marca que induzca a pensar una actitud de rechazo ante su uso por parte del autor, sino todo lo contrario, parece que el hecho de que los «Patriarchas de nuestra lengua» lo hayan utilizado avala su corrección.
- 108 En resumen, los arcaísmos presentan una indeterminación normativa y su consideración como un tipo de manifestación lingüística u otra de las que se han presentado depende de cada gramático.

## 2.5 Aplicación de parámetros

- 109 En vista de la dificultad de establecer límites entre los diferentes tipos de manifestaciones lingüísticas presentadas, entre las cuales existen muchas características comunes y diferencias graduales, no parece que se pueda realizar una clasificación completamente satisfactoria. Sin embargo, sí conviene establecer alguna cuando se trate de interpretar el aparato ejemplar de una gramática, pues facilita el análisis y permite la contabilización.
- 110 Para este trabajo se propone una clasificación basada en la aplicación de tres parámetros o criterios, atendiendo siempre a la opinión del gramático: lengua, norma y modelo. De este modo, las manifestaciones lingüísticas de la ejemplificación pueden clasificarse en función de I) si están dentro o fuera de la lengua descrita, esto es, si pertenecen o no al sistema lingüístico que se describe; II) si están dentro de la regla o fuera de la regla que describe o prescribe el gramático, esto es, si son usos explicados o no por la regla o si se adecúan o no a ella; y III) si constituyen modelos a imitar o a evitar. A continuación se ofrece esta información en forma de tabla, que incluye, además, los distintos tipos de FL mencionados:

Manifestaciones lingüísticas o de lengua							
Dentro de la lengua (FL)				Fuera de la lengua (AntiFL)			
Dentro de la regla		Fuera de la regla		Dentro de la regla		Fuera de la regla	
Modelo a imitar	Modelo a evitar	Imitar	Evitar	Imitar	Evitar	Imitar	Evitar
FL correcto recomendado	FL correcto no recomendado	Excepción	FL incorrecto	Propuesta de uso	Anti-ejemplo excepcional	—	Antiejemplo (AntiEL)

Tabla 2. Tipología de (Anti)FL

- a. Dentro de los FL recomendados estarían aquellos que lo son porque representan la única variante o porque representan una variante recomendada.
- b. Existen FL más o menos recomendados que otros, y que constituyen casos intermedios entre los FL recomendados y los no recomendados, puesto que la recomendación de uso es una característica que se presenta a veces como gradual.
- c. Dentro de las excepciones se incluyen todos los tipos expuestos (excepciones sin regla ni justificación, excepciones con regla o justificación, excepciones de excepciones – con o sin regla o/ni justificación – que siguen la regla general, excepciones alternantes, excepciones de excepciones que tampoco siguen la regla general, excepciones alternantes, contraejemplos, contraexcepciones).
- d. Los FL incorrectos lo son muchas veces de forma gradual, por lo que algunos se sitúan entre estos y los FL correctos no recomendados, y otros entre estos y los antiejemplos.
- e. No existen manifestaciones lingüísticas que estén fuera de lengua y fuera de la regla y que se presenten como modelos a imitar.
- f. Los arcaísmos no forman parte de esta tabla-clasificación porque se definen como tal por un criterio cronológico, y no por ninguno de los que se han empleado aquí. Por lo tanto, los arcaísmos se considerarán de un tipo u otro, según la manera en que los presenten los gramáticos <sup>21</sup>.

## Conclusiones

111 A lo largo de este trabajo se han presentado los distintos elementos de la ejemplificación y una clasificación de las manifestaciones lingüísticas.

- 112 En primer lugar, se encuentran problemas en determinar con precisión qué es y qué no es ejemplificación o, dicho de otro modo, cuáles son los elementos que forman parte de ella. Tampoco es fácil establecer los límites de las UE, que constituyen el aparato ejemplar de una gramática.
- 113 En segundo lugar, existe un *continuum* en la tipología de las manifestaciones lingüísticas según la actitud del gramático: existen grados intermedios entre un FL correcto recomendado y otro no recomendado, entre un FL no recomendado y un FL incorrecto; entre un FL incorrecto y un antiejemplo; tampoco existen grandes diferencias entre las excepciones, las contraexcepciones y los contraejemplos.
- 114 Pero, a pesar de que los límites no están claros, de que hay zonas borrosas y casos difíciles de clasificar, la conclusión principal a la que se puede llegar es que la ejemplificación es sistematizable y, por lo tanto, cuantificable. Gracias a ello, se pueden comparar aparatos ejemplares con datos concretos, y no solo de forma holística: por ejemplo, se puede cuantificar el número total de FL incorrectos de una gramática, el número de UE en las que aparecen y comparar estos datos con la cantidad de AntiFL o contrastarlos con los datos de otras gramáticas. Es decir, se pueden comparar los aparatos ejemplares de varias gramáticas y observar la evolución de la ejemplificación, descubrir qué factores pueden influir en ella y, en definitiva, comprender mejor la tradición ejemplificativa y la historia de la gramática.
- 115 Lo que aquí se ha presentado es una propuesta que, a nuestro juicio, puede ser de utilidad para sistematizar el análisis y cuantificar aparatos ejemplares concretos con criterios útiles y relevantes. Esperamos que sea de ayuda.
- 

## BIBLIOGRAFÍA

*Fuentes primarias*

- Alemaný, Lorenzo de. 1829. *Elementos de gramática castellana dispuestos para uso de la juventud*. Madrid: Eusebio Aguado.
- Amézaga, Braulio. 1846. *Nueva gramática de la lengua castellana*. Madrid: Sanchiz.
- Ballot, Juan Pablo. 1796. *Gramática de la lengua castellana dirigida a las escuelas*. Barcelona: Juan Francisco Piferrer.
- Bello, Andrés. 1847. *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*. Santiago de Chile: Imprenta del Progreso.
- Calderón, Juan. 1843. *Análisis lógica y gramatical de la lengua española*. Madrid, Carrera de San Jerónimo.
- Callega, Juan Manuel. 1818. *Elementos de gramática castellana*, Bilbao: Antonio Apraiz.
- Garcés, Gregorio. 1791. *Fundamento del vigor y elegancia de la lengua castellana expuesto en el propio y vario uso de sus nombres y verbos*. Madrid: Imprenta de la viuda de Ibarra.
- Gómez Hermosilla & José Mamerto. 1835. *Principios de Gramática general*. Madrid: Imprenta Real.
- Jovellanos, Gaspar Melchor de. 1858 [1795?]. Curso de humanidades castellanas. *Obras publicadas é inéditas de D. Gaspar Melchor de Jovellanos*, por Candido Nocedal, tomo 1. Madrid: Imprenta de M. Rivadeneyra. 101-150.
- Lacueva, Francisco. 1832. *Elementos de Gramática General con relacion a las Lenguas Orales*. Madrid. Imprenta de D. J. Espinosa.
- Martínez de Noboa, Antonio. 1839. *Nueva gramática de la lengua castellana según los principios de la filosofía gramatical*. Madrid: Eusebio Aguado.
- Martínez Gómez Gayoso, Benito. 1743. *Gramatica de la lengua castellana*. Madrid: Imprenta de Juan de Zuñiga.
- Martínez López, Pedro. 1840. *Principios de la lengua castellana, o Prueba contra todos los que asienta D. Vicente Salvá en su Gramática*. París: Imprenta de Lacrampe y compañía.
- Mata y Araújo, Luis. 1805. *Nuevo epitome de gramática castellana*. Madrid: Imprenta de la Administración del Real Arbitrio de Beneficencia.
- Pelegrín, Lamberto. 1825. *Elementos de la gramática universal aplicados a la lengua española*. Marsella: Imprenta d'Achard.
- Real Academia Española. 1771. *Gramática de la lengua castellana*. Madrid: Joachin Ibarra.
- Real Academia Española. 1796. *Gramática de la lengua castellana*, 4<sup>a</sup> ed. Madrid: Viuda de Joaquin Ibarra.
- Salvá, Vicente. 1830. *Gramática de la lengua castellana segun ahora se habla*. París: Librería hispano-americana.
- San Pedro, Benito de. 1769. *Arte del romance castellano dispuesta según sus principios generales y el uso de los mejores autores*. Valencia: Benito Monfort.

Saqueniza, Jacobo. 1828. *Gramática elemental de la lengua castellana, con un compendio de ortografía*. Madrid: Nuñez.

#### Fuentes secundarias

Auroux, Sylvain. 1998. *La raison, le langage et les normes*. París: Presses Universitaires de France.

Chevalier, Jean-Claude. 1976a. Exemples, théorie, tradition. *Méthodes en grammaire française*, dir. por Jean-Claude Chevalier & Maurice Gross. París: Klincksieck. 201-207.

Chevalier, Jean-Claude. 1976b. Le jeu des exemples dans la théorie grammaticale. Étude historique. *Grammaire transformationnelle: syntaxe et lexique*, dir. por Jean-Claude Chevalier. Lille: Universidad de Lille. 235-261.

Chevalier, Jean-Claude. 1983. Constitution du fait. *Histoire et linguistique: actes de la table ronde «Langage et Société»*. École Normale Supérieure, Paris 28-30 avril 1983, dir. por Jean-Claude Chevalier. París: édition de la maison des sciences de l'homme. 171-175.

Chevalier, Jean-Claude. 2007. Les exemples et la norme dans les grammaires: étude historique. *Les linguistes et la norme*, dir. por Gilles Siouffi & Agnès Steuckardt. Berlín: Peter Lang. 151-163.

Chevillard, Jean-Luc. 1990. *Sur la métalangue grammaticale des maîtres commentateurs tamouls médiévaux*. Tesis doctoral. París: Universidad París VII.

Chevillard, Jean-Luc, Bernard Colombat, Jean-Marie Fournier, Jean-Patrick Guillaume & Jean Lallot. 2007. L'exemple dans quelques traditions grammaticales (formes, fonctionnement, types). *Langages* 166(2): 5-31.

Chierichetti, Luisa. 2009. Los ejemplos en algunos métodos de español para italianos (siglos XIX-XX). *Quaderni del CIRSIL* 8: 109-125.

Colombat, Bernard. 2007. La construction, la manipulation de l'exemple et ses effets sur la description dans la tradition grammaticale latine. *Langage* 166(2): 71-85.

Colombat, Bernard, Jean-Marie Fournier & Christian Puech. 2010. *Histoire des idées sur le langage et les langues*. París: Klincksieck.

Eggert, Elmar. 2010. Acerca de la gramática antes de Nebrija: regla y excepción en el *Arte de trovar* de Enrique de Villena. *La excepción en la gramática española*, por Carsten Sinner & Alfonso Zamorano Aguilar. Madrid, Frankfurt & Orlando: Iberoamericana Vervuert. 201-230.

Contreras, Helen. 1999. Relaciones entre las construcciones interrogativas, exclamativas y relativas. *Gramática descriptiva de la lengua española*, por Ignacio Bosque & Violeta Demonte. Madrid: Espasa. 1931-1963.

Escandell Vidal, M.<sup>a</sup> Victoria. 1999. Los enunciados interrogativos. Aspectos semánticos y pragmáticos. *Gramática descriptiva de la lengua española*, por Ignacio Bosque & Violeta Demonte. Madrid: Espasa. 3929-3991.

Escudero Paniagua, Francisco. 2019. ¿Cómo se ilustró la teoría? Los ejemplos en la investigación de la sintaxis (XVII-XIX). *Historiografía de la reflexión sintáctica: metaanálisis y estudios en torno al español*,

- por Alfonso Zamorano Aguilar, Adela González Fernández, Sergio Rodríguez Tapia & Juan Miguel González Jiménez. Múnich: Lincom. 197-223.
- Escudero Paniagua, Francisco. 2020. Los ejemplos de la categoría 'nombre' en la Gramática de Salvá. *Revista de Investigación Lingüística* 23: 219-249.
- Escudero Paniagua, Francisco. 2021. *Ejemplos y muestras de lengua en la gramaticografía española (1743-1847)*. Tesis doctoral. Salamanca: Universidad de Salamanca.
- Escudero Paniagua, Francisco. 2022. Los mecanismos de contextualización de los ejemplos: contextualización lingüística, contextualización pragmática y función contextualizadora. *Apprendere una lingua tra uso e canone letterario. Gli esempi nella riflessione grammaticale in Europa (secoli XVI-XVIII)*, dir. por Ester Pietrobon & Anna Polo. Milano: Ledizioni.
- Esteba Ramos, Diana. 2016. Manuales de lenguas vulgares del XVII: autoridades literarias en las gramáticas italianas y españolas publicadas en Francia. *Verba* 43: 129-147.
- Fournier, Jean-Marie. 1998a. Quelques remarques sur le fonctionnement sémiotique de l'exemple dans la grammaire de Port-Royal. *Sémiotiques* 14: 31-44.
- Fournier, Jean-Marie. 1998b. À propos des grammaires françaises des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : le traitement des exemples et des parties du discours. *Histoire Épistémologie Langage* 20(2): 127-142.
- Fournier, Jean-Marie. 2003. Le traitement des exemples dans le discours grammairien de l'âge classique, un cas limite d'autonymie. *Parler des mots; Le fait autonymique en discours*, dir. por Jacqueline Authier-Revuz, Marianne Doury & Sandrine Reboul-Touré. París: Presses de la Sorbonne Nouvelle. 99-111.
- Fournier, Jean-Marie. 2007. Constitution des faits/validation des données dans les grammaires de la tradition française. *Langages* 166(2): 86-99.
- Gómez Asencio, José J. 2016. Del valor de las autoridades y de sus muestras de lengua (en la gramática tradicional española). *La torre di Babele. Rivista di letteratura e linguistica* 12: 145-167.
- Kistereva, Maria. 2015. *L'exemple dans les grammaires de l'Europe occidentale des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*. Tesis doctoral. Bruselas: Universidad de Bruselas.
- Marchello-Nizia, Christiane & Geneviève Petiot. 1977. Les exemples dans le discours grammatical. *Langages* 45: 84-111.
- Milner, Jean-Claude. 1995. *Introduction à une science du langage*, 2<sup>a</sup> ed. París: Le Seuil.
- Polzin-Haumann, Claudia. 2010. Regla y excepción en la historia de la gramática española: el ejemplo del leísmo/loísmo/laísmo. *La excepción en la gramática española*, dir. por Carsten Sinner & Alfonso Zamorano Aguilar. Madrid & Frankfurt & Orlando: Iberoamericana Vervuert. 133-152.
- Rey-Debove, Josette. 1978. *Le métalangage*. París: Le Robert.
- Sinner, Carsten & Alfonso Zamorano Aguilar, eds. 2010. *La excepción en la gramática española*. Madrid, Frankfurt & Orlando: Iberoamericana Vervuert.

Zamorano Aguilar, Alfonso. 2010. El metalenguaje de la excepción en las gramáticas españolas. *La excepción en la gramática española*, ed. por Carsten Sinner & Alfonso Zamorano Aguilar. Madrid, Frankfurt Orlando: Iberoamericana Vervuert. 37-66.

## NOTAS

1. Hasta donde sabemos, este término y concepto lo utilizó por primera vez Chierichetti (2009). Con él se refiere al conjunto de elementos y mecanismos empleados en una gramática concreta para la ilustración y prueba – esto es, la ejemplificación – del discurso teórico.
2. Se han analizado en profundidad las ejemplificaciones gramaticales de las obras de Martínez Gómez Gayoso (1743), San Pedro (1769) la RAE (1771 y 1796), Jovellanos (1795?), Ballot (1796), Mata y Araújo (1805) Calleja (1818), Pelegrín (1825), Saqueniza (1828), Alemany (1829), Salvá (1831), Noboa (1839), Amézaga (1846) y Bello (1847). Se han consultado, además, algunas ediciones posteriores de estas mismas gramáticas. También se han analizado, con menor exhaustividad, las obras de Garcés (1791) y Martínez López (1840), Calderón (1843) y las gramáticas generales de Gómez Hermosilla (1835) y Lacueva (1832).
3. Fournier denomina a estos elementos *metafrases (métaphrases)*. Con este término alude a « les séquences discursives résultant de l'application à un exemple de départ, un exemple-donnée, d'une procédure quelconque, qui peut être la simple traduction » (2007: 87). Este concepto coincide en gran medida con el de FL demostrativo, que se ha desarrollado a partir del concepto de función demostrativa de Kistereva (2015: 268-269) y que se explicará más adelante en este trabajo.
4. Este mismo término lo emplea Auroux (1995: 264) en un sentido diferente del que aquí se le da.
5. Término creado por analogía con el término *antiejemplo*, acuñado por Chevillard (1990), según indica Auroux (1998: 189). Preferimos el término *antifragmentos de lengua* a *antiejemplo* por diversos motivos que se indican más adelante.
6. Sobre los ejemplos de lengua como constructos véanse Auroux (1998: 191) y Milner (1995: 118).
7. Una cuestión interesante y muy pertinente para el estudio de la ejemplificación es el tipo de representatividad que pueden ejercer los ejemplos y fragmentos de lengua. Según Chevillard *et al.* (2007: 19-20), los ejemplos de lengua pueden representar en extensión o en comprensión. La representación en extensión es aquella por la cual el ejemplo representa una lista o corpus de casos similares, mientras que los ejemplos que representan en comprensión constituyen una especie de matriz o estructura a partir de la cual se pueden generar diversos ejemplos de manera recursiva. Para algunas de las implicaciones que tiene esta distinción, véase el trabajo previo (Escudero Paniagua 2021).
8. En algunos casos, no todos los FL que aparecen después de una regla la ilustran, como se verá más adelante.
9. Cabe advertir que no se relaciona el uso de EL con un método de investigación deductivo y el uso de ML con un método de investigación inductivo; en principio es independiente el hecho de que el autor de una gramática cualquiera haya partido de teorías, categorías y reglas apriorísticas y, posteriormente, haya buscado ejemplos que las ilustrasen y avalasen con el hecho de que utilice EL o ML, o que, por el contrario, haya partido del estudio de fenómenos a partir de los cuales se haya



inducido una regla, teoría o categoría gramatical. Los EL y las ML son herramientas didácticas puestas en una obra gramatical (o metalingüística), que pueden haber sido escogidos de entre los datos de una investigación previa o haber sido creados *ad hoc*, pero que no constituyen herramientas de investigación en el texto.

10. Con respecto a la representatividad de los FL demostrativos, cabe señalar que esta cualidad depende del tipo de FL demostrativo que se esté tratando. En el fragmento sobre la formación del plural, los FL demostrativos no son representativos, pues son todas las formas del singular de los EL escogidos. En cambio, en el fragmento sobre el numeral distributivo, se ve que los dos FL demostrativos sí son representativos: el contextualizador no constituye la totalidad de casos de uso de *sendos* y el equivalente no constituye la totalidad de casos equivalentes al FL contextualizador.

11. Véase nota 4.

12. Sobre los tipos de subfunciones demostrativas y sus características, véanse los trabajos anteriores (Escudero Paniagua 2021: 119-134; 2022: 130-134).

13. Sobre los FL anafóricos véanse los trabajos de Fournier (2003) y Chevillard *et al.* (2007: 12).

14. Nótese la diferencia tipográfica entre EL y FL demostrativos: mientras que los primeros están escritos en cursiva, los segundos se mantienen en redonda, como el discurso teórico.

15. «Obra que, redactada frecuentemente en preguntas y respuestas, contiene la exposición sucinta de alguna ciencia o arte.» (DLE. 23<sup>a</sup> ed.)

16. Los términos empleados para referirse a esta unidad de la ejemplificación es variada: Chevalier (1976a) los denomina ejemplos “afectados” por un asterisco o signo de interrogación, en clara referencia a la manera de marcación de estas unidades iniciadas en la teoría generativista; Marchello-Nizia y Petiot (1977) los denominan *contraejemplos* (*contre-exemples*), término no muy apropiado porque, como indica Auroux (1998: 190), este tipo de elementos no tiene por qué utilizarse necesariamente para la refutación de hipótesis; Milner (1989: 121) emplea el término *ejemplos imposibles* (*exemples impossibles*); Auroux los llama *antiejemplos* (*anti-exemples*).

17. Véase nota 8.

18. Puede profundizarse esta cuestión en los trabajos de Zamorano Aguilar (2010) y Eggert (2010: 203-210).

19. Hay casos en que los AntiFL sí son extraídos, cuando son heredados o tomados de otra gramática, aunque en cualquiera de los dos casos, sigue tratándose de AntiFL (Chevillard *et al.* 2007: 25).

20. Rey-Debove relaciona ambos tipos por tener un cuasi significado (1978: 115).

21. Del mismo modo, cualquier FL clasificado por un criterio diatópico, diastrático o diafásico (p. ej.: americanismo, vulgarismo, coloquialismo) se considerarán en función de los tres criterios mencionados y no por el que lo definen.

---

## RESÚMENES

El concepto de ejemplificación gramatical engloba más elementos que los ejemplos de lengua. Asimismo, estos presentan una amplia variedad. Para poder realizar análisis cualitativos y cuantitativos de las tradiciones ejemplificativas gramaticales es necesario establecer criterios y clasificaciones de los elementos de la ejemplificación. En este trabajo se presenta una propuesta teórica y metodológica de la ejemplificación gramatical de los siglos XVIII y XIX con base en el análisis de un corpus de gramáticas españolas, con el fin de establecer criterios y parámetros analíticos y proponer una clasificación general de los elementos que forman parte de la ejemplificación y de la tipología de estos según su pertenencia al sistema, a la norma y a su condición de modelo de lengua

Le concept d'exemplification grammaticale englobe plus d'éléments que les exemples de langue. En outre, ils présentent une grande variété. Afin d'effectuer des analyses qualitatives et quantitatives des traditions exemplificatives grammaticales, il est nécessaire d'établir des critères et des classifications des éléments de l'exemplification. Cet article présente une proposition théorique et méthodologique de l'exemplification grammaticale des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles basée sur l'étude d'un corpus de grammaires espagnoles, afin d'établir des critères et des paramètres analytiques et de proposer une classification des éléments qui font partie de l'exemplification et de leur typologie en fonction de leur appartenance au système, à la norme et à leur condition de modèle de langue.

The concept of grammatical exemplification encompasses more elements than language examples. Moreover, they present a wide variety. In order to carry out qualitative and quantitative analyses of grammatical exemplification traditions, it is necessary to establish criteria and classifications exemplification's elements. This paper presents a theoretical analysis of the 18th and 19th centuries' grammatical exemplification based on the analysis of a spanish grammars' corpus. It establishes criteria and analysis parameters and proposes a classification of the exemplification's elements and their typology according to their belonging to the system, to the norm and to their condition of language model.

## ÍNDICE

**Mots-clés:** exemplification grammaticale, exemples de langue, fragments de langue, échantillons de langue, unités d'exemplification

**Palabras claves:** ejemplificación gramatical, ejemplos de lengua, fragmentos de lengua, muestras de lengua, unidades de ejemplificación

**Keywords:** grammatical exemplification, language examples, language fragments, language samples, exemplification units

## AUTOR

FRANCISCO ESCUDERO PANIAGUA

Universidad de Salamanca, España

# Le mélange des langues selon Baudouin de Courtenay (1845-1929)

Roger Comtet

---

## Introduction

Le linguiste polonais Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929) <sup>1</sup> est surtout connu pour sa contribution à l'émergence du concept du phonème comme unité fonctionnelle à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Troubetzkoy a reconnu ses mérites en ce domaine même s'ils ont tardé à être reconnus : « Le premier, J. Baudouin de Courtenay conçut l'idée qu'il doit y avoir deux phonétiques descriptives distinctes l'une de l'autre, suivant qu'on veut étudier les sons concrets comme des phénomènes physiques ou bien comme des signaux phoniques employés à des buts d'intercompréhension à l'intérieur d'une communauté linguistique » (Troubetzkoy 1976 : 5). Cette reconnaissance tardive peut s'expliquer par une carrière universitaire chaotique poursuivie dans différentes universités <sup>2</sup>, une œuvre éparpillée dans plus de 400 publications (pour beaucoup confidentielles) et le plus souvent rédigée en russe et polonais, langues peu familières pour les linguistes occidentaux ; l'usage de

l'alphabet cyrillique n'a pu aussi que favoriser un certain enfermement, qui a été le lot de tous les linguistes utilisant la langue russe ; on relève enfin l'absence d'un ouvrage de synthèse qui pourrait ressembler à un ouvrage de linguistique générale et permettrait de mieux connaître sa pensée, à l'image de tous les traités que se complaisaient à rédiger ses confrères linguistes en Russie (voir par exemple Fortunatov 1896). Par ailleurs, la pression exercée par les partisans de Nikolaj Jakovlevič Marr (1864/1865-1934) sur la linguistique soviétique dans les années 1928-1950 a fait que Baudouin a été ostracisé comme linguiste « bourgeois » en URSS jusqu'à ce que l'édition de ses œuvres choisies en russe en 1963 finisse par le réhabiliter (Boduèn de Kurtenè 1963a). Le paradoxe est que Marr et Baudouin étaient parfaitement d'accord lorsqu'ils affirmaient l'un et l'autre que toutes les langues étaient hybrides. Il faut aussi relever que si Baudouin a théorisé le phonème de concert avec son élève lui aussi polonais Mikołaj Kruszewski <sup>3</sup> (1851-1887), c'était à Kazan, une ville universitaire située aux confins de l'empire russe, donc un peu isolée, loin des grands centres intellectuels de Russie, ce qui n'a pu que retarder la prise en compte de sa découverte et de ses mérites.

Si l'apport essentiel de Baudouin de Courtenay à la naissance de la phonologie est désormais unanimement reconnu, le reste de son œuvre est moins bien étudié alors que l'insatiable curiosité de ce savant l'a conduit à explorer de nombreux domaines de la linguistique jusqu'alors négligés. On pourrait citer tous ses travaux consacrés aux problèmes de l'orthographe, de la graphie, aux langages marginaux (argots, enfants, sourds-muets, etc.), aux troubles du langage, à la psycholinguistique, à la distinction entre langue et parole posée dès 1871 (*jazyk vs reč'*, voir Boduèn de Kurtenè 1871), à l'interlinguistique ; on vérifie ainsi que pour lui

toutes les manifestations du langage étaient également dignes d'intérêt. C'est d'ailleurs peut-être cette tendance à la dispersion qui l'a amené à ne pas toujours aller au fond des problèmes envisagés<sup>4</sup>, à soulever plus les problèmes qu'à leur apporter des solutions. Quoiqu'il en soit, parmi toutes les nombreuses questions souvent hors normes qui ont retenu son attention, il en est une que nous voudrions étudier dans cet article, celle du mélange des langues, en raison de toutes ses implications et de son importance dans le débat linguistique de l'époque.

## 1 Le mélange des langues et la remise en cause des bases du comparatisme en linguistique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

La question du mélange des langues s'inscrit à l'époque de Baudouin dans la remise en cause générale de la linguistique historico-comparée ; cette dernière s'était imposée dès l'époque du romantisme et avait trouvé son parfait accomplissement dans l'école allemande des néo-grammairiens des années 1880 qui mettait en avant les lois linguistiques. C'est alors que les « dissidents de l'indo-européanisme » (Alpatov 2001 : 106-114) ouvrent de nouvelles perspectives en remettant en cause les principes traditionnels du comparatisme, entre autres le caractère absolu des lois phonétiques si cher aux néo-grammairiens ; ils s'accordent aussi pour donner la priorité aux contacts inter-linguistiques. Se développent alors des courants contestataires comme celui des néo-linguistes italiens promoteurs de la linguistique aréale. C'est ainsi qu'à la vision de la langue comme un tout harmonieusement régi par des lois, fermé et parfaitement homogène, se substitue le règne de la variation. S'opposent ainsi deux conceptions de la langue, selon qu'elle est

envisagée dans sa dimension génétique, selon la vieille école comparatiste européenne, ou comme le résultat de contacts chez les nouveaux linguistes, ce qui amenait à rendre compte de la ressemblance des langues selon deux éclairages différents (voir Uhlik 2011). Sont considérés comme les principaux opposants aux néo-grammairiens l'Italien Graziado Isaia Ascoli (1829-1907), l'Autrichien Hugo Schuchardt (1842-1927), et le Danois Otto Jespersen (1860-1943). Dans le camp néo-grammairien, Hermann Paul (1846-1921) avait été le seul à avoir pris le problème du mélange des langues en considération (Paul 1886 : 390 et suivantes). Il se trouve que Baudouin va être en contact avec Ascoli et partager ses vues, s'y ajoutera ensuite Schuchardt, comme il le rappelle dans son article posthume intitulé « Problèmes de la parenté linguistique » publié en 1930 : « Ce faisant, j'ai eu la possibilité de me référer à d'aussi éminents linguistes partageant mes idées que Hugo Schuchardt et G.I. Ascoli » (Boduèn de Kurtenè 1963b : 342). En ce qui concerne Ascoli, Baudouin put se lier avec lui lors du séminaire suivi à Milan au printemps 1873 et nouer ainsi une collaboration fructueuse <sup>5</sup>. Il semble en revanche que Baudouin n'ait pu entrer en contact direct avec Schuchardt qu'en mai 1884, de sa propre initiative, inaugurant ainsi de longs échanges épistolaires en allemand dont une partie a été éditée (Eismann 2008). C'est alors qu'il a pu être influencé par le maître de Graz qui met au point ses idées sur la créolisation et le mélange des langues à compter des années 1880. Quoi qu'il en soit, invoquer le rôle de Schuchardt dans l'étude des parlers de Resia serait donc pour le moins quelque peu prématuré. C'est par la suite, dans les années 1884-1886 que les échanges entre les deux savants sont les plus intenses, l'un et l'autre quêteant des informations ; Schuchardt désirait étendre ses investigations d'Europe en Russie, mosaïque de différentes

nationalités, et en Asie ; c'est ainsi qu'il questionne longuement et à maintes reprises Baudouin sur le sabir russo-chinois de Kjaxta <sup>6</sup> . Mais c'est Ascoli qui joue ici le rôle principal au début des recherches sur Resia. Par la suite, il est évident que Baudouin considère Schuchardt comme un maître dans l'étude des langues mélangées : « Dans l'étude des différentes langues mélangées, le professeur de Graz Hugo Schuchardt a rendu d'éminents services à la science » (Boduèn de Kurtenè 1963d : 372). Les travaux de Hugo Schuchardt valorisaient le concept de substrat dans l'évolution des langues, ce qui lui permettait d'affirmer : « Il n'existe point de langue qui soit exempte de mélanges et d'éléments exogènes » (cité d'après Alpatov 2001 : 107). Cela entraînait l'impossibilité de regrouper les langues en ensembles, familles ou groupes, dans la mesure où toute langue pouvait avoir plusieurs ancêtres. Bien évidemment, les concepts de loi phonétique, d'arbre linguistique généalogique selon August Schleicher (1821-1868) se trouvaient évacués par cette perspective.

Cependant, jusqu'au début des années 1870, les travaux de Baudouin s'étaient inscrits dans la perspective traditionnelle historico-comparée, sinon néo-grammairienne, même si on y trouvait déjà l'amorce d'approches nouvelles. Il se conformait alors aux idées de Schleicher dont il avait suivi les cours en Allemagne en 1867-1868 (voir Fici 2006). La thèse sur l'analogie dans la déclinaison polonaise relevait de la morphologie avec l'intervention de l'analogie faisant appel à la psychologie individuelle, démarche typiquement néo-grammairienne : *Einige Fälle der Wirkung der Analogie in der polnischen Deklination* de 1868 (Baudouin de Courtenay 1868). Mais il s'y écarte déjà du modèle néo-grammairien en postulant qu'en slave, les radicaux vocaliques tendent à devenir consonantiques, ce qui est une vision générale et évolutive de la linguistique <sup>7</sup> . Jusqu'au séjour à Resia en 1870-1871, il s'intéresse surtout à la phonétique

historique, conformément à la tendance dominante d'une époque où la phonétique est reine, comme chez les néo-grammairiens. Son second ouvrage qui paraît en 1870, relève quant à lui de l'histoire des formes de la langue : *À propos du vieux polonais jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle* (Baudouin de Courtenay 1870) et représente sa thèse de magistère<sup>8</sup> ; mais on y trouve aussi une description inédite du système phonique du vieux polonais. Et, jusqu'à la parution du travail sur les parlers de Resia, on trouve sous sa plume beaucoup de notes ou de comptes rendus de phonétique historique, comme, par exemple, « *Zetatismus in den Denkmäler und Mundarten der polnischen Sprache* » de 1869 (Baudouin de Courtenay 1869). Tout comme l'étude des parlers de Resia, tout ce travail prépare en fait la conception du phonème qui sera élaborée à Kazan de 1875 à 1883.

## 2 L'étude des parlers de Resia

Quand Baudouin décide d'aller étudier les parlers de la vallée de Resia, c'est déjà un chercheur qui a atteint sa pleine maturité. Nous avons déjà évoqué sa thèse *Einige Fälle der Wirkung der Analogie in der polnischen Deklination* de 1868 qui lui vaut le doctorat de philosophie à l'université de Iena, supervisée par Schleicher, ainsi que l'ouvrage érudit publié en russe en 1870, *À propos du vieux polonais jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle*.

Mais pourquoi Baudouin a-t-il décidé d'aller étudier les parlers de Resia ? L'enclave de Val Resia regroupe plusieurs hameaux isolés de la province d'Udine dans le Trentin Haut Adige, dans la vallée du torrent éponyme, où l'on parle un dialecte slave particulier, à base slovène ; on comptait alors un peu plus de 3 500 locuteurs de cette langue<sup>9</sup>. On sait que c'est à l'initiative d'Izmail Ivanovič Sreznevskij (1812-1880), son maître de stage à l'université de Saint -



Pétersbourg de 1868 à 1870, que Baudouin s'est lancé dans cette entreprise ; Sreznevskij se passionnait pour les îlots linguistiques slaves, qu'il s'agisse des Kachoubes <sup>10</sup> ou des parlers slaves du Frioul auxquels il devait consacrer plusieurs publications (il a été le premier à étudier les dialectes slovènes) (Sreznevskij 1881) <sup>11</sup> . Il avait séjourné à Resia en avril 1841 lors de son périple dans les centres de slavistique européens et les pays slaves entrepris de 1839 à 1842 <sup>12</sup> , et c'est ce dialecte qui avait le plus accaparé son attention avec les mœurs et les traits de la vie quotidienne (le *byt* ) qui y étaient associés. On se doit d'ailleurs de noter que les parlers résiens ont toujours suscité l'intérêt des chercheurs, comme le relevait la slaviste italienne Rosanna Benacchio : « En dépit du nombre extrêmement réduit de ses locuteurs, le dialecte de Resia n'a cessé d'attirer l'attention des savants pratiquement depuis les tout débuts de la slavistique : citons J. Dobrovský et J. Kopitar, suivis de P. Šafařík , I. I. Sreznevskij, I. Baudouin de Courtenay et cela jusqu'à nos jours. <sup>13</sup> » (Benacchio 2022 : 109). Depuis l'époque des slavophiles <sup>14</sup> , l'étude des isolats slaves dans l'Europe germanique ou romane était effectivement à l'ordre du jour des linguistes russes, avec l'espoir de découvrir des parlers disparus ou demeurés inconnus ou encore des manuscrits inédits. Toute une littérature témoigne de cette quête, qu'elle concerne les Kachoubes, le polabe, le slovince (Duličenko 2005), les Serbes de Lusace, les parlers slaves d'Italie, y compris, bien sûr, les Résiens.

C'est ainsi que Baudouin envisagea de consacrer sa thèse de doctorat à ces derniers parlers ; déjà, il était attiré en général par les dialectes, modèles de « langues vivantes » à l'égal de toutes les formes d'argots, et à l'opposé des langues qui ont disparu et ne sont attestées que d'après les monuments anciens (Šaradzenidze 1980 : 23) ; les dialectes représentaient pour lui un matériau neuf, vivant,

spontané, préservé du poids de la tradition, de l'écrit et des interprétations précédentes. Pour cela, il alla se former à Milan auprès de Graziado Isaia Ascoli durant deux mois au printemps 1873 avant de se confronter au terrain<sup>15</sup> ; ce stage peut être considéré comme une étape préparatoire à l'étude des parlers de Resia, il va lui permettre de préciser une méthode d'enquête et des éléments de comparaison. Ascoli, dans ses travaux sur les parlers des Alpes italiennes, de ce qu'il appelait la Zona Ladina (Frioul, Gorica, Tyrol, Grisons en Suisse, etc.), recourait à l'hypothèse du mélange linguistique ou du substrat basée sur les emprunts au latin ou à d'autres parlers romans<sup>16</sup>, ce qui va sans aucun doute inspirer Baudouin à Resia. Il devait y séjourner à neuf reprises, à l'été et l'automne 1872, au printemps et en été de 1873 et 1875, à l'été 1877, en 1890, 1892, 1893 et 1901 (Tolstoj 1960 : 75). Ces séjours l'ont marqué au plus haut point et vont lui faire affirmer à propos des Slaves du Nord de l'Italie : « Je me suis assimilé à eux si parfaitement, j'ai consacré tant de travail et de temps à les étudier que cette région est devenue pour moi comme une seconde patrie ». Ou encore : « Ici je me sens quasiment chez moi. Cette contrée, peuplée de Slaves, je l'ai arpentée de long en large et j'y ai visité pratiquement chaque village et chaque hameau » (Boduèn de Kurtenè 1893 : 29)<sup>17</sup>. Suivant en cela la tradition des ethnographes russes du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'intéressa d'ailleurs non seulement aux problèmes linguistiques mais aussi à la vie quotidienne, à l'économie, aux croyances, à la religion, au folklore (chants, danses, etc.) (voir Baudouin de Courtenay 1898), même s'il ne cessait de répéter que c'étaient surtout la langue et la vie quotidienne du peuple qui avaient retenu son attention. Il mit aussi à profit son séjour pour apprendre le slovène qu'il maniait suffisamment bien pour l'utiliser par la suite dans sa correspondance<sup>18</sup>.

Il faudrait rappeler ici que Baudouin a toujours épousé la cause des minorités nationales, religieuses ou linguistiques, ce qui lui valut d'ailleurs de passer plusieurs mois en prison et d'être déchu de ses fonctions universitaires en 1916 (voir Boduèn de Kurtenè 1913<sup>19</sup> et Boduèn de Kurtenè 1916). On se souvient aussi de son article de 1897 prenant la défense des Kachoubes en comparant leur situation à celle des Résiens (Boduèn de Kurtenè 1897). Pour lui, qui se refuse à hiérarchiser peuples et langues, le résien, comme tout dialecte, est une langue à part entière. Dans son article consacré aux Slaves italiens et aux Résiens, il déplore la perte de l'autonomie entraînée par l'occupation napoléonienne, dénonce les tracasseries des fonctionnaires piémontais qui ont pris la suite de l'ancienne administration autrichienne beaucoup plus débonnaire, la lourdeur des impôts comparée au régime dont bénéficiaient les Slovènes demeurés en Autriche, l'absence d'école en langue locale (Boduèn de Kurtenè 1893 : 37-40). On peut penser que ces convictions n'ont pu que renforcer son intérêt pour les parlers minoritaires de Resia. Le résultat de ses enquêtes fut sa thèse de doctorat en linguistique indo-européenne comparée brillamment soutenue en mai 1875 et publiée la même année, intitulée *Essai de phonétique des parlers de Resia* [*Opyt fonetiki rez'janskix govorov*], première description scientifique connue du dialecte résien, accompagnée d'une édition du catéchisme résien avec lexique et commentaire (Boduèn de Kurtenè 1875)<sup>20</sup>, et qui lui valut l'année suivante l'attribution du prestigieux prix Uvarov par l'Académie des sciences de Russie. On peut y ajouter en 1895 la publication de textes résiens compilés sur le terrain (Baudouin de Courtenay 1895).

### 3 L'hypothèse de l'harmonie vocalique et le mélange des langues

On trouve dans le chapitre 6, inclus dans la dernière partie de cette thèse monumentale, un exposé assez atypique intitulé « La dépendance de la qualité des voyelles atones de celle de la syllabe accentuée (*Vocalharmonie*) » (Boduèn de Kurtenè 1875 : 89-92). Baudouin met ici en évidence ce qu'il considère comme un phénomène *d'harmonie vocalique*, analogue à ce que l'on peut observer dans les langues dites « touraniennes <sup>21</sup> » (finno-ougrien, hongrois, langues turkes, ouralo-altaïques, etc.). Il rappelle que c'est « la particularité principale des langues finnoises et plus généralement touraniennes » (Boduèn de Kurtenè 1875 : 119, § 295). Baudouin prend bien soin de cerner le phénomène : « Si la voyelle accentuée d'une syllabe est claire ou sonore, en ce cas les voyelles des syllabes atones de ce même mot le sont également. Si par contre un mot donné ou l'une de ses formes présente dans une syllabe accentuée une voyelle sombre ou sourde, les voyelles des syllabes atones se doivent de l'être également » (Boduèn de Kurtenè 1875 : 90, § 212). C'est ainsi que, dans le mot, la voyelle accentuée, ou voyelle maîtresse, impose sa qualité antérieure/claire/ouverte ou postérieure/sombre/fermée aux autres voyelles. Et il affirme qu'on a là affaire à une « loi » qui est présente dans tout le système phonique des parlars de Resia mais dont il n'a eu la révélation qu'à la fin de son séjour, même s'il avait noté dès le début des faits troublants allant dans ce sens mais qu'il était alors encore incapable d'interpréter correctement (Boduèn de Kurtenè 1875 : 89, § 211). Toujours modeste, Baudouin relativise sa découverte : « Cependant je n'émetts cette hypothèse qu'en l'absence de quelque chose de plus satisfaisant et, bien évidemment, ne prétends pas avoir mis un point final à cette question extrêmement ardue et complexe » (Boduèn de Kurtenè 1875 : 120, § 296). Et d'ajouter : « C'est pourquoi je puis souvent me tromper dans les détails, mais je pense néanmoins que

mes conclusions sont dans l'ensemble parfaitement exactes » (Boduèn de Kurtenè 1875 : 89, § 212). À l'appui de la thèse, on peut peut-être invoquer le sentiment des Résiens qui ressentaient en eux une certaine étrangeté par rapport à leur environnement linguistique et qui s'attribuaient, faute de mieux, une origine russe (les *Rusynyî*)<sup>22</sup>, ce qu'avait déjà relevé Sreznevskij (*Ènciklopediceskij slovar' izd. Brokgauza-Efrona*, 1905. Sankt-Peterburg, 38) ; ou encore l'affirmation d'une institutrice du lieu qui avait assuré à Baudouin que la graphie du hongrois serait la mieux adaptée pour noter les parlers résiens, dans la mesure où l'on y distingue les voyelles brèves et longues (Boduèn de Kurtenè 1875 : 89, § 211).

Cependant, Baudouin développe alors sa thèse en postulant qu'il a dû y avoir à une certaine époque un mélange de tribus touraniennes et slaves, d'où le vocalisme mixte des parlers résiens : {accent mobile slave + harmonie vocalique} (même si dans les langues touraniennes l'accent tonique est fixe, sur la syllabe initiale, comme par exemple en hongrois). Il affirme ainsi : « Les Résiens représentent un mélange de Slaves et de quelque rameau d'une peuplade touranienne (ou du moins de quelque chose d'avoisinant), ou, plus précisément, ils résultent d'un mélange de Slaves et de Touraniens slavisé » (Boduèn de Kurtenè 1875 : 120, § 296). On aurait donc là « la possibilité du reflet de langues disparues » (Boduèn de Kurtenè 1875 : 125, § 296). Il y a là aussi l'idée sous-jacente que le mélange des langues suppose le mélange des peuples, conformément aux idées exprimées par son maître Sreznevskij : « Le peuple s'exprime de la manière la plus complète et la plus authentique à travers sa langue. Le peuple et la langue : aucun des deux ne peut être dissocié de l'autre » (Sreznevskij 1959 [1849] : 16). Baudouin va reprendre cette conception au IV<sup>e</sup> Congrès d'orientaliste organisé à Florence en 1878 par Graziado Ascoli (Baudouin de Courtenay 1881). Et il publiera

séparément le chapitre correspondant de sa thèse en 1876 (Boduèn de Kurtenè 1876b).

Cette thèse semble avoir fait autorité pendant un certain temps, on la retrouve dans plusieurs publications de l'époque (voir Hasden 1876) ; dans la version russe du dictionnaire Brockhaus à l'entrée *Rez'jane* [Les Résiens], on relève dans la langue « une particularité qui fait qu'on se doit d'en faire un groupe particulier des dialectes du serbo-croate et qui est la loi de l'harmonie vocalique [...] » (*Ènciklopediceskij slovar'* 1905 : 38/4, 881). Baudouin défendra toujours sa thèse touranienne qui devient chez lui un thème récurrent au fil des années ; le 29 juin 1928, il délivre encore une conférence à Varsovie sur ce thème (Mugdan 1984 : 97) ; et, dans un texte posthume paru en 1930, dans les *Problèmes de parenté linguistique*, il persiste à poser à l'origine des dialectes résiens, à côté du slave, « un type inconnu d'ougro-finnois et d'ouralo-altaïque (“turk”). » (Boduèn de Kurtenè 1963b [Baudouin de Courtenay 1930] : 347).

Sa thèse de 1868 concernait la morphologie du polonais, dans la lignée de Schleicher (Baudouin de Courtenay 1868) (*Einige Fälle der Wirkung der Analogie in der polnischen Deklination*). Or, dans le traité sur les parlers de Resia, Baudouin se révèle bien plus comme phonéticien, systématise une transcription pour ses relevés, est amené à envisager les sons en fonction de leur position dans le mot, évoquant entre autres un « système des voyelles » (Boduèn de Kurtenè 1875 : 5, § 11) :

a o e u i

ö oe ü y

C'est comme une transition vers la future conception du phonème dans la théorie qui sera élaborée à Kazan. C'est ce que nous rappelions en 2002 : « On peut estimer que ses recherches systématiques sur la phonétique de ces parlers pour lesquels il avait proposé un système spécial de notation, assez complexe du reste, l'ont mis au début des années 1880, à Kazan, de concert avec Mikołaj Kruszewski, sur la voie de sa grande intuition phonologique » (Comtet 2002 : 137). Et, bien sûr, ces travaux ont alimenté sa réflexion sur le mélange des langues. À noter d'ailleurs que, s'il admettait que les parlers romans aient pu influencer le résien au niveau syntaxique et lexical, l'harmonie vocalique demeurerait tout à fait à part comme fait majeur de son système phonétique (Baudouin de Courtenay 1881 : 10-11).

Cependant, l'hypothèse de l'harmonie vocalique en résien fut remise en question par différents auteurs ; on peut citer ici des linguistes slovènes, tel que le dialectologue Fran Ramovš (1890-1952)<sup>23</sup> qui n'y voyait que la conséquence de la chute des *jers* (Ramovš 1935)<sup>24</sup> entraînant la neutralisation du timbre des voyelles non accentuées. On peut mentionner aussi N. S. Troubetzkoy en 1936 : « Dans les cas où le terme "harmonie vocalique" est utilisé pour la description de certaines langues ou dialectes indo-européens (par exemple [...] dans le dialecte slovène du Val de Resia), il s'agit en fait d'une simple adaptation des voyelles inaccentuées aux voyelles accentuées en fonction de l'aperture (par exemple dans le dialecte slovène du Val de Resia, *koleno* se maintient, mais *korito* passe à *kuritu* [...]). Les résultats de ce processus sont très différents du phénomène qu'il est convenu d'appeler l'harmonie vocalique dans les langues altaïques et finno-ougroïennes » (Troubetzkoy 1996 [1939] : 55). Mais l'important reste la signification accordée par Baudouin à ce phénomène, même controversé : il s'agit bien évidemment pour lui de battre en brèche

une fois de plus le consensus autour des néo-grammairiens. De même qu'il critiquait la notion de « loi » (Comtet 2014), à l'instar de Schuchardt (Schuchardt 1885), l'hypothèse du substrat touranien en résien lui permet de conforter la thèse selon laquelle, au contraire de langues pures, codifiées, prises dans des faisceaux de parenté stables, sacralisées en quelque sorte, la linguistique n'a affaire qu'à des mélanges de langues, comme en résien où l'harmonie vocalique coexiste avec le système accentuel slave. Il rejoint ici Schuchardt dans cette position extrême qui remet en cause la tradition historico-comparée des langues totalement pures ; en somme, à partir de présupposés discutables, il tire des conclusions tout à fait pertinentes.

## 4 La systématisation du mélange des langues : perspectives nouvelles

Le thème de l'hybridation des langues devient vite l'un des éléments récurrents de la pensée linguistique de Baudouin, comme l'attestent de nombreuses prises de position comme, par exemple en 1889, dans son essai intitulé *Des tâches de la linguistique*, où on peut lire : « Dans l'ensemble, on a le droit de douter de la pureté de bien des langues : le fait que chaque langue intègre beaucoup d'éléments étrangers est parfaitement connu de tout un chacun, et cela sans qu'il soit besoin de recourir à la linguistique » (Bodouin de Kurtenè 1963c [1889] : 216). Tout cela va être systématisé dans la leçon inaugurale à son cours de grammaire comparée des langues slaves et indo-européennes qui marque son retour à l'université de Saint-Pétersbourg, le 21 septembre 1900 (4 octobre selon le nouveau calendrier grégorien), et qui porte le titre évocateur et un tantinet provocateur de *Du caractère mixte de toutes les langues* et sera publié



en 1901, où l'on trouve des déclarations catégoriques à côté de propositions programmatiques :

Si nous considérons nous-même la question des langues mélangées ou non, nous devons admettre qu'il n'y a pas et ne peut y avoir un seul ensemble linguistique pur, non mélangé. Le mélange est à la base de toute vie aussi bien physique que psychique. On le relève déjà dans le développement de la langue individuelle, dans l'acquisition par l'enfant des associations nécessaires pour que se manifeste une vie linguistique individuelle. (Boduèn de Kurtenè 1963d [1901] : 363-364)

Ailleurs, il propose une typologie des différents cas de mélange :

- a. individuels
- b. entre locuteurs appartenant à des groupes ethniques ou nationaux différents
- c. entre la vieille génération et ses enfants
- d. sous l'influence des locuteurs appartenant au même milieu
- e. sous l'influence des conditions naturelles (Boduèn de Kurtenè 1963g [1910] : 199-200).

En 1904, il traite des ressemblances entre langues en distinguant entre leur parenté (*rodstvo*) et leur affinité (*svojestvo*) ; il définit ce dernier trait comme « le résultat d'une influence réciproque égale à la somme des conditions générales et de la suite chronologique des générations qui se succèdent » (Boduèn de Kurtenè 1963f [1904] : 112). En 1917, il rattache le mélange des langues à ses causes psychologiques : « Il faut bien admettre que comme tout ce qui est linguistique, comme tout ce qui concerne la parole humaine, le mélange des langues se produit non pas quelque part en l'air, mais uniquement dans la communication humaine et dans des esprits humains distincts [...] » (Boduèn de Kurtenè 1963f [1917] : 276). La démarche est la même dans *Le langage et les langues* (Boduèn de Kurtenè 1963d [1933]) avec une systématisation du phénomène des langues mixtes, de leurs traits.

## Conclusion

Baudouin a trouvé avec les parlers de Resia un cas d'école particulièrement fécond ; c'est le laboratoire qui l'a conforté dans

son affirmation du caractère mixte de toutes les langues comme a pu l'écrire Joachim Mugdan : « Ce contact avec une langue mixte, comme il percevait le dialecte de Resia, a marqué de manière durable ses vues sur la langue » (Mugdan 1984 : 15). Et il reprend sa thèse dans un article posthume de 1930 intitulé « Problèmes de la parenté linguistique » (Boduèn de Kurtenè 1963b [1930]) ; ses recherches mettaient à mal la théorie de l'arbre généalogique des langues de Schleicher, il s'agissait d'une véritable rupture épistémologique. Et à la fin de sa vie, il souligne encore son attachement à sa thèse initiale sur les origines du résien : « C'est ainsi que la "langue" résienne provient de beaucoup de langues originelles du monde slave, riche en dialectes, ainsi que d'un type inconnu d'ougro-finnois ou ouralo-altaïque ("touranien") [...] » (Boduèn de Kurtenè 1963b : 347).

La réflexion de Baudouin sur le thème du mélange des langues a inspiré d'autres linguistes russes contemporains dont certains avaient été ses élèves ; on y trouve tout d'abord des anciens du Cercle de Kazan comme Aleksandr Ivanovič Aleksandrov (1861-1917), qui a étudié le sabir russo-chinois de Kjaxta (voir Aleksandrov 1884) ; ou Vasilij Alekseevič Bogorodickij (1857-1941) qui s'est illustré dans le domaine des contacts interlinguistiques (Bogorodickij 1900). On peut penser aussi au turkologue Wilhelm Radloff (1837-1918)<sup>25</sup> qui a composé une grammaire du russe pour les Tatars. Baudouin proposera en 1907 à Saint-Pétersbourg à son élève Lev Vladimirovič Ščerba (1880-1944) d'aller étudier le sorabe, cet isolat slave préservé en Allemagne orientale, qui, selon Baudouin, était le mieux à même d'illustrer l'influence d'une langue sur une autre (Tolstoj 1960 : 75, n. 6). Ce sera le sujet de la thèse de Ščerba parue en 1915 (Ščerba 1915) (voir Ivanova 2005), développée dans son article « Sur la notion de mélange des langues » (Ščerba 1926). Nikolaj Jakovlevič Marr va renvoyer à ce dernier article de Ščerba dans l'ultime mouture de sa

« théorie du langage » qui affirme le caractère hybride (*skreščenie*) de toutes les langues (Velmezova 2007 : 49-50, 71). Rozalija Šor (1894-1939) avait bien noté ce changement de paradigme par rapport à la tradition néo-grammairienne dans son étude consacrée en 1926 à « La crise de la linguistique contemporaine » : « Le fractionnement à l'infini de la langue (*Sprachspaltung*) s'accompagne d'un mélange lui aussi infini (*Sprachmischung*) » (cité d'après Neroznak 2001 : 49) <sup>26</sup> .

À vrai dire, l'idée du mélange des langues était déjà présente dans la réflexion des linguistes du XIX<sup>e</sup> siècle et mériterait une étude approfondie. Déjà, en 1836, Humboldt, à propos du mélange des nations déclarait que « *das mächtigste Principe ist die Veränderung der Sprachen* » (Humboldt 1909 : 280). Baudouin connaissait aussi les thèses du linguiste américain William Dwight Whitney (1827-1894) sur le mélange des langues, l'ouvrage de celui-ci *The life and growth of language* venait d'être traduit en allemand (Whitney 1876) <sup>27</sup> et facilement accessible à Baudouin. Dans le domaine russe, Ivan Ornatovskij <sup>28</sup> , professeur au collège de Kharkiv en 1808, réservait dans sa classification des langues un sort particulier aux langues « mélangées » comme l'anglais, issu du breton et du saxon, ou le français, basé sur le celte, le francique et le latin (Ornatovskij 1810 : 9-10). Pour revenir à la charnière entre XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, par le biais du mélange des langues, on peut conclure en affirmant que Baudouin y occupe sans conteste une place de choix parmi tous les éminents linguistes qui ont dynamité alors le consensus néo-grammairien et qui, de fait, s'inscrivent déjà dans la linguistique moderne du siècle qui a suivi.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Adamska-Sałaciak, Arleta 2001. Jan Baudouin de Courtenay's contribution to general Linguistics *Towards a History of Linguistics in Poland: From the early beginnings to the end of the 20th century*, ed. by E.F.K. Koerner & Aleksander Szwedek. Amsterdam Philadelphia : John Benjamins Publishing Company. 175-208.
- Aleksandrov, Aleksandr Ivanovič. 1884. Majmačinskoe narečie. *Russkij filologičeskij vestnik* 12. 160-163. [*Le dialecte de Majmak (Kjaxta)*]
- Alpatov, Vladimir Mixajlovič. 2001. *Istorija lingvističeskix učenij*. Moskva: Jazyki slavjanskoj kul'tury. 106-114. [*Histoire des doctrines linguistiques*]
- Baudouin de Courtenay, Jan. 1868. Einige Fälle der Wirkung der Analogie in der polnischen Deklination. *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung* 6 : 19-88.
- Baudouin de Courtenay, Jan. 1869a. Zetasismus in den Denkmäler und Mundarten der polnischen Sprache. *Beiäge zur vergleichenden Sprachforschung* 6 : 220.
- Baudouin de Courtenay, Jan. 1870. *O drevnepol'skom jazyke do XIV stoletija*. Lejpcig [Leipzig] : Behr & Hermann. [*À propos du vieux polonais jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle*]
- Baudouin de Courtenay, Jan. 1881. Note glottologiche intorno alle lingue slave e questioni di morfologia e fonologia ario-europea. *Atti del IV Congresso International degli Orientalisti tenuto in Firenze nel settembre 1878*, 3. Firenze. 3-21.
- Baudouin de Courtenay, Jan. 1891. *Il catechismo resiano*. Pietroburgo.
- Baudouin de Courtenay, Jan 1895. *Materialen zur südslawischen Dialektologie und Ethnographie. 1. Resianische Texte, gesammelte in den Jj. 1872, 1873 und 1877*. Sankt-Peterburg : Imp. SPB universiteta.
- Baudouin de Courtenay, Jan. 1898. Folklore slave de la vallée de Rézia en Italie, province d'Udine, district de Moggio, à la frontière de l'Autriche. *Kryptadia* V. Heilbronn : Henninger.
- Baudouin de Courtenay, Jan. 1904. *Szkice jazykozawczce*, 1, Warszawa. [*Esquisses linguistiques*]
- Baudouin de Courtenay, Jan. 1930. Zagadnienia pokrewieństwa językowego. *Bjuletyn Polskiego Towarzystwa Językozawczczego*. 2. 104-116. [*Problèmes de la parenté linguistique*]
- Benacchio, Rosanna. 2022. Sovremennyj rez'janskij dialekt v severnoj Italii. Morfosintaksičeskie osobennosti i romano-slavjanskaja interpretacija. *Benacchio. Studi*

*slavistici tra linguistica, dialettologia e filologia*, dir. par Monica Fin et al. Firenze : Firenze University Press [Biblioteca di Studi Slavistici, 48]. 107-126. [*Le dialecte résien contemporain en Italie du Nord. Particularités morphosyntaxiques et leur interprétation romano-slave*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1871. Nekotorye obščie zamečanija o jazykovedenii i jazyke. *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosvješčenija* 279 (316) : 47-77. [*Quelques remarques générales sur la linguistique et la langue*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1963a [1901]. *O smešannom xaraktere vsej jazykov*, 362-372 [*Du caractère hybride de toutes les langues*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič (J. Baudouin de Courtenay). 1875. *Opyt fonetiki rez'janskix govorov*. Varšava-Sankt-Peterburg. È. Vende & D.E. Kožancikov. 119, § 295. [*Essai de phonétique des parlers de Resia*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1876a. *Rez'ja i rez'jane* [*Resia et les Résiens*]. *Slavjanskij sbornik* :Sankt-Peterburg 1. 223-371. [*Recueil slave*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1876b. Glottologičeskie (lingvističeskie) zametki. I. Koe-čto po povodu rez'janskoj garmonii (sozvučija) glasnyx. *Filologičeskie Zapiski*. Voronež 5. 1-16. [*Remarques glottologiques (linguistiques)*]. I. *Éléments à propos de l'harmonie des voyelles à Resia*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1891. *Il catechismo resiano*. Pietroburgo.

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1893. O slavjanax v Italii. *Russkaja mysl'* 6 : 22-46. [*Sur les Slaves en Italie*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1897. Kašubskij "jazyk", kašubskij "narod" i kašubskij "vopros". *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosvješčenija* 310: 306-357 ; 311: 3-127. [*La « langue » kachoube, le peuple « kachoube » et la question « kachoube »*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1913. *Nacional'nyj i territorial'nyj prizrak v avtonomii*, Sankt-Peterburg. [*Le spectre national et territorial dans l'autonomie*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1916. Vožmozno li mirnoe sožitel'stvo raznyx nacional'nostej v Rossi? [*La coexistence pacifique de différentes nationalités est-elle possible en Russie ?*], *Otečestvo. Puti i dostiženija nacional'nyx literatur Rossii*. *Nacional'nyj vopros* 5(1) : 19-31. [*La patrie. Itinéraires et réalisations des littératures nationales de Russie. La question nationale*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič 1963a [1901]. *O smešannom xaraktere vsej jazykov*. 362-372 [*Du caractère hybride de toutes les langues*]

Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1963b. [1930] *Problemy jazykovogo rodstva*. *Izbrannye trudy po obščej lingvistike* 2 : 342-352 [*Problèmes de la parenté linguistique*]

- Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1963c. [1889] O zadačax jazykoznanija. *Izbrannye trudy po obščej lingvistike* 1 : 203-221. [À propos des tâches de la linguistique]
- Boduèn de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. 1963d. [1901] O smešannom xaraktere vsech jazykov. *Izbrannye trudy po obščej lingvistike, op. cit.*, 1 : 362-372. [<http://crecleco.seriot.ch/textes/BdeC00.html>]. [À propos du caractère hybride de toutes les langues]
- Boduèn de Kurtenè, I.A. 1963e. [1901] O smešannom xaraktere vsech jazykov. *Izbrannye trudy po obščej lingvistike* 1 : 362-372. [<http://crecleco.seriot.ch/textes/BdeC00.html>]. [À propos du caractère hybride de toutes les langues]
- Boduèn de Kurtenè, I.A. 1963f. [1904] Jazykoznanie. *Izbrannye trudy po obščej lingvistike* 2 : 96-117. [La linguistique]
- Boduèn de Kurtenè, I.A. 1963g [1910]. «Fonetičeskie zakony», *Izbrannye trudy po obščej lingvistike* 2 : 189-208.
- Bogorodickij, Vasilij Alekseevič. 1900. *Nepravil'nost' russkoj reči u čuvaš*. Kazan': Tipografija Kazanskogo Imperatorskogo universiteta. [Les incorrections du russe commises par les Tchouvaches]
- Comtet, Roger. 2002. Les langues slaves méridionales et les linguistes russes. *Linguistique balkanique : Balkansko ezikoznanie* 42(2) : 125-138.
- Comtet, Roger. 2014. Ivan Boduèn de Kurtenè i lingvističeskie zakony. *Mirgorod* 1(3) : 11-26. [Jan Baudouin de Courtenay et les lois linguistiques].
- Di Salvo, Maria. 1979. Jan Baudouin de Courtenay and Linguistic Contacts of the Eastern Alpine Area. *Historiographia linguistica* 6(3) : 409-412.
- Dobrowsky, Joseph. 1808. *Über die Slaven im Thale Resia*. Prag.
- Duličenko, Aleksandr Dmitrievič. 2005. Une page de la germanisation des Slaves : les Slovincs de Poméranie. *Slavica occitania* 20 : 185-192.
- Eismann, Wolfgang & Bernhard, Hurch, éd . 2008. *Jan Baudouin de Courtenay – Hugo Schuchardt – Korrespondenz*. Heidelberg : Winter.
- Ènciklopediceskij slovar' izd. Brokgauza-Efrona. 1905. Sankt-Peterburg, 38, supplément n° 4, 881, « Rez'jane » [Les Résiens] [Dictionnaire encyclopédique de Brockhaus et Efron]
- Fici, Francesca. 2006. Influences germaniques sur la linguistique russe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La pensée de Jan Baudouin de Courtenay. *Slavica occitania* 22 : 63-79.
- Fortunatov, Filipp Fedorovič. 1896. *Sravnitel'noe jazykovedenie. Lekcii, čitannye v 1895-1896 gg*. Moskva. [La linguistique comparée. Cours délivrés en 1895-1896]

- Hasden, Bogdan. 1876. D. Baudouin de Courtenay și dialectul slavo-turanic din Italia. *Colemna lui Traian*. București : A. Laboratorilor Romani. 448-463.
- Humboldt, Wilhelm von. 1909. Über die *Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaum*, *Gesammelte Schrifte* 6(1) : 280.
- Ivanova, Irina. 2005. Un dialecte sorabe oriental de Ščerba, premier essai de linguistique de la parole. *Slavica occitania* 20 : 113-129.
- Kopitar, Varfolomej Jernej. 1816. Die Slaven im Thale Resia. *Vaterländische Blätter* 9(3) : 176-180.
- Loschi, Giuseppe, éd. 1894. *Il catechismo resiano*. Udine : Tipografia del patronato.
- Madotto, Aldo, éd . 2000. *Baudouin de Courtenay. Resia i Resiani* . Padova : C.L.E.U.P.
- Meillet, Antoine. 1926. Nécrologie de J. Baudouin de Courtenay. *Revue d'Études slaves* 6 :174-175.
- Meščerskij, Nikita Aleksandrovič. 1971. *Russkoe jazykoznanie v Peterburgskom – Leningradskom universitete*. Leningrad : Izdatel'stvo Leningradskogo universiteta [La linguistique russe à l'université de Saint-Pétersbourg – Léningrad]
- Mugdan, Joachim. 1984. *Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929). Leben und Werk* . München : Wilhelm Fink.
- Neroznak, Vladimir Petrovič, éd. 2001. *Sumerki lingvistiki*. Moskva : Academia. [Le crépuscule de la linguistique]
- Ornatovskij, Ivan. 1810. *Novejšee načertanie pravil Rossijskoj grammatiki, na načalax vseobščej osnovannyx*. Xar'kov. Tipografija Universiteta. [Nouveau schéma des règles de la grammaire russe, basées sur les principes de la grammaire générale]
- Paul, Hermann. 1886. *Principien der Sprachgeschichte*. 2e éd . Halle : Niemeyer.
- Ramovš, Fran. 1935. *Historična gramatika slovenskega jezika, VII, Dialekti*. Ljubliana. Učiteljska Tiskarna. 30-41. [Grammaire historique du slovène, VII, Dialectes]
- Šafařík, Pavel Jozef. 1842. O Rezjanach i furlańskix slowinach. *Jutrzenka, pismo literacke* [...]. Warszawa 1(9) : 109-113 [Sur les Résiens et les Slovènes du Frioul]
- Šaradzenidze, Tinatia Semenovna. 1980. *Lingvističeskaja teorija I.A. Boduèna de Kurtenè i ee mesto v jazykoznanii XIX-XX vekov*. Moskva : Nauka. [La théorie linguistique de Jan Baudouin de Courtenay replacée dans la linguistique des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles]
- Ščerba, Lev Vladimirovič. 1915. *Vostočno-lužickoe narečie*. Petrograd : A.È. Kollins. (Zapiski istoriko-filoloģičeskogo fakul'teta Peterburgskogo universiteta). [Un dialecte sorabe oriental]

Ščerba, Lev Vladimirovič. 1926. *Sur la notion de mélange des langues. Jafetičeskij sbornik-Recueil japhétique*. Leningrad : Jafetičeskij Institut Akademii Nauk SSSR 4. 1-19 (original en français). [<http://crecleco.seriot.ch/textes/BdeC00.html>].

Schuchardt, Hugo. 1885. *Über die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker*. Berlin : Oppenheim.

Šor, Rozalija Osipovna. 1926. Krizis sovremennoj lingvistiki. *Jafetičeskij sbornik-Recueil japhétique*. Leningrad : Jafetičeskij Institut Akademii Nauk SSSR 5. 32-71. [*La crise de la linguistique contemporaine*] (cité d'après Neroznak, V. P., éd. 2001. *Sumerki lingvistiki*. Moskva : Academia. 49 [*Le crépuscule de la linguistique*, <http://crecleco.seriot.ch/textes/BdeC00.html>].

Sreznevskij, Izmail Ivanovič. 1881 *Friul'skie slavjane : stat'i I. Sreznevskogo i priloženija*. Sankt-Peterburg : Tip. Imperatorskoj Akademii nauk [*Les Slaves du Frioul : articles de I. Sreznevskij et compléments*]

Sreznevskij, I.I. 1893-1912. *Materialy dlja slovarja drevnerusskogo jazyka po pis'mennym pamjatnikam*, Sankt-Peterburg : Tipografija Imperatorskoj Akademii nauk [*Matériaux pour un dictionnaire du vieux russe d'après les monuments écrits*] [1. A-K, 1893 ; 2. L-P, 1902 ; 3. OO-A-Ja, 1912].

Sreznevskij, I.I. 1959 [1849]. *Mysli ob istorii russkogo jazyka*. Moskva : Gosudarstvennoe izdatel'stvo Ministerstva prosvěščenija RSFSR. [*Pensées sur l'histoire de la langue russe*]

Tolstoj, Nikita Il'ič. 1960. O rabotax I.A. Boduèn de Kurtenè po slovenskomu jazyku. Bernštejn, S.B., éd. 67-80. [*À propos des travaux de I.A. Baudouin de Courtenay sur la langue slovène*]

Troubetzkoy, Nikolaus Serguïevitsch. 1976 [1936]. *Principes de phonologie*. Paris : Klincksieck. [trad. de l'allemand]

Troubetzkoy, Nikolaus Serguïevitsch. 1996 [1939]. Réflexions sur le problème indo-européen. N.S. Troubetzkoy. *L'Europe et l'humanité*, dir. par Sériot Patrick. Sprimont : Mardaga. 211-230.

Uhlik, Mladen. 2011. Deux conceptions de la ressemblance des langues dans la linguistique russe du début du xx<sup>e</sup> siècle. *Cahiers de l'ILSL* 29 : 173-190. [Comparaison entre Baudouin et Fortunatov]

Velmezova, Ekaterina. 2007. *Les lois du sens : la sémantique marriste*. Bern : Peter Lang.

Whitney, William Dwight. 1867. *The Life and Growth of Language*. New York : D. Appleton and Company.

Whitney, W.D. 1876. *Leben und Wachstum der Sprache*. Leipzig : Brockhaus.

Whitney, W.D. 1881. On Mixture in Language. *Transactions of the American Philological Association* 12 : 5-26.



# NOTES

1. Baudouin a dû russifier son nom lors de ses activités en Russie, ce qui fait qu'on le trouve sous la forme Ivan Aleksandrovič Boduèn de Kurtenè dans les publications russes (Иван Александрович Бодуэн де Куртенэ).
2. Baudouin de Courtenay était né non loin de Varsovie, dans la partie de la Pologne alors occupée par l'empire russe et appelée « le Royaume ». Du fait de sa nationalité polonaise qui le rendait suspect aux yeux des autorités (le souvenir était encore vivace de la dernière insurrection de 1863), il a rencontré d'abord de nombreuses difficultés pour faire une carrière suivie en Russie et il a été professeur successivement aux universités de Kazan, Dorpat (Tartu en Estonie), Cracovie (sous administration autrichienne), avant de pouvoir se fixer à Saint-Pétersbourg de 1897 à 1918. Il faudrait évoquer aussi sa liberté de parole et ses idées progressistes qui lui causèrent bien des ennuis à Kazan et Cracovie (voir Meščerskij 1971). De retour dans la Pologne restaurée comme État souverain, il poursuivra ses recherches et son enseignement à l'université de Varsovie jusqu'à son décès survenu en 1929.
3. Nikolaj Vjačeslavovič Kruševskij à la russe [Николай Вячеславович Крушевский], Mikołaj Habdank Kruszewski en polonais.
4. « Il avait d'ailleurs quelque chose d'inquiet, et aussitôt qu'il était entré dans une voie, il s'appropriait à en ouvrir une autre. Il n'a jamais été satisfait de ce qu'il faisait » Meillet 1926 : 174).
5. Voir Šaradzenidze 1980 : 3 ; Adamska-Sałaciak 2001: 179.
6. Ville frontière entre la Russie et la Chine où s'était développé un sabir russo-chinois dans les échanges commerciaux. Voir tous les échanges à ce sujet entre Schuchardt et Baudouin dans Eismann & Hurch 2008.
7. Cette position était à l'opposé des théories de son directeur de thèse Sreznevskij, attaché à la fixité des radicaux, qui exigea la suppression de l'introduction correspondante ; Baudouin devait finir par la publier dans une version polonaise en 1904 (voir Baudouin de Courtenay 1904). Izmail Ivanovič Sreznevskij est un philologue slavisant, originaire de Kharkiv en Ukraine ; en 1839-1842, il entreprend un périple en Europe occidentale pour y consulter les fonds de manuscrits slaves ; il est l'auteur d'un monumental dictionnaire du vieux russe qui fait toujours autorité, bien qu'il n'ait pu l'achever de son vivant (voir Sreznevskij 1893-1912), et a formé de nombreux disciples à l'université de Saint-Pétersbourg.
8. Dans le système universitaire russe, correspondait au premier degré de la thèse avant l'obtention du doctorat (russe *magistr*).
9. Voir Boduèn de Kurtenè 1893 : 33.
10. Minorité slavophone comptant environ 60 000 locuteurs dans la région de Gdańsk/Danzig en Poméranie polonaise alors sous régime prussien.

11. Textes réunis in Sreznevskij 1881. On y trouve entre autres « *O slovenskix narečijax* » de 1841 [À propos des dialectes slovènes] ; « *Friul'skie slavjane* » de 1844 (consacré de fait aux Résiens) [*Les Slaves du Frioul*].
12. Le but poursuivi par Sreznevskij était la collecte des antiques manuscrits slaves avec le rêve de retrouver les originaux des traductions en vieux slave de Cyrille et Méthode. Cette préoccupation était une constante chez les linguistes russes à l'époque (Comtet 2002).
13. Pour mémoire : Josef Dobrovský (1753-1829) (Dobrowsky 1808) ; Bartolomej Jernej Kopitar (1780-1844) (Kopitar 1816) ; Pavel Josef Šafařík (1795-1861) (Šafařík 1842). Baudouin propose trois pages de bibliographie dans l'introduction à son essai sur les parlers de Resia (p. vii, viii, ix). Un colloque tenu les 23 et 24 septembre 1979 sous la direction de Maria di Salvo à Udine montre que l'intérêt pour cette facette des recherches de Baudouin n'a pas faibli (di Salvo 1979).
14. Mouvement idéologique et politique qui, dans la Russie du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, soutenait que le pays avait connu un développement original qui entraînait des particularités culturelles, religieuses et nationales ; les slavophiles soutenaient que le monde slave était appelé à régénérer l'Europe et s'opposaient aux Occidentalistes partisans d'une vision universaliste du monde.
15. Voir Šaradzenidze 1980 : 3 ; Adamska-Sałaciak 2001 : 179.
16. À noter que Baudouin va utiliser pour quelque temps le terme de *glottologie* emprunté à Ascoli afin de désigner la linguistique. Voir par exemple Boduèn de Kurtenè 1876b.
17. Avait paru auparavant une étude beaucoup plus détaillée : Boduèn de Kurtenè, I. A. *Rez'ja i Rez'jane* [*Resia et les Résiens*], 1876a : 223-371 ; à signaler une réédition traduite en italien : Madotto, Aldo, éd. 2000.
18. Voir Tolstoj 1960 : 70.
19. Suite à la parution d'un texte qui évoquait l'oppression des minorités dans l'empire russe (Boduèn de Kurtenè 1913). En 1922, les représentants des minorités nationales de l'État polonais (dont les ukrainophones) devaient proposer en 1922 sa candidature à l'élection présidentielle (à son insu il est vrai).
20. Baudouin en propose aussi une édition italienne (Baudouin de Courtenay 1891), suivie en 1894 par celle de Giuseppe Loschi (Loschi 1894).
21. Le terme continuera d'être utilisé par les Eurasistes russes (représentants d'un courant de pensée né dans les milieux émigrés russes dans les années 1920-1930 qui considérait la Russie et les peuples voisins comme un ensemble particulier marqué par des traits asiatiques et qui était illustré entre autres par Troubetzkoy).
22. Voir entrée « *Rez'jane* » [*Les Résiens*], in *Ènciklopediceskij slovar' izd. Brokgauza-Efrona*, 1886.
23. Ramovš était un ancien élève de Vatroslav Jagić et Hugo Schuchardt (Uhlik 2011).

24. Les *jers* étaient des voyelles ultra-brèves présentes en slave commun (l'ancêtre hypothétique de toutes les langues slaves) ; du x<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle, ils ont subi une transformation : amuïs en position faible (hors de l'accent) et vocalisés en position forte (sous l'accent) ; en russe, *jers* d'avant > /e/, *jers* d'arrière > /o/ selon des règles de position qui rappellent celles de la réalisation des « e muets » en français.

25. Ce savant né à Berlin a fait toute sa carrière dans l'empire russe, russifiant son nom (Friedrich Wilhelm Radloff) en Vasilij Vasil'evič Radlov (Василий Васильевич Радлов).

26. Šor 1926 (cité d'après Neroznak 2001).

27. L'allemand était couramment pratiqué par le monde intellectuel russe anté-révolutionnaire. Le problème, déjà abordé dans Whitney 1867 : 9, 271, 272 sera repris dans Whitney 1881 : 5-26.

28. On possède très peu de renseignements biographiques sur cet ecclésiastique ukrainien, on date sa naissance de 1783 ou 1784, la date de son décès demeurant inconnue.

---

## RÉSUMÉS

L'article étudie la genèse des idées du linguiste polonais Jan Baudouin de Courtenay sur le mélange des langues dans le contexte de la contestation de l'école des néo-grammairiens à la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Originaire de la Pologne alors sous administration russe, Baudouin s'est illustré surtout dans le monde universitaire et académique russe, il est bien connu pour son rôle dans les activités du Cercle de Kazan (1875-1883) où est née la conception du phonème, mais son activité embrasse bien d'autres domaines. Au début de sa carrière, il suit la doctrine des néo-grammairiens, mais c'est pour s'en détacher ensuite quand il est confronté à l'îlot slavophone de Resia, dans le Frioul italien, matière de sa thèse monumentale *Essai de phonétique des parlers de Resia* (1875), écrit e sous l'influence de Graziado Ascoli. Baudouin pense déceler en ces dialectes slaves un substrat finno-ougrien-turc d'où résulterait un mélange de langues ; il rejoint ainsi Hugo Schuchardt pour qui toute langue résulte d'un mélange, et Nikolaj Marr qui défendait l'hybridation de toutes les langues. Il a pu ainsi susciter de nombreuses autres études consacrées aux contacts, échanges et mélanges de langues.

This paper examines the emergence of Baudouin de Courtenay's ideas about the mixture of languages as a reaction against the theories of Neogrammairians at the end of the 19th century. Born in Poland, which was then under Russian administration, he worked mostly at imperial Russian universities. He founded the so called Kazan Circle (1875-1883) where he

elaborated the theory of phoneme. Anyway he was interested in a lot of other subjects. At the beginning of his career, he followed the neogrammarians theories, till he went to investigate the Slavonic islet of Resia in the Italian Frioul which gave him the materials of his monumental thesis *Essay of Phonetics of the Dialects of Resia* (1875) which he wrote under the influence of Graziado Ascoli. Baudouin thought there was a Turanian (Finno-Ugric and Turkic) substratum in these dialects which so appeared to be a mixture of languages. He further shared the ideas of Hugo Schuchardt who affirmed that any language results to be a mixture and Nikolaj Marr about the hybridization of all languages in the world. So, could Baudouin give rise to a lot of studies dedicated to linguistic contacts, exchanges and mixtures of languages.

## INDEX

**Mots-clés :** Baudouin de Courtenay (Jan), Schuchardt (Hugo), mélange des langues, parlers slovènes de Resia et hypothèse du substrat touranien, la contestation des néo-grammairiens

**Keywords :** Baudouin de Courtenay (Jan), Schuchardt (Hugo), mixture of languages, Slovenian dialects of Resia and the hypothesis of a Turanian substratum, dispute about Neogrammarians

## AUTEUR

ROGER COMTET

Université Toulouse Jean Jaurès, laboratoire LLA-CRÉATIS

---

# Discussions

---

# Les visages de Janus

Réflexions à propos du livre de Jacques François : Johann Christoph Adelung, Linguiste des Lumières à la cour de Saxe

Didier Samain

---

- 1 Les pages qui suivent se voulaient initialement le compte rendu du dernier livre de Jacques François <sup>1</sup>, qui fait œuvre fort opportune en comblant un vide dans l'historiographie des sciences du langage, et pas seulement pour le monde francophone. Si l'objectif initial – montrer l'intérêt de l'entreprise – n'a pas changé, il a finalement abouti à un texte plus long et fréquemment plus général qu'initialement prévu ; et sans doute ce commentaire un peu libre ne rend-il donc pas suffisamment justice à chaque facette du travail de l'auteur. Je remercie la revue *Histoire, Épistémologie, Langage* d'avoir ouvert à sa rubrique « Discussions » ce compte rendu « élargi ».

## 1 Une première monographie consacrée à Adelung

- 2 L'ouvrage de Jacques François est l'un des rares livres, et le premier en langue française, intégralement consacré à Johann Christoph Adelung (1732-1806), dont la mémoire collective n'a généralement retenu que l'œuvre lexicographique et, dans une certaine mesure, le *Mithridate*, qui fut continué après sa mort par Johann Severin Vater et finalement accompagné, dans le dernier volume, d'une postface de

Wilhelm von Humboldt <sup>2</sup>. De fait, si on excepte son dictionnaire critique du haut-allemand (Adelung 1774-1786 : 6 <sup>3</sup>), qui ne fut véritablement dépassé que bien plus tard, avec le *Deutsches Wörterbuch* d'Hermann Paul (1897), la situation historique d'Adelung paraît rétrospectivement peu confortable, celle d'un savant héritier tardif des Lumières, écrasé par la stature de Humboldt, et dont Vater acheva le Mithridate au moment même où naissait la grammaire comparée. À la fin de cette nouvelle période, Saussure se contenta d'exécuter en quelques phrases le travail d'Adelung et Vater, définitivement condamné à l'oubli par l'œuvre de Bopp <sup>4</sup>.

- 3 Au demeurant, comme le souligne François, les lecteurs anciens ou récents d'Adelung qui s'accordent sur les qualités de ses publications lexicographiques, et seraient par ailleurs prêts à voir dans sa tentative de classification des langues l'annonce des grandes taxinomies du XIX<sup>e</sup>, le font le plus souvent au prix d'une sélection drastique entre ces travaux jugés dignes d'intérêt et le reste d'une œuvre protéiforme dont la cohérence est loin d'être immédiatement évidente <sup>5</sup>. Or, c'est l'une des thèses de l'auteur, il n'y a pas de raison *a priori* de penser que l'*Aufklärer* Adelung ait jugé que ces « autres » travaux étaient moins importants que son œuvre proprement linguistique.
- 4 Alors que les seules publications conséquentes consacrées à Adelung se limitaient, à notre connaissance, à deux volumes collectifs <sup>6</sup>, on ne peut donc que saluer la parution d'un travail aux ambitions de surcroît plus larges, cherchant à dégager l'évolution intellectuelle d'un représentant typique de la *Volksaufklärung* <sup>7</sup> qui s'est progressivement recentré sur la langue allemande puis sur la compilation des langues du monde. Le livre suit un plan mi-thématique, mi-chronologique. Le premier chapitre retrace rapidement l'histoire de la réception d'Adelung jusqu'à nos jours ; le

second s'attache à contextualiser l'œuvre et son environnement culturel ; le troisième porte sur les publications lexicographiques, tandis que le quatrième est consacré au *Mithridate*, emblématique de cette période intermédiaire, qui a vu les amateurs universalistes et leurs cabinets de curiosités céder progressivement la place aux linguistes professionnels. Ces chapitres sont accompagnés d'annexes, constituées le plus souvent des frontispices d'ouvrages d'Adelung.

- 5 Tout en privilégiant ses aspects linguistiques, Jacques François se propose donc une lecture moins sélective d'une production qu'il juge, tout comme Bahner avant lui, indissociable du programme d'éducation et de pédagogie inhérent à la *Volksaufklärung*. Il ne peut donc être question, annonce-t-il (p. 7),

de limiter notre intérêt au Dictionnaire grammatical et critique et au *Mithridate*, même si ces deux œuvres sont les seules à garder vivante de nos jours la figure de J. Ch. Adelung. Ces deux œuvres majeures sont en effet deux aboutissements qui ne se comprennent qu'au fil de l'itinéraire intellectuel de leur auteur.

- 6 Selon l'auteur, la caractéristique la plus immédiate d'Adelung est sa position frontière entre les courants de pensée du siècle des Lumières et la disciplinarisation des sciences humaines propre à la période suivante – « comme un Janus, à la fois rassembleur du savoir linguistique de l'*Aufklärung* et annonciateur de la linguistique du XIX<sup>e</sup> siècle », annonce-t-il d'emblée (p. 10)<sup>8</sup>, en recourant essentiellement à deux outils de contextualisation. L'un, souvent négligé dans les histoires « internes » des sciences, est politico-géographique, il s'agit en l'occurrence de la place de Dresde et plus généralement de ce qui est aujourd'hui la Saxe dans l'espace culturel germanophone, avant son recul au profit de Berlin et de la Prusse. L'autre regroupe plus classiquement les réseaux scientifiques et conceptuels dans lesquels s'inscrivait Adelung. Sur le plan philosophique, François mentionne l'importance de Wolff et bien



entendu de Kant<sup>9</sup>. Il signale l'influence de la tradition lexicographique française et du dictionnaire de Johnson (1755) sur l'œuvre lexicographique. Et, s'agissant du second grand chantier d'Adelung, auquel ce dernier allait consacrer la dernière partie de sa vie, à savoir la description et la classification des langues connues censée aboutir au *Mithridate*, l'auteur rappelle qu'Adelung eut tout à la fois des prédécesseurs et des successeurs. Il consacre en particulier plusieurs pages à une comparaison entre le *Catalogue* de Hervás (Hervás 1801-1805) et le *Mithridate*, qui en fut en quelque sorte une révision en allemand. En aval, on songe avec l'auteur aux grandes typologies du XIX<sup>e</sup> siècle avec, comme figures de référence, Humboldt, Friedrich Müller, puis Steinthal et Misteli.

- 7 À de nombreuses reprises, François s'attache par ailleurs à rapprocher certaines thèses d'Adelung de ce qui peut passer pour leurs équivalents modernes. Sans doute peut-on discuter ce parti pris méthodologique et/ou didactique, mais il a le mérite d'installer notre linguiste dans une certaine modernité, à rebours de l'image qu'il traîne chez la majorité des auteurs des deux derniers siècles, et qui aura trouvé son apex dans le jugement de Saussure. Plus généralement, c'est-à-dire indépendamment de toute perspective évolutionnaire, on se dira du reste qu'un présentisme modéré n'est pas d'office à proscrire en histoire des sciences, puisqu'une telle attitude permet d'éclairer ou d'enrichir rétrospectivement, à l'aune de propositions ultérieures peu ou prou similaires, la signification d'une proposition scientifique formulée à une époque donnée.

## 2 *Idem sed aliter* ?

- 8 À la lecture de l'ouvrage, le portrait d'Adelung apparaît donc nuancé, voire parfois novateur, par exemple lorsqu'il semble

entrevoir ce qui allait s'appeler bien plus tard une collocation (p. 138), ou encore lorsqu'il recourt, comme avant lui Hervás, à la traduction interlinéaire. Certes, contrairement aux frères Humboldt, Adelung et Vater n'ont pas tiré toutes les conséquences de cette méthode, qui aurait dû les amener, dit l'auteur, à « couper le cordon ombilical de l'eurocentrisme pour fonder une “étude (réellement) comparative des langues” » (p. 39), mais, poursuit-il à la suite de Trabandt (2003), elle conduisait du moins à aborder la différence entre les langues en termes syntaxiques et non plus exclusivement lexicaux (p. 189). Plus généralement, la distance qui sépare Adelung des savants de la période suivante semble sur bien des points plus limitée qu'on ne s'y attendrait. Comme le signale François, non seulement ce dernier partage avec W. von Humboldt et F. Schlegel l'idée d'une corrélation entre langue et culture, mais sa classification des langues se révèle somme toute assez peu différente de celle majoritairement adoptée par la suite. Basée sur le postulat d'une antériorité génétique du monosyllabisme sur le polysyllabisme et de l'agglutination sur la flexion, elle conduit à une représentation stadiale, en trois temps, de la phylogenèse des langues, celle-là même qui a dominé les typologies du XIX<sup>e</sup> siècle et n'a vraiment commencé à régresser qu'au siècle suivant.

- 9 Toutefois, la difficulté pour l'historien réside sans doute moins dans l'identification de similitudes ou de convergences que dans leur interprétation, car il s'agit aussi et surtout de déterminer dans quelle mesure ces dernières correspondent ou non à une parenté technique et/ou idéologique effective. (Le jugement de Saussure n'était pas dépourvu de fondement !). La méthode annoncée par François en préambule – ne pas se limiter aux œuvres d'Adelung dont la postérité a gardé la mémoire – montre en l'occurrence son utilité. L'auteur prend notamment le temps d'aborder des travaux

qu'on regrouperait aujourd'hui sous la rubrique de l'histoire universelle, et il consacre en particulier plusieurs pages à une *Tentative d'histoire de la civilisation [Kultur] du genre humain* publiée en 1782 par Adelung<sup>10</sup>. François montre qu'en bon disciple des Lumières, Adelung voit dans cette *Kultur* le véritable noyau de l'histoire universelle. Adelung, dit-il, « imagine audacieusement un processus unique, ininterrompu et parfaitement cumulatif d'épanouissement culturel du genre humain » (p. 69). En d'autres termes, cette conception, conforme au programme de la *Volksaufklärung*, justifiait qu'Adelung adoptât une conception évolutive du langage et des langues, emportés qu'ils étaient dans la dynamique de la *Kultur*, elle-même assimilée à une histoire générale de la progression de la raison. Il est plus délicat en revanche de qualifier cette conception d'évolutionniste, surtout si on entend par là le substrat théorique qui a donné naissance au *Stammbau*, à l'arbre généalogique indo-européen. La classification des langues adoptée par Adelung est donc semblable à celle des comparatistes des périodes suivantes, mais son carburant idéologique différait de celui, naturaliste, de Schleicher, et tout autant sans doute du référentiel psychologique d'un Steinthal.

- <sup>10</sup> Selon François (p. 38), « le plus étonnant – et qui confirme qu'Adelung n'est pas prêt à effectuer le bond épistémologique que vont effectuer entre autres Bopp, Grimm et Humboldt – c'est qu'il ne parvient pas à se libérer complètement de l'hypothèse “adamique” » [...], à savoir l'idée d'une “langue du paradis” [...], antérieure à la malédiction divine de leur dispersion babélique », une thèse également défendue par Gatterer, dont on dira quelques mots dans un instant. Contrairement à Hervás, Adelung avait cependant lu le fameux discours prononcé par Jones à la Société Asiatique<sup>11</sup> et, fait en soi plus remarquable signalé par François (p. 205), sa notice

consacrée au persan dans le premier volume du *Mithridate* comporte « une section sur les concordances lexicales entre cette langue, le latin, le grec et surtout le germanique ». On en vient donc, poursuit l'auteur (p. 206), à se demander, « dans quelle mesure les entrées du glossaire multilingue d'Adelung laissent [...] supposer qu'il avait la prémonition de la famille indo-européenne ».

- 11 Mais, de nouveau, ressemblance n'est pas identité ; et s'il y a ressemblance, comment l'interpréter ? Adelung ne disposait pas en l'occurrence de l'instrument technique indispensable à une formulation correcte de cette thèse (en bref : les lois de Grimm), et cela alors même que la possibilité d'établir des correspondances phonétiques régulières entre des langues apparentées avait bel et bien été envisagée à son époque, en l'occurrence par Johann Christoph Gatterer (1727-1799), *Aufklärer* comme lui, considéré comme l'un des pères de l'histoire universelle, qui fut également mathématicien, géographe, etc., et aussi un théologien tenant d'une lecture littérale de la Bible, intransigeant défenseur de la thèse adamique. Ceci ne l'empêcha nullement d'introduire dans un travail de 1771 une notion intéressante, celle de *réduction*, et d'y formuler des hypothèses linguistiques qui ne le sont pas moins<sup>12</sup>. L'apparement entre des mots, dit-il en substance, peut être immédiatement visible, ou n'apparaître qu'au regard de l'expert (c'est-à-dire, pour Gatterer, du « philosophe ») lorsque ce dernier se livre à une « réduction » des données, qui révèle alors, sous l'apparence du divers, une identité, soit notionnelle, soit « littérale » (entendons, comme chez les comparatistes : « phonétique »), soit tout à la fois notionnelle et littérale. Dans le cas d'une ressemblance littérale, écrit Gatterer, cette réduction conduit à montrer que « les lettres du radical sont, selon des règles établies dans la langue, soit déplacées, soit augmentées par des ajouts, soit diminuées par des

omissions, soit simplement prononcées de manière différente »<sup>13</sup>. Sur cette base, notre philologue s'estime en mesure de déterminer la différence entre langues et dialectes, entre langues apparentées et non apparentées, et de déterminer le cas échéant leur degré d'apparentement. Résumons : à plus d'un égard, nous sommes encore loin des lois de Grimm, car le propos reste programmatique, dépourvu de véritable technicité. On ne trouve chez Gatterer, ni intuition d'une « famille » indo-européenne, ni perspective évolutionniste telle qu'illustrée ensuite par un Schleicher, ni même, plus basiquement, évolutionnaire. Et, tout comme chez Adelung, la parenté linguistique n'est pistée que pour autant qu'elle est l'indice d'une parenté entre peuples dont l'établissement reste l'objectif ultime. Mais<sup>14</sup> Gatterer semble bien avoir envisagé que les concordances entre lexiques de langues apparentées puissent être exprimées sous forme de métathèses systématiques. Une thèse qui, dans son principe, s'apparente fort aux lois de Grimm... Et quant à la « réduction » en question, force est de constater que l'idée que la parenté des langues, comme celle des espèces, se fonderait sur des entités non accessibles à l'intuition immédiate, *ab-straites*, est celle-là même qui allait nourrir un siècle plus tard l'interprétation canonique de l'hypothèse indo-européenne.

- 12 Nous voyons au passage combien il peut être utile, pour comprendre le travail de gens comme Gatterer ou Adelung, de se référer à des théories ultérieures, mais en les *désarticulant*. Il est en l'occurrence commode, et au demeurant fondé historiquement, de concevoir l'hypothèse indo-européenne comme un conglomérat bien articulé de propositions hétérogènes. L'hypothèse indo-européenne est en effet née de la rencontre réussie – de la corrélation – d'une technique (celle inaugurée par Rask), de son interprétation historique par Grimm, et de sa mise en forme évolutionniste par

Schleicher, à quoi s'ajoutaient des facteurs politiques et institutionnels<sup>15</sup>. Même si François ne formule pas les choses en ces termes, on peut considérer que son travail, s'agissant d'Adelung et de l'hypothèse indo-européenne, repose sur une méthode de ce type. La désarticulation de ce produit historique conduit à en extraire des propositions séparées, lesquelles à elles seules ne pouvaient suffire à constituer l'hypothèse indo-européenne, mais dont les groupements différents présentent avec cette dernière une ressemblance de famille.

- 13 Si l'hypothèse indo-européenne peut passer pour une illustration quasi parfaite de conglomérat bien articulé, elle n'est pas la seule. Cela vaut tout autant, chez certains auteurs, de la notion de « langue » par exemple. Par contraste, les assemblages produits par Adelung apparaissent souvent moins bien structurés. Cela a été dit plus haut, Adelung associe, comme d'autres après lui, langue, culture et nation. François cite même (p. 90) des extraits de la préface au *Manuel de langue allemande* (Adelung 1781) qui auraient eu leur place chez Fichte, ou chez Humboldt :

La foule des hommes qui, issus d'une origine commune, exprime certaines représentations par certains sons et d'une certaine façon, est appelée un *peuple* ou une *nation* [...] Chaque langue entretient le rapport le plus étroit avec le savoir d'un peuple particulier et sa façon de penser [...]. (Adelung 1781 : 3-4<sup>16</sup>)

- 14 Mais il pointe aussitôt le caractère inadapté du propos, car au sein d'un empire où l'allemand n'était le plus souvent que la langue de l'administration, et en aucune façon celle d'un « peuple », Adelung pouvait difficilement chercher dans l'unité linguistique un fondement de la nation. Et on aurait pu cruellement lui objecter l'avenir promis à sa chère Saxe au sein d'une unité à venir de la nation allemande<sup>17</sup>. À quelques paragraphes de distance, d'autres passages évoquent au demeurant davantage Vico que les penseurs allemands. Adelung y attribue en effet, sur le mode cyclique illustré

par la *Scienza nuova*, aux peuples « grossiers » un vocabulaire limité aux objets sensibles, un « riche lexique » aux peuples cultivés, et une langue boursouflée et sans force au peuple que le luxe a amolli <sup>18</sup>. Sans doute François n'a-t-il donc pas tort lorsqu'il estime (*ibid.*) qu'à certains égards le propos d'Adelung « anticipe sur les “Discours à la nation allemande” de J. G. Fichte tenus entre 1806 et 1808 », mais Fichte écrivait en réaction à l'invasion napoléonienne dans un contexte historique définitivement changé. Quelques années seulement auparavant, Adelung appartenait quant à lui à un autre monde, celui de la Saxe des dernières décennies du Saint Empire <sup>19</sup>. Et sa représentation cyclique de l'évolution sera abandonnée par les linguistes du siècle suivant.

15 Par ailleurs, si la diversité des idiomes (*Sprachverschiedenheit* chez Humboldt) était depuis longtemps évidente à l'époque d'Adelung, cela ne signifie donc pas que l'idée de langue ait été thématifiée comme elle l'a été durant les périodes suivantes <sup>20</sup>.

16 L'absence au XVIII<sup>e</sup> siècle de distinction explicite entre dictionnaire de langue et dictionnaire encyclopédique <sup>21</sup> en est du reste un indice. Pour que la notion de « dictionnaire de langue » soit possible, encore faut-il en effet qu'à cette « langue » (ici son lexique) soient attribuées des propriétés *sui generis*, susceptibles d'une description immanente. Or une telle idée ne va nullement de soi. En ce qui le concerne, Adelung considère que

[...] l'usage de la langue [...] est l'essence de l'ensemble des analogies adoptées une fois par un peuple et il s'étend à tout ce qui est variable dans la langue. [...] Dans la mesure où cet usage s'écarte de celui d'autres langues, il constitue le génie, c'est-à-dire la spécificité d'une langue, jusqu'à produire dans certains cas leurs idiotismes, c'est-à-dire leurs tournures propres <sup>22</sup>. (Cité par François p. 93)

17 Une lecture cursive de la préface à la *Deutsche Sprachlehre* dont François extrait cette citation suggère qu'Adelung n'édifie pas sa

notion de langue tout à fait sur les mêmes bases qu'Humboldt et la majorité des comparatistes qui suivront. Par-delà leurs divergences, dont témoigne la polysémie de la notion de *forme interne*, la plupart des auteurs des générations suivantes attribuaient aux langues un noyau systémique, matériel ou non (c'est-à-dire nonobstant le rôle assigné aux structures grammaticales, central chez Steinthal ou de médiation chez Humboldt). Et ceci justifiait l'assimilation des langues à des « organismes »<sup>23</sup>. On ne trouve pas cela chez Adelung, qui affirme à plusieurs reprises que ce qui fonde la langue, c'est l'usage (le *Sprachgebrauch*), qu'il considère comme « la force la plus élevée et la plus illimitée ». (Préface, p. 22. ma traduction.) Il en va de même pour le « style », une notion importante chez lui, qu'il ne considère pas, à la manière d'un Bally, comme une propriété de la langue comme telle, mais plutôt comme un usage dont le modèle s'est peu à peu imposé. Inversement, ce qui est pour nous contraire à l'usage, écrit-il, devient une « faute de langue » (*Sprachfehler*), quand bien même aurait-il le mérite de respecter la meilleure des analogies<sup>24</sup>.

- 18 En résumé, la langue émerge des usages, sans être nécessairement associée à l'idée intuitive qu'on a pu se faire du *Sprachgeist*, d'un « génie de la langue », lequel présuppose chez celle-ci des propriétés *sui generis*, typologiques ou autres. Il n'est donc pas évident qu'on puisse trouver chez Adelung de véritables préfigurations de la notion moderne de système ou de celle de forme interne chez Humboldt<sup>25</sup>. Chez Adelung, on serait plutôt tenté de dire que la langue dispose d'un *squelette externe*, formé de l'homogénéisation des pratiques langagières au sein d'un groupe social, et la notion d'usage, *Sprachgebrauch*, est donc ici déterminante<sup>26</sup>. L'interprétation de la notion d'analogie par Adelung en est un bon indice. Par définition, cette notion repose sur une double



présupposition, elle postule d'une part l'existence *dans la langue* de régularités effectives, et, d'autre part, l'intuition de ces régularités *chez les locuteurs* et leur capacité à en étendre l'emploi. S'ils n'ont jamais ignoré totalement une facette de la notion au profit exclusif de l'autre, les linguistes ont généralement privilégié l'une ou l'autre en fonction de leurs préoccupations. Il n'en résulte pas à proprement parler un biais, mais ces préférences ont illustré, et ont nourri, une conception donnée des langues. C'est ainsi que chez les néogrammairiens, les faits d'analogie forment avec les lois phonétiques un couple méthodologique constitutif, mettant de la sorte l'accent sur la méthode d'enquête et le caractère systémique de l'objet étudié <sup>27</sup>. Les pages consacrés par François à cette notion chez Adelung (p. 92-94) esquissent un tableau sensiblement différent car, chez ce dernier, l'analogie comme fait de système tend au contraire à s'effacer derrière la notion d'usage. Une analogie dominante, c'est-à-dire celle majoritairement choisie, fournit la règle, dit en substance notre linguiste. L'usage décide (chapitre 1 *Allgemeine Grundsätze*, §10-20, p. 579-587). Ce qui fait l'analogie ne vaut donc pas tant comme fait de structure que comme concordance de comportements dans des circonstances semblables (*Préface*, §35, p. 19-20). Corrélativement, les différences entre des langues apparentées ne résultent donc pas de mécanismes inhérents aux systèmes mais du fait que des analogies différentes ont été sélectionnées.

[...] la différence considérable entre tellement de langues de par le monde et autant de dialectes et de parlars dans chacune ne se fonde que sur différentes analogies qui s'appliquent dans des cas semblables de l'une ou l'autre sorte. Même dans une seule et même langue il existe plusieurs analogies applicables à chaque cas particulier. (Cité par François p. 92)

- 19 Alors que la notion de système fut d'emblée inhérente à la grammaire comparée, comme le montre suffisamment le titre du livre inaugural de Bopp (*Über das Conjugationssystem [...]*), ce qui

précède suggère une conception du fonctionnement langagier probablement parente de la Grammaire Générale, et assez différente de celles des linguistes ultérieurs. Elle est notamment très éloignée des métaphores organicistes qui ont sous-tendu la représentation usuelle de la langue comme système « fermé »<sup>28</sup>. Si tant est qu'elle y soit présente, la notion de système ne semble donc pas centrale, elle n'est pas un *principe constitutif*, chez Adelung, alors qu'il en va peut-être déjà un peu différemment chez Vater<sup>29</sup>. En s'appuyant sur une citation de Döring (1984), François voit (p. 31) dans la conception de la langue par Adelung une préfiguration de « la modélisation de l'évolution [...] comme un "système dynamique complexe" soumis aux aléas des interactions entre usagers [...] de cette langue », et il cite un peu plus loin (p. 97) Schmidt (1984), qui parle quant à lui de « système auto-régulé ». Sans doute convient-il ici d'être prudent. Qu'Adelung ait une conception, disons, « sociale » de l'idiome ne fait aucun doute, et François le montre très bien. Toute la difficulté est de savoir si quelqu'un de sa génération pouvait effectuer le saut épistémologique consistant à appréhender *techniquement* l'agrégation de ces interactions entre usagers comme un *système*, et de surcroît sous des formes analogues aux théories moderne de la complexité.

### 3 Le puzzle taxinomique

- 20 Les nombreux rapprochements effectués par l'auteur entre certaines thèses d'Adelung et des théories actuelles fournissent au demeurant davantage – autre chose – que la simple mise en évidence de tel ou tel aspect de son travail susceptible de nous apparaître « moderne ». Le lecteur est plutôt amené à observer comment travaillait un lexicographe ou ce qu'on ne pouvait pas encore appeler un

typologue, c'est-à-dire comment il traitait des données, à une époque où certains outils taxinomiques, fussent-ils pour nous les plus usuels, n'étaient pas disponibles. La boîte à outils de l'apprenti linguiste d'aujourd'hui contient ainsi plusieurs paires notionnelles très élémentaires, qu'il lui appartiendra, devenu compagnon, de garder en état d'usage ou de verser au musée. Outre le couple canonique « langue » vs « discours », on y trouve en vrac {« dérivation-composition »}, {« synchronie-diachronie »}, {dictionnaire « de langue » vs « encyclopédique »}, et d'autres encore. Dans l'absolu, toutes ces paires sont critiquables, mais peu importe tant qu'on ne se soucie que de leur indéniable commodité taxinomique. Et surtout, ces notions modernes éclairent rétrospectivement les difficultés d'un lexicographe de la génération d'Adelung, voire permettent d'interpréter certains de ses choix. Formulons cela de manière très simple : selon quels critères classer des unités lexicales ? Comment distinguer ce qui est pertinent ? Quelles informations faut-il garder quand la notion de dictionnaire de langue n'existe pas ? (p. 142). Comment organiser l'analyse formelle d'un mot quand la notion d'« étymologie » désigne indifféremment la structure des mots construits et leur devenir historique ? Le travail lexicographique d'Adelung est une bonne illustration de ces difficultés, et certains de ses choix prennent sens pour nous rétrospectivement. François signale ainsi (*ibid.*) qu'Adelung distingue entre l'étymologie « immédiate », qui correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui la morphologie lexicale, et l'étymologie « étendue », qui concerne l'évolution historique du lexique. Le lecteur sera tenté d'en conclure que, dans la boîte à outils d'Adelung, la distinction entre synchronie et diachronie n'existe pas comme concept, mais qu'elle affleure déjà comme opérateur

taxinomique. Un constat similaire s'applique *mutatis mutandi* à la distinction entre deux types de dictionnaires <sup>30</sup>.

- 21 Tel que nous le fait découvrir François, la situation d'Adelung nous permet donc d'observer comment un linguiste ou un philologue, ou plus généralement un chercheur, se débrouille avec son conglomérat. Un conglomérat composé de matériaux hétérogènes dans leur nature et leur degré de généralité, qui peuvent être des propositions locales associées à des observables (*e.g.* le caractère monosyllabique du chinois), des modules explicatifs (*e.g.* les lois dites de Grimm), ou des principes structurants (*e.g.* l'évolutionnisme). Rien ne garantit à notre chercheur qu'il pourra assembler son puzzle de manière satisfaisante. Il lui manque parfois des pièces d'assemblage qu'il parvient à bricoler intuitivement, c'est ce que nous venons à l'instant de voir s'agissant du travail lexicographique d'Adelung. Il se peut aussi que l'assemblage soit tout simplement impossible, avec ou sans pièces de jonction bricolées *ad hoc*. Exemple : ce qu'on pourrait très schématiquement appeler *le problème du chinois*.
- 22 Comme on vient de le rappeler, Adelung, tout comme après lui Humboldt et la plupart des comparatistes, se représente la phylogénèse des langues sous la forme d'une évolution européocentrée allant d'un monosyllabisme supposé primitif jusqu'au stade flexionnel. François observe donc (p. 192) qu'

Adelung énonce alors une idée destinée à un bel avenir au XIX<sup>e</sup> siècle et qui deviendra centrale chez August Schleicher, celle d'un parcours évolutif unifié comportant un seul embranchement final et des états soit intermédiaires, soit terminaux selon les langues.
- 23 Avec ou sans figuration graphique (c'est-à-dire : *avec* chez Schleicher, ou *sans* chez Adelung), la représentation qui en résulte est inévitablement arborescente, ce que François de son côté reconstitue (*ibid.*) sous la forme d'un tableau figurant les trois « états » de cette évolution : 1) « état monosyllabique (ou isolant) » ;

2) « état polysyllabique agglutinant » ; lequel se divise en 3a) « état polysyllabique incorporant » et 3b) « état polysyllabique flexionnel ».

- 24 Le problème est qu'appliquée à un classement typologique, la représentation arborescente se révèle rapidement être un lit de Procuste encore plus violent que lorsqu'on l'utilise pour un classement génétique classique. L'une de ses conséquences en fut que la place dans un tel tableau du stade dit « incorporant » (c'est-à-dire des langues polysynthétiques) n'a cessé par la suite de faire débat. Et lorsqu'on ajoute à cette arborescence le principe structurant d'une corrélation entre langue et culture, les problèmes deviennent définitivement insolubles. En effet, alors que ce postulat garde une apparence de vraisemblance s'agissant des langues des peuples nomades d'Asie centrale, qui sont majoritairement agglutinantes (p. 193), l'argument d'une primitivité des langues isolantes butte classiquement sur le cas du chinois. Selon l'auteur (p. 37), qui s'appuie ici sur Metcalf (1984), si le premier tome du *Mithridate*, le seul qui soit dû à Adelung, est consacré aux langues d'Asie, c'est sans doute pour cette raison de primitivité supposée des langues d'Extrême-Orient. Mais Adelung ne parvient à s'extraire du piège dans lequel son puzzle spécifique l'a placé qu'en affirmant péremptoirement que

[p]ar son monosyllabisme figé, le chinois s'est muré la voie vers une culture supérieure de l'esprit ; mais [que] la langue d'un Huron ou d'un Groenlandais dispose de tout le nécessaire pour s'élever au niveau de celle d'un Platon ou d'un Voltaire. (Adelung 1806, cité par François p. 193)

- 25 Humboldt, évoquant les langues polysynthétiques – celles parlées par ces mêmes Hurons et Groenlandais mais cette fois à propos du nahuatl –, estimera de son côté qu'elles sont « une sorte de voie en impasse [...] car l'option incorporante est dénuée de souplesse et véhicule une pensée figée » (cité par François p. 192). Le moins qu'on

puisse dire est que les pièces de jonction bricolées pour la circonstance sont moins convaincantes et solides que celles utilisées dans le travail lexicographique d'Adelung. En résumé et au risque d'être lourd : un seul postulat fait consensus, et vaut dogme, celui de la supériorité linguistique et culturelle de l'Europe, à partir duquel il s'agit d'organiser les données et d'en articuler les modules explicatifs, une entreprise vouée par définition à l'échec dès lors que le module ethnographique racialisé ne coïncidait pas avec le module taxinomique des langues.

- 26 Cette impasse taxinomique est un cas typique d'incompatibilité entre les différents outils du conglomérat et, comme on vient de le voir, elle n'est nullement spécifique à Adelung. Mais il en est d'autres illustrations, plus discrètes. François consacre plusieurs pages (p. 64-73) à la préface de *l'Essai d'histoire de la civilisation du genre humain* (Adelung 1782), un texte qu'il juge typique « du genre de *l'Aufklärung* populaire » (p. 64), et dans lequel notre *Aufklärer* expose ses idées sur le lien entre civilisation (*Kultur*) et démographie. Plusieurs passages de cette préface reprennent visiblement des thèses dominantes à l'époque, qui associaient les progrès technologiques, et plus généralement civilisationnels, à des seuils de densification démographique :

La culture n'est profitable qu'à celui qui vit dans une société compacte ; seule une telle vie peut faire émerger la culture, et celle-ci dépend à son tour absolument du rapport qui s'établit entre l'état d'une population et l'espace limité qu'elle occupe [...]. (*Vorrede*, p. viii)

La masse du peuple dans un espace restreint produit la civilisation : celle-ci met en mouvement toutes les aptitudes du corps et de l'esprit et rend les états puissants et prospères. (*Vorrede*, p. xiii)

- 27 Mais, selon François, la position d'Adelung se révèle plus ambivalente, car ses idées apparaissent soumises à des tropismes antagonistes entre « le souvenir terrifiant » du cataclysme démographique lié à la guerre de Trente Ans et « les progrès des

mathématiques dans le calcul des progressions » qui ont nourri les réflexions de Malthus. François (p. 67) envisage donc l'influence discrète d'une pensée « pré-malthusienne »<sup>31</sup> sur Adelung, et ajoute que « la théorie des progressions arithmétique et géométrique était sans doute appliquée aux sciences sociales avant [la diffusion des thèses de Malthus] ».

- 28 Cette dernière hypothèse est facile à vérifier, car les questions de population ont occupé une place centrale tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et les catastrophes démographiques de la période y furent certainement pour quelque chose : tandis que la guerre de Trente Ans allait durablement traumatiser l'Allemagne, la grande famine en Irlande a quant à elle influencé les économistes anglais<sup>32</sup>. Et surtout c'est effectivement à cette époque qu'apparaissent les premières tentatives de quantifier les phénomènes démographiques. Si l'opinion dominante, héritière de l'optimisme des Lumières, continue à soutenir l'idée qu'une démographie en croissance est bénéfique, voire nécessaire, à une nation, on assiste au fil du siècle à une évolution sensible, depuis les positions ouvertement populationnistes des mercantilistes jusqu'au pessimisme de Malthus. Le principe d'une corrélation stricte entre accroissement des richesses et accroissement démographique, associé à la thèse que la croissance démographique tend à suivre une progression géométrique insoutenable au regard des ressources disponibles, a été défendu avant Malthus, notamment en 1774 par Ortes. Du strict point de vue des dates, Adelung a pu avoir accès à l'œuvre la plus connue de l'économiste vénitien lorsqu'il écrivit son *Essai*, mais c'est presque un détail et on ne peut dans tous les cas que souscrire au propos de François, car tout cela était bien « dans l'air du temps ».
- 29 Nous observons toutefois que les « considérations antithétiques » auxquelles François fait référence (p. 67), à savoir le traumatisme

laissé dans la mémoire collective allemande par la guerre de Trente Ans et les premières applications de notions mathématiques à la démographie, appartiennent à des univers logiques différents. L'auteur cite en outre un paragraphe où apparaissent, à seulement quelques lignes de distance, la notion de progression géométrique et... le référentiel adamique<sup>33</sup>. En bref, une belle illustration de la manière dont se constitue, assez mal en l'occurrence, le conglomerat « démographie » chez Adelung. On peut toujours considérer que les pièces qui le constituent s'opposent, et François estime (*ibid.*) qu'Adelung doit les « pondérer », mais elles ne sauraient *stricto sensu* être *contradictoires* puisqu'elles appartiennent à des mondes distincts. Le problème est plutôt et surtout que certaines pièces s'emboîtent mal, ou si on préfère une métaphore acoustique, n'entrent pas en résonance. Le cas d'Adelung illustre bien les tensions d'une époque, la *Spätaufklärung*, qui découvrait à son corps défendant qu'il n'est pas possible d'assembler toutes les briques du savoir, non tant pour des raisons de quantité que de compatibilité. Les grandes taxinomies se sont alors peu à peu substituées à l'*Encyclopédie*, tandis que les générations suivantes en tiraient les conséquences, qui ont progressivement opté pour la spécialisation, abandonnant au passage aux seuls philologues le récit de la *Genèse* ; et dans le même mouvement, les débats sur l'origine, y compris celle des langues, sont sortis du cercle des questions scientifiques. En résumé, le cas d'Adelung montre ainsi, et de manière probablement plus nette que les périodes de science dite « normale », comment des données hétérogènes, certaines observationnelles et d'autres plus ou moins spéculatives s'assemblent et parviennent à produire, quand tout se passe bien, un récit scientifique cohérent<sup>34</sup>. En voici encore deux exemples exposés par François.



30 Au terme d'un examen minutieux de l'introduction au premier tome du *Mithridate* (pour mémoire : donc celui dû à Adelung lui-même), l'auteur conclut (p. 195) que la réflexion d'Adelung sur la diversité des langues

témoigne d'une réflexion linguistique approfondie menée pendant une trentaine d'années à la lumière des écrits de Condillac et Herder pour l'origine du langage, de Leibniz et Wolff pour ses fonctions, et de Hervás y Panduro pour le classement des langues par degré de proximité.

31 Et, en comparant les catalogues de Hervás et d'Adelung, il constate que les deux linguistes disposaient finalement de bases de données similaires, mais qu'ils divergent par « l'itinéraire imaginaire que l'un et l'autre choisit d'adopter et l'étendue des espaces qu'ils décident de regrouper ». On ne saurait mieux dire.

32 Le deuxième exemple concerne la fameuse question : qu'est-ce que le *Hochdeutsch* ? à la réponse de laquelle le dictionnaire critique d'Adelung (1781) aura contribué, et à laquelle l'auteur consacre quelques pages de son second chapitre<sup>35</sup>. Adelung propose une interprétation tout à la fois géographique et évaluative de ce *Hochdeutsch*, dont il voit le fondement dans le parler de cette Haute Saxe, dont la « culture délicate et judicieuse » en fait à ses yeux une sorte d'équivalent moderne de ce que fut l'Attique en Grèce antique (p. 88). Et de poursuivre l'analogie en associant le bas-allemand à l'ionien et les dialectes des montagnes au dorien. Quelques décennies seulement avant que « le petit monde d'Adelung » ne soit emporté à jamais dans le torrent dévastateur des guerres napoléoniennes, c'est moins le caractère politiquement intéressé du propos qui frappe le lecteur, que l'effet d'irréparable distance temporelle qui en résulte<sup>36</sup>. Après la guerre de Trente Ans, personne ne prévoyait ce nouveau cataclysme. La méthode en revanche mérite à nouveau d'être soulignée. Adelung assemble ici une réalité socio-économique : celle de la Haute Saxe de son époque, une réalité

linguistique : la standardisation de l'allemand commun à partir de certains dialectes du Sud de l'Allemagne, et un schéma d'évolution étayé sur une représentation conventionnelle de la Grèce antique. Constitué de pièces empruntées à des ordres de savoir différents, le récit qui en résulte est cohérent, il met en résonance normalisation linguistique et représentations culturelles.

- 33 Dans ce travail d'assemblage, il arrive, on l'a déjà dit, que des pièces ne soient pas disponibles, mais dont le chercheur astucieux imagine intuitivement le fonctionnement. Quant aux pièces disponibles, elles sont généralement très utiles, voire indispensables à l'organisation des données, mais peuvent aussi se révéler à double tranchant quand elles sont contraignantes ; qu'il *faute* en passer par là. C'est le cas chez Adelung de la thèse adamique ou du postulat de la genèse idéophonique du vocabulaire<sup>37</sup>, mais, on sait par exemple depuis longtemps que ce constat vaut tout autant, banalement, pour les catégories de la grammaire latine.
- 34 Enfin, comme le montre fort bien François en comparant les œuvres lexicographiques de Hervás et d'Adelung, si chaque théorie est un assemblage spécifique d'outils taxinomiques, leur similitude éventuelle est une ressemblance de famille et ne permet pas d'office d'évaluer leur proximité. Ce fait est également illustré par un exemple abordé plus haut : la thèse du monosyllabisme originaire se retrouve à la fois chez Adelung et la majorité des comparatistes, mais il est délicat d'en tirer des conclusions sur leur affinité.

## 4 Les visages de Janus

- 35 Comment lire Adelung dans ces conditions ? Sujet à « une réception à éclipses » (p. 10) et plutôt considéré au XIX<sup>e</sup> siècle comme un prolongateur des Lumières, Adelung a bénéficié d'une réévaluation

au siècle suivant chez les linguistes marxistes de RDA<sup>38</sup>. Nombre de chercheurs contemporains sont par ailleurs tentés de voir en lui « un précurseur de Jacob Grimm et de Hermann Paul sur le plan lexicographique, et de Humboldt, Heymann Steinthal et Friedrich Müller sur le plan du classement des langues » (*ibid.*). Comme la grande majorité de sources secondaires qu'il cite, François présente en conséquence Adelung comme une sorte de Janus<sup>39</sup>.

36 Ces jugements appellent plusieurs commentaires. Il en ressort d'abord qu'à défaut d'être un véritable innovateur, Adelung fut du moins un nœud de références et d'influences, à une période charnière dans l'histoire de la linguistique, atténuant de la sorte notre impression ordinaire d'une rupture entre, disons, le monde de Destutt de Tracy et la période inaugurée par Bopp. Mais il est possible d'enrichir un peu cette première interprétation. En consacrant un livre à Adelung, François comble, on l'a dit en préambule, un vide dans l'historiographie des sciences du langage, et cela suffirait en soi à conférer de l'intérêt à son entreprise. Toutefois le choix d'un tel objet touche simultanément à un problème classique en historiographie des sciences, qui peut s'exposer sommairement comme suit.

37 Ignorons, pour des raisons méthodologiques, les noms propres qui se sont enkystés dans le discours académique au point de générer une activité philologique *sui generis*<sup>40</sup>. Parmi les noms restants, il apparaît alors que certains d'entre eux, tel celui de Bopp, sont associés à des seuils ( $\approx$  des « révolutions scientifiques »), que d'autres, tels ceux de Destutt ou de Schleicher, sont associés à des plateaux ( $\approx$  à « la science normale »), et que d'autres noms enfin ne correspondent ni à des seuils ni à des plateaux<sup>41</sup>. C'est de toute évidence le cas d'Adelung.

38 Il importe peu que ces seuils correspondent à des discontinuités réelles, comme le pensait Kuhn, ou qu'ils soient des constructions rétrospectives, et sans doute tiennent-ils un peu des deux. Il apparaît en revanche que, sauf à opter pour la micro-histoire, toute historiographie ponctue ses rétrospections de seuils et de plateaux, et qu'on ne voit du reste pas bien comment elle pourrait se passer de ces outils de scansion temporelle, puisqu'il s'agit quasiment d'une contrainte cognitive : comment pourrait-on décrire un espace, en l'occurrence temporel et technologique, sans repères pour le scander ? Ajoutons que, loin de n'être qu'un artefact historiographique, cette scansion est de toute façon inhérente à la pratique des acteurs eux-mêmes. A-t-on un jour rencontré un linguiste ne traitant que des langues et non, simultanément, de linguistique<sup>42</sup> ? On pourra au choix étudier des œuvres comme le fait ici François, ou atomiser *œuvres* et acteurs afin d'étudier l'émergence et le destin d'une *notion*, l'obstacle se formulera en termes similaires : comment saisir des objets non saillants, qui ne correspondent, ni à des seuils, ni à des plateaux ? C'est ce qui rend si difficile d'évaluer une œuvre comme celle d'Adelung. Et cela donne au passage à penser que la diversité des jugements formulés à son encontre, qu'on serait tenté de comprendre comme conjoncturelle, c'est-à-dire liée aux préoccupations spécifiques de ses lecteurs, a donc probablement aussi une raison structurelle<sup>43</sup>. Les noms propres qui ne correspondent ni à des seuils, ni à des plateaux, disparaissent quasiment des radars dans une démarche historiographique axée sur l'histoire des notions, et, dans les études centrées sur les œuvres, elles sont presque systématiquement définies par rapport aux seuils voisins. Et on obtient alors la figure de Janus.

39 Comment échapper à cette contrainte ? Une première alternative consiste à utiliser un autre système de repérage. C'est en substance ce qu'ont fait les chercheurs qui ont tenté d'installer Adelung dans un récit sociolinguistique. Selon ses contributeurs, le recueil publié en RDA par Bahner (*op. cit.*) avait pour but de « rend[re] hommage à [...] travers le prisme du matérialisme historique »<sup>44</sup> à un linguiste qui serait parvenu à « voir le contenu essentiel de l'histoire universelle, et [dont la] compréhension des régularités et des enchaînements de cause à effet affectant le devenir et la progression de la culture matérielle et intellectuelle l'a élevé au statut de fondateur d'une conception de l'histoire à fondement économique et social »<sup>45</sup>. Sans doute l'application de ce grand récit à l'œuvre d'Adelung laissera-t-elle sceptique plus d'un lecteur, mais ce récit n'en a pas moins assumé sa fonction de principe structurant. Son effet ne s'est pas limité à générer une scansion historiographique différente de celle issue de la tradition comparatiste, il a simultanément révélé d'autres dimensions, jusqu'alors négligées, de l'objet lui-même. François signale qu'il a notamment contribué à « la redécouverte des ouvrages grammaticaux, stylistiques et orthographiques des années 1781 à 1785 » (p. 40). Malgré les dimensions relativement modestes de son livre (250 pages), sa visée d'exhaustivité relative montre à nouveau son utilité, puisque l'élargissement des sources primaires et secondaires permet en l'occurrence de multiplier les visages de notre Janus, et donc de l'enrichir à proportion.

40 C'est par ailleurs une banalité de principe en anthropologie qu'il est impossible à un enquêteur de tout simplement *percevoir* ce qui se passe devant lui s'il se fonde uniquement sur ses propres critères de rationalité. Toute la difficulté est donc pour lui de parvenir à appréhender une autre rationalité sans renoncer, ni à la sienne

propre, ni à la tentative de les rendre l'une à l'autre commensurables. Constaté qu'il en va de même de l'historien des sciences est tout aussi banal. Il s'agit de résister à la tentation des « morceaux choisis », en s'efforçant au contraire d'intégrer des discours dont certains – pas tous justement, et c'est tout le problème – sont pour nous *hors science* ou, à tout le moins, ne peuvent être distribués sur les chemins qui mènent jusqu'à notre présent. François observe (p. 19) que, bien après s'être engagé dans son *Grand Dictionnaire*, Adelung a continué à publier des textes qui, dit-il, « nous font sourire ou sourciller à plus de deux siècles de distance ». Mais il ajoute immédiatement qu'aux yeux d'Adelung, il s'agissait là de contributions à l'*Aufklärung* tout à fait estimables, et qu'il faut tenir compte de la mode à l'époque des *Konversationslexika*. L'objectif est clairement celui d'une encyclopédie populaire.

- 41 L'image de Janus ne cesse d'affleurer dans un livre dont l'auteur, dans son introduction, considère (p. 12) que « [son] sous-titre le plus adéquat aurait été : Un investigateur éclairé des langues et des dialectes à la veille de leur classement raisonné ». Une façon de dire au lecteur qu'il s'agit de la biographie conceptuelle d'un linguiste qui est pour nous, vu de notre présent, situé sur un terrain encore *vague*, mais juste en amont d'un seuil <sup>46</sup>. Il y a ici une contrainte narrative : si l'on veut éviter l'échappatoire des morceaux choisis, on risque de peindre un portrait qui ne fait pas sens, comme un patchwork. Ne nous illusionnons pas : pour éviter cela, sans doute faudra-t-il toujours négliger certains des visages de Janus. Et quand bien même... tout ne deviendrait pas commensurable, il resterait des trous dans sa tunique. Le travail de François esquisse du moins quelques pistes. La première tient sans doute à l'existence d'un horizon maintenu, malgré tout, d'exhaustivité. L'auteur ne s'est pas limité à deux ou trois travaux canoniques, et il a de surcroît essayé

de contextualiser l'œuvre de manière large, et non dans le seul cadre grammatical ; évitant ainsi le mythe d'une parthénogenèse des théories grammaticales, supposées s'engendrer sans être fécondées par un contexte historique et social<sup>47</sup>. La deuxième leçon est que, s'il n'est pas d'écriture de l'histoire sans scansion, on peut du moins chercher quelques palliatifs à cette contrainte cognitive, laquelle devient fort embarrassante lorsque l'objet décrit ne s'accorde pas, ou s'accorde mal, avec cette scansion. On peut, comme nous l'avons vu, opter pour la polyphonie, rythmer l'histoire différemment. Mais sans doute n'est-il pas inutile de se rappeler par ailleurs l'habitude philologique d'intégrer à l'objet textuel « primaire » les couches de ses interprétations successives. Il en résulte des effets kaléidoscopiques dont l'ouvrage de François offre des illustrations. D'un point de vue plus théorique, cela conduit à traiter les gloses comme des éléments constitutifs à part entière et non comme une vulgaire gangue de sédiments. C'est là une piste intéressante, qui correspond à ce fait anthropologique qu'il n'existe jamais de discours sans métadiscours, et qui est par là susceptible de nourrir philosophiquement la notion d'horizon de rétrospection.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Adelung, Johann Christoph. 1774-1786. *Versuch eines vollständigen grammatisch-kritischen Wörterbuches der Hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten, besonders aber der oberdeutschen*. Breitkopf :Leipzig.

Adelung, Johann Christoph. 1781. *Deutsche Sprachlehre*. Berlin : Christian Fr. Voß und Sohn.

Adelung, Johann Christoph. 1782. *Versuch einer Geschichte der Cultur des menschlichen Geschlechts*. Leipzig : Hertel.

Adelung, Johann Christoph. 1785-1789. *Geschichte der menschlichen Narrheit, oder Lebensbeschreibungen berühmter Schwarzkünstler, Goldmacher, Teufelsbanner, Zeichen- und Liniendeuter, Schwärmer, Wahrsager, und anderer philosophischer Unholden*. Leipzig : Weygand.

Adelung, Johann Christoph & Johann Severin Vater. 1806-1817. *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten*, 4 vol. Berlin : Voss.

Bahner, Werner, ed. 1984. *Sprache und Kulturentwicklung im Blickfeld der Deutschen Spätaufklärung. Der Beitrag Johann Christoph Adelungs*. Berlin : Akademie Verlag.

Bopp, Franz. 1816. *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache*. Frankfurt am Main : Andreäsche Buchhandlung.

Döring, Brigitte. 1984. Johann Christoph Adelung zum Verhältnis von Geschichte der Gesellschaft und Sprachgeschichte. *Sprache und Kulturentwicklung im Blickfeld der Deutschen Spätaufklärung. Der Beitrag Johann Christoph Adelungs*, dir. par Werner Bahner. Berlin : Akademie Verlag. 205-211.

Fleischer, Wolfgang. 1984. «Allgemeine Eigenschaften» und «besondere Arten» des Stils. Einige Bemerkungen zu J. Ch. Adelungs Werk «Über den Deutschen Styl» (1785). *Sprache und Kulturentwicklung im Blickfeld der Deutschen Spätaufklärung. Der Beitrag Johann Christoph Adelungs*, dir. par Werner Bahner. Berlin : Akademie Verlag. 180-190.

Gatterer, Johann Christoph. 1771. *Einleitung in die synchronistische Universalhistorie zur Erläuterung seiner synchronistischen Tabellen*. Göttingen : Wittve Vandenhoeck.

Haßler, Gerda. 2022. Les concours académique de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle : une forme historique de production des savoirs linguistiques, dir. par Didier Samain & Pierre-Yves Testenoire. *La linguistique et ses formes historiques d'organisation et de production*. Paris : SHESL (HEL Livres 1). 257-286.

Herder, Johann Gottfried. 2021 [1774]. *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit, Beytrag zu vielen Beyträgen des Jahrhunderts*. Stuttgart : GmbH & Co.

Hervás, Lorenzo. 1801-1805. *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas y enumeración, división y clases de estas según la diversidad de sus idiomas*. Madrid : Ranz.

Humboldt, Wilhelm von. 1822. Ueber das Vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die Verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung. (Vorgelesen den 29. Junius 1820). *Abhandlungen der Königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin aus den Jahren 1820-1821*. Berlin : Georg Reimer. 239-260.

Johnson, Samuel. 1755. *A Dictionary of the English Language in which the Words are deduced from their Originals and illustrated in their different Significations by Examples from the Best Writers*.



London : J. and J. and P. Knapton; T. and T. Longman; C. Hitch and L. Hawes; A. Millar; and R. and J. Dodsley.

Jones, William. 1789. The Third Anniversary Discourse, Delivered 2 February 1788 by the President. *Asiatic Researches* I: 415-431.

Kämper, Heidrun, Annette Klosa & Oda Vietze, éd. 2008. *Sprachgelehrter, Didaktiker : Johann Christoph Adelung (1732-1806)*. Tübingen : Gunter Narr.

Kant, Immanuel. 1784. Beantwortung der Frage: Was ist Aufklärung? *Berlinische Monatsschrift* 4 (Dez.): 481-494.

Leskien, August. 1876. *Declination in Slawisch-litauischen und Germanischen*. Leipzig : Hirzel.

[Malthus, Thomas-Robert]. 1798. *An Essay on the Principle of Population, as it Affects the Future Improvement of Society with Remarks on the Speculations of Mr. Godwin, M. Condorcet, and Other Writers*. London : J. Johnson.

Meillet, Antoine. 1914 [1921]. Le problème de la parenté des langues. *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris : Champion. 76-101.

Mendelssohn, Moses. 1784. Ueber die Frage: was heisst aufklären? *Berlinische Monatsschrift* 4 (Sept.): 196-201.

Metcalf, George J. 1984. Adelung discovers the languages of Asia. [Dossier thématique] Genèse du comparatisme indo-européen. *Histoire Épistémologie Langage* 6(2): 101-115.

Mühlpfordt, Günter. 1984. Vitam impedere vero. Der Aufklärer Adelung als Kultur- und Wissenschaftshistoriker. *Sprache und Kulturentwicklung im Blickfeld der Deutschen Spätaufklärung. Der Beitrag Johann Christoph Adelungs*, dir. par Werner Bahner. Berlin : Akademie Verlag. 40-54.

Ortes, Giammaria. 1774. *Della economia nazionale*. Venezia : Suteriori.

Paul, Hermann. 1897. *Deutsches Wörterbuch*. Halle : Max Niemeyer.

Samain, Didier. 2020. Technique et fiction chez Trần Đức Thảo. Qu'est-ce qu'un contexte d'activité ? [Dossier thématique] Genèse, origine, récapitulation. Trần Đức Thảo face aux sciences du langage. *Histoire Épistémologie Langage* 42(2) : 17-34.

Samain, Didier & Pierre-Yves Testenoire. 2002. *La linguistique et ses formes historiques d'organisation et de production*. Paris : SHESL (HEL Livres 1).

Schmidt, Hartmut. 1984. Einige Grundbegriffe von Johann Christoph Adelungs Sprachkonzept. *Sprache und Kulturentwicklung im Blickfeld der Deutschen Spätaufklärung. Der Beitrag Johann Christoph Adelungs*, dir. par Werner Bahner. Berlin : Akademie Verlag. 135-144.

Trabant, Jürgen. 2003. *Mithridates im Paradies – Kleine Geschichte des Sprachdenkens*. Munich : C.H. Beck.

# NOTES

1. François. Jacques. 2020. *Johann Christoph Adelung, linguiste des Lumières à la cour de Saxe*. Paris : L'Harmattan. (Histoire des sciences humaines). 254 p. ISBN : 978-2-343-21665-2.
2. *Mithridates oder allgemeine Sprachkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten* (1806-1817), en référence au *Mithridates* publié par Gessner en 1555. Le dernier volume du *Mithridate* d'Adelung et Vater est donc paru un an après l'ouvrage de Bopp habituellement considéré comme l'acte de naissance de la grammaire comparée (Bopp 1816).
3. L'ouvrage a subi des remaniements lors de ses rééditions successives.
4. Le *Mithridate* n'est qu'une « description de toutes les langues du globe connues, sans critique ni tendance scientifique. [...] On reconnaît donc l'analogie, mais on n'en voit pas le moins du monde la portée. Et Adelung garde sa classification [...]. Informé de ce qu'avait dit Jones, [il] n'a su développer aucune conséquence sérieuse. » (Extrait du *Manuscrit Constantin*, cité par François : 208-209).
5. Adelung fut par exemple l'auteur d'une histoire universelle de la civilisation (Adelung 1782) et d'une histoire de la déraison humaine en sept volumes (Adelung 1785-1789). À quoi s'ajoutent des guides de conversation et bien d'autres choses encore. Le résultat est une somme un peu ébouriffante pour un lecteur moderne.
6. Du temps de la RDA (Adelung a vécu à Dresde) : Bahner (1984). Plus récemment, un colloque a été organisé à Mannheim pour le bicentenaire de la mort d'Adelung (*Johann Christoph Adelung (1732-1806). Ein moderner Sprachgelehrter zur Zeit der Aufklärung. Kolloquium aus Anlass seines 200. Todestages am Institut für Deutsche Sprache in Mannheim, 28. und 29. September 2006*), dont les actes ont été publiés dans les *Studien zur deutschen Sprache* (Kämper, Klosa, & Vietze 2008). S'y ajoutent les articles mentionnés par François dans sa bibliographie. Au total, assez peu de choses donc.
7. Cette notion correspond approximativement à celle d'éducation populaire, à condition d'entendre par là qu'il s'agissait de faire entrer les « Lumières » dans les foyers. Ce programme ne concernait naturellement qu'une partie de la population ; en substance, la bourgeoisie de l'époque.
8. Toujours dans son chapitre introductif, François ajoute un peu plus loin (p. 33) que « les historiographes [...] de Th. Benfey en 1869 à J. Trabant en 2003 partagent l'idée que le *Mithridate* est un Janus dont on peut éclairer l'une ou l'autre face selon qu'on le compare aux entreprises comparatives antérieures ou postérieures ». Si l'on regarde vers le futur, on ne peut nier en effet l'existence de ressemblances entre le *Mithridate* et les conceptions phylogénétiques du siècle suivant. Ces similitudes n'impliquent pas toutefois que les substrats théoriques aient été identiques.

9. Mention est faite des deux premières critiques et surtout de l'essai de 1784 « Beantwortung der Frage: Was ist Aufklärung? » (Kant, 1784). Au détour d'un article publié dans la *Berlinische Monatsschrift* de décembre 1783, et dans un contexte devenu polémique sur la place de la religion dans la société, le pasteur berlinois Johann Friedrich Zöllner avait en effet demandé : « Qu'est-ce que l'*Aufklärung* ? », en suggérant par là que ce mouvement n'avait toujours pas de définition claire. Cette fausse question lui valut une réponse de Moses Mendelssohn publiée en septembre de l'année suivante dans la même revue (Mendelssohn 1784), suivie en décembre par celle de Kant. Fondés sur une conception dynamique de la *Kultur* (que François choisit de rendre par « civilisation »), ces débats, impossibles à résumer ici, ont nourri la dernière période de l'*Aufklärung* et, comme le montre l'auteur, leur influence sur Adelung a été réelle. Ajoutons que la place qu'accordaient les *Aufklärer* à la *Kultur* ainsi comprise, ainsi qu'à la *Bildung* (« éducation ») pouvait déboucher, par une ruse de la déraison, sur une conception des langues globalement similaire aux typologies évolutionnistes et/ou raciales.

10. *Versuch einer Geschichte der Cultur [sic] des menschlichen Geschlechts*. Chez Adelung, la notion de *Kultur* intègre non seulement la « culture » dans l'acception scolaire du terme, mais aussi la « science » et la religion. Elle ne correspond que partiellement à la signification moderne, anthropologique, du mot *culture*. (Sauf mention contraire, toutes les traductions depuis l'allemand sont celles de l'auteur).

11. Il s'agit pour mémoire du discours dans lequel Jones avance l'hypothèse d'une parenté entre le sanskrit, le grec et le latin. S'il ne fut en la matière ni le seul ni le premier, son texte fut par la suite le plus fréquemment cité. (Jones 1788).

12. François (2020 : 173-178), qui signale qu'Adelung connaissait cet ouvrage, décèle plusieurs similitudes entre les « mots caractéristiques » de Gatterer (1771) et les cognats de Swadesh. Il présente donc ce qu'il appelle la thèse « lexicostatistique » de Gatterer, tout en rappelant au détour d'une note ce que désignait la « réduction » en alchimie. Un rapide sondage dans l'ouvrage suggère toutefois que ce dernier entendait simplement par là la réduction du divers au semblable. On retiendra notamment que Gatterer (1771 : 46) évoque par exemple la « réduction » par Buffon de l'ensemble des espèces naturelles à quelques grandes familles, ce qui pouvait justifier son application aux langues. Comme nous allons le voir, les analyses lexicales de Gatterer mériteraient probablement d'être mises en regard des lois Grimm.

13. *Und die Identität in der buchstäbliche Gestalt der Wörter durch eine Reduction herausbringen heißt darthun, daß, die Radicalbuchstaben nach Regeln, die in der Sprache hergebracht sind, entweder versetzt, oder durch Zusätze vermehrt, oder durch Auslassung vermindert, oder blos verschiedentlich ausgesprochen werden.* (Gatterer 1771 : 108-109. Soulignements dans le texte. Ma traduction).

14. « En même temps » pourrait-on dire en français, si cette formule n'était pas aujourd'hui devenue ridicule.

15. J'ai tenté ailleurs (notamment dans Samain 2020) de montrer sur des cas concrets comment des propositions hétérogènes s'agrègent pour constituer ce qui prend rétrospectivement la forme d'une théorie scientifique. Ainsi, dans le cas qui nous occupe, l'évolutionnisme et les lois de Grimm sont deux constituants indispensables de l'hypothèse indo-européenne, mais ils ne sont absolument pas du même ordre, car l'évolutionnisme y joue le rôle de principe structurant, tandis que les lois de Grimm sont un *module explicatif*. Il est permis de penser que le travail de l'historien des sciences vise, outre la collation des données empiriques, à modéliser cette logique de l'*activité scientifique*, en laissant la logique de la découverte aux philosophes (et aux rhéteurs celle de l'exposition).

16. Soulignements dans l'original. Mais la fin de la première phrase (après *nation*), non reprise par François, rappelle en revanche le style de la grammaire générale : « [...] et à cette aune, la *langue* est l'ensemble des sons audibles par lesquels un peuple a coutume d'exprimer ses idées » [*und in so fern ist Sprache derjenige Inbegriff vernehmlicher Laute, durch welche ein Volk sich seine Vorstellungen mitzuteilen pflegt*. Ma traduction].

17. Ce qui s'apparente, au moins pour nous, à une contradiction est peut-être l'illustration d'un mécanisme plus général, qui sera abordé en détail plus bas.

18. Passage cité par François (*ibid.*), qui estime « [cette] vision cyclique du destin des civilisations, manifestement inspirée par la lecture du philosophe de l'histoire universelle Giambattista Vico ». Je n'ai pas, pour ma part, connaissance de références explicites à la *Scienza nuova* chez Adelung et il est en outre difficile d'évaluer la notoriété de Vico hors d'Italie avant le XIX<sup>e</sup> siècle. En Allemagne une conception cyclique de l'histoire est également exposée par Herder (1774), sans doute en réaction à la vision optimiste que s'en faisaient les Lumières. Quoi qu'il en soit, Adelung (1782) résume bel et bien l'histoire universelle sous la forme d'une succession de cycles de trois phases, dont la dernière correspond tout à la fois à un sommet civilisationnel et à l'amorce du déclin qui ramènera à la barbarie initiale et entraînera un nouveau cycle. Le schéma est tellement récurrent que toute l'architecture du livre semble une illustration des *corsi i ricorsi* du penseur napolitain. « Chaque peuple, conclut Adelung, possède un degré maximal, tant de population que de civilisation, qui lui est propre, qu'il atteint très vite dès qu'il est en chemin pour l'atteindre, mais qu'il abandonne aussi très vite, et il se précipite vers sa décadence. À côté de lui, un autre se lève, s'élève, culmine un court instant, puis décline à nouveau, puis de même le troisième, le quatrième, et tous les suivants ». [*Jedes Volk hat seinen ihm eigenen höchsten Grad so wohl der Volksmenge, als der Cultur, welchen es, wenn es einmal dazu auf dem Wege ist, sehr bald erreicht, aber auch sehr bald wieder verlässet, und zu seinem Verfall eilet. Ihm zur Seite hebet sich ein anders, steigt, culminiret eine kurze Zeit und gehet wieder unter, und so das dritte, vierte, und alle folgende*. (Adelung 1782 : 470-471, ma traduction)]. Adelung reste cependant fidèle à la philosophie générale des Lumières en y défendant simultanément la thèse d'un progrès civilisationnel de cycle en cycle. Cette tension entre conceptions concurrentes est perceptible à plusieurs reprises chez Adelung.

19. Ce facteur « externe » est à juste titre pris en considération par l'auteur, qui consacre même tout un chapitre au « petit monde d'Adelung ». Mais il en résulte que les propositions d'Adelung n'aboutissent pas à un assemblage aussi solidement structuré que chez Fichte ou, dans un contexte un peu différent, chez Humboldt.

20. Pour parer à tout malentendu, précisons qu'il s'agit toujours de la notion de *langue* dans l'acception concrète, grammaticale, du terme, qu'il est question des *idiomes* donc, et nullement des artefacts auxquels ils ont bien plus tard donné naissance (« langue » vs « discours » ou « parole »). Même si elle était évidemment dépourvue d'existence notionnelle et *a fortiori* terminologique chez les acteurs, il est en revanche préférable d'établir une distinction entre *langue* (dans cette acception grammaticale) et *idiome*. L'idiome, c'est la réalité empirique non réductible sur laquelle butte toute description. La langue, c'est ce même idiome tel qu'il est appréhendé (éventuellement « grammatisé », mais pas nécessairement). L'évidence de la diversité des idiomes n'impliquait pas de consensus sur la nature des langues.

21. François, p. 142. Cela n'exclut pas toutefois un décalage entre les pratiques et leur thématization, celle-ci étant presque toujours en retard sur celles-là. Je reviendrai sur cet aspect en troisième partie.

22. Notons toutefois que, chez Adelung, la notion de « *génie* de la langue » (dont c'est la seule occurrence dans le livre) semble ne désigner ici que la somme des différences idiomatiques définies par un usage (*Sprachgebrauch*) donné, ce qui ne correspond pas à la notion romantique de *Sprachgeist*, davantage associée à l'idée de propriétés *sui generis*, notamment sémantiques. (Pour les significations attribuées à ces notions au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : Haßler 2022).

23. Adelung évoque par exemple, tout comme Humboldt, les phénomènes d'analogie. Mais les analogies pour ce dernier doivent permettre avant tout d'« étudier chaque langue connue dans sa cohérence interne » [*zuvörderst jede bekannte Sprache in ihrem inneren Zusammenhange zu studiren*], car la langue est un organisme qu'il faut traiter comme tel. [*Sie ist ein organisches Wesen, und man muss sie, als solches, behandeln.*] (Humboldt 1822 : 245. Ma traduction.) Rien d'équivalent chez Adelung.

24. « La domination de l'usage s'étend à toutes les parties de la langue, à la formation des mots et à leur signification, à la modification de leur désinence et à leur combinaison, à la manière de les prononcer et de les écrire. Ce qui contrevient à ce principe devient une *faute de langue*, eût-il pour horizon la meilleure des analogies. » [*Die Herrschaft des Sprachgebrauchs erstreckt sich über alle Theile der Sprache, über die Bildung der Wörter und ihre Bedeutung, über ihre Veränderung am Ende und über ihre Verbindung, über die Art sie auszusprechen und zu schreiben. Was demselben entgegen ist, wird ein Sprachfehler, und wenn es auch die beste Analogie vor sich hätte.*] (*Ibid.* § 39, p. 21. Soulignements dans le texte. Ma traduction.)

25. C'est l'un des rares points où on hésite donc à souscrire aux positions de l'auteur.

26. Cf. note 21. François mentionne à plusieurs reprises l'intérêt des linguistes de RDA pour un linguiste qui avait identifié le « caractère sociétal de la langue » ainsi que « sa détermination par les facteurs particuliers de chaque société » et par « le caractère évolutif du changement linguistique et la concurrence transitoire entre des doublets langagiers » (Fleischer 1984, cité par François : 104).

27. Tel qu'il est exposé dans la préface de Leskien (1876) c'est-à-dire dès les tout débuts de ce qui allait s'appeler le courant néogrammatique, le couple {lois phonétiques/faits d'analogie} est un principe régulateur. Il faut postuler que les lois phonétiques ne sauraient en droit échapper au déterminisme et donc que leurs « exceptions » sont purement phénoménales, qu'elles résultent en fait, soit d'une analyse insuffisamment poussée, soit de l'interférence d'une autre série causale, à savoir l'analogie. Les conceptions théoriques des néogrammatiques sont l'équivalent chez les linguistes de la définition déterministe du hasard comme intersection de séries causales hétérogènes, développée vers la même époque par Cournot. Volontiers formulées de façon provocatrice, et d'autant plus mal comprises, elles fourniront tout à la fois un cadre théorique et un outil heuristique.

28. Une histoire détaillée de la notion de « système » chez les linguistes reste sans doute à faire. Rappelons du moins que l'organisme en a longtemps fourni un modèle intuitif – longtemps, c'est-à-dire bien au-delà de Schleicher et sans doute jusqu'à l'apparition de la cybernétique. On se souvient des propos de Meillet répondant sans sourciller à Schuchardt que « la prononciation et la grammaire forment des systèmes fermés [car] toutes les parties de chacun de ces systèmes sont liées les unes aux autres. » Entendons qu'ils ne connaissent pas cette maladie de la structure qu'est l'absence ou la perte de la clôture, constitutive du vivant, entre un dedans et un dehors, bref, cette maladie héréditaire du lexique qui l'empêche de former un système : « les mots, conclut Meillet, ne constituent pas un système ; tout au plus forment-ils de petits groupes ». S'il est une divagation qu'on ne saurait reprocher à Adelung, c'est bien celle-là, mais la question reste alors pendante de savoir de quel concept de système il pouvait disposer à son époque. (Meillet 1914, repris dans Meillet 1921 : 84).

29. François 2020 : 212.

30. François signale en effet (*ibid.*) qu'Adelung s'en sort ici en choisissant « de n'introduire des commentaires sur les référents que s'ils [sont] pertinents pour la langue ».

31. C'est moi, et non François lui-même, qui emploie par commodité ce qualificatif, usuel dans la littérature. Pour mémoire, la première édition (sans nom d'auteur) de l'*Essai* de Malthus est parue en 1798, soit seize ans après le livre d'Adelung.

32. On peut raisonnablement penser que la situation de Venise au XVIII<sup>e</sup> siècle, bien différente de celle de son siècle d'or, aura de son côté influencé la pensée d'Ortes, dont il sera question dans un instant. Le petit monde d'Adelung faisait figure d'îlot de prospérité.

33. « L'état présent de la population de la Terre trouve sa source dans un seul couple d'êtres humains, et donc avec l'ensemble le plus petit possible [...]. Dès cet instant premier, l'un et

l'autre se sont accrus en progression géométrique et doivent continuer dans la même mesure aussi longtemps qu'il y aura des hommes. » (*Vorrede*, p. vii, cité par François p. 67.) À l'époque d'Adelung, ce branchement entre Genèse et géométrie est moins farfelu qu'il paraît, et le propos n'avait rien de malthusien, puisque tout bon chrétien connaissait l'impératif nataliste adressé à Noé : *Crescite et multiplicamini et implete terram !* (*Genèse* 9.1.)

34. En d'autres termes, l'histoire des sciences suggère qu'au sein d'une « théorie », les saisies catégorielles (tout ce qui s'étend des « principes » aux observations locales) ne forment pas une arborescence, ou qu'une telle arborescence n'est qu'un narratif élaboré *post festum*, ce qui est un résultat moins trivial que les arguments le plus souvent avancés dans la querelle philosophique autour de l'empirisme. Sur le caractère fictif de ces arborescences, je me permets de renvoyer à mon travail de 2020.

35. Voir ci-dessus partie 2. « *Idem sed aliter ?* »

36. Le livre de François n'est pas une biographie dans l'acception étroite du terme, mais son titre est un nom propre. Il n'est pas si fréquent qu'une monographie parvienne à faire à la fois, *et ensemble*, les deux choses : simultanément à une étude fouillée d'une œuvre scientifique, en focalisation zéro aurait pu dire un Genette, insérer ce qui s'apparente à une focalisation interne. La performance mérite donc d'être saluée. À plusieurs reprises, le lecteur se retrouve, au détour d'une phrase, « dedans ». Dans l'histoire. Et comme on en connaît la fin, l'excursion dans « le petit monde d'Adelung » à laquelle nous convie l'auteur produit parfois le même effet bizarre qu'une visite (sans touristes) du hameau de Marie-Antoinette.

37. Qualifié d'aporie et d'angle mort par l'auteur. Un « discours bancal », conclut-il « dont le principe pourrait se résumer ainsi : *Cela s'est passé ainsi, parce que je ne peux pas imaginer que cela se soit passé autrement.* » (p. 195).

38. François y fait référence à plusieurs reprises tout au long de son travail, mais y consacre plus spécifiquement un sous-chapitre p. 71-73.

39. Voir note 7.

40. Une activité philologique *sui generis* sur, mettons, Saussure est tout aussi légitime que sur Aristote ou Priscien. La difficulté est que l'enjeu cognitif d'une telle activité diffère des objectifs normalement assignés à l'histoire des sciences, et qu'il en résulte un objet discursif « Saussure », qui n'est plus directement *commensurable* avec les objets historiques ordinaires. On se contentera ici de ce simple rappel, qu'il n'est pas possible d'argumenter en détail.

41. On pourrait les imaginer comme des ronds-points dépourvus de poteaux indicateurs. (Les correspondances en langage kuhmien qui précèdent sont approximatives et purement didactiques).

42. Plusieurs contributions du premier numéro de la collection *HEL Livres* fournissent de belles illustrations de cette intrication entre activité heuristique de premier ordre (*e.g.* décrire des faits de langue), rétrospection spontanée, et historiographie savante. L'auteur

de la préface en conclut qu'il est donc « difficile de dissocier totalement le modèle utilisé par l'historien du métadiscours tenu par les acteurs », en raison de ce fait « peut-être un peu négligé par l'historiographie, [et] pourtant bien établi, que les pratiques sociales s'accompagnent d'un métadiscours produit par les acteurs eux-mêmes. » (Samain & Testenoire 2022 : 30, 37).

43. « Les chercheurs qui se sont penchés ultérieurement sur l'ensemble de son œuvre ont évalué ses deux sommes linguistiques d'une manière étonnamment disparate ». (p. 10)

44. François 2020 : 59.

45. Mühlfordt 1984, cité et traduit par François p. 59.

46. Imaginons la statue du dieu des carrefours revêtue d'un gilet jaune, et plantée au milieu de ronds-points dont il est rare qu'ils ne proposent que deux directions. Elles sont souvent plus nombreuses, et le voyageur dépourvu de GPS peut partir dans tous les sens. Le seuil d'une prochaine ville se trouve un peu plus loin, sans qu'il sache où.

47. Les chercheurs de RDA adhéraient ouvertement au mythe inverse. On a le sentiment que François a su quant à lui trouver sa voie entre ce Charybde et ce Scylla.

---

## RÉSUMÉS

L'article est une discussion libre du livre de Jacques François (2020) consacré à Johann Christoph Adelung (1732-1806). Après en avoir rapidement présenté les chapitres, il expose les fils directeurs : refus de se limiter aux travaux de lexicographie et au *Mithridate*, effort de contextualisation et intégration des différents commentaires auxquels l'œuvre d'Adelung a donné lieu. Il ressort du travail de François que le projet d'*Aufklärung* « populaire » peut fournir un guide de lecture dans une production foisonnante, mais que cette œuvre, héritière des Lumières tout en présentant des similitudes avec les grandes typologies du XIX<sup>e</sup> siècle, n'entre pas dans les cadres consacrés de la « science normale », incarnée en l'occurrence par la grammaire comparée. Située dans un intervalle entre deux époques, elle pose à ce titre des difficultés spécifiques d'interprétation, et si des rapprochements avec les productions de périodes ultérieures se révèlent heuristiquement féconds, ils présentent aussi des limites intrinsèques. Ces problèmes font l'objet d'une discussion dans l'article.

The article is a free discussion of the book Jacques François (2020) has devoted to Johann Christoph Adelung (1732-1806). After a brief presentation of the book's chapters, the guiding principles of François' study are outlined: a refusal to confine the study to Adelung's lexicographical work and *Mithridates*, an effort to put them back in their context



and an integration of the various commentaries they have inspired. François's book shows that the project of "popular" *Aufklärung* can provide a guide for reading in Adelung's prolific production, but also that this work, heir to the Enlightenment while presenting similarities with the great typologies of the 19th century, does not fit into the established frameworks of "normal science", which is embodied in this case by comparative grammar. Being located in a gap between two periods, his work thus poses specific difficulties of interpretation. If comparisons with the productions of later periods prove to be heuristically fruitful, they also present intrinsic limits. These various issues are discussed in the paper.

## INDEX

**Mots-clés :** Adelung (Johann Christoph), *Aufklärung*, classification des langues, contexte d'activité et contexte de découverte, méthode en histoire des sciences, Mithridate, rétrospection, science normale

**Keywords :** Adelung (Johann Christoph), *Aufklärung*, context of activity and context of discovery, language classification, Mithridates, method in the history of sciences, normal science, retrospection

## AUTEUR

DIDIER SAMAIN

Sorbonne Université, Faculté des Lettres, INSPE de Paris, F-75016 Paris France

Université Paris Cité and Université Sorbonne Nouvelle, CNRS, Laboratoire d'histoire des théories linguistiques, F-75013 Paris, France

---

# Lectures et critiques

---

# François, Jacques. 2018. *De la généalogie des langues à la génétique du langage. Une documentation interdisciplinaire raisonnée*

Leuven & Paris : Peeters. 539 p.

Daniel Petit

---

## RÉFÉRENCE

François, Jacques. 2018. *De la généalogie des langues à la génétique du langage. Une documentation interdisciplinaire raisonnée*. Leuven & Paris : Peeters. 539 p. ISBN 978-90-429-3660-7

- 1 La publication de cet ouvrage au sein d'une collection de la Société de linguistique de Paris (SLP) représente en soi une petite révolution dont le lecteur doit bien prendre conscience : alors même que, depuis ses statuts fondateurs de 1866, la SLP « n'admet aucune publication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle » (article 2), l'ouvrage de Jacques François est la première publication de la SLP qui représente une entorse manifeste à cette règle jusque-là intangible. On peut aisément comprendre cette évolution : pour la linguistique du XIX<sup>e</sup> siècle, il

était essentiel de délimiter clairement son objet afin de ne pas se laisser envahir par les spéculations primitivistes sur l'origine du langage humain ; de nos jours, la question se pose en d'autres termes, notamment parce qu'elle bénéficie d'avancées importantes dans les disciplines connexes, les sciences naturelles et les sciences sociales. Comme le rappelle Jacques François au début de son ouvrage, l'actualité du questionnement sur l'origine du langage se manifeste par le nombre impressionnant des publications dans ce domaine ces dernières années. La contribution de Jacques François se révèle, à cet égard, très originale, parce que son approche est fondée sur la sociologie des sciences et sur l'épistémologie (p. 1-2) autant que sur l'histoire de la linguistique, plus que sur l'anthropologie linguistique. C'est ainsi qu'on peut comprendre le sous-titre Une documentation interdisciplinaire raisonnée. Jacques François fait preuve d'une méfiance salutaire à l'égard des points de vue strictement monodisciplinaires, en général exprimés par des linguistes qui ne connaissent pas grand-chose aux approches naturalistes, mais s'aventurent « souvent seuls dans des argumentations naturalistes périlleuses » (p. 3). Ce qui fait l'originalité de l'ouvrage de Jacques François est également qu'il associe, dans sa réflexion, « généalogie » et « génétique », la première renvoyant à la classification des langues en familles, la seconde renvoyant à l'origine des facultés langagières universelles. La brève introduction du livre fixe ainsi des concepts essentiels pour clarifier ces questions. Jacques François distingue « émergence », « évolution », « acquisition » et « développement », la première et la seconde décrivant en termes phylogénétiques la naissance et les changements des langues, la troisième et la quatrième évoquant les mêmes faits en termes ontogénétiques (p. 4).

- 2 L'ouvrage est composé de huit chapitres, dont un bon nombre reprend des publications antérieures (seuls les chapitres III et IV sont entièrement nouveaux). Ils vont de la généalogie à la génétique, selon une progression qui couvre en fait une part importante de l'histoire de la linguistique. L'approche adoptée par Jacques François est avant tout historiographique : elle vise à donner un aperçu détaillé des débats qui agitent le monde de la science sur la généalogie des langues et la génétique du langage humain depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Comme le dit Jacques François (p. 208), « il importe de donner la parole impartialement aux uns et aux autres ». Cela ne signifie pas que Jacques François n'ait pas son opinion propre, ni ses préférences, mais il décrit toutes les approches concurrentes avec le plus d'objectivité possible.
- 3 Le premier chapitre intitulé « Le questionnement sur la variété et l'origine des langues » (chap. I, p. 7-82) retrace dans ses grandes lignes l'histoire de la notion de famille de langues depuis les premières tentatives encyclopédiques du XVI<sup>e</sup> siècle (Gessner 1555) jusqu'aux essais récents de la lexicostatistique et de la glottochronologie. On connaît bien les conditions d'émergence de la notion de famille de langues, avec notamment la découverte de l'indo-européen au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (Schlegel, Bopp, Schleicher, Brugmann), et l'on sait que très tôt ce modèle a été soumis à la critique. Jacques François, fin connaisseur de la linguistique du XIX<sup>e</sup> siècle, rappelle par exemple (p. 15) comment Hugo Schuchardt recommandait aux linguistes de s'éloigner du modèle strictement indo-européen et de prendre conscience de la diversité linguistique en faisant « des promenades autour du monde » (*Spaziergänge um die Welt*). Plus récemment, la lexicostatistique et la glottochronologie ont tenté de définir une méthode scientifique pour évaluer le degré de proximité ou de distance entre des langues ; le point de départ en

est le travail pionnier de Swadesh et Lees dans les années 1950. Tandis que la lexicostatistique vise à évaluer les relations de parenté sur une base statistique, la glottochronologie cherche à calculer les profondeurs chronologiques sur la base d'un rythme jugé prévisible du changement linguistique. Comme le rappelle Jacques François (p. 23), « aucune des deux approches n'est dépendante de l'autre ». Il n'est pas difficile de soumettre à la critique chacune de ces deux approches (p. 29). On n'est pas beaucoup mieux servi avec la « comparaison multilatérale des langues » (Greenberg 1987), parce qu'une comparaison massive, alors même qu'elle s'imagine être étayée par l'abondance cumulative des données, est souvent perdante sur la qualité de ces données et sur la solidité de l'analyse qu'on en fait. L'analyse de Jacques François est tout à fait éclairante sur les enjeux de ces méthodes, leur apport, mais aussi et surtout leurs limites. Les « superfamilles » de Ruhlen (1994) sont soumises aux mêmes difficultés : elles n'ont en réalité aucun avenir, en dépit de leur visibilité médiatique. Il est sans doute nécessaire de rappeler la prudence méthodologique de l'école néo-grammairienne en matière de comparaison des langues, y compris en l'étendant à d'autres familles de langues (cf. l'exemple des langues austronésiennes p. 45, et des langues amérindiennes p. 47). Malgré ces critiques pertinentes, on constate, note Jacques François (p. 53), que la lexicostatistique n'a « pas dit son dernier mot » ; bien au contraire, les outils numériques ont conduit à un retour en force de ces méthodes, avec l'ambition que l'ingénierie computationnelle puisse permettre, par l'abondance des faits qu'elle est amenée à brasser, de dépasser les imprécisions de détail. Le panorama dressé par Jacques François est d'une très grande richesse et donne à voir le développement d'une approche pour laquelle on peut avoir toutes les réserves du monde, mais qui a constitué, sans nul doute, un pan

important de la recherche linguistique. On peut évidemment souscrire à l'observation de Jacques François (p. 73) selon laquelle il résulte de tout cela un « dilemme actuellement insoluble ».

- 4 Le deuxième chapitre est intitulé « Le questionnement sur l'origine de la grammaire » (chap. II, p. 83-140). Il offre un aperçu des principales tentatives de classification des grammaires du monde à partir des typologies initiales du XIX<sup>e</sup> siècle : langues mécaniques/langues organiques (Schlegel), langues isolantes, agglutinantes et flexionnelles (Humboldt). Durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont la constitution de la morphologie et l'expression des informations grammaticales qui constituent le critère principal pour la classification typologique – la trop fameuse « tripartition » (isolant, agglutinant, flexionnel), dont, un peu plus tard, Antoine Meillet déjà déplorait le poids excessif. Il va sans dire que le XIX<sup>e</sup> siècle a longtemps attaché une échelle axiologique à ces distinctions, plaçant les langues flexionnelles au sommet de la civilisation ; il a fallu longtemps pour se libérer de ces préjugés et pour aborder la typologie, qu'elle soit morphologique ou non, sans lui associer de jugement de valeur (cf. p. 88). En relation avec cette question, la notion de « grammaticalisation » (p. 89-118), initialement développée par Meillet (1921 [1912]), est une tentative d'élaboration diachronique permettant d'expliquer le passage du lexical au grammatical et, par là même, la formation des procédés grammaticaux. Jacques François (p. 93 suiv.) met en contraste cette vision classique de la grammaticalisation avec les vues modernes de Givón (1979) sur la « grammaire émergente » ou de Lehmann (1982) sur la grammaticalisation proprement dite. On ne peut qu'être frappé par la tentation stadialiste qui se fait jour dans certaines de ces approches modernes (voir en particulier Givón 1995, discuté par Jacques François p. 97 suiv.). Les contributions de Bybee, Hopper et

Traugott sont également évoquées (p. 104 suiv.). Par son approche historiographique, la présentation de Jacques François permet de se rendre compte de la richesse des débats qui ont entouré jusqu'à aujourd'hui la genèse de la grammaire. Le chapitre se clôt sur une réflexion approfondie concernant les approches cognitives de la grammaire et de son émergence.

- 5 Le troisième chapitre porte sur « Le questionnement évolutionnaire : langage humain et sélection naturelle » (chap. III, p. 141-205). La question centrale est celle du changement linguistique en tant qu'adaptation au milieu par sélection naturelle, progressive (gradualiste) ou abrupte (catastrophiste). Cette question, qui est ancienne, a connu une actualité nouvelle à partir des travaux de Pinker & Bloom (1990) et de Bickerton (1990), cf. aussi Pinker (1994). Jacques François a raison de reconnaître (p. 143) qu'une partie de la controverse « n'opère que dans les limites de l'option biolinguistique ». La présentation que fait Jacques François de ces questions est très bien informée des débats encore en cours et permet au lecteur d'en comprendre les enjeux épistémologiques. Les tableaux (p. 144-145), notamment, donnent un aperçu de la richesse des publications sur ces sujets. Les travaux portant sur l'émergence du langage chez l'homo sapiens (par contraste avec les modes de communication animale) se sont multipliés ces dernières années, en particulier parce qu'ils ont bénéficié des progrès des sciences cognitives. Après un débat initial très actif dans les années 1990, on assiste à une remise à jour avec Deacon et Givón dans les années 2010. Le bilan qu'en dresse Jacques François (p. 193-194) est suivi d'une traduction complète en annexe (p. 195-205) de l'article essentiel de Deacon (2010).
- 6 Le quatrième chapitre est intitulé « La biolinguistique : source, doctrine, critiques, ouvertures » (chap. IV, p. 207-259). Il donne un



panorama très éclairant sur le développement de la biolinguistique, examinant les travaux qui ont tenté de jeter des passerelles entre linguistique et biologie, depuis Lenneberg (1967) jusqu'à Jenkins (2000) et plus récemment la revue *Biolinguistics* fondée en 2007, dont le premier article, dû à Chomsky (2007), définit l'enjeu de la discipline, cf. aussi Hauser, Chomsky & Fitch (2002), Fitch (2010). La biolinguistique se concentre sur les paramètres biologiques et leurs effets sur la production langagière, depuis la physiologie des organes phonatoires jusqu'à la localisation des zones du langage dans le cerveau.

- 7 Les cinquième, sixième et septième chapitres forment le cœur de l'ouvrage et développent l'approche interdisciplinaire annoncée dans le sous-titre général. Ces trois chapitres partagent le même titre : « L'investigation interdisciplinaire de la genèse du langage », avec trois subdivisions : « I. Qui, comment, pourquoi ? » (chap. V, p. 261-288), « II. L'apport de la linguistique évolutionnaire » (chap. VI, p. 289-358) et « III. L'apport des autres disciplines évolutionnaires » (chap. VII, p. 359-428). Le fil rouge est l'ensemble des travaux tissant des liens entre linguistique et biologie. Leurs auteurs sont soit linguistes (surtout linguistes évolutionnaires), soit biologistes, mais s'efforcent d'accéder à la discipline connexe, comme le montrent les tableaux présentés par Jacques François sur les profils scientifiques des principaux contributeurs (p. 266-269). L'abondance des publications dans ce domaine est considérable depuis la fin du <sup>xx</sup>e siècle (elle est résumée par un tableau synthétique p. 271-272). Une annexe (p. 277-288) présente les principaux acteurs de ces débats. Le chapitre VI examine plusieurs contributions majeures à la « linguistique évolutionnaire », portant sur la neurobiologie de la parole, la sémantaxe, ou développant des théories sur l'émergence de la parole. Le chapitre VII, enfin, étudie

les rapports entre la linguistique évolutionnaire et d'autres disciplines connexes portant sur les sciences de l'évolution, la biologie, l'anthropologie, la psychologie et l'éthologie, ou encore incluant l'apport général des neurosciences.

- 8 Enfin, le dernier chapitre est intitulé « L'arrière-plan épistémologique des divers questionnements » (chap. VIII, p. 429-483). Jacques François met en perspective quatre scénarios épistémologiques, l'un de Logan (2007) sur la théorie de « l'esprit étendu », le deuxième de Jablonka (Jablonka & Lamb 2005) fondé sur la notion d'« assimilation génétique », le troisième cherchant à combiner épistémologie adaptationniste et interactionniste (Campbell, Vollmer, Gontier, Aerts, Wuketits, Lachapelle), la quatrième s'appuyant sur la biosémiotique (Sebeok).
- 9 La conclusion de l'ouvrage, modestement appelée « Épilogue » (p. 485-492), rappelle l'ambition de dresser un panorama des études récentes sur l'origine et l'évolution du langage humain. Au terme de ce panorama, dont Jacques François rappelle qu'il a couvert plus de 650 publications, on prend conscience des nombreuses interactions qui se sont développées entre les sciences du langage et d'autres disciplines, telles que la philosophie, les sciences de l'ingénierie, les sciences de l'homme et les sciences de la vie. Ce qui caractérise ces interactions est la double tentation que décrit Jacques François (p. 488-489), la tentation de l'assimilation visant à rejoindre une communauté d'approches et à s'y tenir scrupuleusement et la tentation inverse de la dissimilation visant à souligner sa distance vis-à-vis des autres approches et à s'accorder ainsi, à moindres frais, une singularité unique. Dans la vie d'un chercheur, les deux tentations occupent l'esprit une bonne partie du temps et ne trouvent leur résolution qu'« au soir de la carrière, la sagesse venant », comme le dit joliment Jacques François (p. 489), au terme

de ce livre passionnant, qui offre à mes yeux une contribution majeure à l'histoire de la linguistique.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Bickerton, Derek. 1990. *Language and Species*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Chomsky, Noam. 2007. Of minds and languages. *Biolinguistics* 1 : 9-27.
- Deacon, Terrence. 2010. *On the human: Rethinking the natural selection of human language*. [<https://nationalhumanitiescenter.org/on-the-human/2010/02/on-the-human-rethinking-the-natural-selection-of-human-language/>].
- Fitch, W. Tecumseh. 2010. *The Evolution of Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Gessner, Conrad. 1555 [2009]. *Mithridates*. Zürich: Froschauer [éd. et trad. par Bernard Colombat & Manfred Peters, Mithridate/Mithridates, Introduction, texte latin, traduction française, annotation et index. Genève : Droz. 2009].
- Givón, Talmy. 1979. *Understanding Grammar*. New York : Academic Press.
- Givón, Talmy. 1995. *Functionalism and Grammar*. Amsterdam New York : Benjamins.
- Greenberg, Joseph H. 1987. *Language in the Americas*. Stanford : Stanford University Press.
- Hauser, Marc D., Noam Chomsky & W. Tecumseh, Fitch. 2002. The faculty of language: What is it, who has it, and how did it evolve? *Science* 298 : 1569-1579.
- Jablonka, Eva & Marion J. Lamb. 2005. *Evolution in Four Dimensions: Genetic, Epigenetic, Behavioral and Symbolic Variation in the History of Life*. Cambridge : The MIT Press.
- Jenkins, Lyle. 2000. *Biolinguistics. Exploring the Biology of Language*. Cambridge : The MIT Press.
- Lehmann, Christian. 1982. *Thoughts on Grammaticalization*. Cologne : Institut für Sprachwissenschaft.
- Lenneberg, Eric H. 1967. *Biological Foundations of Language*. New York : Wiley.
- Logan, Robert K. 2007. *The Extended Mind: The Emergence of Language, the Human Mind and Culture*. Toronto : University of Toronto Press.

Meillet, Antoine. 1921 [1912]. L'évolution des formes grammaticales. *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris : Champion, tome I. 130-148 [publication originale : *Scientia* XII n°XXVI(6) : 384-400. 1912].

Pinker, Steven. 1994. *The Language Instinct*. New York : William Morrow.

Pinker, Steven & Paul Bloom. 1990. Natural language and natural selection. *Brain and Behavioral Sciences* 13(4) : 707-784.

Ruhlen, Merritt. 1994. *The Origin of Language. Tracing the Evolution of the Mother Tongue*. New York : Wiley.

## AUTEURS

DANIEL PETIT

École normale supérieure, École pratique des hautes études

Neveu, Franck & Audrey Roig, éd.  
2022. *L'œuvre de Lucien Tesnière.*  
*Lectures contemporaines*

Berlin & Boston : de Gruyter. xxi-480 p.

Jacques-Philippe Saint-Gérand

---

## RÉFÉRENCE

Neveu, Franck & Audrey Roig, éd. 2022. *L'œuvre de Lucien Tesnière.*  
*Lectures contemporaines.* Berlin & Boston : de Gruyter. xxi-480 p. ISBN  
978-3-11-071504-0

- 1 Parmi les linguistes français du xx<sup>e</sup> siècle soucieux des ouvertures grammaticales de leurs recherches, il existe deux imposants massifs qui n'ont pas cessé de susciter, depuis leur disparition, analyses critiques, commentaires, disputes (au sens scolastique du terme) et applications pratiques : Gustave Guillaume (1883-1960) et Lucien Tesnière (1893-1954). Le présent volume s'attache aux travaux de ce dernier et propose des études soigneusement documentées qui furent présentées à l'initiative de ses éditeurs lors des journées des 5-7 septembre 2019 en Sorbonne. Cet ensemble s'ajoute aux travaux qui furent publiés lors de trois colloques organisés autour du centenaire de la naissance de Tesnière : Rouen, 16-18 novembre

1992, Strasbourg, 22-25 septembre 1993 et Ljubljana, 18-20 novembre 1993. Il complète également en termes de traitement automatique des langues les travaux du Centre Tesnière de l'Université de Franche-Comté, et ceux de didactologie des langues-cultures. C'est donc là un ouvrage qui retient immédiatement l'attention. En effet, si Michel Arrivé pouvait relativiser l'apport de Tesnière dans le premier numéro de *Langue française* (Lagagne & Pinchon 1969 : 36-40) : « Pour le linguiste d'aujourd'hui la théorie syntaxique de Tesnière n'a plus qu'un intérêt historique », Claude Hagège, à l'Université de Poitiers, consacrait de 1970 à 1972 un de ses cours (ronéotypé) aux *Éléments de syntaxe structurale*, signe que l'œuvre de Tesnière possédait de l'intérêt et un réel pouvoir d'attraction pour les linguistes épris de la multiplicité et de la variété typologiques des langues.

- 2 Après une présentation de l'homme et l'œuvre (p. ix-xvii) par Marie-Hélène Tesnière, une de ses petites filles, Franck Neveu et Audrey Roig proposent une brève mise en perspective de l'héritage tesniérien (p. xix-xxi), puisque l'objectif du colloque était de « faire ressortir l'actualité scientifique de l'œuvre de Lucien Tesnière, et son importance dans l'histoire des idées linguistiques ». Quatre sections organisent ensuite l'ensemble du volume.
- 3 La première (p. 1-120) expose des relectures des *Éléments de syntaxe structurale* (désormais *Ess*). Olivier Soutet analyse la réinterprétation de la notion de forme intérieure du langage que Tesnière reprend de Humboldt et, en guillaumien, souligne « la source féconde de réflexion épistémologique » (p. 21) qu'elle constitue en dépit de son inaboutissement dans la réflexion de Tesnière. Jean-Pierre Désclés (p. 23-43) rapproche les schématisations du modèle structural de Tesnière des grammaires catégorielles, des grammaires applicatives, des grammaires d'opérateurs et du modèle « sens-texte » de

Mel'čuck. Nicolas Mazziotta envisage « l'usage dynamique des stemmas » en tant que diagrammes facilitateurs du raisonnement (p. 45-65). Raphaëlle Hérout propose d'analyser la métaphore dans l'œuvre scientifique de Tesnière – *vêtement, télégraphe, instrument d'observation, électricité, architecture, héraldique, musique, théâtre, chimie, géographie, biologie, botanique* – et sa fonction de sas entre intuition heuristique et obstacle épistémologique (p. 67-82). Bernard Colombat étudie la place et les fonctions du latin et du grec dans les *Ess* (p. 83-102), et souligne leur ancrage « dans une tradition de deux millénaires », même si Tesnière, adepte du latin parlé en prononciation restituée, n'a eu de cesse de revitaliser ces langues dites « mortes ». Marco Fasciolo (p. 103-120) exploite le « paradoxe de Tesnière » (p. 106), qui est d'associer la notion conceptuelle de « valence » à la distinction distributionnelle sujet/prédictat, et montre que, si la syntaxe est par nature composite ou hétérogène, cela ne signifie pas pour autant que se confondent les relations grammaticales (linguistiques) et la « valence » (logique).

- 4 La seconde section (p. 121-190) évalue les rapports de Tesnière avec le structuralisme, notamment dans sa version pragoise. Gabriel Bergounioux (p. 123-134), dans une brillante démonstration d'historiographie linguistique, rend compte des causes, sinon des raisons, qui firent que Tesnière ne rédigea jamais une grammaire du slovène, notamment sa rupture avec Meillet et l'école française de slavistique tandis que la Slovénie allait intégrer la future Yougoslavie, ce qui ne pouvait que heurter le chercheur soucieux de toujours distinguer entre langues et nationalités. Nizha Chatar-Moumni compare les syntaxes structurales et fonctionnelles de Tesnière et Martinet (p. 135-151) en insistant sur les conceptions de structure et fonction qu'ont développées les deux linguistes, assez peu enclins au demeurant à se citer l'un l'autre, quoiqu'ils partagent

une vision plus humboldtienne que saussurienne du langage en tant qu'activité : *energeia, Tätigkeit*. Martinet voit dans l'économie des moyens le principe d'organisation de la phrase comme unité hiérarchisée de déterminations. Tesnière la conçoit avant tout comme une hiérarchie de connexions. Derrière cette opposition superficielle, il est possible de voir néanmoins une complémentarité de leur postulats théoriques et méthodologiques que Patrice Pognan (p. 153-173) impute à juste titre à leur fréquentation commune de l'École de Prague. « Les travaux de Tesnière passés par le prisme de l'École de Prague aboutissent à des structures syntaxiques de dépendances, à la fois économiques, simples et efficaces qui donnent d'excellentes performances en analyse automatique, mais aussi pour l'enseignement de la langue » (p. 169). Anne-Gaëlle Toutain, revenant à Saussure, pose la question du rapport de Tesnière au *structuralisme* tel que le Genevois en définit les fondements dans sa conception du système de la langue (p. 175-190), et démontre le passage insidieux chez Tesnière, comme chez Guillaume ou Damourette et Pichon, de la théorisation à la valorisation de ce qui s'enfouit dans les profondeurs de la réalité structurale en raison d'une certaine incapacité à s'affranchir de l'empirie.

- 5 La troisième section (p. 191-365) analyse l'impact des concepts tesniériens sur les études syntaxiques, sémantiques et morphologiques à travers les cas du français et de l'allemand. Dans la sous-section consacrée au français, Dominique Klingler étudie le traitement du détachement dans les *Ess* (p. 195-211), et, après examen approfondi des contraintes découlant du modèle fondé sur le nœud verbal, constate à regret que ces *Éléments* ne fournissent pas de réponse concernant la cause du détachement. Michel Wauthion (p. 213-226) relie syntaxe structurale et sémantique dans une étude du syntagme nominal atypique : *Du côté de chez Swann, À l'ombre des*



*jeunes filles en fleur...* susceptible de s'étendre aussi aux infinitifs de narration ; il rappelle dans cette étude que le noyau nominal, selon Tesnière, n'est un nucléus qu'en termes structural et non sémantique. Développant ses recherches sur les formes de l'apposition et le « système appositif » (Neveu 2021 : §4), Franck Neveu (p. 227-247) expose les réflexions que lui inspirent les chapitres 69 et 70 des *Ess.* Tesnière a une conception négative de l'apposition qui n'est ni attribut, ni épithète, ni complément, ni coordination, et qui ne peut guère être comparée qu'à une greffe comme l'indiquait déjà Norbert Dupont (1985 : 55). Étranger aux problèmes de l'énonciation qui modulent les conditions analytiques et interprétatives des phrases, et à ceux de la prédication, malgré l'intérêt de ses analyses, Tesnière « manifeste, sans en fournir de justification, un consentement récurrent aux idées endoxales véhiculées sur l'apposition par la tradition grammaticale française) » (p. 245). On ne saurait mieux dire. Forte de sa formation à l'Université Libre de Bruxelles, d'où ses références à Marc Wilmet et Dan Van Raemdonck, Audrey Roig, désormais attachée à la Sorbonne, revient pertinemment sur la comparaison de la phrase à un « petit drame » promue par Tesnière. Cette conception avait déjà été entrevue en 1844 par Henri Weil dans sa thèse sur *L'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes. Question de grammaire générale* (de Crapelet : 16) : « [la loi de la syntaxe] veut que nous revêtions nos pensées d'une forme, non pas métaphysique, mais essentiellement *dramatique*. L'être qui agit, l'action, l'être qui subit le choc de l'action, celui qui en est affecté d'une manière plus indirecte, le temps, le lieu de la scène, etc., voilà les rôles et les éléments du drame syntaxique. Les rapports grammaticaux ne sont que les relations qui existent entre les personnages immuables de ce drame ». On se rappellera à ce sujet qu'indépendamment de Weil,

Marc Arabyan (2014 : 1-9) a suivi la généalogie de cette métaphore devenue courante depuis Dieudonné Thiébault (1802), Noël & Chapsal (1823), Ayer (1851), Bréal (1897), Brachet & Dussouchet (1922), Sechehaye (1926), jusqu'à Tesnière (1959). Comme le rappelle par ailleurs Sophie Piron (p. 430) cette représentation *structurelle* sera aussi reprise en 1913 par Georges-Henri Luquet (1876-1965) dans son *Essai d'une logique systématique et simplifiée*. L'auteure rappelle que Tesnière pose une distinction ferme entre les circonstants et les actants, bien que l'on puisse observer aussi l'existence de compléments sémantiquement actants mais formellement circonstants, ceux que Jack Feuillet (1980 : 26) propose de nommer *adjets*, à propos desquels Audrey Roig pose la question de l'intérêt – dans une perspective continuiste – de « vouloir différencier à tout prix les tiers actants et les circonstants » (p. 258). En vue d'une simplification de « l'outillage rouillé de la grammaire scolaire française » (p. 261), « adjectif ou adstant ne faisant que déplacer le problème dans le cas de : *Il habite à Paris/vs/Il parle à son collègue*, ou *Il joint l'utile à l'agréable*, elle propose de concevoir méthodologiquement que « le complément essentiel de lieu ne diffère finalement d'un attribut du sujet que par le marquage de la relation qui unit ce complément au support verbal. » (p. 264). Michele Prandi (p. 269-283) analyse le concept de valence aux niveaux conceptuel, sémantique et syntaxique, et conclut que cet outillage typologique conduit à l'émergence de « l'espace logique qui se creuse entre le problème et les solutions documentées dans les langues » (p. 283). Pour clore la sous-section consacrée aux études sur le français, Jacques François analyse la généralisation de la théorie des métataxes ou des translations selon Tesnière (p. 285-307) en la rapprochant notamment des travaux de Vinay et Darbelnet (1956), Mounin (1961), Malblanc (1968), McCawley (1968) ou Busse &

Dubost (1977), Koch (1994-2004). Il parvient à la conclusion que « la théorie des métataxes forgée par Tesnière est intuitivement convaincante, mais formellement inconsistante » (p. 304) en raison de l'impossibilité pour lui, entre 1934 et 1953, d'envisager l'existence des travaux de sémantique logique à venir. La sous-section dévolue à l'allemand s'ouvre sur la contribution de Thérèse Robin appliquant la théorie de la valence verbale à l'allemand ancien (p. 311-329), étant entendu que l'épithète concerne ici tous les états de l'allemand antérieurs à l'allemand actuel du <sup>xxi</sup>e siècle et que l'auteure s'appuie majoritairement sur les travaux d'Albrecht Greule, initialement appliqués au Livre des Évangiles d'Ottfrid (ca 870). En remontant ensuite, à travers le moyen-haut allemand, jusqu'au <sup>xv</sup>e siècle, elle montre que les travaux initiés dans ce lignage par des successeurs tels que Norbert Richard Wolf ou Vilmos Agel, ont fortement contribué à façonner l'histoire de la langue allemande en dépit des incertitudes herméneutiques qui s'attachent à l'étude des états anciens d'une langue. Recourant à des documents manuscrits inédits de Tesnière, Olivier Duplâtre (p. 331-348) pose de nouveau la question de la translation, qui pourrait sembler reposer sur une confusion de la catégorie et de la fonction. Il montre que la théorie de Tesnière, « tout élaborée et universelle qu'elle soit » (p. 338), ne parvient pas à rendre compte de tous les phénomènes observables en langue, notamment dans la langue allemande, parce que les usages de la langue, quelle qu'elle soit, proposent toujours plus de connexions que les modèles grammaticaux classiques ; c'est alors à la translation et aux translatifs de justifier ces connexions dans le « milieu naturel » des discours (p. 347). Il revient enfin à Pierre-Yves Modicom et Camille Noûs<sup>1</sup> de revenir sur la rupture de la distinction entre sujet et prédicat (p. 349-365) consommée par Tesnière : « le sujet est un complément comme les autres » (Ess, p.

109). Car il se trouve que par défaut de théorisation cette rupture est contredite par la définition que le linguiste donne lui-même du prime actant, dans laquelle il retrouve les définitions habituelles du sujet. Cette aporie théorique, qui constitue sans doute un des nœuds les plus complexes de l'héritage de Tesnière, a été travaillée, dans une perspective comparative, par Gilbert Lazard (1920-2018) qui a approfondi la notion fondamentale d'actance (1994, 2012) à partir de langues relevant de typologies variées.

- 6 La quatrième section (p. 367-480) met en valeur les travaux de didactologie grammaticale élaborés par Tesnière. Michèle Verdelhan-Bourgade (p. 379-382), retrace les expérimentations de Tesnière auprès des élèves de l'École normale de Montpellier entre 1937-1938, puis entre 1941-1942. Dans la période antérieure, Ferdinand Brunot avait enseigné sa méthodologie grammaticale aux jeunes filles de l'École normale supérieure (1900-1925). Mais les temps avaient changé, et Tesnière, linguiste maîtrisant un grand nombre de langues formellement différentes, avait mis au point une stratégie pédagogique qui connut un certain succès jusqu'à l'introduction en force de la linguistique « structurale » dans les programmes d'enseignement au milieu des années 1960, et la minoration subséquente des études de linguistique appliquée sous l'effet d'une inflation des théories déportant progressivement la linguistique vers ce condominium que sont les « sciences du langage ». Michèle Verdelhan-Bourgade a ultérieurement exposé plus en détail le parcours scientifique de Tesnière dans la séance du 14 décembre 2020 de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, Cécile Avezard-Roger (p. 383-397) explique pourquoi et comment elle a mis à l'épreuve en 2019 la notion de *valence verbale* auprès d'élèves de fin de CM2 et de début de 6<sup>e</sup>, puis auprès de futurs professeurs des écoles. Du dépouillement de ces questionnaires (p.

398-402) a résulté la mise en évidence de la pertinence de la notion « pour une meilleure compréhension des différentes fonctions qui gravitent autour du verbe » (p. 396). Tatiana Taous et Jacques David (p. 403-423) mettent en lumière toutes les complexités qui entourent la question du nœud verbal et qui rendent difficile, malgré les efforts de Marc Wilmet (2021 : 72), l'application immédiate de la conception tesnièreenne dans les enseignements de premier et second cycle. En historienne de la grammaire, Sophie Piron (p. 425-444) propose un corpus de 21 ouvrages, publiés entre le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup>, délimitant les contours de la *vulgate* grammaticale en cours contre laquelle Tesnière élabore sa conception de la complémentation verbale. De cet examen, et après la belle et très significative métaphore d'un « delta fluvial, qui draine des charges sédimentaires variées et forme une zone fertile » (p. 442), l'auteure tire la conclusion que la théorie des actants et de la valence développée par Tesnière est naturellement influencée par les idées grammaticales de son époque, mais ouvre par son désir de généralité sur de nouvelles perspectives dont le traitement automatique des langues, entre autres, saura tirer parti. La contribution signée de Corinne Delhay, Jean-Paul Meyer et Jean-Christophe Pellat (p. 445-463) traite des avatars du modèle actancier de Tesnière en reprenant la question de la complémentation verbale à travers les conceptions de Dumarsais, Beauzée, de la seconde grammaire scolaire du XIX<sup>e</sup> siècle, qui invente le complément circonstanciel, puis de la nomenclature grammaticale de 1910, de Dubois & Dubois-Charlier (1970) et enfin Chomsky (1971). La *Terminologie grammaticale* de 2020 (Philippe Monneret, Fabrice Poli, Anouch Bourmayan, Marco Fasciolo, Antoine Gautier, Cécile Narjoux et Inès Sfar) fait l'objet d'un développement particulier (p. 451) qui montre combien les instructions officielles demeurent hésitantes

voire confuses sur la question des compléments circonstanciels et des compléments d'objet, celle des verbes attributifs et des verbes transitifs... Les auteurs concluent en rappelant qu'avec le couple actant/circonstant « Tesnière prolonge la distinction de Dumarsais entre déterminations essentielles et ajouts accessoires », mais que la doctrine scolaire n'a jamais réussi à adapter totalement ce modèle aux nécessités de la pédagogie parce que l'ambi-valence du verbe fait coexister, à côté du modèle du schéma à deux branches, un modèle de schéma à trois branches introduisant l'opposition des compléments de verbes et des compléments de phrases, ce dont témoigne la difficulté de classer et étiqueter certains circonstanciels. L'ultime contribution de ce volume est celle de Cristiana De Santis (p. 467-480), qui propose une étude de la traduction et de la réception de Tesnière en Italie. La version italienne des *Ess* est une traduction partielle (226 chapitres au lieu de 278, 271 stemmas au lieu de 366) et n'a que peu contribué à la diffusion et à la notoriété de Tesnière. En revanche, ce sont les efforts de linguistes italiens tels que Sabatini, Prandi ou Graffi, du côté de l'historiographie linguistique, qui permettent à la pensée de Tesnière d'être connue et reconnue de l'autre côté des Alpes.

- 7 Grâce à l'acribie et aux soins scrupuleux des éditeurs scientifiques, à qui il faut rendre hommage, grâce également à l'expertise dont ont fait preuve les divers contributeurs, nous disposons avec ce volume d'une somme d'études qui non seulement circonscrivent parfaitement l'étendue et la variété des activités d'un linguiste *atypique* mais qui en approfondissent aussi les fondements théoriques, les résultats scientifiques et les implications pédagogiques. Un index des noms et un index des notions rendraient certainement plus aisée et instructive la consultation de cette somme, mais nous connaissons en France comme à l'étranger les

difficultés de l'édition scientifique... Indépendamment de cet aspect, reste alors avec ce remarquable ouvrage un ensemble qui fait déjà et fera date.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Arabyan, Marc. 2014. *Cahiers de Praxématique*, 63 : 1-9.

Lagane, René & Jacqueline Pinchon, dir. 1969. La Syntaxe. *Langue française* 1  
[[https://www.persee.fr/issue/lfr\\_0023-8368\\_1969\\_num\\_1\\_1](https://www.persee.fr/issue/lfr_0023-8368_1969_num_1_1)].

Lazard, Gilbert. 1994. *L'actance*. Paris : Presses universitaires de France.

Lazard, Gilbert. 2012. *Études de linguistique générale. La linguistique pure*. Paris : Louvain : Peeters.

Luquet, Georges-Henri. 1913. *Essai d'une logique systématique et simplifiée*. Lille : Camille Robbe.

Neveu, Franck. 2021. Apposition. *Encyclopédie grammaticale du français*  
[[http://encyclogram.fr/notx/021/021\\_Notice.php](http://encyclogram.fr/notx/021/021_Notice.php), consultée le 3 février 2023].

Wilmet, Marc. 2021. *Retour à l'analyse logique*. Paris : Classiques Garnier.

## NOTES

1. Auteur allégorique inventé le 20 mars 2020, en réaction aux évaluations qualitatives de la recherche, membre du laboratoire virtuel *Cogitamus* (<https://www.cogitamus.fr/index.html>).

# Harris, Randy Allen. 2021. *The Linguistics Wars. Chomsky, Lakoff and the battle over deep structure*

2nd ed. New York : Oxford University Press. 547 p.

Jacqueline Léon

---

## RÉFÉRENCE

Harris, Randy Allen. 2021. *The Linguistics Wars. Chomsky, Lakoff and the battle over deep structure*, 2nd ed. New York : Oxford University Press. 547 p. ISBN 9780199740338

- <sup>1</sup> Cet ouvrage est la seconde édition de *The Linguistics Wars* <sup>1</sup> publié en 1993. Il traite du conflit qui a opposé de 1967 à 1973 les tenants de la sémantique générative (infra GS) à Chomsky et aux tenants de la sémantique interprétative (infra IS) sur les suites à donner à *Aspects of the Theory of Syntax* publié par Chomsky en 1965. Pour la sémantique interprétative, le composant sémantique intervient après la syntaxe, qui génère les formes ; c'est donc la syntaxe qui est générative. Pour la sémantique générative, c'est le sens qui génère les formes.
- 2 Les protagonistes de l'IS sont Noam Chomsky (1928-) et ses disciples et partisans dont Robert Lees (1922-1996), un des plus fidèles, et Ray



Jackendoff (1945-), un des plus brillants et véritable cheville ouvrière des changements techniques opérés par Chomsky. Du côté de la GS, on trouve des disciples de la première heure de Chomsky, comme Jerrold Katz (1932-2002), Paul Martin Postal (1936-), un des leaders de la GS et son théoricien le plus résolu, George Lakoff (1941-), qui a inventé le terme GS et en est la force la plus créative, et Robin Lakoff (1942-), mariée à l'époque à George Lakoff, qui a orienté la théorie grammaticale vers la GS. On trouve également des élèves de Chomsky comme John Robert (Haj) Ross (1938-) et James D. McCawley (1938-1999), auteur de nombre des arguments les plus convaincants en faveur de la GS. Parmi d'autres partisans de la GS, moins centraux, on peut compter Charles Fillmore, Jeffrey Gruber, Edward Klima et Paul Kiparsky.

- 3 Afin de réactualiser l'ouvrage par rapport à des faits ayant eu lieu 50 ans auparavant, R.A. Harris présente cette 2<sup>nd</sup>e édition comme le récit des parcours respectifs de Chomsky jusqu'au programme de biolinguistique, et de Lakoff, ayant abouti au développement de la linguistique cognitive. De plus, l'auteur recentre le conflit sur l'interprétation de la notion de « structure profonde », d'où le sous-titre ajouté à la seconde édition.
- 4 L'auteur s'appuie sur des sources très variées et très complètes : intégralité des publications (articles, ouvrages, comptes rendus, actes de colloque), interviews et correspondance (e-mails et lettres) de nombreux témoins, enfin rapports non publiés ayant circulé sous le manteau – une pratique très fréquente chez les chomskyens de l'époque – dont l'année de composition entre crochets figure à côté de l'année de publication dans la bibliographie. La présente édition est renforcée par de nombreuses publications secondaires récentes et d'interviews d'historiens du domaine qui, pour certains, ont été proches des protagonistes : John Goldsmith (qui a fait sa thèse avec

Morris Halle), John Joseph, Frederick J. Newmeyer et Geoffrey Pullum.

- 5 Le volume comporte dix chapitres. L'ajout des trois derniers chapitres consacrés à la période récente, de 1993 à 2020, constitue le changement le plus important par rapport à la première édition. À noter que dans tous les chapitres ont été intégrées des notes et des références bibliographiques récentes, postérieures à 1993, ce qui constitue un réel travail de remaniement de l'ensemble de l'ouvrage.
- 6 Après l'introduction constituée par le chapitre 1 « Language, Thought and the Linguistic Wars », le chapitre 2 « The Beauty of Deep Structure » présente les enjeux du conflit lors de son apparition à la fin de la première période du programme chomskyen, que R.A. Harris qualifie de révolutionnaire et qui s'étend de 1957 (*Structures Syntaxiques*) à 1965 (*Aspects*). Le modèle de la grammaire générative et transformationnelle, dite théorie standard, atteint son apogée dans *Aspects*. Il connaît un grand succès auprès des linguistes comme auprès d'autres disciplines, tout d'abord auprès des philosophes proches de Chomsky, comme Bar-Hillel, Quine et Goodman. Les informaticiens et les psychologues voient ce modèle comme fondamentalement lié à leurs propres agendas révolutionnaires et en deviennent rapidement des soutiens et des prosélytes. Quant aux études anglaises, consacrées notamment à l'enseignement de l'anglais, elles perçoivent la grammaire générative comme un remède à l'illettrisme alors important aux États-Unis.
- 7 Ce chapitre permet d'appréhender de façon détaillée l'enjeu du conflit. Le modèle de la théorie standard comporte trois composantes : la composante *syntaxique*, centrale, et deux composantes interprétatives qui s'articulent sur la première, la composante *sémantique* et la composante *phonologique*. La

composante syntaxique comporte deux parties, les *règles de base* (syntagmatiques et de sous-catégorisation lexicale) qui génèrent les structures profondes, et les *règles transformationnelles* qui transforment les structures profondes en structures de surface.

- 8 La structure profonde constitue l'enjeu central du conflit entre les tenants de la GS et ceux de l'IS. Pour les tenants de la GS, dans la lignée d'*Aspects* selon laquelle tout ce qui est nécessaire à l'interprétation sémantique d'une phrase figure dans sa structure profonde, celle-ci doit être beaucoup plus abstraite jusqu'à devenir une représentation sémantique. Le niveau de la structure profonde syntaxique disparaît au profit de la représentation sémantique, de sorte qu'on aboutit à la dissolution de la frontière syntaxe-sémantique au niveau le plus profond de la grammaire. Ils défendent l'idée selon laquelle la vraie structure profonde est la représentation sémantique, et non une entrée syntaxique au composant sémantique.
- 9 Cette théorie, au cœur de la GS, comporte des difficultés qui contribueront à sa chute : la quête des composants sémantiques ultimes et indécomposables est infinie, et les règles (règles globales) qui font passer de ces structures très abstraites aux phrases réalisées sont de plus en plus nombreuses et compliquées.
- 10 Une des hypothèses centrales d'*Aspects* est que les transformations n'ont aucun impact sur le sens qui reste préservé de la structure profonde à la structure de surface. Cette hypothèse se heurte aux contre-exemples suivants, fournis par les tenants de la GS, où la phrase passive transformée n'a pas le même sens que la phrase active :
  - a. *Tout le monde ici connaît au moins deux langues.* = est bilingue
  - b. *Au moins deux langues sont connues de tout le monde ici.* = les deux mêmes

- 11 En conséquence, il faut admettre soit que les transformations peuvent changer le sens, soit que l'ordre de surface est pertinent aussi pour le sens. En 1970, c'est la seconde solution qu'adopte Chomsky : les structures de surface contribuent aussi à l'interprétation sémantique. Toutefois, selon le principe de Katz et Postal, si la structure de surface joue un rôle dans la détermination du sens, alors les transformations ne peuvent pas être sémantiquement neutres, position adoptée par la GS.
- 12 Les chapitres suivants, de 3 à 7, détaillent les étapes de l'essor de la GS, son style, les arguments échangés, l'affaiblissement de la position chomskyenne, puis la chute de la GS et la victoire de Chomsky.
- 13 Le chapitre 3 est consacré aux débuts de la GS. Le premier manifeste de la GS est une lettre envoyée par Ross à Zwicky au printemps 1967, l'informant du travail de Lakoff et McCawley sur l'interpénétration de la syntaxe et de la sémantique dans la grammaire générative et transformationnelle. Ils proposent un modèle appelé *Homogeneous 1* où le lien entre son et sens constitue la grammaire entière et homogène.
- 14 Le chapitre 4 « Generative Semantics 2: the Heresy » est consacré à l'essor de la GS, le développement du conflit et la mise en difficulté de Chomsky. Celui-ci réplique au texte de 1967 en donnant la même année des conférences *Remarks on nominalization* (publiées en 1972) où est évoquée la limitation du pouvoir des transformations. Son principal soutien, Ray Jackendoff, publie en 1972 *Semantic Interpretation in Generative Grammar*.
- 15 De 1967 à 1969, les relations s'enveniment entre les protagonistes. Faute d'être entendus par Chomsky, qui refuse de discuter, Lakoff et Ross interviennent dans ses séminaires avec de nombreux contre-exemples qui le rendent furieux. La plupart des hostilités s'expriment oralement avec des imprécations verbales, voire des

insultes dans les colloques ou séminaires. Grâce aux scènes assez truculentes décrites par R.A. Harris sur la base de témoignages, l'animosité est à son comble entre Lakoff, qui se comporte en provocateur insolent, et Chomsky, qui apparaît particulièrement brutal et de mauvaise foi.

- 16 L'auteur situe l'apogée de la GS en 1969 avec la *Texas Conference on the Goals of Linguistic Theory* qui voit l'affrontement entre Chomsky et Postal promouvant la sémantique générative comme la meilleure théorie (*the best theory*). La GS apparaît alors en pleine lumière, sortie de l'ombre d'*Aspects*. Au milieu des années 1970, hormis le MIT, toutes les universités enseignent la GS, considérée comme le successeur naturel de la théorie standard et comme la linguistique du futur. La GS avait rallié la plupart des linguistes américains<sup>2</sup>, ainsi que les psychologues et les études anglaises dans les années 1973-1979.
- 17 Le chapitre 5 « The Vicissitudes of War », en partie redondant avec le chapitre 4, liste et analyse de façon très détaillée les étapes de l'argumentation, arguments et contre-arguments, les mouvements de troupe, et les prix à payer. McCawley ouvre le feu en 1967 lors de la *Texas Conference on Universals*, avec une première série d'arguments contre la structure profonde, fondés entre autres sur les quantifieurs – voir exemples a) et b) ci-dessus. Puis il propose, comme alternative à *Aspects*, une théorie de la grammaire dans laquelle l'insertion lexicale fonctionnerait sans structure profonde.
- 18 En 1970, Lakoff propose des *global derivational constraints* (ou *global rules*) restreignant les transformations pour faire entrer la théorie dans ce que Postal a appelé la théorie *Homogeneous II*. À noter que ces règles globales ont engendré un nombre incalculable de complications qui ont contribué à la chute de la GS.

- 19 En réponse à la profusion de règles impliquées par l'usage des *global rules*, Chomsky propose la notion de restrictivité (*restrictiveness*) des transformations à l'œuvre dans une version modifiée de la *Standard Theory* appelée l'*Extended Standard Theory*. Ses troupes sont rapidement conquises sans que lui soient demandés des comptes sur l'abandon de l'argument de simplicité, prôné depuis le début du programme chomskyen – et qu'il reprendra d'ailleurs dans son programme minimaliste dans les années 1990. La complexité devient paradoxalement une vertu. R.A. Harris insiste sur le fait que Chomsky choisit le « le moment opportun » (*kairos*) pour cet abandon de la simplicité au profit de la restrictivité, à savoir l'article de Peters & Ritchie qui démontre mathématiquement le pouvoir non discriminant de la grammaire générative transformationnelle.
- 20 Le chapitre 6 « Generative Semantics 3: the Ethos » traite du style et des pratiques de la GS. Les tenants de la GS ont forgé un style formé à la fois d'humour et de culte des données, en fabriquant des exemples inspirés par la contre-culture hippie des années 1960-7190 (allusions à la drogue, au sexe, à la politique), marquant ainsi la rupture avec un Chomsky, complètement dénué de sens de l'humour. Pour tous les tenants de la GS, la linguistique doit être ludique et source de plaisir.
- 21 Le chapitre 7 « Generative Semantics 4: the Collapse » décrit le déclin et la chute de la GS. Au milieu des années 1970, les positions de Chomsky sont affaiblies. Les changements peu spécifiés apportés à la théorie standard sont mal compris : lexicalisme, syntaxe X-barre, sémantique de surface et variantes notationnelles de position. L'attraction qu'il exerçait sur les autres disciplines a beaucoup diminué. Les psychologues, les informaticiens et les littéraires séduits au début des années 1960 se désintéressent de ses positions, échaudés par la brutalité parfois grossière du conflit. Toutefois, ce

déclin du programme chomskyen n'a pas profité à la GS qui commence à se diviser en plusieurs courants. Par ailleurs, les tenants de la GS prêtent le flanc à la critique en présentant de nombreux faits que la théorie linguistique ne peut expliquer, au contraire de Chomsky qui, lui, évite de s'exposer et ne présente que des faits exploitables. Ils reconnaissent avec franchise leurs limites et leurs échecs, ce qui est une des caractéristiques de la contre-culture mais nuit à leur image.

- 22 Le chapitre 8 « 20th Century Linguistics at Closing Time », écrit pour la seconde édition, se propose de faire le bilan de la querelle 50 ans après les événements (et 30 ans après la première édition de l'ouvrage). Ce conflit, qui peut apparaître comme un épisode peu glorieux de l'histoire de la linguistique, a été néanmoins très productif selon l'auteur. Dans le milieu des années 1980 apparaissent de nombreux modèles de grammaires alternatifs à la GGT : grammaire (sémantique) de Montague ; *Lexical Functional Grammar* ; *Generalized Phrase Structure Grammar*<sup>3</sup>, auxquels il faut ajouter la *Radical Pragmatics* issue des travaux de Haj Ross et Robin Lakoff rapprochant philosophie du langage et linguistique. Les auteurs de ces modèles alternatifs entretenaient de bonnes relations et reprochaient tous à Chomsky ses incohérences, telle que l'adoption sans justification de positions préalablement rejetées, ainsi que sa négligence à l'égard de la machinerie technique exigée par ses nouvelles propositions.
- 23 R.A. Harris situe le retour en grâce de Chomsky aux *Lectures on Government and Binding*, données à l'occasion du second colloque GLOW (*Generative Linguistics of the Old World*) organisé à Pise en 1979, et qui connaissent un succès inégalé. Chomsky présente *Government and Binding* comme le descendant direct d'*Aspects*, ignorant de ce fait tous les modèles concurrents. Le nouveau modèle comporte à la fois

une grammaire universelle et des principes et paramètres permettant de modéliser la variété des langues.

- 24 La GS n'est alors plus qu'un vague souvenir, les tenants développant chacun de leur côté de nouveaux modèles. Lakoff explore les représentations non discrètes et développe une *Fuzzy Grammar* et une *Experiential Linguistics* qui va déboucher sur la linguistique cognitive. En 1980, Mark Johnson et George Lakoff publient *Metaphors we live by*, ouvrage qui aura un immense succès, fondé sur la thèse selon laquelle le système conceptuel humain est structuré et défini métaphoriquement (plus que de métaphores, précise R.A. Harris, l'ouvrage traite de groupes lexicaux analogiques).
- 25 Dans le chapitre 9 « The Aftermath: 21st Century Linguistics », R.A. Harris reprend les parcours des protagonistes de la GS, déjà esquissés dans le chapitre 6, et retrace la suite de leur carrière à partir des années 1990. McCawley, collectionneur de données de génie que tout le monde lit et admire, a eu un rôle significatif de stabilisation du mouvement et d'influence sur la seconde génération, mais il décède précocement en 1999. Haj Ross, qui raffolait lui aussi de données marginales, s'est orienté vers la littérature et la poétique. Enseignant au MIT, il s'est de plus en plus isolé, sans étudiants et sans collègues. Postal qui a passé une grande partie de sa carrière chez IBM (Thomas J. Watson Research Centre), puis à la New York University avec un temps d'enseignement partiel (en tant que *Research Professor*) a eu très peu d'étudiants mais beaucoup de collaborateurs et un impressionnant nombre de publications. Considérant que la linguistique n'est pas une discipline empirique, il a continué à développer une linguistique formelle. Robin Lakoff a eu une brillante carrière en linguistique formelle, puis en sociolinguistique du genre, dont elle est une pionnière. Lakoff,



installé à Berkeley, développe la linguistique cognitive en publiant *Women, Fire and Dangerous Things* en 1987.

- 26 Du côté IS, Ray Jackendoff, lassé du conflit, après s'être consacré au lexique et à la musique (carrière parallèle de clarinettiste classique au Civic Symphony Orchestra de Boston), a repris des recherches en syntaxe dans les années 1990, en y intégrant des approches non générativistes.
- 27 À la fin du chapitre, R.A. Harris dresse le bilan de la GS qu'il considère comme une expérience de grande valeur qui a débouché d'une part sur la linguistique cognitive développée par Lakoff, mais aussi sur le programme minimaliste élaboré par Chomsky à partir des années 1990. Selon l'auteur, Chomsky a récupéré, sans le reconnaître, une bonne partie des propositions de la GS (ce qui a provoqué la rancœur de certains considérant qu'il leur avait volé leurs travaux). Le programme minimaliste comporte en effet une architecture très proche de *Homogeneous I* : à l'instar des transformations qui avaient un rôle central dans la GS, il n'y a dans le programme minimaliste qu'une seule opération entre la forme et le sens construisant la structure hiérarchique de la syntaxe.
- 28 Par ailleurs, en brisant le monopole du programme chomskyen, la GS a rendu possible d'autres perspectives en linguistique, d'autres modèles grammaticaux, mais aussi la pragmatique, domaine jusqu'alors réservé des philosophes, et surtout la linguistique cognitive.
- 29 Le 10<sup>e</sup> et dernier chapitre, « Chomsky Agonistes », est consacré au développement du programme minimaliste biolinguistique, à la personnalité de Chomsky et sa place potentielle dans l'histoire des sciences <sup>4</sup>.
- 30 Dans la section intitulée « Once more into the great unNoam », reprenant des éléments déjà évoqués dans un paragraphe du même

nom du chapitre 2, Chomsky est décrit comme affable, bienveillant, très attentionné pour ses étudiants, d'un grand courage et d'une grande générosité, totalement dévoué au travail intellectuel et militant, tout en pouvant aussi se montrer très méprisant et brutal.

- 31 R.A. Harris le décrit comme un véritable professeur Nimbus, indifférent aux choses matérielles, à la nourriture, au confort, toujours habillé de la même façon, abandonnant ses droits d'auteur, faute de lire les contrats.
- 32 Une de ses caractéristiques principales, outre sa grande intelligence et son immense capacité de travail, est son goût pour l'argumentation, en particulier face à ses opposants. Il mène des débats sans merci dans lesquels il a toujours le dernier mot. Ces traits amènent R.A. Harris à s'interroger sur la sincérité (*truthfulness*) de Chomsky, en raison de sa relation parfois peu fiable à la vérité. Ses convictions inébranlables, sa certitude d'avoir raison, sa grande arrogance qui lui fait défendre une position envers et contre tout, le font souvent apparaître comme totalement de mauvaise foi. L'auteur, victime et témoin lui-même de la vindicte chomskyenne, rend compte de la réception de sa 1<sup>re</sup> édition par Chomsky qui n'a pas aimé le livre et en distord l'interprétation tout en soutenant qu'il ne s'est jamais intéressé à la GS, considérée par lui comme négligeable, et qu'il n'a jamais participé au conflit, trop occupé à la fin des années 1960 par ses activités militantes.
- 33 L'ouvrage, rédigé dans un style alerte et imagé, met en scène « les guerres linguistiques » et leur contexte de contre-culture avec humour et une grande liberté de ton qui le rendent très agréable à lire malgré son caractère touffu et souvent redondant.
- 34 Une des originalités de l'ouvrage est l'attention accordée par l'auteur, formé en rhétorique et en communication<sup>5</sup>, aux formes argumentatives, à l'expression de la mauvaise foi et aux manœuvres

opportunistes. Outre l'utilisation de la notion de *kairos* rapportée ci-dessus, on peut donner comme exemple le démontage des manières d'argumenter de Chomsky qui, à partir de citations hors contexte, construit une position fautive qu'il attaque alors sans merci.

- 35 On peut reprocher à l'ouvrage son américanocentrisme et l'absence d'inscription dans l'histoire de la linguistique américaine – déplorés d'ailleurs par l'auteur lui-même<sup>6</sup>. L'auteur se contente de citer les travaux européens, notamment Martin Kay, Petr Sgall, Anna Wierzbicka, sur les représentations sémantiques en GGT qui ont précédé ou accompagné les propositions des tenants de la GS. On peut aussi regretter l'absence des autres courants de la linguistique américaine, pourtant vivaces pendant la période considérée.
- 36 On peut aussi se demander ce que peut apporter à la communauté linguistique une seconde édition de l'ouvrage de 1993. Il faut noter que la première édition a connu un grand succès et de nombreuses recensions positives. Cette seconde édition bénéficie d'ajustements répondant aux critiques de la première édition, de compléments bibliographiques, de compléments de témoignages des contemporains révélant de nouvelles polémiques sous-jacentes au conflit, ainsi que les réactions des deux principaux protagonistes, Chomsky et Lakoff, qui n'ont aimé ni la première ni la seconde édition (qui leur a été soumise en « avant-première »). Les trois chapitres ajoutés sur la continuation minimaliste et biolinguistique du programme chomskyen et l'avènement de la linguistique cognitive, même s'ils font déjà l'objet d'une abondante littérature critique, apportent des éléments de contexte tout à fait intéressants par les témoignages et le décryptage de la personnalité de Chomsky que seul un contemporain peut mener à bien.
- 37 Cette mise en perspective, 50 ans après les faits et 30 ans après la première édition, propose un exemple intéressant de l'histoire du

récent et constitue un jalon important de l'historiographie chomskyenne.

---

## NOTES

1. L'auteur précise (p. 169) que le terme *The Linguistics Wars* est dû à Paul Postal qui décrit cette période comme conflictuelle, agressive, où chacun arbore des attitudes martiales et souvent dégradantes.
  2. R.A. Harris mentionne aussi quelques européens ralliés à la GS comme Peter Seuren, Eva Hajičová ou Petr Sgall, et certains au Japon et en Australie.
  3. En 1980, on a pu identifier 42 noms de grammaires différents.
  4. Dès 1979, Chomsky est salué par le *New York Times* comme l'intellectuel vivant le plus important de son temps.
  5. La première édition de l'ouvrage est issue d'une thèse en rhétorique et en communication, *The life and death of Generative Semantics* soutenue en 1990 au Rensselaer Polytechnic Institute (État de New York). R. A. Harris est canadien. Il a travaillé dans le domaine de la communication à Ottawa (pour la Research & Development telecommunications company Bell-Northern Research), avant d'enseigner la linguistique, la rhétorique et la communication professionnelle au département d'anglais de l'université de Waterloo.
  6. Il indique que, pour des raisons éditoriales, la partie historique a été supprimée. À noter que, dans la première édition la brève section historique, parcourant en quelques pages l'histoire des sciences du langage de l'antiquité grecque jusqu'à Chomsky, largement inspirée de l'ouvrage de Seuren (1998) était loin d'être satisfaisante et originale.
- 

## AUTEURS

JACQUELINE LÉON

CNRS, Université Paris Cité, HTL

Cosenza, Giuseppe, Claire A. Forel,  
Genoveva Puksas & Thomas  
Robert, éd. 2022. *Saussure and  
Chomsky: Converging and diverging*

Lausanne: Peter Lang. 172 p.

Silvia Frigeni

---

## RÉFÉRENCE

Cosenza, Giuseppe, Claire A. Forel, Genoveva Puksas & Thomas  
Robert, éd. 2022. *Saussure and Chomsky: Converging and diverging* .  
Lausanne: Peter Lang. 172 p. ISBN 978-3-0343-4457-9

- 1 Les articles de ce recueil, écrits en français et en anglais, sont issus des contributions données dans l'atelier « Saussure-Chomsky: Converging and diverging » qui faisait partie du colloque *Le Cours de linguistique générale 1916-2016* qui s'est tenu à Genève en janvier 2017. Le lecteur y trouvera des positions parfois assez différentes, jusqu'à sembler inconciliables : ce contraste parmi les auteurs rend accompli, me semble-t-il, le but scientifique de l'œuvre dans sa complexité. Comme les éditeurs l'écrivent dans l'Introduction, il y a, en arrière-plan de la question sur les convergences et divergences

entre Saussure et Chomsky, un échec méthodologique : la tentative de présenter des parallélismes entre les concepts fondamentaux des deux linguistes a abouti à une impasse.

- 2 De là l'adoption d'un nouveau point de vue, visant plutôt à identifier les perspectives convergentes et divergentes. Cela ouvre plusieurs trajets de convergence et divergence aussi parmi les articles du recueil. Un même parcours thématique, une même notion peuvent appeler des interprétations différentes selon les présupposés de l'auteur, ou les enjeux théoriques qu'il envisage. Le résultat est une œuvre nuancée qui ne donne pas de réponses définitives à des questions indécidables, mais qui nous propose plusieurs points de réflexion. L'article de John Joseph, « Saussure's Universal Grammar, Chomsky's Structuralism », remet en question la perspective historiographique qui voit une coupure infranchissable entre le structuralisme et le générativisme. En essayant de nuancer cette position simpliste, Joseph propose la figure d'un Saussure universaliste, intéressé à proposer dans ses cours des lois générales ayant un caractère absolu. Le manque d'intérêt de Saussure pour la typologie humboldtienne et son refus de l'essentialisme, qui liait une langue à un type particulier, constitueraient un aspect différent et plus profond de son universalisme. Parmi les idées universalistes de Saussure, Joseph inclut de façon provocante la nature sociale du langage, vue comme un « *universalist statement* » (p. 24) plutôt que comme une ouverture de Saussure à une vraie théorie sociolinguistique. Même si le jeune Chomsky, en quête d'un précurseur, accorde sa préférence à Humboldt plutôt qu'à Saussure, il ferait ce choix surtout pour se distancer du prétendu « structuralisme américain » de Bloomfield et Sapir. En réalité, la linguistique chomskienne aurait eu un rôle important dans le rapprochement entre la linguistique américaine et le système

théorique de Saussure. On pourrait donc concevoir le générativisme comme une continuation du structuralisme, qui à son tour conservait des éléments méthodologiques des traditions précédentes. À chaque tournant d'une discipline, des étiquettes différentes signalent simplement la volonté de présenter une innovation aux chercheurs contemporains, alors que des changements peuvent être masqués en retenant le même nom.

- 3 Ce dernier point semble être nié par l'article qui suit, celui de M. Amin Shakeri, et ce, dès le titre (« General Grammar vs. Universal Grammar: An unbridgeable chasm between the Saussurean and Chomsky »). En prenant résolument le parti de ce qu'il appelle « *Saussurean linguistics* » (p. 38), Shakeri propose trois problèmes épistémologiques – la notion de forme linguistique, l'irrégularité dans le langage, la question des universaux – que la théorie générativiste, selon lui, ne saurait pas résoudre. Même si l'intention de l'auteur n'est pas de proposer une discussion détaillée de ces problèmes, son article aurait peut-être gagné à préciser davantage les sources de certaines déclarations. Par exemple, lorsque Shakeri affirme avec aplomb que « *Saussure's request was to construct a calculus for language, an algebra free of any metaphysical and transcendent postulate or presupposition* » (p. 41), on peut se demander si la référence est à chercher dans les notes manuscrites éditées par Robert Godel<sup>1</sup> ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une assimilation de Saussure à la théorie linguistique de Louis Hjelmslev, qui est d'ailleurs reprise explicitement par l'auteur dans son propos de création d'une grammaire générale. En tout cas, la présence d'éléments mathématiques dans la théorie saussurienne reste assez controversée (cf. l'article de Giuseppe Cosenza dans le recueil). L'état problématique des sources disponibles pour reconstruire la linguistique générale de Saussure, et l'utilisation souvent détournée

qui a été faite du nom du linguiste genevois, appelle à une certaine prudence interprétative, et invite à plus de clarté dans l'exposition.

- 4 Dans l'article « Saussure, Chomsky et les origines du langage », Thomas Robert utilise la question des origines du langage, véritable « tabou épistémologique » (p. 47) à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pour explorer les similarités et les divergences entre Saussure et Chomsky. Les deux savants consacrent très peu d'attention à cette question : Saussure en affirme l'absurdité, alors que Chomsky en donne une réponse assez tardive. Tous les deux expriment l'idée d'une diversité radicale entre l'homme et l'animal concernant le langage articulé. S'ils se rejoignent sur ce point, la manière dont chacun traite la question fait ressortir une différence substantielle du point de vue épistémologique, parce que Saussure tient à considérer la faculté du langage d'un point de vue historique alors que Chomsky la biologise. Par rapport à la théorie évolutionniste de Darwin, que Robert évoque comme le prisme au travers duquel il faut lire les positions des deux savants, Saussure serait un « an-évolutionniste » (p. 49) dans sa vision de l'origine du langage. Même si la possibilité d'une évolution reste ouverte, la langue entendue comme système sémiologique ne peut pas entrer dans une relation de causalité avec des faits d'ordre biologique, ce qui comporterait l'intrusion d'éléments extralinguistiques. En revanche, Chomsky s'appuie sur la biologie évolutionniste pour aboutir, en 2002, à une *faculté de langage au sens étroit* qui serait typique de l'homme, une conséquence indirecte de la sélection naturelle. Du point de vue épistémologique, la perspective exprimée dans les écrits sur le langage de Darwin rapprocherait ce dernier de Saussure plutôt que de Chomsky, parce qu'elle ne repose pas sur la sélection naturelle mais sur l'hérédité des caractères acquis. Un retour à Darwin permettrait donc de concevoir une réponse



épigénétique à la question de l'origine du langage de façon cohérente avec la linguistique saussurienne, sans sacrifier le caractère social de la langue. Mais il reste qu'il y a un véritable écart entre la position qu'on pourrait appeler discontinuiste de Saussure et de Chomsky et celle de Darwin, qui n'établit aucune distinction entre communication animale et langage humain.

- 5 L'article d'Emanuele Fadda « Saussure on individual linguistic knowledge: A non-nativist notion of instinct? » aborde la question de la connaissance du langage et de l'activité linguistique du sujet parlant. Fadda suit de façon explicite la position de Joseph, en reprenant son idée d'un Chomsky saussurien dans la première phase de sa théorisation. Dans cette période, en opposition à la vague behavioriste, Chomsky crédite parfois Saussure des notions de *conscience* et d'*intuition linguistique du sujet parlant* qu'il utilise, alors que le nativisme n'est pas encore la question principale dans sa propre théorie. Dans les écrits de Saussure, cette notion de conscience est étroitement liée à celle de *sentiment de la langue* : pour Saussure, comme pour le premier Chomsky, le sentiment du sujet parlant est ce qui décide de la réalité d'un fait linguistique, et le linguiste doit, lui, s'y conformer. La volonté du sujet parlant et sa conscience linguistique sont toujours présentes dans l'acte linguistique conçu par Saussure, même si c'est de façon presque inconsciente. Ce paradoxe d'une conscience inconsciente signale l'absence de délimitation nette entre les capacités linguistiques acquises et celles qui sont innées. L'idée de conscience comme *continuum* de degrés apparaît ainsi dans la notion saussurienne d'*instinct linguistique* : la faculté naturelle du langage, quoique nécessaire à l'émergence de la langue, n'est pas ontologiquement séparée des opérations linguistico-cognitives que le locuteur accomplit au quotidien avec le système-langue qu'il a appris.

L'instinct de Saussure, ressemblant en cela à celui de Peirce et de Wittgenstein, permettrait de rapprocher le langage d'autres compétences sociales humaines, qui ne sont pas innées, mais acquises et arbitraires, et donc de le réévaluer dans une perspective sémiotique élargie.

- 6 À en croire le titre et l'introduction, « The "Saussurean Sign" in Twenty-first Century Linguistics », de Frederick J. Newmeyer examine la douteuse reprise du signe saussurien par les théories cognitivistes contemporaines. En réalité, il se focalise sur le rapport entre la théorie de Chomsky et celle de Saussure, et en particulier sur l'apparente réévaluation de la *langue* saussurienne dans *Knowledge of language* (1986).
- 7 Contrairement à Joseph, qui y voit le début de la période « Neo-Saussurean » de Chomsky (p. 78), Newmeyer considère cette appréciation positive comme une instance d'une stratégie rhétorique déjà utilisée ailleurs. Si, en d'autres occasions, Chomsky rapproche les théories de ses adversaires des siennes pour mieux les démonter, en montrant leur insuffisance selon ses paramètres, ici il aurait réinterprété la *langue* de Saussure sous un angle plus proche de sa théorie (en la comparant à l'*I-language*, c'est-à-dire la langue interne acquise par le locuteur, à peu près équivalente à la compétence grammaticale) afin de ne pas donner un jugement trop sévère de son épistémologie. Newmeyer n'explique pas l'écart entre le but négatif de cette stratégie dans d'autres contextes et son utilisation pour ainsi dire positive envers Saussure. Mais il note que ce livre propose une syntaxe encore assez éloignée des propositions minimalistes des années 1990, qui marquent une convergence entre la théorie de Chomsky et celle de Saussure.
- 8 Dans l'article de Giuseppe Cosenza, « Logico-mathematical tools at the service of linguistics: Recursion and quaternion », la langue de

Saussure, prise comme système, tendrait à rejoindre le modèle chomskyen. Par contre, la différence entre les instruments logico-mathématiques adoptés par les deux savants afin d'établir une systématisation formelle de la langue montrerait la divergence entre leurs approches philosophiques du langage, malgré les problèmes interprétatifs qui subsistent chez Saussure. Le mécanisme de la récursivité permet de résoudre ce que Cosenza appelle « *Chomsky's problem* », (p. 91), c'est-à-dire une reformulation de la phrase humboldtienne sur l'usage infini des moyens finis. Mais le problème de Chomsky est aussi celui de réussir à englober dans une représentation formelle le pouvoir génératif des langues. Pour cette raison, il adopte un type formel de grammaire qui est moins puissant que d'autres mais qui permet une représentation univoque des phrases dérivées. En revanche, « *Saussure's problem* », (p. 97) serait précisément celui de restituer ce que dans ses notes manuscrites il appelle l'« essence double du langage » (dans l'annexe de l'article, Cosenza fournit les reproductions des notes et leurs différentes éditions à confronter). L'inséparabilité à la fois épistémologique et ontologique entre la *langue* comme système et la *parole* comme source d'innovation linguistique exige une description unitaire, qui considère la créativité du langage d'un point de vue global. Le *quaternion* est un instrument d'origine mathématique difficile à interpréter, qui pourrait être comparé à la formation analogique des mots, présentée par Saussure dans son premier cours de linguistique générale. En contraste avec la position selon laquelle Saussure ne put pas disposer d'outils techniques aptes à expliquer la récursivité, Cosenza souligne la différence de perspective saussurienne, qui ne saurait être satisfaite par une explication seulement partielle de cette dualité.

- 9 Plus proche de l'interprétation chomskyenne, Luigi Rizzi (« Notes on the status of syntax ») affirme que l'hésitation de Saussure au sujet du lieu où situer la syntaxe – qui ferait partie tantôt de la *langue*, tantôt de la *parole* – entre en contradiction avec cette « *fundamental saussurean dichotomy* » (p. 124). Avec sa réduction des affixes morphématiques à la chaîne syntagmatique, la syntaxe de Chomsky est similaire à celle de Saussure, en ce qu'elle ne distinguait pas entre syntaxe et morphologie. La vraie différence serait donc l'utilisation de l'instrument de la récursivité, qui selon Rizzi reste l'unique solution possible au problème combinatoire posé par Humboldt. Le mécanisme de généralisation analogique proposé par Saussure ne suffirait pas à expliquer la création par le langage, parce que les analogies instaurées par les locuteurs suivent un ordre hiérarchique et non linéaire. Du point de vue des convergences, Rizzi propose la notion de *faculté de langage*, qui, selon les deux savants, est abstraite et située dans le cerveau des locuteurs : mais sur ce point, voir l'article de Fadda.
- 10 La variété de ces contributions, complétées par la courte notice biographique rédigée par Ariela Scheinmann, constitue une monographie qui peut servir de bon aperçu pour un étudiant ou un doctorant soucieux de mieux connaître certaines « questions fondamentales de la linguistique générale et de la philosophie du langage » (p. 141), selon la remarque finale de Daniele Gambarara. Le climat de débat scientifique qui y est restitué nous rappelle que les comparaisons entre le structuralisme et le générativisme ont longtemps été marquées par un esprit partisan. D'une part, les articles qui s'inscrivent dans le courant le plus contraire à une possibilité de rapprochement témoignent de la volonté de reprise de la théorie saussurienne dans un cadre contemporain. De l'autre, ceux qu'on pourrait définir comme plus conciliants ont eux aussi une

mission théorique, essayant de rapprocher deux savants parfois séparés par une tradition académique que Chomsky lui-même a contribué à consolider. Cela nécessite d'aller au-delà des notions traditionnellement reçues. Si l'étude de l'histoire de la linguistique est inséparable de son utilité pour l'étude des questions théoriques, comme nous le rappelle Giorgio Graffi dans la postface (p. 137), ce livre l'a bien prouvé.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Godel, Robert. 1957. *Les Sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève : Droz.

Seuren, Pieter A. M. 1998. *Western Linguistics: An Historical Introduction*. Oxford & Malden, Mass. : Blackwell.

## NOTES

1. À ce propos cf. l'article de Frederick J. Newmeyer, p. 79, n° 9 ; dans une note, Shakeri définit l'article de Newmeyer comme complémentaire au sien.

---

## AUTEURS

SILVIA FRIGENI

HTL – UMR 7597, Sapienza, Università di Roma

# Bronckart, Jean-Paul, Ecaterina Bulea Bronckart. 2022. *Ferdinand de Saussure. Une science du langage pour une science de l'humain*

Paris : Classiques Garnier. 590 p.

Marie-José Béguelin

---

## RÉFÉRENCE

Bronckart, Jean-Paul, Ecaterina Bulea Bronckart. 2022. *Ferdinand de Saussure. Une science du langage pour une science de l'humain*. Paris : Classiques Garnier. 590 p. ISBN 978-2-406-12927-1

- 1 Pourquoi revenir, encore et toujours, à Ferdinand de Saussure (1857-1913)<sup>1</sup> ? Et quels enseignements tirer, à plus d'un siècle de distance, de l'œuvre scientifique du linguiste genevois – inachevée, parfois déroutante, transmise en partie indirectement ? Telles sont les questions posées en tête de cette monographie aux amples perspectives, dont le style s'écoule avec une fluide abondance.
- 2 Professeurs à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève, les A(uteurs) ont accumulé au cours de leurs carrières d'enseignants-chercheurs une expérience

approfondie de leur sujet, concrétisée au cours des années par des publications marquantes. La somme qu'ils nous livrent aujourd'hui est le résultat, écrivent-ils, d'un « long cheminement », voué à « faire apparaître la profondeur et la justesse des analyses et propositions de [l'œuvre de S(aussure)], ainsi que leur décisive importance pour l'ensemble des sciences de l'humain » (p. 14).

- 3 En écho à la citation de S. placée en exergue p. 13, ils ont clairement réussi à se tenir « éloigné[s] de ce qu'il [y] a de vulgaire dans l'idée et le mot même de vulgarisation »<sup>2</sup>. Et leur livre, qui concilie exigence scientifique et (très souvent) accessibilité du propos, intéressera des publics variés : néophytes en quête d'informations historiquement et philosophiquement situées sur le parcours scientifique et les idées linguistiques de S. et sur la réception de celles-ci (chap. 1-2, chap. 11) ; spécialistes désireux d'alimenter leurs réflexions sur les points controversés de la doctrine (usages et définitions de *langue*, *parole*, *discours*, statut des célèbres « dichotomies », portée des recherches sur les légendes et la poétique, chap. 4-9) ; porte-paroles des sciences humaines qui y trouveront, en plus de précisions sur les aspects centraux ou accessoires des travaux de S., d'ambitieux élargissements en lien avec le contexte actuel des sciences du langage et de l'humain, notamment dans les domaines de la psychologie et de la sociologie (chap. 10-14).
- 4 Ci-après, je m'intéresserai au plan de l'ouvrage et à ses options majeures (§ 1), puis j'étudierai l'exploitation qui est faite du corpus saussurien (§ 2). J'engagerai ensuite la discussion sur quelques points choisis (§ 3), attendu qu'il ne sera pas possible, dans l'espace imparti à ce compte rendu, d'aller au fond des choses. Je laisserai naturellement aux spécialistes compétents le soin d'apprécier les vues du livre relatives à la psychologie et à la sociologie.

# 1 Plan, options majeures

- 5 Hormis l'introduction et la conclusion, l'ouvrage se compose de 14 chapitres dont les titres figurent en note ci-dessous <sup>3</sup>. Il est assorti d'une liste des textes saussuriens exploités, d'une bibliographie générale et d'un index des noms propres.
- 6 Le chapitre 1 se présente comme une biographie scientifique de S., de ses intérêts d'enfant et d'adolescent aux enseignements genevois, en passant par les années d'études à Leipzig, le voyage en Lituanie, les principaux travaux de grammaire comparée, les acquis de la décennie parisienne. Les chapitres 2-3, à caractère épistémologique et méthodologique, situent le projet saussurien dans le contexte des sciences du langage de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, puis dégagent les qualités générales que S. attribuait aux langues (leur déploiement dans le Temps et dans l'Espace, leur caractère social). Suivent quatre chapitres où sont discutées par le menu l'élaboration et la définition des notions de *langue*, *parole*, *discours* ; la construction de l'opposition *synchronie-diachronie*, ses implications et ses difficultés ; l'*essence des signes* et la nature du *système* linguistique. Les chapitres 8 et 9 abordent les recherches menées par S. sur les récits mythiques du Haut Moyen Âge et sur les anagrammes, les secondes étant conçues comme un prolongement des recherches sur la fonction des entités sonores (si bien que le *Mémoire* – v. *infra* – est, de manière un peu étrange, présenté à cette occasion [p. 348-350]). Au chapitre 10 « Au-delà de Saussure... avec Saussure », les A. proposent « des éléments de clarification notionnelle, de complétion et/ou de réorganisation des propositions de l'auteur [*i.e.* S.] ayant trait notamment à la conceptualisation des objets de la linguistique générale, au mode d'articulation des démarches synchronique et diachronique, au



statut des entités sonores, ou encore à la place de la linguistique générale au sein des sciences du langage ». (p. 23)

- 7 Dans une perspective à la fois historique et « présentiste », les A. s'attachent ensuite (chap. 11-14) à situer le projet saussurien au cœur des sciences de l'humain (psychologie scientifique, psychanalyse, sociologie), avant d'évaluer *in fine* ses apports à leur propre vision, qui s'incarne dans une « conception fondamentalement *dynamique* de l'organisation et du développement des conduites humaines » (*ibid.*).
- 8 Au long de ce riche parcours, en partie hélicoïdal (les mêmes thèmes – *phonétique, langue, système, etc.* – sont volontiers remis sur le métier), les A. relèvent avec raison trois dimensions essentielles de l'œuvre :
- 9 (i) *Cohérence* – L'unité du projet saussurien est affirmée d'emblée avec force (p. 14, p. 86), en contraste avec l'image en circulation d'un S. clivé, aux intérêts capricieux et dépourvus de liens entre eux. N'hésitant pas à quitter au besoin leur zone de confort, les A. étendent ainsi leur portrait scientifique aux travaux de grammaire comparée et de phonétique (p. 31 *sq.*, p. 348 *sq.*), de versification française (p. 51, 354-355), à ceux sur les légendes et les anagrammes (p. 54-56, chap. 8 et 9) ; ils tirent aussi parti de l'intérêt que S. a porté aux patois et à l'onomastique (p. 53), au « langage coloré », à la glossolalie d'Hélène Smith (p. 51-53, 96...). Ce dessein panoramique n'est abandonné qu'au début du chap. 10 : « Nous nous centrerons dès lors sur les espaces-problèmes relevant plus spécifiquement de la linguistique générale [...] », p. 373 (l'erreur des A. étant, à cet endroit, de supposer que le contenu du *Mémoire* ne relève pas de la linguistique générale).
- 10 (ii) *Empirisme* – En parallèle, les A. insistent à bon droit sur l'importance accordée par S. au recueil, à la description et à l'analyse

de données linguistiques concrètes, qui nourrissent ses élaborations théoriques et sont en retour orientés par elles (p. 35, 48, 71, 104...). C'est ainsi l'image d'un linguiste complet qui nous est renvoyée, tour à tour analyste et théoricien, précurseur non seulement de la sémiologie mais aussi, dans sa thèse de 1881 sur le génitif absolu en sanskrit (p. 37), de la linguistique de corpus ; un linguiste pénétré de l'importance des genres textuels, en quête des procédés de construction qui les sous-tendent (p. 85, 355) et qui, à l'encontre du stéréotype ancré dans le CLG, a vu dans le discours et la parole « la dimension première (voire primordiale) du langage » (p. 47, 162, 347, 381...).

- 11 (iii) *Centration sur le signe* – Un autre mérite du livre est de situer, avec une grande lucidité, la spécificité de l'œuvre saussurienne dans l'omniprésence de la problématique du signe et plus généralement de la signifiante. Approfondie sous divers angles (p. 14-15, 424, 445, chap. 6, 8, 9), cette question est au centre de la brillante conclusion des p. 551-554, où les A. – dans la foulée de leur chapitre incisif sur la réception des idées linguistiques de S. (chap. 11) – mettent en évidence la « bifacialité étendue » (p. 553) qui caractérise l'œuvre de S., alors que d'autres théories linguistiques, telles celles de Bloomfield ou de Chomsky, n'accordent aucun rôle particulier au signe (p. 552).

## 2 Exploitations du corpus

- 12 L'œuvre linguistique de S., particulièrement complexe, s'articule du point de vue éditorial en trois ensembles.
- 13 Le premier inclut les études que S. a éditées lui-même de son vivant, réunies dans le *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure* publié en 1922 par C. Bally et L. Gautier (p. 16 sq.). Ce corps

de textes d'environ 600 p. – y compris le génial *Mémoire sur le système des voyelles dans les langues indo-européennes* de 1879 [1878] – porte trace des intérêts scientifiques pointus de S., mais relève d'un état et d'un domaine du savoir linguistique que très peu de lecteurs dominant encore de nos jours. Au point que les A. jugent ces études « quasi impraticables » (p. 15). Les obstacles interprétatifs ne sont pourtant pas invincibles, à condition de s'y atteler collectivement ; aussi s'explique-t-on mal l'absence des textes du *Recueil*, et surtout du *Mémoire*, en quatrième de couverture, dans la liste des textes donnant accès à l'œuvre de S.<sup>4</sup>

- 14 Le deuxième ensemble est représenté par le *Cours de linguistique générale* de 1916 (CLG, posthume également) et ses sources (les trois Cours consignés par les étudiants de S.). Sévèrement contestée à date récente en tant que témoignage de la pensée de S. (Bouquet 2010 ; Depecker 2012 ; Rastier 2015 ; Jäger 2023, etc.), la vulgate rédigée par C. Bally et A. Sechehaye est pourtant réhabilitée par les A., qui écrivent : « nous ne partageons nullement l'analyse selon laquelle le texte du CLG trahirait une pensée saussurienne authentique qui serait, elle, lisible dans les notes manuscrites [...] le CLG est et demeure un ouvrage éminemment utile et respectable » (p. 18-19). Soit. Mais *utile* ne veut pas dire *utilisable* tel quel et à n'importe quelles fins. Plutôt qu'un plaidoyer en faveur du CLG, on aurait aimé trouver ici une analyse un peu fine du feuilleté énonciatif qui caractérise ce traité à plusieurs voix<sup>5</sup> – en accord avec les principes de critique philologique que S. s'est imposé à lui-même, avec un scrupule extrême, dans ses articles de 1898 sur les inscriptions phrygiennes (*Recueil*, p. 542-575) : « Aucun de ces différents moyens de fixer le texte ne nous a paru de trop. Nous serions plutôt tenté de les trouver, tous réunis, encore insuffisants [...] » (*loc. cit.*, p. 543).

- 15 On dispose, enfin, d'un corps important de notes autographes de S., souvent captivantes, publiées après sa mort au gré des (re)découvertes et des intérêts des chercheurs. Les A. tirent régulièrement parti de ces avant-textes « d'une importance capitale » (p. 47), et convoquent même au besoin des inédits. Pourtant, les notes autographes ont manifestement bénéficié de moins d'attention que l'ensemble relatif aux trois Cours. Si bien qu'au chapitre 1, par ex., l'émergence des antinomies saussuriennes est située dans le Cours II <sup>6</sup>, alors qu'elles sont déjà posées dans les notes des années 1890 <sup>7</sup> (voir par ex. Saussure 2002 : 45-46, 61).

### 3 Autres points de discussion

- 16 Voici, pour terminer, quelques illustrations (bien trop rapides !) des débats, mineurs ou majeurs, que ne manquera pas de susciter cet ouvrage fécond et qui fera date.
- 17 – p. 32-33. Au dire des A., S. aurait tiré bénéfice plus qu'il ne veut bien l'admettre lui-même des enseignements qu'il a suivis à Leipzig. Peut-être. Cela ne m'ôtera pas de l'idée qu'il s'est forgé principalement en autodidacte ses compétences dans les langues indo-européennes, par contact personnel direct avec les textes et les grammaires.
- 18 – p. 33. Le *Mémoire* est souvent évoqué dans le livre. Cependant la synthèse qui en est faite p. 348-350, excessivement allusive, est difficile à suivre. Pour illustrer la « reconstruction par unification » (p. 349), les A. donnent un exemple qui relève typiquement, au contraire, d'une reconstruction « par distinction », ce qui n'éclaire pas le propos. Ils traitent en outre du *Mémoire*, on l'a vu, au sein d'un chapitre consacré aux anagrammes, considérant qu'il est question dans les deux cas de l'identification et de la fonctionnalité des sons

(p. 364). Quelle que puisse être la pertinence du parallèle <sup>8</sup>, ce choix de plan a pour effet de sous-estimer considérablement la portée du chef-d'œuvre où s'enracinent les idées linguistiques de la maturité de S. (voir entre autres Utaker 2016 [2002]). Une conscience plus aiguë des apports effectifs du *Mémoire* eût sans doute retenu les A. de supposer chez S., de manière tout à fait improbable, un « renoncement à entreprendre une démarche de linguistique diachronique dont il n'arrivait pas à cerner les conditions de possibilité » (p. 337).

- 19 – Les A. soutiennent, tout au long du livre, l'idée que l'« apprêt didactique » du Cours III serait la source des formules « posant une nette primauté de la synchronie (sur la diachronie) et de la langue (sur la parole/discours) » (p. 18) – formules avec lesquelles, on l'aura deviné, ils prennent leurs distances. Or il me semble essentiel de distinguer les deux cas. S'il est désormais avéré (v. p. 88-89) que la primauté de la langue sur la parole a été, à tort, surévaluée dans le CLG, on ne saurait en dire autant de la primauté de la synchronie sur la diachronie, qui est au fondement même de la théorie saussurienne et de la révolution épistémologique qui en découle. Sous-jacente à la démarche intellectuelle du *Mémoire*, cette primauté-là est assertée dans les notes autographes (*Double Essence*, note *Morphologie*, etc.), de même que dans les Cours (Béguelin 2019).
- 20 – Par-delà la pure interprétation, les A. s'autorisent, on l'a dit, à proposer des adaptations de l'héritage saussurien et à le prolonger par des extensions personnelles, estimées conformes à l'esprit du maître. Pourtant, le (re)traitement qu'ils proposent, p. 384-392, de l'opposition synchronie-diachronie laisse très sceptique. D'abord parce que dans ces pages, l'argumentation se développe « hors sol », sans assise du côté des faits linguistiques <sup>9</sup>. Ensuite parce que cette argumentation revient à déconstruire – au nom de S., mais dans la

perspective la plus anti-saussurienne qui soit – une antinomie qui aboutit chez S. à des « vérités » d'ordre distinct, et dont dépend cruciallement l'existence de notions corollaires (*système, signe* en tant que dualité signifiant/signifié, principe de différentialité, etc.). Il faudrait ici argumenter pied à pied, un colloque y suffirait à peine... Bornons-nous à dire que si l'on se met à considérer (hors empirie) que la diachronie est dans la synchronie et *vice versa*, on retombe, qu'on le veuille ou non, dans les visions confuses de la linguistique du XIX<sup>e</sup> siècle contre lesquelles S. a lutté avec tant d'ardeur (p. 80). Et, qui plus est, on fait perdre pied au diachronicien, en le privant de ses meilleurs outils : les notions de synchronie et de conscience du sujet parlant (Béguelin 2022, notamment p. 179-181).

- 21 – Enfin, à la lecture de ce livre substantiel, aux vues par ailleurs si souvent pénétrantes, on pourra ressentir de temps à autre un malaise fugace devant le S. « augmenté » qui s'édifie sous nos yeux, crédit d'intentions, de velléités et de sentiments divers (découragement, renoncement, impuissance, espoir, angoisse, perplexité, etc.), à la faveur d'un commentaire parfois un peu envahissant, où il n'est pas toujours facile d'identifier avec précision « qui parle » : S. lui-même ou les A. exégètes<sup>10</sup> ? On pourra estimer que les A. sont enclins à dramatiser – pour des raisons en partie rhétoriques – la complexité, les hésitations de la pensée de S. (p. 170), voire à y déceler des contradictions là où il n'y en a pas<sup>11</sup>. Une option différente (ou complémentaire) eût été d'insister plus résolument sur les lumineux acquis empiriques et méthodologiques de l'œuvre, procurés en toute économie de moyens.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Béguelin, Marie-José. 2019. Synchronie vs diachronie, ou les vicissitudes d'une dualité incomprise. *Les Langues dans la vie. Hommage à Tullio De Mauro*, dir. par Marc Arabyan, Jean-Paul Bronckart & Pierre Escudé. Limoges : Lambert-Lucas. 163-192.
- Béguelin, Marie-José. 2022. Compte rendu de Marchello-Nizia, Christiane, Bernard Combettes, Sophie Prévost & Tobias Scheer, éd. 2020. *Grande Grammaire historique du français*, 2 volumes. Berlin & Boston : De Gruyter, 2185 p. *Scolia* 36. 152-172.  
<https://doi.org/10.4000/scolia.1958>.
- Bouquet, Simon. 2010. Du pseudo-Saussure aux textes saussuriens originaux. *Le Projet de Ferdinand de Saussure*, dir. par Jean-Paul Bronckart, Ecaterina Bulea & Cristian Bota. Genève : Droz. 31-48.
- Depecker, Loïc, éd. 2012. *Les Manuscrits de Saussure. Une révolution épistémologique*. *Langages* 185.
- Jäger, Ludwig. 2023. Le « mythe » du Cours. Saussure et la légende de la naissance du structuralisme. *Saussure et l'épistémè structuraliste/Saussure und die strukturalische Episteme*, dir. par Ludwig Jäger & Andreas Kablitz. Berlin & Boston : Walter de Gruyter. 103-130.
- Kyheng, Rossitza. 2007. Principes méthodologiques de constitution et d'exploitation du corpus saussurien. *Texto !* [<http://www.revue-texto.net/index.php?id=1796>].
- Rastier, François. 2015. *Saussure au futur*. Paris : Les Belles Lettres, Encre Marine.
- Utaker, Arild. 2016 [2002]. *La Philosophie du langage. Une archéologie saussurienne*. Limoges : Lambert-Lucas (1<sup>re</sup> éd. Paris : PUF).
- Saussure, Ferdinand de. 1922. *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*. Éd. et préf. de Charles Bally et Léopold Gautier. Lausanne : Payot et Cie.
- Saussure, Ferdinand de. 2002. *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.

## NOTES

1. J'utiliserai ci-après des abréviations S. (= Saussure) et A. (= Auteurs).
2. S., note inédite, transcription des A., Harvard University, Houghton Library, fr 266-9.

3. Bien qu'utilisés dans les renvois internes, les numéros de chapitres ont été omis dans la Table des matières finale. Pour plus de commodité, je les rajoute ci-après afin de les exploiter à mon tour dans ces lignes. Voici donc le contenu de la Table : « Introduction » ; 1. « Du parcours linguistique de Ferdinand de Saussure » ; 2. « Un positionnement théorique et méthodologique » ; 3. « Les qualités générales des langues » ; 4. « Langage, langue, parole, discours » ; 5. « La construction de l'opposition *Synchronie* - *Diachronie* » ; 6. « La quête de l'essence des signes » ; 7. « Le système de la langue » ; 8. « La vie des signes dans les textes et les œuvres » ; 9. « De la phonétique à la poétique » ; 10. « Au-delà de Saussure... avec Saussure » ; 11. « Du statut de la linguistique saussurienne » ; 12. « Les dimensions psychologiques de la langue » ; 13. « Les dimensions sociales de la langue » ; 14. « La linguistique saussurienne, un apport décisif à la compréhension de la dynamique humaine » ; enfin « *Quam pergere ?* » (= chapitre conclusif). En l'absence d'index des notions, le lecteur s'orientera dans le livre d'après les synopsis intégrés à la Table et/ou d'après les éléments de synthèse sur lesquels se terminent utilement quelques-uns des chapitres.

4. « L'œuvre de Ferdinand de Saussure a fait l'objet de nombreux débats *car elle n'est accessible qu'au travers de notes de l'auteur, de cahiers de ses étudiants et d'un unique ouvrage élaboré par ses successeurs.* » (Début du texte de quatrième de couverture, mes italiques ; l'« unique ouvrage » ne saurait me semble-t-il désigner ici que le CLG).

5. L'article de référence que R. Kyheng a consacré à ces questions (2007) ne figure pas en bibliographie. Or le classement qui y est proposé me semble incontournable – nonobstant la radicalité des conclusions de l'auteure, auxquelles chacun reste libre d'adhérer ou non.

6. « C'est dans le cadre de ce Cours II que Saussure a introduit ses premières antinomies [...] » (p. 60) ; « La troisième antinomie [entre relations associatives et relations syntagmatiques, MJB], n'avait semble-t-il jamais été formulée avant par Saussure » (p. 61).

7. La précocité de la fixation des idées linguistiques de S. est d'ailleurs soulignée à la p. 91.

8. C'est en réalité, selon moi, la méthode reconstructive telle qu'elle est appliquée en *morphologie* indo-européenne qui a souterrainement inspiré la quête anagrammatique.

9. Quand les A. parlent ici d'*analyses* (p. ex. p. 391 : « Il résulte de nos analyses [...] »), il s'agit en réalité de spéculations, appuyées uniquement, p. 385, sur le cas de l'analogie, lequel est pourtant loin d'épuiser à soi seul les modalités du changement linguistique.

10. Exemple : « Dans les *notes pour un livre de linguistique générale*, il [= S.] avait indiqué qu'en raison de la teneur même des faits de langue qu'il avait mise en évidence dès ses premiers travaux (en particulier dans le *Mémoire*), il ne pouvait exploiter les conceptualisations alors en vigueur en linguistique [...] » (p. 428). Ce passage laisse à penser que S. fait allusion, dans les notes en question, à ses premiers travaux ; or ce n'est nullement le cas.

11. Ainsi, p. 100, à propos de deux citations qu'il faudrait saisir dans leurs contextes d'apparition respectifs. À d'autres occasions, c'est la polysémie du terme *langue* qui est, me semble-t-il, méconnue : ainsi, p. 382, *langue discursive* est à prendre, vraisemblablement,



comme une variante notationnelle de *langage discursif* (cf. citation de p. 381) : *langue* est sans doute aussi utilisé en son sens vernaculaire dans *langue évolutive* (p. 167 et *passim*) ; etc.

---

## AUTEURS

MARIE-JOSÉ BÉGUELIN

Université de Neuchâtel

# Ménage, Gilles. 2022. *Observations sur la langue française*

Paris : Classiques Garnier (Descriptions et théories de la langue française). 1477 p.

Francine Mazière

---

## RÉFÉRENCE

Ménage, Gilles. 2022. *Observations sur la langue française*, éd. par Marc Bonhomme. Paris : Classiques Garnier (Descriptions et théories de la langue française). 1477 p. ISBN 978-2-406-12801-4

- <sup>1</sup> L'édition, chez Classiques Garnier, des *Observations sur la langue française* de Gilles Ménage par Marc Bonhomme, s'insère dans la série « Remarques et observations sur la langue française » dirigée par Wendy Ayres-Bennet au sein de l'entreprise « Description et théories de la langue française » dirigée par Bernard Colombat et Jean-Marie Fournier. Le principe de cette entreprise est de mettre en ligne les textes <sup>1</sup> et d'offrir, pour certains, une édition critique « papier » avec introduction et notes.
- <sup>2</sup> Dans un ouvrage en deux volumes, de 1477 pages, Marc Bonhomme propose une introduction de 200 pages en ouverture des deux parties des *Observations* (1675 [1672], 1676). Il fait suivre le texte édité de 60 pages de variantes entre les deux éditions de la première

partie, et de 100 pages d'annexes dont les « classements » des observations, obtenus à partir des facilités offertes par la mise en ligne. Ceux-ci respectent et adaptent le classement proposé pour la série par Wendy Ayres-Bennett : prononciation, orthographe, morphologie, syntaxe, lexique, style. Suivent 20 pages de références, les index des noms, des titres et du métalangage. Et 1768 notes de bas de page ! C'est dire de quel travail érudit il s'agit. L'auteur convoque, dans ses analyses et notes, la métalangue grammaticale classique, mais il a aussi mobilisé pour cette édition des concepts linguistiques plus récents (énonciation, pragmatique, présupposition) de même que ses études personnelles sur l'histoire de la langue et sur les figures et mises en discours.

- 3 L'entreprise n'était pas facile. Contrairement à Dupleix et Vaugelas, pionniers engagés du bon usage dans les années 1640 (cf. leur édition dans la série), Ménage est un remarqueur des années 1670, quand la querelle sur l'usage s'est beaucoup complexifiée. De plus, c'est un auteur prolix, à la fois savant (cf. ses *Origines de la langue françoise* de 1650) et mondain, qui se pique de poésie, d'histoire, de droit. Moqué comme mauvais poète, comme pédant et polémiste, il est discuté mais respecté comme savant et mérite cette belle édition.
- 4 La première partie de ses *Observations* est écrite dans une langue fluide et agréable. Elle accumule les autorités, souvent anciennes, les confronte et tranche parfois. « Les Angevins disent *iranteigne*, *d'aranei tineæ*. Le peuple de Paris dit *arignée*. Il faut dire *araignée*, comme a dit Nicod » (chap. CXXXIV).
- 5 La seconde partie, qui sort après que Bouhours a produit en 1674 ses *Doutes sur la langue françoise*, suivis en 1675 des *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, est caractérisée par une polémique virulente, à la fois défense de ses positions par une véritable « stratégie argumentative » et attaque contre Bouhours, qu'il qualifie de

« *pauvre petit grammairien* ». Le Père Bouhours est jésuite tandis que Ménage admire la langue de Port Royal. Bouhours se range sous l'autorité des Académiciens, se positionne contre les changements « à la mode » qui dérangent l'usage en synchronie imposé par Vaugelas. Il se laisse aller à la prescription et Ménage a beau jeu alors de lui reprocher son titre !

- 6 Puisque la polémique entre ces deux remarqueurs parmi les plus reconnus domine la seconde partie des *Observations*, autant en donner un exemple.
- 7 Soit le mot « urbanité », chapitre LXXII de la seconde partie. Alors que, dans la première, en 1672, Ménage avait accueilli le mot en l'attribuant à Balzac puis avait modifié sa date et son lieu d'invention lors de la seconde édition, accumulant des preuves d'antériorité, Bouhours attaque dans les *Doutes* le changement d'autorités avancé par Ménage : « il se perd un peu en lui-même » et « cite en l'air ». Ménage contre-attaque : « J'ai battu en ruine la critique de ce Critique ». Vont suivre 23 pages (274-297, selon la pagination originale du texte) de citations de Bouhours rapportées et réfutées par Ménage. La vivacité des propos est réelle : « J'ai remarqué que le P. Bouhours me reproche tous ses défauts : semblable à ces femmes qui faisant l'amour, parlent sans cesse dans les conversations contre les femmes qui font l'amour ». « En vérité ce bon Religieux mériterait qu'on lui donnast la discipline en pleine Congrégation ». Mais l'important est la nature des questions ainsi abordées. L'érudition d'abord, et le profil des Autorités. Ménage se justifie par un recours impressionnant aux Grecs et Latins mais aussi aux savants des siècles antérieurs, aux contemporains les plus cotés, moquant le « petit Magister [qui] n'a lu aucun original ». Bouhours suit absolument Vaugelas, « son Héros », dit Ménage. C'est toute la question de la synchronie qui se joue là et donc le choix de qui

légitime le bon usage. D'autant que Bouhours est plus radical que Vaugelas sur l'accueil des néologismes. Il ne faut pas seulement que le mot ait été employé par un bon auteur, il faut qu'il soit passé dans « le public ». Il ne veut se fier qu'à l'Académie et conteste des mots acceptés par Danet dans son Dictionnaire (1673) comme *hydrie* et *conopée*, relevés chez Lancelot ou *amphore* chez les traducteurs de Port Royal. Mais, dit Bouhours, ni *hydrie* ni *amphore* ne se diront à la foire. On voit combien l'ombre de l'Académie, dont Ménage désespère de voir paraître le dictionnaire, comme la référence à Vaugelas et son bon usage sont venus compliquer l'accord sur ce qui doit devenir « la langue commune ».

- 8 Marc Bonhomme n'objecte pas aux critiques du grand siècle contre Ménage. Il convient que ses positions sont souvent peu claires et montre son « irrésolution » devant la complexité des usages. Mais il fait aussi droit à la reconnaissance de son savoir de philologue, qui demeure manifeste pour des chercheurs contemporains, telle Isabelle Leroy-Turcan.
- 9 Pour analyser cette œuvre foisonnante, s'il éclaire de façon précise l'originalité des chapitres traitant de la prononciation, de la morphologie et de la syntaxe, Marc Bonhomme acte que c'est essentiellement autour du lexique, en argumentant sur les néologismes (« il est permis à tout le monde mais il n'est pas donné à tout le monde de faire des mots nouveaux »), en faisant appel à l'ancienneté d'un terme, à son origine, autant qu'à l'usage répandu dans les salons qu'il fréquente, en somme à son érudition comme à sa pratique, que son auteur avance des jugements souvent balancés, sur le rejet ou l'acceptation des manières de dire. Il insiste sur le souci de Ménage d'être compris de tous mais note une véritable « exhibition d'érudition ». Son époque de référence, loin des 30 ans de synchronie de Vaugelas (qu'il revendique cependant), s'ouvre

largement sur le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, puise dans le Moyen Âge tardif, justifie les archaïsmes et néologismes au gré de l'étendue de ses connaissances, en exemplifiant jusqu'à l'excès, par successions de citations. Cela conduit fréquemment à des « indécisions » ou à des prises de décisions « ouvertes », y compris diatopiques (il est Angevin).

- 10 C'est là que l'impressionnant appareil de notes de Marc Bonhomme apparaît comme une véritable clé de compréhension. Il ne laisse passer aucune réminiscence, aucun « infléchissement » (terme qu'il préfère à « variation ») et donne accès, souvent par le contexte, autant aux ambigüités et difficultés des sentiments sur la langue propres à cette fin de <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle qu'aux imprécisions nombreuses propres à *Ménage*. Il anticipe même les interrogations du lecteur. Pour l'Observation LXXII qui nous a retenus, il indique qu'*urbanité* ne sera pas reçu par l'Académie, et ne l'a été par aucun des auteurs des premiers dictionnaires monolingues, Richelet, Furetière, Thomas Corneille.
- 11 Faute de pouvoir tout éclairer, après avoir salué l'attention portée aux analyses des regroupements à base grammaticale, il faut mentionner les premières pages sur la « gestation » de l'ouvrage, sur les « intertextualités » des productions nombreuses et variées de *Ménage*, sur les « réaménagements » internes, les discours citationnels, l'hétérogénéité du métalangage. Mais il faut aussi insister sur la seconde partie de cette introduction qui, dans la « structure disloquée » de l'ensemble et la multiplicité des énonciations, met en évidence le rythme de la « mise en texte », rappelle les tentatives actuelles de typologies, comme celle de Jean-Christophe Pellat, met en relief la dominante descriptive en face des jugements personnels, exemplifie le discours réfutatif et le discours éristique, séparant, chez le polémiste, ses commentaires modérés sur

Vaugelas des dénonciations d'ignorance chez Bouhours. Enfin, il faut insister sur « La réception de l'ouvrage » (p. 191-203), qui revient sur le rééquilibrage des jugements. Ménage est souvent cité par les remarqueurs et lexicographes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, même s'il y a des nuances dans l'appréciation. En revanche il est peu lu, voire ignoré, aux siècles suivants, jusqu'à un réel regain d'intérêt au XX<sup>e</sup> siècle pour son savoir, sa sensibilité au changement linguistique et aux régionalismes, ce que les études de Marc Bonhomme rassemblent sous les notions de « socionormes » et « idionormes ».

- 12 Dans les références bibliographiques, la prise en considération de ses capacités lexicographiques à l'époque moderne peut se lire, entre autres, dans la référence à la publication du SIEHLDA (Leroy-Turcan & Russon 1995) tandis que figure la position critique de Gilles Siouffi (2015) sur « l'imaginaire linguistique » de Ménage dans *Littératures classiques*.
- 13 Marc Bonhomme offre donc une édition de grande érudition sur un auteur à l'œuvre complexe, toujours interrogée aujourd'hui. Son ouvrage prend place dans cet ensemble remarquable d'études critiques en cours de parution chez Garnier qui sont un apport décisif pour notre connaissance de l'histoire des idées sur la langue.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Leroy-Turcan, Isabelle. 1994. En quoi peut-on parler de « conscience linguistique » à propos des travaux philologiques de Gilles Ménage ? *Arba, Acta romanica basiliensia* 1 : 67-178.

Leroy-Turcan, Isabelle & Terence Russon. Wooldridge, éd. 1995. *Gilles Ménage (1613-1692), grammairien et lexicographe*. Lyon : SIEHLDA.

Ménage, Gilles. 1650. *Les origines de la langue française*. Paris : Augustin Courbé.

Pellat, Jean Christophe. 2015. Le « bon usage » de Gilles Ménage : analyse du discours d'un grammairien érudit. *Littératures classiques* 88 : 105-121 [<https://doi.org/10.3917/licla1.088.0105>].

Siouffi, Gilles. 2015. Ménage : entre savoir philologique et imaginaire linguistique. *Littératures classiques* 88 : 135-149 [<https://doi.org/10.3917/licla1.088.0135>].

## NOTES

1.<https://classiques-garnier.com/grand-corpus-des-grammaires-francaises-des-remarques-et-des-traites-sur-la-langue-xive-xviie-s.html>.

---

## AUTEURS

FRANCINE MAZIÈRE

HTL – Université Sorbonne Paris Nord



# Larcher, Pierre. 2021. *L'invention de la luġa al-fuṣḥā. Une histoire de l'arabe par les textes*

Louvain : Peeters. 203 p.

Jean-Patrick Guillaume

---

## RÉFÉRENCE

Larcher, Pierre. 2021. *L'invention de la luġa al-fuṣḥā. Une histoire de l'arabe par les textes*. Louvain : Peeters. 203 p. ISBN 978-90-429-4588-3

- <sup>1</sup> Issu d'une série d'interventions à l'Université de Liège en 2008, ce volume rassemble, sous une forme largement remaniée, un ensemble de huit articles déjà publiés. Comme l'indique le titre de l'ouvrage, ces travaux concernent ce que l'on appelle en arabe *al-luġa al-fuṣḥā*, ce qui peut se traduire par « la langue la plus pure » ou, comme le propose Pierre Larcher (désormais P. L.), « la plus châtiée ». Dans l'usage actuel cette expression désigne ce qu'il est convenu d'appeler l'arabe classique ou standard, par opposition à l'arabe dialectal (*al-luġa al-ʿāmmiyya* « la langue populaire » ou *al-luġa al-dārija* « la langue courante ») ; elle a cependant une histoire longue et complexe, dont P. L. s'attache à mettre en évidence certains aspects. Concrètement, le volume se constitue de huit chapitres et d'une

« Introduction » ; chaque chapitre consiste dans la présentation et l'analyse d'un texte extrait de diverses sources médiévales, ce texte étant présenté à la fin du chapitre, en version originale et en traduction. L'ensemble vise à constituer, selon la formule de P. L. ; « une histoire de l'arabe, sinon linguistique [...] du moins épilinguistique » (p. XIII). L'ouvrage se termine par un *Index nominum* et un *Index rerum*.

- 2 Les trois premiers chapitres tournent autour de la même question, celle du statut du vieux dialecte qurayšite (*i.e.* la variété d'arabe parlée à La Mecque à l'apparition de l'islam) et de sa relation à la langue du Coran. P. L. oppose à cet égard deux thèses : d'une part la thèse « théologique », défendue à quelques variantes près par Ibn Fāris (mort en 1004 : chap. 1) et par Farrā' (mort en 822 : chap. 2), selon laquelle les Qurayš – et partant le prophète lui-même – « sont ceux des Arabes qui parlent la langue la plus châtiée et ont la langue la plus pure » ; d'autre part la thèse « philosophique » soutenue par Fārābī (mort en 950 : chap. 3), selon laquelle l'usage le plus châtié – celui sur lequel se serait fondée la grammatisation de l'arabe – est celui des tribus nomades du centre-Est de la péninsule Arabique, « ceux qui sont les plus grossiers et sauvages, les moins soumis et dociles », dont l'usage n'aurait pas été contaminé par les populations allophones. Du moins est-ce le cas dans l'une des deux rédactions du texte analysé par P. L., probablement la plus ancienne ; dans la seconde, en revanche, Fārābī réintroduit le parler de Qurayš dans une liste massivement dominée par les parlers bédouins : il y a là, à l'évidence, une tentative de compromis avec la thèse théologique.
- 3 Comme le note P. L., la thèse « théologique », dépourvue de fondement empirique, reflète simplement des aprioris idéologico-religieux. Quant à la thèse « philosophique », je serais tenté, quant à moi, de penser qu'elle est nettement plus ancienne que Fārābī – qui

n'aurait fait que lui donner un habillage « philosophique » – et qu'elle est très probablement antérieure à l'islam : elle est identique en substance à une thèse envisagée, puis rejetée par Farrāʿ, qui l'attribue aux spécialistes de la poésie et des *ayyām al-ʿArab* (i.e. les traditions historico-légendaires relatives à l'Arabie ancienne), autrement dit aux représentants de la vieille culture antéislamique, que Farrāʿ oppose aux spécialistes de la récitation du Coran et aux connaisseurs du Livre et de la sunna (p. 39). Inversement, le parler qurayšite de La Mecque ne semble pas avoir bénéficié à l'origine d'un grand prestige, comme en témoigne un pseudo-hadith, rapporté notamment par le grammairien Ibn Hišām (mort en 1340), qui fait dire au prophète : « Je suis celui des Arabes qui parlent la langue la plus pure bien que je sois de Qurayš » (*anā afṣaḥu man naṭaqa bi-l-ḍād bayda ʿanna-nī min Qurayš. Muḡnī l-labīb* : 155 ; voir aussi Rabin 1951 : 21). Il est piquant de noter qu'Ibn Hišām, qui écrit à une époque où la « thèse théologique » s'est imposée sans partage, se tire assez gauchement d'embarras en déclarant que, dans ce contexte, la locution concessive *bayda ʿanna* (« bien que ») doit s'entendre en un sens causal (« parce que »). Cela étant, on admittra volontiers avec P. L. que la « thèse philosophique » est aussi artificielle que l'autre : de nombreux traits des parlers bédouins du Najd ont été rejetés par l'arabe classique et ne se sont maintenus qu'en arabe dialectal. Le corpus de référence des grammairiens arabes, d'autre part, fait état aussi bien de données des parlers du Ḥijāz que de ceux du Najd, et l'arabe classique semble être une sorte de compromis entre les deux variétés.

- 4 Le quatrième chapitre aborde un texte tiré d'un ouvrage très connu, le *Kitāb al-Īdāḥ fī ʿilal al-naḥw* (« Livre de l'éclaircissement sur les explications de la grammaire ») de Zajjājī (mort en 949) ; il s'agit, plus précisément, du récit – purement légendaire au demeurant – de

la « fondation » de la grammaire par Abū l-Aswad al-Duʿalī (m. 688). Ce qui retient plus particulièrement l'attention de P. L. est le thème de la « corruption de la langue » (*fasād al-luġa*) que la grammaire aurait pour fonction de pallier : Zajjājī, comme à peu près tout le monde à l'époque, en fait porter la responsabilité aux « sangs-mêlés » (*muwallad-s*), issus d'unions entre conquérants arabes et populations vaincues. Comme le note P. L., cette « explication » est une pure construction idéologique : les nouvelles variétés d'arabe qui apparaissent dans les centres urbains postérieurement aux conquêtes résultent surtout de l'évolution naturelle des vieux dialectes arabes, dont elles conservent de nombreux traits, rejetés en revanche par l'arabe classique. *A contrario*, incriminer les *muwallad-s*, sédentaires et urbains, permet de poser les « vrais » Arabes de souche nés et élevés au désert en uniques détenteurs du bon usage linguistique. Un autre aspect du texte relevé par P. L. est la place centrale accordée par Zajjājī au marquage casuel, qui devient le principal, voire le seul, trait caractéristique de la « langue châtiée ». Cette évolution reflète bien évidemment le point de vue des grammairiens, dont le marquage casuel constitue pour ainsi dire le principal fonds de commerce.

- 5 Le chapitre suivant a pour point de départ plusieurs fragments tirés des *Ḥaṣāʾiṣ* d'Ibn Jinnī (mort en 1002) qui reflètent la manière dont ce grammairien perçoit et interprète la situation de diglossie qui caractérise à son époque l'aire arabophone. Le principal intérêt de ces passages, à mon sens, est qu'ils reflètent un thème récurrent de la pensée d'Ibn Jinnī : une tentative pour fonder rationnellement les postulats fondamentaux de la tradition linguistique arabe – ou, pour dire les choses autrement, pour donner une interprétation rationalisante de ses mythes fondateurs. Ce faisant, il se heurte, comme il faut s'y attendre, à diverses antinomies, dont celle

qu'évoquent deux des passages analysés par P. L. : si l'on admet que la langue a été « fondée » (*waḍʿ*) par un acte conscient et volontaire (que l'acteur soit humain ou divin) qui en a planifié minutieusement tous les détails, et qu'elle ait ensuite été transmise par les Arabes bédouins, dont le conservatisme linguistique intransigeant – autre postulat – est bien établi, comment alors expliquer le haut degré de variation que présente leur usage linguistique tel qu'il a été enregistré par les premiers grammairiens ? Faut-il supposer que toutes les variantes ont été instituées dès l'origine, ou qu'il a pu y avoir une évolution de la langue ? Et si oui, qu'est-ce qui permet de distinguer cette évolution qui reste dans les bornes légitime de la langue « châtiée » de celle qui relève de la « corruption de la langue » ? Toutefois, s'il se pose ces questions avec lucidité, Ibn Jinnī ne remet pas pour autant en question les postulats fondamentaux : l'assimilation de l'arabe classique au « parler des Bédouins » (*kalām al-ʿArab*) ; la place centrale, voire exclusive, accordée au marquage casuel comme trait distinctif de la langue « châtiée » ; l'intuition linguistique supposée infaillible des Bédouins, qui leur permet de distinguer le correct de l'incorrect, tout cela, comme le note P. L., se retrouve dans les passages cités.

- 6 Cela dit, ce chapitre appelle à mon sens deux remarques. Tout d'abord, j'ai un peu de mal à suivre P. L. dans son interprétation de l'anecdote citée p. 84-86. Rappelons brièvement de quoi il s'agit : Ibn Jinnī soumet à un informateur bédouin l'énoncé (agrammatical en arabe classique) *ḍarabtu ʿahū-ka* (« j'ai frappé ton frère », avec emploi du nominatif au lieu de l'accusatif *ʿahā-ka*). Le Bédouin ne se laisse pas prendre, et répond superbement « Je ne dis jamais *ʿahū-ka* ! ». Le grammairien lui soumet alors la phrase *ḍaraba-nī ʿahū-ka* (« ton frère m'a frappé » avec emploi régulier du nominatif) ; l'autre, évidemment, l'accepte. « Mais tu viens de déclarer que tu ne dis

jamais ʾaḥū-ka! » objecte Ibn Jinnī. C'est la réponse du Bédouin dont l'interprétation pose problème : *iḥtalafa jihatā l-kalām*. Selon P. L., qui traduit « les deux façons de parler ont divergé », elle se réfère implicitement à la diglossie, et oppose une variété d'arabe – celle du Bédouin – qui a conservé le marquage casuel, à une autre – celle des sédentaires – où ce marquage a disparu, et où la forme *abū-ka* s'est généralisée dans tous les emplois. « Dans [cette] phrase [...] appara[ît] même un nom pour diglossie (*jihatā l-kalām*) » ajoute P. L. (p. 85).

- 7 S'il est bien certain qu'il existait alors une diglossie en arabe, il ne me semble pas qu'il s'agisse de cela ici. J'interpréterais plutôt *jiha* dans son sens le plus courant, « direction, orientation », ce qui donnerait quelque chose comme « le discours est orienté de deux façons différentes ». En d'autres termes, ce que veut dire le Bédouin, dans son langage spontané, c'est que dans la première phrase, ʾaḥū-ka est le patient et l'agent dans la seconde. C'est en tout cas ainsi que le comprend Ibn Jinnī, qui reformule son propos dans le métalangage technique de la grammaire : « Cela [*i.e. iḥtalafa jihatā l-kalām*] veut-il dire autre chose que ce que nous disons nous [les grammairiens] : le complément d'objet [dans la première phrase] est devenu le sujet [dans la seconde]. Même si [le propos du Bédouin] est totalement différent dans sa formulation, c'est absolument la même chose ». On retrouve ici une idée reprise et illustrée dans de nombreux endroits des *Ḥaṣāʾiṣ* : que les règles de la grammaire ne font que reformuler dans son métalangage artificiel, le savoir intuitif (la grammaire implicite) des locuteurs bédouins.
- 8 Par ailleurs, j'ai un peu de mal à suivre P. L. lorsqu'il attribue à Sībawayhi l'idée que la « langue du Ḥijāz » bénéficierait d'une supériorité ou d'une primauté sur celle de Tamīm (*i.e.* des nomades du centre-est de la Péninsule) : dans les passages concernés (p. 90

sqq.), *luġa* doit, me semble-t-il, être entendu au sens non de « langue », mais – selon un usage fréquent chez les grammairiens – de « variante ». Autrement dit, le jugement de Sībawayhi ne porte pas sur la langue du Ḥijāz prise globalement, mais sur telle ou telle variante individuelle qui est jugée supérieure à son homologue tamīmite, en l’occurrence sur le fait que pour les premiers la forme *fa ʿāli* est indéclinable, alors que les seconds la déclinent (p. 91). On peut d’ailleurs trouver l’inverse, la variante tamīmite étant jugée « plus régulière » (*ʿaqyas*) ou « plus solide » (*ʿaqwā*) que la ḥijāzienne. Au demeurant, l’insistance appuyée avec laquelle Sībawayhi souligne que telle ou telle variante ḥijāzienne est « du bon arabe » (*ʿarabī jayyid*) ou « de l’arabe bien attesté » (*ʿarabī kaṭīr*) etc. suggère nettement qu’à l’époque la chose ne va pas de soi pour tout le monde : comme l’a écrit naguère notre ami Mike Carter « *there is something slightly patronizing in referring to Hijazi as “good old Arabic”* ». De fait, comme nous l’avons vu plus haut, les parlers du Ḥijāz ne semblent pas bénéficier d’un prestige particulier avant l’islam – moins en tout cas que ceux de Tamīm – et c’est seulement de l’époque islamique que date leur promotion. Comme le note P. L., le fait coranique est évidemment un facteur essentiel, mais on peut aussi supposer que la nouvelle donne politique a pu jouer un rôle : l’élite dirigeante issue des conquêtes de la fin du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle, à commencer par les califes et leurs proches, est d’origine ḥijāzienne, voire qurayšite.

- 9 Le chapitre 6 est de nouveau consacré à un passage du *Kitāb al-Īdāh* de Zajjājī, le chapitre intitulé « De l’utilité d’apprendre la grammaire ». Il y est à nouveau question – faut-il s’en étonner ? – de marquage casuel, celui-ci constituant, de l’avis des grammairiens arabes, la partie « la plus utile » de leur discipline et, partant, leur principal fonds de commerce. Mais en quoi consiste cette utilité ?

Remarquant que Zajjājī admet que l'on peut parfaitement communiquer sans faire usage du marquage casuel – c'est le cas chez de nombreux locuteurs dans l'usage oral spontané – P. L. en conclut qu'il n'a de pertinence que dans l'usage écrit, en raison de la *scriptio defectiva*. Poursuivant son analyse, il émet l'idée que les deux variétés d'arabe évoquées par Zajjājī – avec ou sans marques casuelles – ne correspondent pas à l'opposition langue classique (variété haute) vs dialecte (variété basse), mais à une « diglossie dans la diglossie », ou plutôt à « deux registres, soutenu et relâché, de la variété haute » (p. 116). Cela étant, rappelle P. L., « de la même façon qu'entre les variantes haute et basse de la diglossie il existe des variétés mixtes, de la même façon, entre les deux registres de cette diglossie au sein de la diglossie il existe des formes intermédiaires » (*ibid.*). Cette observation, factuellement indiscutable, amène pourtant à se poser une question : devant une réalité à ce point fluctuante <sup>1</sup>, est-il vraiment nécessaire de postuler l'existence de deux variétés d'arabe classique ? Ce d'autant plus que la variété basse de la variété haute – si j'ose la nommer ainsi – n'est pas totalement dépourvue de marquage casuel, puisque celui-ci peut être réalisé par des marques robustes, notamment dans les pluriels à suffixe et le duel. Plus important peut-être, cela ne revient-il pas à reconduire l'idéologie linguistique que l'on cherche à déconstruire, en hypostasiant une norme que les locuteurs (et parfois les grammairiens eux-mêmes) ne respectent qu'occasionnellement et enfreignent sans grands états d'âme ?

10 Avec les deux derniers chapitres, on aborde un nouveau domaine, celui de la géographie linguistique, telle du moins qu'elle est pratiquée par les auteurs arabes médiévaux. Le chapitre 7 a pour point de départ un texte bien connu du géographe Muqaddasī datant du dernier quart du x<sup>e</sup> siècle, et traitant de la situation linguistique



dans le monde musulman à son époque. Le principal aspect que relève P. L. est le contraste établi par Muqaddasī entre la partie orientale (iranophone) du monde musulman, où l'on parle un arabe particulièrement châtié et élégant, fruit d'un apprentissage intensif et diligent, et sa partie occidentale (arabophone) où règne le laisser-aller et où la langue est « indigente » (*rakīk*) : il n'est pas jusqu'au grand cadi de Bagdad qui ne commette des solécismes pendant les audiences, sans que cela paraisse gêner personne, hormis Muqaddasī qui semble avoir été un puriste intransigeant. P. L. en tire la conclusion que ce texte marque l'émergence d'un « arabe moyen », résultant d'une « tension dialectique existant entre deux *variétés* [souligné par P. L.] d'arabe ».

- 11 Le dernier chapitre aborde un domaine plus restreint, celui des parlers de Cyrénaïque d'après le témoignage d'un voyageur du XIII<sup>e</sup> siècle, 'Abdarī. Contrairement à l'interprétation proposée dans les années 1840 par Derenbourg, et reprise depuis par certains, qui y voient une preuve du maintien de la flexion casuelle dans les parlers bédouins de cette région, P. L. démontre que les données mentionnées par 'Abdarī ne sont guère convaincantes, et que son jugement reflète avant tout un préjugé idéologique, selon lequel les Bédouins, et surtout ceux qui sont les plus isolés, auraient échappé à la « corruption » généralisée de la langue. Sur ce point, au demeurant, comme le remarque P. L., le témoignage d'Ibn Ḥaldūn, qui déclare expressément que les Bédouins de son temps ont perdu l'usage des marques casuelles, semble en effet définitif.
- 12 Telle est donc la matière riche et complexe que brasse ce volume, au risque de paraître parfois un peu touffu. Cela étant, les textes abordés, d'une importance incontestable, sont analysés et mis en perspective avec une rigueur qui repose sur une large érudition. Les vues de P. L. sur l'histoire de l'arabe, si elles ne sont pas partagées

par tout le monde, sont présentées de manière solidement argumentée et avec une prudence méthodologique incontestable. À cet égard, elles constituent un apport indiscutable aux débats sur cette épineuse question. Cependant, l'aspect le plus important de ce travail, à mes yeux du moins, est la contribution qu'il apporte à la déconstruction de l'idéologie linguistique sur laquelle s'est fondée la tradition arabe, et qui reste encore prégnante aujourd'hui.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Banniard, Michel. 2002. Sur la notion de fluctuation langagière en diachronie longue (III<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s.) à la lumière des études dialectologiques contemporaines. *Revue belge de philologie et d'histoire* 80/3: 779-788.

Carter, Michael G. 2004. *Sibawayhi*. Londres & New York: Tauris.

Rabin, Chaim. 1951. *Ancient West-Arabian*. Londres: Taylor's Foreign Press.

## NOTES

1. Sur cette notion de fluctuation langagière, voir Banniard (2002). D'une manière générale, les travaux de ce chercheur sur le passage du latin aux langues romanes me semblent ouvrir des perspectives très intéressantes pour une approche diachronique de l'arabe.

---

## AUTEURS

JEAN-PATRICK GUILLAUME

HTL – Université Sorbonne Nouvelle

# Dresher, B. Elan & Harry van der Hulst, éd. 2022. *The Oxford History of Phonology*

Oxford : Oxford University Press. xxii+849 p.

Oreste Floquet

---

## RÉFÉRENCE

Dresher, B. Elan & Harry van der Hulst, éd. 2022. *The Oxford History of Phonology*. Oxford : Oxford University Press. xxii+849 p. ISBN 978-0-19-879680-0

- 1 Cet imposant manuel de près de neuf cents pages se donne pour objectif d'illustrer les développements de la phonologie depuis ses origines anciennes (extrême-orientales et gréco-romaines) jusqu'à aujourd'hui. Il s'agit d'un volume collectif très ambitieux réunissant les contributions de trente-huit chercheurs qui interrogent l'histoire de cette discipline en essayant d'en faire émerger les différentes traditions qui l'ont animée. Les références à un contexte plus large, philosophique, psychologique ou sociologique, sont volontairement exclues. Nous sommes tout à fait d'accord avec les deux éditeurs, B. Elan Dresher et Harry van der Hulst, pour qui cet effort de synthèse est particulièrement important car la phonologie contemporaine ne

cesse de se développer dans de multiples directions. Il semble toutefois manquer d'une réflexion commune sur ses principes fondamentaux.

- 2 Les éditeurs ainsi que la plupart des auteurs, pour qui l'influence de la phonétique, considérée en dehors du contraste phonologique, ne doit pas être surestimée, s'inscrivent dans un courant formaliste, qui n'est pas forcément majoritaire en Europe aujourd'hui. Neuf chapitres sont en effet consacrés à la diachronie interne à la phonologie générative, dont les interrogations occupent une place de choix dans le plan général de ce volume.
- 3 Cela dit, nous ne pouvons que saluer positivement l'ambition encyclopédique qui est sans aucun doute un point de force de cet ouvrage. De ce point de vue-là, le chapitre sur la linguistique historique du XIX<sup>e</sup> est l'un des plus réussis et de plus représentatifs de l'esprit de ce livre. De fait, Joseph Salmons ne cesse montrer à quel point la relation entre des phonéticiens classiques, tels Grimm, Winteler, Passy, Paul, etc., et la théorie phonologique moderne est profonde et enracinée.
- 4 Les trente-trois chapitres de ce livre, tous écrits en anglais, sont répartis en cinq sections : 1) les premiers pas (Inde, Extrême-Orient, monde arabe, tradition gréco-romaine, grammaire comparée) ; 2) les fondateurs (Baudoin de Courtenay, Saussure, Trubetzkoy, Bloomfield, etc.) ; 3) le milieu du XX<sup>e</sup> siècle (Hockett, Chomsky & Halle, etc.) ; 4) la phonologie après *the Sound Pattern of English* (phonologie lexicale, métrique, autosegmentale, du gouvernement, etc.) ; 5) les méthodes et les approches nouvelles.
- 5 Puisqu'il serait fastidieux d'entrer dans le détail des trente-trois chapitres, nous allons nous borner ici à quelques réflexions générales sur l'ensemble de l'ouvrage.

- 6 Au-delà de la qualité intrinsèque, qui est toujours très élevée, certains chapitres traitent de sujets qu'on peut retrouver dans n'importe quel manuel d'introduction à la phonologie structurale ou générative. D'autres s'intéressent à des théories moins connues, voire oubliées et qu'il est important de faire dialoguer avec les approches formelles courantes telles la phonologie autosegmentale, prosodique, la théorie CV, l'optimalité, etc. C'est, par exemple, le cas du chapitre de Hans Basbøll sur la phonologie de Louis Hjelmslev, un auteur généralement peu fréquenté par les linguistes (contrairement aux sémiologues, pour qui il demeure une référence incontournable). Sa théorie anticipe une partie du débat sur la morphophonologie et sur la structure dépendancielle de la syllabe qui s'est développée après *The Sound Pattern of English*, le grand manifeste de la phonologie générative s'opposant en bloc aux approches structuralistes précédentes. L'attention qu'il porte aux relations paradigmatiques et syntagmatiques peut encore être une source d'inspiration aujourd'hui. Et en effet, Basbøll souligne une certaine prise de distance de Hjelmslev par rapport à l'école de Prague puisque les éléments de son analyse ne sont pas des phonèmes traditionnels, mais plutôt des éléments abstraits morphophonologiques (comme ce sera le cas plus tard en phonologie générative).
- 7 Le chapitre de Pavel Iosad sur la phonologie en Union soviétique est lui aussi très instructif, non seulement parce que les travaux des écoles de Moscou et de Leningrad sont peu accessibles, mais aussi parce que leurs démarches et leurs conclusions sont fort intéressantes, surtout quant au rapport entre phonologie et morphologie (compte tenu du fait que toute analyse du russe doit prendre en considération de nombreux schémas d'allophonie et d'alternances morphophonologiques). Par exemple, tout en restant

dans un cadre déclaratif et non dérivationnel, Kasevic propose que les alternances soient uniquement du ressort de la morphologie. Il affirme que même les alternances phonologiques les plus simples en apparence nécessitent *in fine* une référence au contexte phonologique et morphologique. Cela signifie que les alternances morphophonologiques sont considérées avant tout comme des moyens redondants de signaler les changements de sens et ne sont pas des signes à part entière, pour deux raisons : une propriété morphophonologique est toujours déterminée par le contexte phonologique et morphologique et peut accompagner des processus grammaticaux très différents entre eux.

- 8 Le chapitre de Robert Ladd sur les phonologues post-bloomfieldiens s'avère très utile pour comprendre l'histoire interne du structuralisme américain puisqu'il fait la distinction entre ce qui appartient vraiment à Bloomfield et ce qui a été élaboré par ses disciples, notamment Bloch, Trager et Hockett, au sujet du rapport entre les sons, les phonèmes et les allophones.
- 9 Le problème crucial est que, suivant cette « orthodoxie », qui absorbe en partie la tradition pragoise et représente le soubassement de l'entreprise générative, la plupart des phonologues ont pris l'habitude d'utiliser le phone comme représentation primaire de la parole, sans jamais se soucier de sa légitimité théorique. En d'autres termes, à la représentation abstraite phonémique s'ajouterait une autre représentation, tout aussi symbolique et discrète, exprimant les données phonétiques. D'ailleurs, la distribution complémentaire fait référence à la position de phones qui sont réels alors que les phonèmes ne sont que des constructions issues de l'analyse. Il convient de souligner que l'idée suivant laquelle les données phonétiques primaires peuvent être exprimées en termes de représentation segmentée ne semble pas

avoir été partagée par Bloomfield qui avait attiré l'attention sur les nombreuses incohérences de la transcription phonétique. Pour lui, deux types de données sont pertinents : l'enregistrement mécanique des caractéristiques acoustiques brutes et l'analyse phonémique ignorant toutes les caractéristiques qui ne sont pas distinctives. Sur cet aspect méthodologique, donc, Bloomfield anticipe une problématique qui est très actuelle et dont une solution possible est celle de la phonologie articulatoire, qui part du principe que les représentations phonologiques sont plutôt constituées de gestes articulatoires que les locuteurs produisent et que les auditeurs reconnaissent à travers les propriétés acoustiques du signal.

- 10 Mais c'est la cinquième section qui est l'une des plus innovantes. On y décrit des pistes de recherches qui abordent la composante phonologique à travers l'interface avec la phonétique, les corpus, les statistiques, le traitement automatique, l'apprentissage et la perspective évolutionniste (qui concerne l'interrogation sur l'origine du langage et l'évolution culturelle des langues).
- 11 Comme on peut le constater facilement, il s'agit d'un manuel très riche, qui s'avère très pédagogique, mais qui ne s'adresse pas à n'importe quel public. Ce n'est pas un livre pour des étudiants débutants. La plupart des concepts clés sont considérés comme déjà (ou partiellement) acquis par le lecteur, et sont éparpillés dans les différents textes. Ce n'est pas non plus une introduction aux problèmes phonologiques à travers son histoire interne. Puisque Dresher et van der Hulst ne nous donnent pas leur vision globale de l'histoire de la phonologie (qu'elle soit téléologique ou discontinue, fondée sur des thèmes récurrents ou sur le jeu des reprises, des transformations et des ruptures), préférant laisser la liberté aux contributeurs d'intervenir comme ils le souhaitent sur des séquences précises, l'effet est celui d'une juxtaposition de chapitres suivant



l'axe linéaire du temps qui est parfois un peu déroutante. Les questions du statut du phonème ou du rapport entre matière et forme, par exemple, n'étant pas thématiques en tant que telles, se retrouvent dans différents chapitres relatifs à des époques diverses sans qu'il soit toujours possible de retracer aisément le débat qui a eu lieu au fil du temps. John Kingston, par exemple, en discute dans un chapitre qui traite de l'explication phonétique en phonologie et qui se trouve dans la cinquième partie, idéalement consacrée aux nouvelles tendances. En réalité, il s'agit là d'un différend ancien traversant toute la phonologie contemporaine car, comme il le dit lui-même, l'idée que les modèles phonologiques puissent être expliqués phonétiquement a considérablement changé selon les conceptions de la phonologie et de la phonétique. Et d'ailleurs cette même observation se trouve aussi dans le chapitre de Joseph Salmons : les phonéticiens et les phonologues n'ont jamais cessé de débattre de la relation entre les aspects matériel et formel des sons de la parole. La même remarque vaut pour d'autres chapitres comme, par exemple, celui de Kathleen Currie Hall, sur la phonologie de corpus, qui aborde entre autres la grande question récurrente de la valeur de l'intuition comme moyen d'éliciter les données, et celui de Janet B. Pierrehumbert, sur les méthodes statistiques, qui réaffirme la nécessité d'une prise en charge de la fréquence absolue et contextuelle dans l'analyse des phénomènes phonologiques. Qui plus est, certains chapitres, comme celui de Sprout sur la graphématique, ne sont que partiellement intégrés dans le cadre général de l'ouvrage. Sprout propose moins une histoire critique du rapport phonie/graphie – qui représente un champ d'étude particulier avec ses développements et ses affrontements théoriques – qu'une théorie, tout à fait intéressante par ailleurs, de la naissance de l'écriture et une typologie des systèmes orthographiques ; elle

repose sur l'idée que pour communiquer la parole par écrit, le système d'écriture doit nécessairement s'ancrer sur la phonologie.

- 12 Ajoutons que des réflexions très fines, comme par exemple celles qui concernent l'influence de Bloch dans la constitution d'une orthodoxie structurale, se retrouvent dans plusieurs chapitres. Cet effet de redondance n'est pas en soi négatif mais ni le système des renvois aux chapitres ni l'index final ne permettent de récupérer aisément cette séquence qui est cruciale d'un point de vue historique pour comprendre la spécificité du structuralisme américain face aux structuralismes européens.
- 13 Finalement, il s'agit d'un ouvrage qui est plus un panorama des différentes « communautés » scientifiques, qui ont nourri ce domaine d'études au fil du temps et qui n'ont pas toujours dialogué entre elles, qu'une exposition cohérente des réseaux de concepts, de textes, de problématiques, de débats, qui ont agité la phonologie ancienne et moderne.
- 14 Ces quelques remarques n'effacent pas le jugement très positif sur ce manuel qui est déjà, à nos yeux, incontournable pour tout chercheur qui considère que dans les sciences humaines la connaissance de l'histoire reste la meilleure porte d'accès pour comprendre les problèmes et les résultats d'une discipline.

---

## AUTEURS

ORESTE FLOQUET

Sapienza, Università di Roma

# Ouvrages de collaborateurs

*Publications by associates of HEL*

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Les « collaborateurs d'HEL » sont les membres du laboratoire HTL ainsi que les membres du bureau de la SHESL. Leurs ouvrages ne peuvent donner lieu à compte rendu dans HEL.

*“Associates of HEL” refers to members of the HTL research unit and to members of the SHESL board. Their publications may not be reviewed in HEL.*

- 1 **Phạm, Thị Kiều Ly.** 2022. *Histoire de l'écriture romanisée du vietnamien (1615-1919)*. Paris : Les Indes savantes. 320 p. ISBN 978-2-84654-616-4
- 2 Afin de communiquer avec les autochtones, les premiers missionnaires jésuites arrivés au début du XVII<sup>e</sup> siècle au Vietnam suivent une méthode commune d'apprentissage : composition d'une grammaire et transcription de la langue autochtone en alphabet latin. Alexandre de Rhodes (1593-1660) a publié en particulier à Rome en 1651 le *Dictionarium Annamiticum Lusitanum*, considéré comme le texte fondateur de la transcription du vietnamien en alphabet de type latin.
- 3 Les vicaires apostoliques français et les prêtres des missions étrangères de Paris s'installent à leur tour en Cochinchine et au Tonkin à partir de 1663. Ils fondent un collège général à Ayutthaya

(Siam) et des collèges locaux au Tonkin dans le but de contribuer à la formation d'un clergé autochtone, lequel utilise l'écriture romanisée du vietnamien.

- 4 En 1858, l'occupation de la Cochinchine par les Français modifie en profondeur la situation politique, linguistique et culturelle du Vietnam. L'écriture romanisée du vietnamien, nommée le *quốc ngữ*, sort du cercle de l'Église ; il est alors introduit dans l'enseignement en Cochinchine et devient l'écriture officielle pour la rédaction des documents administratifs (1882), puis au Tonkin et en Annam (1884-1885). Fort du soutien actif des intellectuels vietnamiens, le *quốc ngữ* est alors largement enseigné avec pour objectif la lutte contre l'analphabétisme. Après l'abolition du système de recrutement par concours des mandarins en 1919, il est substitué aux caractères chinois dans presque toutes les sphères d'activité de la société vietnamienne et devient écriture officielle nationale en 1945.
- 5 Le succès de l'écriture romanisée du vietnamien, inédit dans le monde soumis à l'influence culturelle de la Chine, est le fruit de deux volontés parallèles : celle des colons français qui veulent apprendre plus facilement le vietnamien et rapprocher les cultures vietnamienne et française, et celle des lettrés vietnamiens, qui y voient un outil de lutte contre l'analphabétisme et de généralisation de ce que nous appelons aujourd'hui la *littérature*.
- 6 **Sarti, Alessandro, Giovanna Citti & David Piotrowski.** 2022. *Differential Heterogenesis: Mutant Forms, Sensitive Bodies*. Cham: Springer. (Lecture Notes in Morphogenesis). 217 p. ISBN 978-3-030-97796-2
- 7 This book describes about unlike usual differential dynamics common in mathematical physics, heterogenesis is based on the assemblage of differential constraints that are different from point to point. The construction of differential assemblages will be

introduced in the present study from the mathematical point of view, outlining the heterogeneity of the differential constraints and of the associated phase spaces, that are continuously changing in space and time. If homogeneous constraints well describe a form of swarm intelligence or crowd behaviour, it reduces dynamics to automatism, by excluding any form of imaginative and creative aspect. With this study we aim to problematize the procedure of homogenization that is dominant in life and social science and to outline the dynamical heterogeneity of life and its affective, semiotic, social, historical aspects. Particularly, the use of sub-Riemannian geometry instead of Riemannian one allows to introduce disjointed and autonomous areas in the virtual plane. Our purpose is to free up the dynamic becoming from any form of unitary and totalizing symmetry and to develop forms, action, thought by means of proliferation, juxtaposition, and disjunction devices.

- 8 After stating the concept of differential heterogenesis with the language of contemporary mathematics, we will face the problem of the emergence of the semiotic function, recalling the limitation of classical approaches (Hjelmslev, Saussure, Husserl) and proposing a possible genesis of it from the heterogenetic flow previously defined. We consider the conditions under which this process can be polarized to constitute different planes of Content (C) and Expression (E), each one equipped with its own formed substances. A possible (but not unique) process of polarization is constructed by means of spectral analysis, that is introduced to individuate E/C planes and their evolution. The heterogenetic flow, solution of differential assemblages, gives rise to forms that are projected onto the planes, offering a first referring system for the flow, that constitutes a first degree of semiosis.

- 9 **Cinato, Franck, Aimée Lahaussais & John B. Whitman.** 2023. *Glossing Practice: Comparative Perspectives*. Lanham: Lexington Books. ISBN 978-1-7936-1280-9
- 10 This volume is the first book to focus specifically on the topic of comparative glossing. It brings together new research on glossing practices from traditions in both the West and East Asia, with a focus on Japan. It also touches on the relation between glossing in the medieval manuscript tradition and the modern linguistic use of the gloss. Its purpose is to present a sample of the most recent studies on glossing as it is practiced across very different parts of the world, highlighting the many shared features found across space and time.
- 11 Glosses take many forms and serve numerous functions according to when and where they are produced. They constitute a cross-cultural phenomenon anchored in language, and are the manifestation of hermeneutic processes involved in the transfer of knowledge from one linguistic area to another. Glosses are an integral part of all the stages of this transfer, which is characterized by the necessity to decode and explain the message, encompassing basic grammatical commentary and wider exegetical discussions.
- 12 **Arnauld, Antoine & Claude Lancelot.** 2023. *Grammaire générale et raisonnée*, éd. par **Bernard Colombat & Jean-Marie Fournier**. Paris : Classiques Garnier. (Descriptions et théories de la langue française, 7 ; Grammaires françaises des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, 4). 613 p. ISBN 978-2-406-14218-8
- 13 Malgré son importance dans l'histoire des sciences du langage, la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal (1660) n'avait encore fait l'objet d'aucune édition critique. La présente édition a pour objet de situer l'ouvrage dans la tradition linguistique, en en soulignant les traits les plus saillants.

- 14 **Candel, Danielle, Didier Samain & Dan Savatovsky, dir.** 2023. *Eugen Wüster et la terminologie de l'École de Vienne*. Paris : SHESL (HEL Livres, 2). ISBN 979-10-91587-18-1. DOI : 10.5281/zenodo.7503185
- 15 La terminologie, avec ses analyses théoriques et ses applications, représente un secteur multidisciplinaire, qui s'est développé parallèlement aux progrès scientifiques ou industriels et aux échanges internationaux. Rares restent toutefois les linguistes ou les épistémologues et historiens de la linguistique bien au fait des terminologies ou des langues de spécialité et de leurs sources. Cet ouvrage rassemble les actes du colloque organisé par la SHESL (Paris, 3-4 février 2006) où l'on se proposait de faire connaître plus largement le fondateur de la terminologie contemporaine, Eugen Wüster (1898-1977), et de mettre à la disposition d'un public plus important une documentation qui était et demeure souvent inédite, ou seulement disponible en allemand.
- 16 Wüster était d'abord un ingénieur, préoccupé d'objets industriels et soucieux d'en proposer une description normée, mais on aurait tort d'imputer une attitude normalisatrice rigide et réductrice à un terminologue qui inclut au contraire dans sa démarche des réflexions linguistiques prenant en compte un large spectre de variations langagières. Ajoutons que ses écrits signalent un réel souci pédagogique, dont il serait dommage de continuer à priver les chercheurs. Le présent ouvrage dégage les principales thèses linguistiques et épistémologiques développées par Wüster et présente l'école viennoise de terminologie et sa portée actuelle.